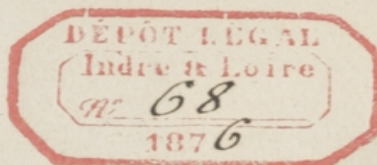


VOYAGE
AU
PAYS DES KANGAROUS

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS

PAR

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXVI

VOYAGE AU PAYS DES KANGAROUS

(Frontispice.)

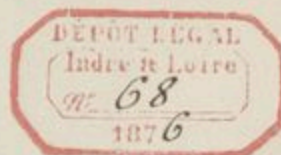


VOYAGE
AU
PAYS DES KANGAROUS

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS

PAR

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXVI

CHAPITRE I

Le fermier et son ami le capitaine. — La famille Mayburn. — Projet d'un voyage aux grandes Indes. — Les orphelins de Wendon. — Ruth la maladroite. — La proposition de Jack.

« Je viens vous demander un conseil, mon cher O'Brien, » dit un matin Max Mayburn à son voisin malade.

Je dirai tout de suite que Max Mayburn était un de ces riches fermiers qui se livrent par goût à l'agriculture dans le Royaume-Uni, et n'en ont pas moins reçu une très-belle éducation.

« Oui, mon cher voisin, ajouta-t-il, je suis le plus infortuné des hommes. Tout ce que je vois, tout ce que je touche chez moi, me rappelle la perte douloureuse de ma pauvre femme. N'était-elle pas l'âme de la maison, la directrice de la famille, mon guide, mon soutien sur la terre ? Me voilà seul, et je me sens désormais incapable d'accomplir la tâche que Dieu m'a laissée ici-bas.

— Il n'y a qu'un seul remède à la douleur que vous éprouvez, mon ami, répondit O'Brien, c'est de vous roidir contre vos souvenirs et d'accomplir vos devoirs de père de famille.

— Je me sens incapable de cela, répliqua Max Mayburn ; ma santé est profondément altérée, ma vue s'est affaiblie à force de pleurer. Je ne donne plus mes soins habituels aux travaux de la ferme ; je n'ai plus le moindre plaisir à instruire mes enfants ; la lecture elle-même, que j'aimais tant, m'est profondément indifférente à cette heure.

— Allons ! allons ! secouez cette torpeur, mon bon voisin, avec le temps toutes les blessures se ferment. Vous êtes jeune, vous avez des enfants qui méritent votre affection ; résistez, au lieu de céder à ce fâcheux état d'esprit ; songez à eux, et vous deviendrez peu à peu fort contre votre douleur, avec laquelle vous savez, du reste, que je sympathise. Tel est le conseil que vous donne un pauvre soldat qui n'a pour lui que sa vieille expérience de la vie terrestre.

— Hélas ! je voudrais faire ce que vous me conseillez ; mais je n'en ai pas la force.

— Vous vous trompez, voisin ; je connais mieux que vous votre énergie. Lorsque vous le voulez, rien ne vous est difficile ; le froid, le vent, la pluie, vous ne craignez rien. Ne vous ai-je pas vu, certain mois de mars, par un temps affreux, vous jeter dans un marécage pour... ?

— Pour dénicher les œufs d'un grèbe cornu, que je voulais faire couvrir afin d'obtenir des petits destinés à orner le jardin de mon cottage.

— Allons ! mon ami, puisque dans un but aussi futile que celui-là vous avez risqué d'attraper une bonne fluxion de poitrine, vous pouvez bien réagir sur vous-même. Jetez-vous dans l'action ; reprenez les travaux de votre ferme ; ne négligez plus vos enfants. Pensez à eux ; c'est la meilleure manière, vous ne le nierez pas, d'être fidèle au souvenir de celle qui n'est plus. Quand j'étais capitaine, je m'occupais tous les jours de mes soldats, et je ne me sentais jamais plus satisfait que quand je savais que ma compagnie se portait à merveille. Si mistress Mayburn était votre bon ange, elle vous a laissé sa fille Marguerite, qui s'efforcera de la remplacer. Allez la retrouver, cher ami, et vous vous apercevrez bientôt que la vie ne doit plus vous être odieuse.

— Cela peut être, répondit Max Mayburn ; mais je ne trouverai pas l'oubli de mes chagrins en ce pays. Je songe à m'éloigner de l'Angleterre et à me rendre dans un pays distant, afin de coloniser et me livrer à mes goûts pour l'étude de l'histoire naturelle. Je choisirais volontiers les grandes Indes ou les provinces du sud de l'Australie.

— Faites cela, si vous le jugez à propos ; mais, croyez-moi, attendez un ou deux mois pour prendre cette résolution : il ne faut pas se hâter en pareille occurrence. D'ailleurs, je sens que je vais bientôt quitter la terre, et je voudrais que ce fût vous qui me rendissiez les derniers devoirs. Oh ! ne soyez pas ému à ces paroles, mon cher Mayburn. Je sais que mes jours sont comptés ; mes blessures se sont rouvertes, et c'est un mauvais signe, comme me l'a dit hier le docteur. Quand je ne serai plus, veuillez prendre avec vous mon fils, un bon cœur, je vous assure, quoique un peu turbulent. Marguerite voudra bien se charger de son éducation. Je me confie à Dieu pour qu'il suggère à mon enfant la volonté de suivre une carrière honorable. Je ne lui laisse pas de fortune, vous le savez, car ma pension de retraite était ma seule ressource ; aussi mon fils sera-t-il forcé de travailler pour se tirer d'affaire. Le Ciel l'aidera, et vous le guiderez. Au revoir, mon ami ; vous le voyez, vous allez avoir plus à faire encore en ce monde que vous ne l'aviez prévu. »

Max Mayburn se retira tout pensif ; les paroles de son ami mourant produisirent un excellent effet sur lui, et il éprouva un véritable remords d'avoir été si faible.

Cette énergie factice ne dura malheureusement pas longtemps. Le capitaine O'Brien mourut, et quand cet ami ne fut plus là pour réconforter Mayburn, celui-ci retomba dans sa torpeur intellectuelle.

Un jour, cependant, Max Mayburn prit une ferme résolution. Il écrivit à lord S..., dont il était le fermier, de vouloir bien lui rendre sa liberté.

La fille de Max Mayburn, Marguerite, avait atteint sa seizième année. Sa bonne mère avait développé chez elle une prudence et un bon sens naturels qui en faisaient une jeune fille digne d'être distinguée entre beaucoup d'autres.

A côté d'elle vivait dans la maison son frère, l'aîné des garçons, nommé Arthur, plus jeune d'un an que Marguerite, et dont le caractère ressemblait fort à celui de cette chère sœur.

Le troisième enfant était Hugues Mayburn, entrant dans sa treizième année ; eu égard à son jeune âge, il n'était pas aussi sérieux que son frère et sa sœur ; mais, plein de franchise, incapable de se laisser tenter par les mirages d'un monde méchant, il possédait toutes les qualités d'un cœur honnête et loyal.

Le fils du capitaine O'Brien, confié par son père à son ami Mayburn, était, à vrai dire, la charge la plus lourde de la famille ; non point qu'il eût de méchants instincts, mais parce qu'il était turbulent, audacieux, indépendant et toujours prêt à désobéir. C'est à cause de ces défauts que le bon fermier se lamentait d'avoir assumé une pareille responsabilité ; mais il avait promis à O'Brien, sur son lit de mort, de remplir les fonctions de père auprès de son enfant Gérard, et à cette heure il tremblait de se trouver incapable d'atteindre le but proposé.

« Marguerite, dit un jour Max Mayburn à sa fille, tu voudras bien ne jamais perdre de vue Gérard, quand je serai obligé de m'absenter. J'éprouve la crainte de le voir décrocher les cloches de l'église, lorsqu'il grimpe le long des murailles pour dénicher les œufs de corneilles ; ou bien je tremble qu'il n'ait les yeux crevés par les paons dont il aurait voulu arracher la plume dans le parc de Moore-Abbey.

— Excusez-moi, cher père, mais vous êtes bien un peu coupable dans tout ceci. N'est-ce pas vous qui l'avez initié au goût de l'ornithologie ?

— Que dis-tu là, chère enfant ? Mais Gérard n'a pas la moindre vocation. Il sait à peine distinguer un corbeau d'une colombe, et il lui serait impossible de nous expliquer à quelle famille appartiennent ces « freux » auxquels il a déclaré la guerre. Qui plus est, je vois avec chagrin qu'il entraîne dans cette école buissonnière mon cher fils Hugues. Pauvre Gérard ! je le crois incapable de la moindre application et de la plus légère persévérance.

— Heureusement que notre frère adoptif n'est point un paresseux, répondit Marguerite à son père. Il faut espérer qu'avec l'âge le brave garçon acquerra du sérieux, qu'il saura apprécier la nécessité d'étudier et d'apprendre à fond l'histoire naturelle, sous votre habile direction.

— Mais que vais-je faire de cet enfant, si je m'éloigne de l'Angleterre, comme j'en ai le projet ? Et vous-mêmes, chers enfants, toi et tes frères, ai-je le droit de vous exposer aux dangers de la mer et de la vie aventureuse ?

— Comment, cher père, pourriez-vous songer à partir sans nous emmener avec vous ? Jamais nous ne consentirions à nous séparer de vous. Si le départ que vous projetez a lieu, tous nous quitterons l'Angleterre en votre compagnie. Gérard est devenu notre frère depuis la mort du bon capitaine O'Brien, votre ami ; il sera des nôtres. Si mes frères manifestent déjà le plaisir très-vif qu'ils aimeraient à voyager, moi, cher père, je vous avouerai que je serais heureuse de voir de près les pays lointains que je ne connais que par les livres où il en est question.

— Puisqu'il est bien décidé, mon enfant, que vous voulez tous me suivre loin du sol natal, j'espère que vous ne perdrez pas des yeux, pendant le voyage, ce pauvre Gérard, qui me donne le plus grand souci. »

Il n'y avait plus à en douter, la résolution de Max Mayburn était bien prise. Il songeait plus que jamais à quitter le Royaume-Uni. Marguerite, assistée de la vieille Jenny Wilson, la servante dévouée de Mayburn, prépara toutes les choses indispensables à une émigration, et quand lord S... écrivit à son fermier pour lui annoncer qu'il acceptait ses propositions, qu'il avait vérifié et reconnu ses comptes pour exacts et lui rendait sa liberté, tout en regrettant de se séparer de lui, on eût pu se mettre en route le soir même, non cependant sans avoir présidé à la vente des meubles inutiles. C'était là tout ce qui restait à faire avant de quitter le pays.

« Ne croyez pas que je vous laisse partir ainsi, disait le soir même la vieille bonne Jenny Wilson à sa jeune maîtresse. C'est moi qui vous ai

toujours soignée, et je ne me séparerai point de vous. Où vous irez j'irai, votre père vous conduisît-il au milieu des sauvages !

— Telle n'est pas son intention, ma bonne Jenny. Je crois que nous nous rendrons dans un pays où il y a plus d'Anglais que de fils de Cham.

— Vous savez cela mieux que moi, et je me confie à vous. Mais, Mademoiselle, que vont devenir tous les ouvriers de la ferme, qui étaient si dévoués à votre père, des gens qui vous ont vue naître, qui ont pleuré sur la tombe de votre pauvre mère et se mettraient au feu pour vous tous ?

— Mon père les recommandera à son successeur, qui, à ce qu'il paraît, est un excellent homme.

— Très-bien ! mais jamais Ruth et Jack Martin ne voudront rester ici, si vous vous éloignez.

— C'est vrai, ma chère Jenny ; j'oubliais presque ces deux excellents cœurs. »

Ruth et Jack Martin, dont parlait Jenny, avaient été rencontrés, certain jour d'hiver, dans une ruelle du village de Wendon, exposés., le long d'une haie, au froid d'une nuit orageuse, cramponnés sur les cadavres de leur père et de leur mère, morts de faim et de misère. Un passant avait été attiré par les cris de ces deux petits malheureux : il avait appelé les gens de la maison la plus proche à son aide, et l'on avait pris immédiatement soin de ces infortunés. Lorsque ces enfants, réconfortés et réchauffés, purent raconter leur histoire, on apprit d'eux que leur mère, une bohémienne, avait quitté sa tribu pour épouser un ouvrier de chemin de fer ; que cet homme, adonné au vice de l'ivrognerie, après avoir perdu un bras, grâce à un accident causé par sa négligence, avait été renvoyé et s'était livré au vagabondage et à la mendicité.

Hélas ! tous les jours ces malheureux cherchaient à se tirer d'affaire ; mais bien souvent, l'aumône faisant défaut, ils avaient eu à subir les tortures de la faim.

Ruth et Jack déclaraient cependant que jamais leur mère ne leur avait laissé rien dérober sur la route, ou prononcer une parole qui ressemblât à un mensonge. Ils l'avaient bien souvent vue pleurer, lorsque son mari rentrait ivre au logis, blasphémant et proférant mille infamies, ayant les mains pleines d'argent, auquel la mère de ces deux malheureux refusait de toucher.

Enfin, certain soir, le père de Ruth et de Jack ayant été surpris par un accès de fièvre le long de la route qu'il arpentait avec sa femme et ses

enfants, en quête d'aumônes, était allé se coucher près d'une meule de foin. Sa femme resta près de lui afin de le soigner, tandis que les enfants allaient mendier sur le chemin ou dans les fermes voisines quelques sous ou un morceau de pain. A son tour, la malheureuse bohémienne était tombée atteinte par le même mal qui terrassait son coupable mari. A ce moment-là, le vagabond avait fait des efforts surhumains pour se traîner vers la route conduisant au village de Wendon. Sa femme l'avait suivi à grand'peine ; mais, vaincus l'un et l'autre par la force de la maladie, ils avaient dû s'asseoir sur le bord d'un fossé avant d'atteindre le village où on eût pu leur porter secours.

Une tempête de neige avait couvert d'un linceul le père et la mère de Ruth et de Jack.

Au point du jour, comme je l'ai raconté, on avait trouvé les deux enfants couchés sur les restes mortels de leurs parents.

Les orphelins furent donc recueillis avec la plus grande charité par les bons habitants de Wendon, qui s'empressèrent, les uns de leur offrir des vêtements chauds, les autres de leur apporter de la nourriture. Quelques jours après on les envoya à l'école communale, où l'instituteur prit un soin particulier de leur éducation.

Jack, l'aîné des deux, qui avait près de onze ans lors de la fin épouvantable de ses parents, se montra intelligent et très-désireux d'acquérir du savoir. Trois ans lui suffirent pour qu'il devînt un excellent écolier digne d'être cité dans le pays, et trois ans après, sous la direction d'un menuisier, il devenait un des premiers ouvriers de sa profession.

Ruth était de deux ans plus jeune que son frère ; elle était, il faut l'avouer, moins intelligente que lui : on la trouvait même rude et dépourvue du moindre instinct des soins indispensables dans la vie. La dernière dans la classe qu'elle fréquentait, elle reçut un jour l'affront d'être renvoyée, car on la trouvait incapable de jamais rien apprendre.

On la plaça alors en condition chez une vieille fille, qui ne tarda pas à se plaindre d'elle. Donnait-elle à Ruth des tasses à laver, celle-ci était assez maladroite pour les briser ; fallait-il allumer le feu, elle n'y parvenait point. Et cependant c'était une excellente fille, très-attachée à son frère, très-reconnaissante pour les soins qu'on avait eus d'elle dans la paroisse. Les femmes du village ne lui reprochaient qu'une seule chose, sa maladresse.

Max Mayburn, qui était moins sévère que les matrones de Wendon, résolut de la prendre à son service. Cette résolution remplit de joie le cœur

de la jeune fille, et elle chercha, depuis ce moment, toutes les occasions de prouver à son maître et à sa famille la reconnaissance qu'elle ressentait à leur endroit.

Quelle ne fut donc pas sa désolation, lorsque sa jeune maîtresse lui apprit certain jour qu'elle allait quitter le pays avec son père et ses frères !

Le pauvre Jack devait être aussi informé de cette résolution, et éprouver autant de chagrin que sa sœur. J'ajouterai que, de leur côté, les jeunes Mayburn ne songeaient pas sans émotion au moment où ils diraient adieu à leur jeune camarade. N'était-ce pas lui qui façonnait pour eux des arcs, des flèches, des raquettes et tous les instruments de jeux recherchés par la jeunesse ?

Abandonner Jack était donc un regret de plus à ajouter aux autres. Lorsque Marguerite et ses deux frères se présentèrent à l'atelier, où le brave garçon travaillait à une paire de béquilles destinées à la vieille Nanny, qui avait recueilli les deux orphelins au moment de leur découverte près des cadavres de leurs parents, le brave garçon leur fit un cordial accueil.

« Vous me voyez, mademoiselle et messieurs Mayburn, occupé à réparer une des maladrresses de ma sœur. C'est elle qui avait laissé tomber les béquilles de notre excellente vieille. J'ai trouvé du bois parfait pour cette fabrication, et Nanny sera bien surprise lorsque je lui apporterai mon ouvrage.

— Tu es toujours bon, mon brave garçon, répliqua Marguerite, et chacun ici te rend justice ; personne ne voudrait te faire de la peine, et pourtant nous sommes forcés de t'apporter une mauvaise nouvelle.

— Serait-il arrivé quelque chose de fâcheux à M. Mayburn ?

— Non, non, continua la jeune fille.

— De quoi s'agit-il alors ?

— Nous venons t'annoncer notre départ. »

Ruth entra en ce moment dans l'atelier pour voir son frère et lui dire ce qu'elle avait appris de ses jeunes maîtres. Elle se jeta dans les bras de Jack, et tous les deux se mirent à pleurer.

« Vous nous quittez ! est-ce bien vrai ? » demanda Jack.

Les trois enfants de Max Mayburn se contentèrent de remuer la tête en signe de confirmation.

« Eh bien ! je veux aller avec vous, continua le jeune menuisier.

— Tu ne peux pas abandonner ta sœur, répliqua Marguerite. Nous nous rendons dans un pays distant ; il nous faudra traverser l'Océan et d'autres

mers lointaines, et, là où nous allons, les habitants ont des mœurs et un langage bien différents des nôtres.

— Ces gens-là ont-ils quatre jambes ? demanda inconsiderement la sœur de Jack.

— Non, ils se contentent d'en avoir deux, comme nous, répondit Hugues Mayburn. On nous assure que ces sauvages ne nous mangeront pas, c'est là l'essentiel ; seulement il est certain qu'ils ne sont pas du tout civilisés.

— Dans quel pays vous rendez-vous donc ? » s'enquit Jack.

Arthur lui expliqua alors quelles étaient les intentions de son père, et il ajouta qu'il regrettait fort de quitter Wendon, et de lui dire forcément adieu, à lui et à sa sœur.

« Laissez-nous alors vous accompagner, Mademoiselle, dit Ruth. Nous travaillerons pour vous, Jack et moi. Personnellement, je déclare que, si vous m'abandonnez ici, il m'arrivera malheur. Voyons, Jack ! dis comme moi. N'est-ce pas que nous suivrons M. Mayburn et sa famille ? »

Le jeune homme allait répondre, quand miss Marguerite répliqua à Ruth :

« Si nous nous rendions seulement sur le continent anglais, nous vous emmènerions tous les deux ; mais vous ignorez que, pour entreprendre le long voyage projeté, il faut beaucoup d'argent. Le passage seul à bord des navires est d'un prix exorbitant. D'autre part, le pays vers lequel nous nous dirigeons est placé sous une zone terriblement chaude, et je crains bien, ma pauvre Ruth, que ton service ne soit pas là-bas plus satisfaisant qu'ici.

— Pardon, Mademoiselle, répliqua Jack, il me vient une idée. Voudriez-vous me dire le nom du navire à bord duquel vous allez vous embarquer ? Je prierai mon maître de me donner un certificat de bonne conduite, que j'irai présenter au capitaine du paquebot, en lui demandant de payer mon passage et celui de ma sœur par mon travail à bord. Voyons, cela est convenu. Nous ne nous quitterons point. Une fois parvenus... là-bas, nous saurons bien vous être utiles, à vous et à M. Mayburn. »

Marguerite et ses frères se sentirent émus en entendant exprimer ces bons sentiments, et, quoique la fille de M. Mayburn comprît bien que Ruth ne remplirait jamais les conditions d'une bonne domestique, elle promit aux deux orphelins de faire part de leur intention à son père.

En revenant au logis, Marguerite et Arthur s'entretenirent du projet de Jack, et se dirent qu'il était en effet réalisable. Arthur était d'avis que, quand on arriverait à Calcutta, Jack lui serait d'une grande utilité, et qu'il pourrait là - bas, tout aussi bien qu'en Angleterre, gagner sa vie et celle de sa sœur.

« Oui, certainement, ajouta Hugues, mon avis est que ce brave garçon sera pour nous un excellent compagnon de voyage. Je suis sûr que papa consentira à ce projet, car Jack se mettra à ses ordres pour grimper aux arbres et dénicher les œufs dans les nids. Qui plus est, ce brave garçon est d'une adresse telle, qu'il nous serait d'un immense secours si la Providence nous conduisait jamais dans une île déserte.

— Plaise à Dieu que nous ne nous trouvions jamais en pareille occurrence ! ajouta Arthur. Quoi qu'il en soit, je souhaite vivement que Jack soit des nôtres. Je n'en dirai pas autant de Ruth ; mais nous ne pouvons pas songer à séparer le frère et la sœur. Et pourtant, quand nous serons à bord, si elle vient avec nous, je craindrai toujours que, par sa faute, le navire n'éprouve une avarie et ne fasse naufrage. »

Sur ces paroles, Gérald O'Brien, qui avait rejoint ses amis et avait entendu leur conversation, les supplia de ne point songer à laisser Ruth à Wendon : « Ses étourderies nous amuseront en route, fit-il.

— Sans compter celles que tu ajouteras aux siennes, répliqua Hugues. N'importe, Marguerite, tâche d'influencer notre père ; car il dira oui, si tu l'y engages. Je vais aller cajoler Jenny Wilson pour qu'elle ne détourne pas son maître de la résolution qu'il aura prise après avoir causé avec toi. »

C'est ainsi qu'il fut décidé que Jack et Ruth seraient du voyage que la famille Mayburn allait entreprendre.

Il va sans dire que le chef de la famille consentit à ce que désiraient ses enfants, et que Jenny Wilson n'y trouva rien à redire.

CHAPITRE II

Départ de Wendon. — Installation à Bord de l'Amoor. — La famille Deverell. — Les plaisirs du voyage. — Les merveilles des tropiques. — Les poissons volants. — Le pétrel des tempêtes. — L'albatros. — Le cap de Bonne-Espérance. — La tempête.

Quelques jours après l'acceptation de cette demande de ses enfants, Max Mayburn reçut la visite du nouveau fermier qui était envoyé par lord S... à Wendon, et se présentait avec les pleins pouvoirs du riche propriétaire.

Les arrangements indispensables pour la cession des meubles de la maison et des instruments aratoires et autres, appartenant à Max Mayburn, furent vite conclus avec le successeur qui prenait la ferme, si bien que l'on put songer immédiatement au départ.

Lord S..., qui ne se séparait qu'avec peine de Max Mayburn, lui avait adressé plusieurs lettres de recommandation pour ses amis de Calcutta, et ce fut lui qui présida, à Londres, où toute la famille s'était rendue pour s'embarquer, au choix d'un navire et à tout ce qui était indispensable à des émigrants.

Il découvrit dans la Tamise un excellent navire à voile, l'Amoor, prenant fret pour Melbourne, où il emmenait des passagers, et se rendant ensuite de cette ville d'Australie à Calcutta, pour y transporter du bétail et des marchandises.

Ce fut donc à bord de l'Amoor que furent conduits les Mayburn, où le capitaine, nommé Barton, un brave et digne homme, leur fit le meilleur accueil et leur donna les meilleures cabines, à la prière de lord S..., pour qui il avait une grande déférence.

Marguerite pria sa vieille nourrice de ne pas perdre de vue la pauvre Ruth, de crainte qu'elle ne fit quelque sottise à bord et qu'il ne lui arrivât malheur.

En effet, la jeune fille semblait tout ahurie de se voir sur un navire, « une maison qui va sur l'eau, » disait-elle ; mais les bons conseils de son frère et ceux de sa maîtresse lui rendirent bientôt le calme nécessaire à bord d'un vaisseau, où la prudence est à tout instant indispensable. On fut longtemps à

lui faire comprendre, entre autres choses, qu'elle ne devait point suivre dans les échelles de cordes Hugues et Gérauld, qui s'aventuraient dans les haubans.

Le plus grand nombre des cabines de l'Amoor avait été retenu par un homme parfaitement élevé qui émigrerait en Australie, en emportant avec lui tout ce qu'il possédait. Ce personnage avait obtenu une concession de terrain, tout au nord de la colonie, à l'extrémité de la partie du territoire destiné à la culture des émigrants.

Dans cette contrée éloignée, M. Édouard Deverell, — c'était le nom de ce gentleman, — conduisait sa mère, sa jeune sœur, et un frère plus jeune que lui, qui venait d'être reçu docteur, sans compter une petite troupe de serviteurs, connaissant tous un métier : celui-ci l'état de charpentier, celui-là la profession de serrurier ; cet autre était draineur, son camarade berger, etc. etc.

Tous ces ouvriers, ayant emmené avec eux leurs femmes et leurs enfants, formaient une troupe considérable, sous la conduite d'un homme très-capable d'utiliser leurs talents divers. Le navire nolisé par M. Édouard Deverell contenait une très-grande quantité de matériaux, de provisions et de marchandises de toutes sortes, qui devaient être très-utiles aux émigrants sur le sol de l'Australie.

Les familles Mayburn et Deverell furent attirées l'une vers l'autre par des affinités de sentiments et une conformité de goûts. Bientôt ils devinrent tous d'excellents amis : on eût dit qu'ils se connaissaient de très-longue date.

Édouard Deverell, dont l'expérience était fort grande, avait rendu tous les services imaginables à ses compagnons de voyage ; il eût bien désiré voir les Mayburn changer leur but d'émigration, et choisir l'Australie, au lieu des grandes Indes, pour leur prochaine résidence.

« Comme je souhaiterais, chère demoiselle, disait un jour M. Deverell à Marguerite, vous voir conseiller à votre père de se joindre à nous, pour coloniser dans notre concession ! Avec ses connaissances en agriculture, il nous rendrait d'éminents services, et nous ne nous quitterions plus. D'ailleurs le climat de l'Australie est fort salubre, tandis que celui de l'Inde ne passe pas pour l'être. Que ma sœur Emma serait aise de ne plus vous quitter, elle qui n'a jamais éprouvé l'affection qu'elle ressent depuis qu'elle vous connaît ! Notre mère est très-souffrante, et ne peut s'occuper de son éducation comme elle le voudrait. Ah ! miss Mayburn, vous êtes si bonne, que je souhaiterais voir ma sœur prendre leçon de vous.

— Je serais très-heureuse aussi d'avoir une amie, et M^{lle} Emma m'a inspiré la plus cordiale tendresse ; mais, hélas ! mon père a résolu de se rendre à Calcutta : il a des lettres pressantes de recommandation pour les gens les plus notables de ce pays ; et vous comprenez qu'il serait difficile de lui faire changer d'avis.

— Cela est sans doute très-vrai, chère demoiselle ; mais n'importe ! vous devriez essayer de faire entendre raison à M. Mayburn. Voyez, vos frères et les miens sont en parfaite harmonie. Tous les ouvriers que j'emmène avec moi sont devenus leurs amis. Le pays australien les intéresserait bien plus que le territoire aride et inhospitalier des grandes Indes. »

Marguerite se dit à part elle que si son père entendait les arguments avancés par M. Deverell, il pourrait peut-être changer sa détermination de poursuivre sa route jusqu'à Calcutta ; mais elle n'en pria pas moins son nouvel ami de ne rien faire pour le dissuader. Le passage était payé : il fallait atteindre Calcutta.

Cependant la jeune fille promit à M. Deverell d'user de toute son influence sur son père pour le ramener à Melbourne, et de là à la plantation qu'allait fonder leur compagnon de voyage, si, — comme tout le faisait prévoir, — le climat, l'atmosphère et le sol des grandes Indes ne répondaient pas aux vues de colonisation rêvées par l'auteur de ses jours.

De son côté, M. Deverell promit à Marguerite de laisser à Melbourne, à son banquier, toutes les indications nécessaires pour qu'il fût possible d'aller le retrouver, au cas où les Mayburn reviendraient dans ce port de mer.

Pendant que le navire s'avancait sur l'Océan, les frères de Marguerite et le jeune O'Brien employaient leur temps d'une façon très-ingénieuse.

Jack, le menuisier, disait un matin à M. Arthur :

« Regardez comme je sais bien fabriquer un bois de lit et des tiroirs de commode : le menuisier de M. Deverell m'a donné de bonnes leçons. Il m'a montré des maisons toutes prêtes à être montées. Les planches sont sciées de mesure et numérotées ; il n'y a plus qu'à les clouer. Il m'a fait voir les moulins à farine et les moulins à broyer les roches aurifères ; il m'a conduit dans l'entre-pont, où sont amarrés les charrettes démontées et les canots empilés les uns dans les autres, que son maître emporte en Australie. Ah ! il y a dans ce navire tous les éléments à l'aide desquels une colonie doit infailliblement réussir. »

Ruth la maladroite, comme on l'appelait en Angleterre, avait réussi, à bord de l'Amoor, à faire oublier cette qualification. Au milieu des femmes des émigrants et de leurs enfants, la jeune fille avait su se rendre utile, et ce n'était que lorsqu'on la forçait à se presser qu'elle commettait encore quelque étourderie. Ce cas-là étant devenu fort rare, la jeune fille prenait soin des enfants, aidait les pauvres femmes à laver leur linge, et recevait les compliments de chacun pour son bon vouloir et ses attentions.

Gérald, qui avait toujours pris le parti de Ruth, déclarait à Jenny Wilson que si les jeunes filles faisaient des sottises, c'est qu'on ne leur avait jamais appris les choses comme on aurait dû le faire.

« Je suis d'avis, ajoutait-il, que c'est une fille d'esprit, une enfant jusqu'ici méconnue. Remarquez bien qu'elle n'a pas encore laissé tomber un enfant à la mer.

— Patience ! maître O'Brien, nous ne sommes pas encore au but de notre voyage, » répliqua Jenny Wilson d'un ton d'oracle.

Le lendemain de cette conversation, la vieille domestique des Mayburn demanda à son jeune maître M. Arthur comment il se faisait qu'on ne vît aucun arbre à l'horizon, et que les jours ne devinssent pas plus longs. « Est-ce parce que nous sommes sur l'eau ? » fit-elle.

Arthur s'efforça de faire comprendre à Jenny qu'on se trouvait sous le tropique, et qu'on avançait vers l'équateur.

Cette explication, au lieu de rassurer Jenny, ne fit que la rendre inquiète.

« Que Dieu nous assiste ! s'écria-t-elle. Comment, nous approchons de plus en plus du soleil ! Mais, cher Monsieur, c'est fort dangereux ! Mon avis est que l'on doit rester où l'on est né. Si cette chaleur continue, nous deviendrons noirs comme ces nègres que nous avons rencontrés sur les quais de la Tamise.

— Que dites-vous là, ma pauvre Wilson ! Ignorez-vous que les Européens ne noircissent pas ? Ils se contentent de brunir, ce qui est bien assez. Les nègres dont vous parlez appartiennent à une race différente de la nôtre : vous devez vous en apercevoir rien qu'à leurs lèvres lippues.

— C'est vrai, » répliqua la vieille bonne, qui se contenta des raisons que venait de lui donner le jeune Mayburn.

Les jeunes voyageurs des familles Mayburn et Deverell éprouvèrent bientôt un charme inexprimable à jouir des surprises que leur réservaient la mer et l'espace éthéré, sous la zone des tropiques, au milieu de laquelle ils étaient parvenus.

Tantôt ils se récriaient à voir s'ébattre, sur les vagues clapotantes, une nuée de poissons volants, qui cherchaient à éviter, par des courbes précipitées, leurs ennemis de la mer et de l'air. Tantôt ils suivaient des yeux le pétrel des tempêtes, aux pattes fluettes, qui paraissait, à l'exemple de saint Pierre, marcher sur les eaux.

« Le pétrel, dont le nom doit venir de celui de l'apôtre, demanda Marguerite à son père, n'est-il pas le précurseur des tempêtes ?

— Telle est la croyance des matelots, lui répondit Max Mayburn, en examinant à l'aide d'une lunette les mouvements de cet oiseau, qu'il n'avait encore connu que par la description du livre. Ce qui donne raison à cette croyance, c'est que le pétrel semble n'éprouver aucune crainte à l'heure où l'ouragan s'avance. On le voit gravir le sommet des vagues et descendre sur ses déclivités sans perdre de vue la proie dont il veut se nourrir. Je te dirai, ma chère enfant, ajouta le père à sa fille, que les pétrels se plaisent également aux heures de beau temps : tu les verras alors suivre le sillage des vaisseaux pour y pincer les détritiques de toutes sortes qui tombent du bout d'un navire. Les poulets de la mère Carrey, comme les appellent nos matelots, sont aussi familiers que les perroquets domestiques, ornements de la boutique des oiseleurs de Londres.

— Regardez par ici, père, cria en ce moment Hugues à Max Mayburn ; voici un nouvel oiseau à ajouter à vos collections. Je le reconnais, c'est le grand albatros. »

Le brave homme examina alors avec la plus minutieuse attention l'oiseau géant, qui courait des bordées autour du navire, et dont les yeux perçants suivaient au milieu des vagues tous les objets qui tombaient du navire à la mer ; et happait, pour ainsi dire, au vol, ces prises sans valeur, très-importantes pour lui au milieu de l'Océan.

L'albatros, à qui certains naturalistes ont donné le pouvoir de se percher au sommet des mâts d'un navire, sans en fournir les preuves, est tout bonnement le jouet de l'air, comme l'est un cerf-volant ou un ballon gonflé : son corps, tout composé de plumes, n'a presque pas la force de se mouvoir si le vent ne s'engouffre pas sous ses ailes pour le porter au caprice de sa fantaisie.

Un soir, après une journée torride, les deux familles étaient réunies sur la dunette de l'Amoor, se livrant à la contemplation des mystères de la mer. La vieille nourrice semblait plus ahurie que jamais.

« Rien ne se passe comme ailleurs à l'endroit où nous sommes, dit tout à coup Jenny Wilson à ses maîtres : la chaleur est plus terrible qu'en août, et le mois de mai n'est pas encore arrivé ; les poissons volent comme des oiseaux, les oiseaux marchent sur la mer comme ils le feraient sur le sable. Tout cela est surnaturel, mademoiselle Marguerite, et rien de bon ne peut survenir de cet état de choses.

— Oh ! si vous veniez habiter avec nous sur la terre où nous allons demeurer, dit Charles Deverell à la domestique des Mayburn, vous verriez bien d'autres miracles s'accomplir sous vos yeux. D'abord des animaux si légers, qu'ils semblent voler dans l'espace : les femelles ont sous le ventre une sorte de poche profonde dans laquelle ils cachent leurs petits. Vous apercevriez, sur les eaux tranquilles des lacs et des rivières, des cygnes noirs, et, sur la cime des arbres, des aigles blancs. Vous entendriez des coucous chanter la nuit, et des hiboux ululer le jour. Il y a également là des petits oiseaux muets et des abeilles sans aiguillon ; des arbres qui n'ont pas de feuilles, mais qui poussent de l'écorce et des cerises enfermées dans une noix.

— Allons ! Monsieur, vous voulez rire à mes dépens, répliqua Jenny Wilson.

— Non point, ma bonne dame, fit M^{lle} Emma Deverell, en arrivant à la rescousse de son frère. Que nous serions heureux, chère Marguerite, dit-elle à sa nouvelle amie, si vous veniez tous avec nous dans ce pays où les enchantements se suivent et se rencontrent à chaque instant !

— N'oublions pas, ma sœur, observa Édouard Deverell, que, pour avoir le droit de nous reposer et de jouir des merveilles de notre patrie d'adoption, il va falloir travailler pendant longtemps ; nous aurons grand besoin d'avoir avec nous une bonne tête pour nous encourager dans nos labeurs.

— Hélas ! chers amis, tout cela n'est qu'un rêve ! un beau rêve ! Racontez - nous vos projets, et nous pourrons, une fois éloignés, vous suivre en pensée, dit Marguerite aux Deverell.

— Oui ! répliqua Hugues : c'est cela, nous vous écoutons ; mais avant de commencer, veuillez, M. Édouard, marquer sur la carte de l'Australie, que voici, l'endroit où vous allez vous fixer ; de cette façon, il nous sera facile de vous retrouver... lorsque nous reviendrons des grandes Indes.

— Voilà qui est bien dit, répondit Édouard. Je ne puis préciser le point exact de notre concession sur cette petite carte ; mais je pense qu'à

cinquante milles près ce sera dans les parages que voici.

— Alors, vous vous établirez sur la rive de la rivière qui se jette dans le Darling ? riposta Hugues. Dans ce cas, en suivant le cours de cet affluent, nous vous trouverons à coup sûr.

— Ce ne sera cependant pas si facile que vous le pensez, mon ami, répliqua Deverell, car nous sommes encore fort éloignés du Darling. Je compte cependant amener les eaux de cette rivière jusqu'à notre ferme, pour conjurer la sécheresse, qui désole le pays pendant l'été.

— Voilà qui est bien pensé. Il me semble que votre concession est considérable, fit Hugues.

— Assez importante, en effet, répondit Charles. Nous allons tout d'abord construire une maison pour notre famille, puis un village pour nos ouvriers, leurs compagnes et leurs enfants.

« Nous emportons là, sur l'avant du navire, les bois tout prêts pour élever notre habitation future ; quant au village, nous y pourvoirons en pleine forêt d'Australie, à l'aide de nos haches : nous l'avons déjà baptisé.

— Parbleu ! Deverell, ajouta Arthur. Cela va de soi.

— Oui ! telle est l'intention de ma mère ; mais, observa Deverell, j'eusse préféré que notre colonie s'appelât la ferme des Marguerites.

— A cela près, que la fleur dont vous parlez est inconnue sur le sol australien, remarqua Max Mayburn.

— Vous avez raison, répondit Deverell ; aussi, pour ne pas commettre de bévue, ai-je apporté dans mes malles de nombreux paquets de graines de cette charmante fleur. Mon intention est de la propager dans toute l'étendue du pays ; j'espère cependant que ces « orgueilleuses » n'embelliront pas trop dans la plantureuse Australie.

— Je sais maintenant pour quelle raison vous souhaitez appeler la colonie la ferme des Marguerites, » observa Emma en regardant miss Mayburn.

Et chacun sourit à la réflexion sagace de la jeune fille.

Tels étaient les passe-temps de ces aimables voyageurs sous l'équateur, tandis que l'Amoor poursuivait tranquillement sa route vers la mer du Sud.

Quand le navire pénétra sur ces eaux vertes et sans orages, Max Mayburn passa son temps à étudier l'astronomie, dont Charles Deverell lui expliquait les merveilles.

Ce voyage commençait sous les plus heureux auspices, et tout concourait à le rendre agréable aux deux familles réunies par le hasard à bord de l'Amoor.

Les provisions étaient excellentes ; on servait, chaque jour, à table de la viande fraîche, des poissons fins, du pain du jour et du lait en abondance, et on joignait à cela de l'exercice, de la distraction, ce qui rendait l'état de santé des passagers parfait et sans malaise.

Chaque matinée était employée, par les jeunes Mayburn et miss Emma, à des lectures auxquelles présidaient M. Max et M. Deverell ; puis on étudiait la langue indoue. Le soir on se promenait, ou l'on se groupait vers l'habitable pour écouter les histoires racontées par Édouard Deverell, qui avait fait de lointains voyages et avait appris bien des choses.

On faisait quelquefois de la musique et l'on dansait sur le pont ; et quand, par hasard, le vent se levait et que le tangage était trop fort, lorsque le roulis faisait caracoler les plats et les assiettes sur la table, au lieu d'être de mauvaise humeur, chacun riait de ce contre-temps.

Max Mayburn lui-même paraissait avoir retrouvé son enjouement habituel et repris confiance en lui-même.

Le navire l'Amoor se trouva, un soir, en vue de la ville du Cap de Bonne-Espérance, et Jenny Wilson fit observer à ses maîtres que, quoique l'on fût en plein mai, il faisait plus froid en ce moment qu'en Angleterre à pareille époque.

Quand on débarqua pour aller visiter la ville, il fallut forcément que la bonne femme endossât un châle, car il faisait très-froid.

Les jeunes émigrants éprouvèrent un grand plaisir à parcourir le sol africain, à passer en revue les navires de toutes nations amarrés le long des quais, et à faire une excursion jusqu'aux vignobles renommés qui produisent ce vin exquis qui se vend au poids de l'or : le vin du cap.

Tandis que ses amis et sa sœur Emma employaient ainsi leur temps, M. Deverell, aidé de ses bergers et de ses ouvriers, achetait du bétail et complétait les achats de toutes sortes pour la grande exploitation de l'Australie.

Le cinquième jour, l'Amoor remit à la voile ; mais, à dater de ce moment, un sentiment pénible s'empara de tous les passagers, des jeunes surtout, qui comprenaient que le navire s'approchait de plus en plus des rives où la séparation devait avoir lieu.

Edouard Deverell lui-même, malgré ses préoccupations, ne cherchait pas à cacher le chagrin qu'il éprouvait à la pensée de ne plus jouir de la société de ses aimables compagnons et de M^{lle} Marguerite, dont il avait su apprécier les précieuses qualités. Miss Mayburn, à son tour, se disait en

soupirant qu'elle n'aurait plus auprès d'elle un cœur d'or et un esprit d'une haute intelligence : ceci se rapportait à Édouard Deverell ; deux affections sincères, celles de la mère de son ami et de sa sœur Emma.

Chaque soir, en se promenant sur le pont, les uns et les autres formaient des vœux pour se retrouver bientôt réunis.

En pénétrant dans les eaux de l'océan Indien, les belles journées et le vent favorable dont on avait joui jusqu'alors firent place à des orages violents et imprévus. Tandis que Hugues et Gérard sondaient l'horizon pour y découvrir des pirates malais montés sur des praws (fines voilières), les matelots se tenaient sur le qui-vive, de peur d'être surpris par une trombe ou une coupe de vent.

« Notre situation est vraiment ridicule, disait Hugues à Gérard ; comment, au lieu d'être assaillis par une véritable tempête, nous voilà ballottés par les vagues, de ci de là, sans plus avancer ! Je voudrais en finir avec ces tergiversations de la température et de l'atmosphère ! Que Dieu nous envoie donc, une fois pour toutes, une tourmente qui en vaille la peine : nous ferons naufrage, nous toucherons sur une île déserte ; ce serait là une véritable aventure, quelque chose qui galvaniserait notre vie monotone.

— Ou plutôt qui l'abrègerait plus vite que nous ne le voudrions, répliqua Marguerite. Ne parle pas ainsi, malheureux enfant, ce serait tenter Dieu !

— Soit ! répliqua Gérard ; mais que diriez-vous d'un groupe de praws montées par des pirates qui viendraient nous attaquer ? Prêts à la défense, nous les attendrions derrière les sabords de notre navire, et nous ferions feu sur ces infâmes bandits. Nos efforts tendraient à nous emparer de leur capitaine, et à prendre avec nous tous les trésors recelés dans leurs embarcations. C'est alors que nous entrerions triomphants dans le port de Melbourne pour avoir le plaisir d'assister à la pendaison de tous ces écumeurs de mer.

— Il n'est pas d'usage que les pirates malais emportent leurs richesses à bord, observa Arthur. Je ne vois donc pas l'avantage qu'il y aurait à nous trouver face à face avec ces enragés. Et puis, où sont donc les canons, les espingoles et les carabines de bord, qui nous aideraient à mettre l'ennemi en déroute ? Où avez-vous vu ces instruments de carnage dans l'intérieur de l'Amoor, mon ami Gérard ?

— En effet, murmura le jeune O'Brien, j'oubliais que nous manquions ici du nécessaire, de l'indispensable. Aussi, pourquoi avons-nous pris passage

à bord d'un navire marchand ? N'importe, ne possédons-nous pas des fusils, des revolvers, des coutelas et des poignards ? Nous sommes tous braves, et nous nous défendrons comme de vrais lions. »

Le lendemain du jour où cette conversation avait eu lieu, les jeunes amateurs d'émotions durent être fort satisfaits. Une tempête émouvante avait succédé dès le matin au calme relatif dont ils se plaignaient la veille : l'Amoor dansait comme une coquille de noix. Le vent faisait rage, les vagues se dressaient hautes comme des montagnes, et le mât d'artimon fut brisé comme du verre.

Il fallut carguer les voiles et se laisser aller au gré des flots ; la nuit vint, et la tempête durait toujours.

Les avaries étaient grandes, et les passagers de l'Amoor recommandaient leur âme à Dieu, tandis que le capitaine et les gens du navire faisaient des signaux de détresse que l'on n'apercevait pas de la terre.

Vingt - quatre heures se passèrent de la sorte. Enfin, un navire parut à l'horizon, qui se dirigea sur l'Amoor désarmé, venant à son secours.

Ce navire se rendait à Melbourne, dans les parages duquel on se trouvait. Les capitaines des deux vaisseaux s'entendirent pour le prix, et le Sauveteur prit l'Amoor à la remorque.

Cette façon de voyager devenait plus lente, mais elle était plus sûre ; aussi, après deux jours de cette navigation, l'on entra au matin dans le port de la capitale de l'Australie.

CHAPITRE III

Melbourne. — Les colons. — Les deux convicts. — Cruelle séparation. — Le navire Golden-Fairy. — La maladresse de Ruth. — Un mauvais équipage. — L'alarme. — Le navire en feu.

Les passagers de l'Amoor, harassés de fatigue, la plupart souffrants et malades, par suite des émotions de ce quasi-nauffrage qu'ils avaient subi, débarquèrent sur les quais de Melbourne avec un véritable sentiment de joie. Max Mayburn et sa fille, M^{me} Deverell et M^{lle} Emma, allèrent s'installer dans un hôtel très-confortable de la ville, tandis que M. Deverell et ses engagés, aidés des jeunes Mayburn, restèrent sur le quai afin de surveiller la réception de leurs colis, et pour savoir si la tempête leur avait causé quelque avarie.

Les vagues avaient emporté un certain nombre de moutons, quelques vaches et un cheval de valeur ; le reste se trouvait en de très-mauvaises conditions ; mais, au compte de M. Deverell, un court séjour à Melbourne devait suffire pour rendre la santé à tous ces animaux.

Deverell eut à chercher quelques hommes connaissant le pays pour le conduire à l'endroit où il avait obtenu sa concession, et aider son monde à commencer le défrichement. Il s'enquit ensuite d'un bon navire pour ses amis les Mayburn ; car l'Amoor avait subi de si nombreuses avaries, qu'il ne pouvait plus être question d'attendre sa mise en état pour se rendre à Calcutta.

Les jeunes filles ouvrirent une des fenêtres de l'hôtel où résidaient leurs parents, afin d'examiner à l'aise le panorama de Melbourne, que l'on découvrait de l'étage où se trouvait leur appartement. Elles admirèrent la largeur des rues, remplies d'une foule de promeneurs et de gens allant à leurs affaires, l'architecture élégante des églises, et enfin l'aspect tout à fait européen de cette ville, qui s'élevait sur un terrain où vingt années auparavant régnait une nature sauvage.

Quand vint le soir, Max Mayburn vit arriver à l'hôtel ses enfants, qui lui apprirent la découverte d'un navire, le Golden-Fairy, lequel venait de débarquer à Melbourne un grand nombre de chercheurs d'or, et prenait du

fret et des passagers pour les grandes Indes. Le capitaine, très-heureux de trouver la location de ses cabines, se montrait bien disposé à s'entendre avec M. Mayburn. Son intention était de mettre à la voile dans trois jours. Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

Édouard Deverell apprit à ses amis qu'il avait pu mettre en sûreté ses bestiaux, et trouver d'excellents logements pour ses ouvriers, leurs femmes et leurs enfants, sans compter le bagage de tout ce monde-là, y compris les chats, qui pullulaient dans le personnel de la colonisation. « Le plus difficile maintenant, ajouta le chef de la famille Deverell, sera d'emmener tout mon monde jusqu'à ma destination. J'ai, à cet effet, loué un convoi de chemin de fer, et pris à ma solde deux convicts libres sur parole.

« Qu'avez-vous fait là, mon fils ? dit M^{me} Deverell, tandis qu'Emma regardait son frère avec stupéfaction. Mais toute relation avec de pareilles gens sera une honte, sans compter que nous courons le risque d'être assassinés, du moins sûrement volés.

— J'espère qu'il n'arrivera rien de la sorte, répliqua Édouard Deverell. D'ailleurs il nous est impossible de faire autrement : il nous faut des guides pour nous rendre à notre concession. Ces deux hommes ont prouvé leur repentir depuis leur condamnation à la déportation pour crime de braconnage. Mes engagés sont frères, et le directeur de Melbourne me les a particulièrement recommandés. Ils ont passé un certain temps hors de Melbourne avec des colons, et connaissent parfaitement tous les méandres du Murray et du Darling, de l'autre côté desquels s'étend la frontière des pays civilisés. Enfin je me suis rendu chez le gouverneur de Melbourne, et, lui ayant déclaré mes intentions de m'établir comme colon sur le territoire australien, il m'a remis tous les papiers en règle, signés et paraphés. Les voici. »

Le lendemain matin, les deux convicts se présentèrent devant la famille Deverell, qui les examina avec une grande curiosité. Le premier était un gros garçon au visage rude et expressif, dont les vêtements se composaient de bure grossière et dont le chef était couvert d'une casquette de fourrure. En somme, sa personne était fort avenante. Quant au second personnage, le plus âgé des deux, son aspect était celui d'un pauvre convenablement habillé d'un vêtement noir quelque peu rapé, mais parfaitement brossé. Sur le côté de sa tête se balançait un chapeau noir très-lustré, quoique bosselé en certains endroits.

« Votre Honneur, dit-il à Deverell, voudrait-il me montrer sur une carte la concession qu'il va exploiter ? »

Tout en parlant, il adressa un salut respectueux aux dames et à tous ceux qui étaient présents. Et il ajouta :

« C'est moi qui me charge de tout ; car mon frère n'est pas aussi intelligent que moi, son éducation a été négligée.

— Il paraît que la vôtre ne vous a pas servi à grand'chose, observa Édouard Deverell, puisqu'elle vous a conduit à... Botany-Bay ?

— Je m'en félicite, Monsieur, répliqua le convict ; car, grâce à mon savoir, je compte m'élever dans ce pays libre, et peut-être un jour me sera-t-il possible de conduire moi-même une voiture à moi, suivant la mode du jour. En Australie, on peut arriver à tout quand on travaille et qu'on a la langue bien pendue. Hélas ! mon pauvre frère ne sait malheureusement ni A ni B.

— J'en conviens, fit celui-ci ; mais, par contre, je suis bon ouvrier, et je m'estime heureux d'être sorti de la compagnie des coquins, où j'avais été jeté pour avoir pris au collet un méchant lièvre dans les bois de lord Connaught. N'est-ce pas une punition terrible d'envoyer un brave homme au milieu des convicts pour une semblable peccadille ? Dieu soit loué ! me voici rentré dans la société ; j'ai fait mon temps, et j'ai bien juré de me conduire en honnête homme.

— Je ne comprends pas bien, observa M. Mayburn, comment il se fait que vous ayez été condamné à la déportation pour avoir braconné.

— Je vais vous expliquer l'affaire, répondit le gentleman convict à l'habit noir. Tiens-toi tranquille, Bill, fit-il en s'adressant à son frère. Bill avait emporté son fusil, et avait décroché, de çà de là, quelques faisans, grâce à un superbe clair de lune qui lui permettait de voir ces oiseaux perchés, quand, tout à coup, au détour d'une allée du parc, il se trouva nez à nez avec un des gardes. Il voulut se sauver ; mais le représentant de la loi le menaça de faire feu sur lui ; si bien que Bill, pour ne pas être tué, comprit qu'il fallait défendre sa vie. Il ajusta le garde et pressa la détente. Celui-ci tomba mort entre les bras de deux de ses camarades qui accouraient à son aide. Bill eut beau courir, il fut pris. Je crus devoir alors intervenir. Je n'avais qu'un bâton ; mais je m'en servis si bien que je cassai le bras à l'un des deux gardes. On nous avait reconnus ; et quand les bûcherons, accourant sur le lieu de la bataille, nous eurent cernés, mon frère et moi, il fallut se rendre. Je vous épargnerai le reste de notre histoire. Un jugement, très-injuste, nous

a envoyés par delà les mers, dans ce pays béni du ciel, et nous ne retournerons plus en Angleterre, tant nous sommes heureux en Australie. »

En somme, David et Bill les deux convicts, malgré leur ton fanfaron, plurent assez à la famille Deverell et à ses amis ; Édouard, lui, rendit grâce au ciel de n'être pas tombé sur des coquins endurcis. Les deux convicts qui allaient leur servir de guide étaient la crème des bandits d'Australie.

Marguerite Mayburn ne put réprimer l'expression de chagrin qu'elle ressentit en se trouvant, à l'angle de l'un des quais de Melbourne, devant l'énorme et sombre navire si improprement appelé Golden - Fairy ¹. Elle éprouvait, au fond du cœur, un véritable chagrin à se séparer de ses amis pour courir à des dangers probables. Mais ne fallait-il pas obéir à son père ? Celui-ci laissait bien à sa fille la direction de la famille, mais il avait résolu de se rendre aux grandes Indes ; il fallut donc se diriger vers ces parages sur une mer tout à fait inconnue pour eux.

Pendant le voyage d'Angleterre en Australie, Édouard Deverell, au caractère énergique, avait eu quelque influence sur Max Mayburn ; mais, à cette heure que Marguerite se trouvait séparée de ses amis de l'Amoor, elle ne devait plus trouver d'appui que dans son frère Arthur.

Hélas ! mon Dieu, se disait-elle, je n'ai de confiance qu'en toi seul, sois mon conseil et mon protecteur. C'est à toi, Seigneur, que je m'adresserai à l'heure du danger, et tu viendras à mon secours.

La séparation des deux familles fut fort pénible, et les yeux de chacun se remplirent de larmes au moment où l'on se dit adieu. Les enfants eux-mêmes avaient le cœur serré. Puis l'on s'écria. « Au revoir ! » Et chacun se montra l'un à l'autre, sur la carte d'Australie, le chemin qu'il faudrait suivre pour se rendre à la ferme des Marguerites.

A un certain moment, si les Deverell eussent insisté de nouveau, Max Mayburn et Marguerite auraient pourtant abandonné leurs projets pour accompagner les colons dans leur défrichement du désert australien ; mais Dieu en avait décidé autrement.

En mettant le pied sur le Golden-Fairy, les passagers ne purent s'empêcher de remarquer certain abandon, certaines négligences, qui contrastaient, dans leur souvenir, avec les soins et l'ordre que l'on admirait à bord de l'Amoor.

Édouard Deverell crut devoir adresser ses observations au capitaine, nommé Markham, afin d'obtenir plus de confort pour ses hôtes, dont le passage coûtait fort cher ; mais ce marin reçut ces communications d'un air

distrain et même d'une façon dédaigneuse. Deverell, sans en rien dire, procéda aux changements réclamés en payant à qui de droit pour cela, et il engagea Marguerite et Arthur à ne point céder au capitaine Markham et à se tenir sur leurs gardes, car il lui sembla que cet homme de mer aimait par trop à caresser la bouteille.

C'est à ce moment suprême de la séparation qu'Édouard Deverell regretta, plus que jamais, de ne pas avoir plus insisté auprès de ses amis pour les garder près de lui. Hélas ! le sort en était jeté ; Arthur lui-même pressait le départ, et son père n'avait point changé de détermination.

D'autre part, le grand nombre de chercheurs d'or qui se trouvaient à Melbourne avait fait doubler la valeur de la vie ordinaire.

On s'embrassa une dernière fois ; puis, sans parler, on prit congé les uns des autres les larmes aux yeux. Le navire mit à la voile, et tant que les Mayburn purent apercevoir sur le rivage les Deverell, qui les suivaient du regard en agitant leurs mouchoirs, ils restèrent sur la dunette du Golden-Fairy. La terre disparut enfin, et les passagers descendirent dans leurs cabines pour s'occuper des arrangements indispensables à leur bien-être pendant la traversée.

La pauvre Ruth, que nous avons perdue de vue jusqu'ici, n'était pas à son aise à bord du nouveau navire. Elle avait su trouver des occupations sur l'Amoor, au milieu des pauvres femmes des émigrants ; mais là, sur le Golden-Fairy, où tous les colis étaient en désordre, elle commettait bétise sur bétise. Tantôt elle voyait chanceler entre deux caisses mal arrimées, tantôt elle tombait heurtée par un mouton ou un bœuf qui était parvenu à rompre ses entraves. D'autres fois, elle écrasait en passant les poules qui picoraient sur le pont ; ou bien elle perdait l'équilibre au moindre roulis du navire, au moment où elle emportait la vaisselle de la table des officiers et des passagers.

Max Mayburn et sa fille Marguerite, loin de rire de toutes ces maladresses, se lamentaient en songeant aux conséquences qu'elles pouvaient avoir dans l'existence de la malheureuse servante. Toutefois, la fille du bon agriculteur cherchait à excuser Ruth en mettant sur le compte du capitaine les fautes commises par la sœur de Jack.

« Il faut en faire notre deuil, mon père, disait-elle ; nous devons supporter ce désordre tant que nous serons forcés de rester à bord de cette prison flottante.

— Hélas ! j'avoue que le capitaine n'a pas ma confiance ; nous sommes lancés sur une mer où règnent les ouragans et les pirates. Que deviendrions-nous si l'un de ces deux dangers se réalisait au premier jour ? N'est-ce pas ton avis, Arthur ?

— Peut-être nous trompons-nous sur le compte du capitaine Markham, répliqua le jeune homme : il a fait très-souvent le voyage des Indes, et doit avoir l'expérience indispensable. Je n'ai encore qu'un seul reproche à lui adresser : c'est celui de s'enivrer, comme cela lui est arrivé plusieurs fois depuis notre départ. N'a-t-il pas cherché à nous engager à suivre son exemple ? Je crains qu'un orage ne nous surprenne la nuit, et alors il lui serait impossible de donner des ordres.

— Quel mauvais équipage le capitaine a engagé à Melbourne ! observa Gérard. Hugues et moi sommes d'avis que tout ce monde-là ressemble fort à une bande de coquins.

— Vous portez peut-être, mes amis, un jugement téméraire sur ces matelots, remarqua Marguerite. Ces hommes sont tous étrangers : ce n'est pas une raison pour les traiter comme vous le faites.

— Nous n'agissons pas ainsi sans raison, dit Hugues à Marguerite. Voici Gérard qui a vu, de ses yeux vu, tout ce monde-là amené à bord dans le costume des convicts, ce vêtement jaune que tu sais. Markham les a acceptés sans choisir, car tous les matelots qu'il avait amenés d'Europe avaient déserté pour se rendre aux placers. Notre avis est qu'il s'est plu à choisir les plus laids et les plus infâmes de la bande. Viens avec nous à l'avant du navire, ma sœur, et tu verras si nous nous trompons. »

Marguerite voulut se convaincre par elle-même et suivre ses frères. Sous le prétexte d'examiner le navire, elle jeta ses regards à droite et à gauche, partout où un des hommes du Golden-Fairy se montrait, et ne tarda pas à être d'avis que l'équipage du navire était fort mal composé.

Miss Mayburn s'arrêta alors près de Jack, qui occupait ses loisirs à façonner un modèle de charrette, pareil à celui qu'il avait vu parmi les colis d'Edouard Deverell.

« Vous êtes fort adroit, mon ami, dit-elle au jeune ouvrier ; mais nous n'aurons pas besoin de pareils moyens de transport dans les Indes : on ne se promène qu'en palanquin dans ce pays-là.

— Que ne sommes-nous restés en Australie, Mademoiselle ! observa Jack. J'aurais pu utiliser mes talents, tandis qu'ici... A propos, je ne suis pas content de ce que je vois et de ce que j'entends autour de moi.

— Que craignez-vous donc, mon ami ? demanda-t-elle en pâissant.

— Rien de très-dangereux ; mais je n'aime pas à voir tout le monde commander à bord, surtout lorsque le capitaine Markham est ivre. Que Dieu nous favorise pourtant, et avec quelques semaines de bon vent, nous serons bientôt arrivés.

— Oui, et pour obtenir la haute protection du Seigneur, adressons-lui nos prières, ajouta Marguerite. Je vous engage tous, mes amis, continua-t-elle, à ne pas avoir le moindre contact avec l'équipage du Golden-Fairy. Restez dans l'entre-pont avec mon père et moi. Mieux vaut mal respirer qu'entendre de mauvaises paroles.

— Veuillez, je vous en prie, Mademoiselle, fit Jack, donner à mistress Wilson des instructions pour qu'elle veille sur ma sœur Ruth. Ces bandits se plaisent à tourmenter la pauvre enfant, et à lui faire commettre mille sottises quand ils le peuvent. J'ai failli avoir une affaire sérieuse avec le quartier-maître, pour une farce qu'il avait jouée à ma sœur. »

Arthur et Marguerite tinrent conseil ensemble quand la mer devint mauvaise, par suite des vents contraires qui s'étaient élevés. La famille entière se renferma dans la grande cabine du salon, où l'on faisait la lecture, où l'on priait, et où l'on se préparait à subir la volonté de la Providence, sous quelque forme qu'elle se présentât.

Une certaine nuit, Marguerite se réveilla, oppressée, respirant à peine, et appela mistress Wilson, couchée dans un cadre au-dessus de sa tête.

« Ma chère Jenny, dit-elle, obligez-moi de m'accompagner sur le pont. J'éprouve le besoin d'aller prendre l'air. Je ne sais si je me trompe, mais l'on suffoque ici. Un orage se prépare assurément, car l'atmosphère est brûlante. »

Jenny Wilson grommela bien quelque peu d'être réveillée au milieu de son sommeil, mais elle se leva, et fut prête en même temps que sa maîtresse.

A peine Marguerite Mayburn eut-elle ouvert la porte de sa cabine, qu'elle s'écria :

« Grand Dieu ! quelque chose brûle ici. Ne sentez-vous pas cette odeur âcre ? Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Marguerite, au lieu de monter du côté de l'habitable, se hâta de réveiller ses frères et son père, tandis que Jenny ouvrait la porte du salon qui donnait sur l'escalier.

Au même instant, l'odeur du bois brûlé envahit toute la pièce. Marguerite alla frapper à la cloison qui formait la chambre du capitaine Markham en criant à haute voix :

« Au feu ! capitaine, au feu !

— Qui m'appelle ? qu'est-ce que cela signifie ? » s'écria celui-ci, en ajoutant un horrible jurement à ces paroles ; et en même temps cet être abruti entr'ouvrit la porte et se montra dans le cadre de cette ouverture.

La voix du marin était rauque et pâteuse ; aussi Marguerite éprouva-t-elle une crainte sérieuse. Toutefois elle expliqua au maître du Golden-Fairy ce qui se passait, et celui-ci l'écouta en l'interrompant à chaque parole.

« A moi le second ! A moi le marin de garde ! » s'écriait-il en s'habillant à la hâte.

Hélas ! personne ne répondait à ces appels.

Marguerite se jeta dans les bras de son père et de ses frères, et l'on entendit, à ce moment-là, les pas d'un grand nombre d'hommes. La cloche du bord sonna à coups précipités, et les bestiaux affolés poussèrent des cris de détresse.

Hugues et Arthur gravirent rapidement l'escalier qui aboutissait sur le pont afin de savoir ce qui se passait.

Il n'y avait plus à en douter : à travers l'obscurité de la nuit ils virent des lanternes briller de ci de là, et entendirent ces paroles terribles :

« Le feu est dans la soute ! »

CHAPITRE IV

La révolte des matelots. — Progrès rapides de l'incendie. — Les embarcations à la mer. — Les poules de Ruth. — Le matelot en détresse. — Aventures du naufragé Black Peter.

Bientôt les cris spasmodiques du capitaine Markham éclatèrent sur le pont. Il donnait des ordres à travers le porte-voix, sans cesser de jurer et de sacrer, au sujet de la négligence de ses hommes, cause du sinistre : le malheureux gourmandait son équipage, et accusait de lenteur ses matelots endormis et insoucians.

Enfin la pompe fut mise en mouvement, et, à l'aide de tuyaux de cuir, on atteignit l'endroit où le feu brûlait, tandis qu'avec des seaux de toile les matelots amenaient aussi de l'eau qu'ils jetaient au milieu des flammes.

Les quatre jeunes gens, Arthur, Hugues Mayburn, Gérald O'Brien et Jack, se mirent bravement à l'œuvre, et aidèrent l'équipage dans ses efforts pour éteindre l'incendie.

Pendant ce temps-là, Max Mayburn, sa fille et les autres femmes, adressèrent à Dieu leurs plus ferventes prières.

Jenny Wilson songea alors à descendre dans les cabines, et à mettre en paquets les objets les plus précieux appartenant à ses maîtres.

« Si nous ne pouvons éviter la perte du navire, du moins, à ce que dit Jack, il nous sera possible de nous sauver dans les embarcations. Allons ! Ruth, aide-moi. Il ne faut pas perdre une minute, ma fille. Ne regarde donc pas d'un côté et d'autre. Qu'as-tu donc ? que signifie cet air égaré ? »

Sans l'écouter davantage, Ruth remonta précipitamment les escaliers, et alla se jeter aux pieds de M. Mayburn.

« Ah ! mon bon maître, s'écria-t-elle, dussé-je être pendue, je dirai tout. Je n'ai pas cru que je pourrais être la cause de votre perte !

— Malheureuse enfant, explique-toi ! qu'as-tu fait ?

— Je vais tout vous raconter, continua Ruth, dont chaque parole était accompagnée d'un sanglot. Un des matelots du bord avait tendu une corde pour me faire tomber au moment où, revenant de la cuisine, j'allais regagner ma cabine afin de me coucher. Je fis une chute dans les escaliers

qui conduisent à la soute ; ma lanterne s'ouvrit, et le bout de bougie qui brûlait dedans alla rouler je ne sais où. Lorsque je me relevai, je ne trouvai plus ni ma lanterne ni la bougie, et je crus que cette dernière était éteinte. C'est égal, une fois couchée dans mon cadre, il me fut impossible de m'endormir, et je regrettai fort de ne pas avoir cherché plus attentivement la lumière qui s'était échappée de mes mains.

— Que Dieu te pardonne, ma pauvre enfant ! répliqua Max Mayburn quand Ruth eut achevé sa confession. Prie le Très-Haut de ne point faire retomber ta faute sur nous. Que cette terrible maladresse te serve de leçon, si, par la volonté de la Providence, nous parvenons à nous tirer du péril qui nous menace. »

Ruth restait agenouillée et pleurait à chaudes larmes ; Marguerite l'aida enfin à se relever.

« Mon père, dit-elle, nous ne devons pas rester dans cet endroit, où nous sommes suffoqués par la fumée. Montons sur le pont ; là, s'il n'y a plus d'espoir de salut, nous chercherons une place dans une embarcation.

— Passe la première, chère enfant, répondit Max Mayburn ; je te suis, comme toujours, car cette dernière infortune m'ôte tout courage, et je ne me fie qu'à toi pour me conduire. »

Le père et la fille parvinrent sur le pont, suivis de Ruth et de Jenny, qui portaient des paquets.

Tout était confusion en cet endroit : les matelots jetaient par-dessus bord les colis atteints par les flammes, que leurs camarades retiraient de la soute avec la plus grande difficulté.

A la lueur de l'incendie, Marguerite entrevit ses frères au milieu des gens de l'équipage. Ces braves cœurs pompaient avec la plus grande énergie, portaient des seaux remplis d'eau, et leur visage était noirci par les torrents de fumée qui les enveloppaient.

O'Brien, lui, avait eu les cheveux brûlés.

Max Mayburn s'avança alors vers le capitaine du Golden-Fairy. Celui-ci, dont l'ivresse n'était pas dissipée, se tenait sur la dunette au dehors de l'habitacle, rageant, sacrant et pestant, tout en donnant des ordres que son équipage ne suivait pas, car chacun agissait à sa guise.

« Capitaine Markham, dit le chef de la famille des passagers, l'incendie fait d'énormes progrès, et il me paraît urgent de songer au salut de ceux qui ont placé entre vos mains leur vie et leur fortune. Veuillez donner des ordres pour qu'on mette les embarcations à la mer.

— Que chacun de vous songe à sa sûreté ! s'écria Markham avec un blasphème sans nom. Moi, je dois sauver mon navire avant tout, et je jure Dieu que je précipiterai tous ces coquins de matelots dans la fournaise s'ils ne montrent pas plus d'ardeur à éteindre le feu. Aucun d'eux ne quittera le bord du Golden-Fairy !

— Ce n'est pas vous qui les en empêcherez, riposta le second en s'adressant à Markham. Le foyer de l'incendie s'étend jusqu'à la soute aux graisses : nous sommes perdus ! Allons ! n'hésitons plus, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant aux matelots. Que chacun s'empare de ce qu'il jugera bon pour sauver son existence. C'est le moment ou jamais de mettre les embarcations à la mer. »

Cet encouragement à la révolte trouva un écho rapide parmi tous ce monde-là, et, malgré les efforts énergiques du capitaine, on exécuta la manœuvre de descendre les canots.

A ce moment-là, Arthur et Jack s'adressèrent aux matelots et les prièrent de réserver une place aux passagers, qui sauraient bien récompenser leur bonne volonté.

Le second du navire, qui avait pris le commandement de tous les révoltés, se mit à rire en entendant cette requête.

« La charité pour nous d'abord, s'écria-t-il ; nous n'avons pas de place à donner. En avant, mes enfants ! arrimez les biscuits et les tonnes d'eau-de-vie dans les canots. Je me charge de la caisse du bord. Arrière, messieurs les aristocrates du navire ; et surtout ne raisonnez pas, car je suis tout prêt à vous jeter par-dessus bord, hommes et femmes, au moindre geste, au premier mot.

— Nous n'avons pas la moindre chance de nous emparer d'une embarcation, dit Jack à Arthur Mayburn. Ces maudits coquins les ont prises ; mais nous pouvons fabriquer un radeau à l'aide de tous ces morceaux de bois que voici, et, cela fait, nous le jetterons à la mer pour nous y embarquer. »

Tandis que cela se passait, Markham s'abandonnait au paroxysme de la rage : s'élançant sur le chef de la révolte, et le prenant au collet, il lui déclara qu'il allait le mettre aux fers ; mais celui-ci, plus fort que le capitaine, se débarrassa d'un coup de main de cette étreinte et lança Markham au milieu des flammes.

« Ce que vous faites là est un crime de félonie, » s'écria alors un des matelots nommé Wilkins, qui, s'avançant vers Jack, ajouta ces paroles : « Je

n'ai jamais commis de meurtre, et ne veux pas suivre des bandits tels que ces gens-là ; je reste donc avec vous. »

Max Mayburn adressa bien quelques paroles à son fils Arthur, comme pour l'engager à ne point accepter l'offre de ce convict.

« Vous êtes trop bon chrétien, mon père, répliqua celui-ci, pour repousser l'homme qui se repent et ne veut pas continuer à vivre avec des hommes dont la vie est criminelle. D'ailleurs, il est trop tard : regardez, mon père, les bateaux s'éloignent et nous abandonnent. »

En effet, le second et les plus enragés marins du Golden-Fairy s'élançaient déjà sur la cime des vagues en poussant des cris sinistres. Ils ne tardèrent pas à disparaître au milieu de l'obscurité.

La deuxième embarcation abandonna également les passagers, sans qu'aucun des hommes qui la montaient voulût donner un coup de main à Arthur ou à ses frères et amis pour lancer à la mer le radeau que ceux-ci venaient de construire à la hâte.

Jack trouva alors l'occasion de prouver à ses protecteurs toute son intelligence. Il pria ses frères et sœurs en infortune de lui donner un coup de main énergique, et, peu de temps après, la dernière planche de salut de la famille Mayburn et de ses serviteurs descendit le long des flancs du navire et toucha l'eau.

Il était temps de s'embarquer, car les tonneaux de graisse avaient pris feu, et l'intensité des flammes redoublait, au point qu'il était facile de comprendre qu'elle aurait bientôt atteint la dunette.

Chacun suivit les instructions de Jack ; on amarra les paquets façonnés par Jenny Wilson ; on n'oublia pas un baril de biscuit et un tonneau d'eau. Wilkins avait même songé à emporter un tonnelet de rhum ; mais Arthur le jeta à la mer, considérant la liqueur comme un danger ou plutôt une tentation qu'il fallait éviter.

Le marin grommela bien quelque peu quand il vit disparaître le récipient contenant sa liqueur favorite, mais il se soumit et continua à travailler. On avala ensuite des rames, une caisse d'outils, des cordes, deux voiles et une couverture goudronnée pour empêcher l'eau de la mer de mouiller les malles ; et, quand tout cela fut fait, on fit descendre d'abord les femmes, puis Max Mayburn. Les jeunes gens suivirent aussitôt, et Wilkins s'en alla le dernier. Tout le monde était en sûreté.

On se hâta de couper l'amarre et de s'éloigner du Golden-Fairy, les flammes avaient entouré son grand mât, lequel allait infailliblement tomber

dans quelques instants.

Ce fut seulement quand le radeau parvint à une longue distance du navire en feu que les rameurs cessèrent de nager, afin de contempler l'horrible spectacle qu'ils avaient devant eux.

Wilkins confessa alors à la famille Mayburn qu'il y avait à bord du Golden-Fairy quelques barils de poudre que les matelots engagés par Markham avaient cachés dans le gaillard d'avant, dans un but particulier : leur intention réelle était de massacrer le capitaine et les passagers, ou bien de les débarquer sur la première côte venue, afin de se livrer à la piraterie dans l'océan Indien.

Wilkins s'étonnait donc que la poudre n'eût pas encore fait sauter le navire. Cet événement prévu ne tarda pas à arriver. A peine le marin avait-il achevé sa confession, qu'une commotion épouvantable ébranla l'embarcation soulevée par les vagues et assourdit les pauvres naufragés. Cette explosion fut suivie de deux autres ; une lueur éblouissante, pareille à celle du bouquet d'un feu d'artifice, parut ensuite, et tout retomba aussitôt dans l'obscurité et dans le silence le plus profond.

« Que le très-haut et très-puissant maître du monde, dit alors à haute voix Max Mayburn, qui nous a sauvés d'un danger aussi épouvantable, nous conduise maintenant sur cette mer inconnue et nous guide sur la terre d'un pays civilisé !

— Amen ! » répondirent tous les naufragés, y compris Wilkins, qui unirent leurs prières à celle du vieillard.

Et le convict ajouta à voix basse en s'adressant à Arthur :

« Pourvu que Dieu nous ait écoutés !

— Je suis certain qu'il l'a fait, répondit le fils aîné de Max Mayburn. Le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui s'adressent à lui. Un jour viendra, mon pauvre garçon, où vous croirez à son immense pouvoir, et ce jour-là vous serez heureux. »

Wilkins ne fit plus la moindre remarque ; mais, en d'autres circonstances, il eut occasion de se souvenir de ces paroles prononcées au milieu de cette scène d'horreur.

« Et maintenant, capitaine, dit Hugues en s'adressant à Arthur, veuillez nous indiquer la route que nous devons suivre.

— Je voudrais, avant tout, savoir en quel endroit nous nous trouvons. Je ne pense pas que nous soyons dans la direction des grandes Indes.

— J'ai entendu dire au maître timonier du Golden-Fairy, remarqua Wilkins, quand le feu s'est déclaré, que nous nous trouvions au nord de la rivière Swam, au milieu des récifs et des îlots qui avoisinent la côte. Il est fort regrettable que vous n'ayez pas emporté une ancre, nous l'aurions jetée afin d'attendre le jour pour continuer notre route. »

Les malheureux naufragés durent s'armer de patience et s'abandonner au courant de la mer. Par bonheur le vent était tombé, les vagues devenaient plus molles, et il n'y avait pas le moindre danger à courir.

« Quel est donc ce bruit ? » demanda bientôt Max Mayburn. Chacun se mit à écouter, et l'on entendit des gloussements tout particuliers. Ruth prit enfin la parole.

« C'est moi qui n'ai pas voulu que les pauvres poules du navire périssent dans l'incendie, et j'ai cru bien faire en les fourrant dans une corbeille. Par pitié, mademoiselle Marguerite, ne tordez pas le cou à ces pauvres bêtes. »

Il va sans dire qu'au lieu de gronder Ruth chacun des naufragés la félicita. Cet incident parvint pendant quelques instants à détourner les tristes pensées des infortunés lancés sur l'Océan sur ce radeau ébauché à l'heure du péril.

Tout à coup un cri humain se fit entendre au milieu des vagues. Ce cri fut répété à diverses reprises, et Wilkins s'écria avec une certaine animation :

« A n'en pas douter, c'est l'appel de l'un de mes camarades. L'embarcation aura chaviré, et j'attribue à l'ivresse la cause de ce sinistre. Ils avaient emporté un barillet d'eau-de-vie, et je suis convaincu qu'ils l'ont bu en entier jusqu'à la dernière goutte.

— Il faudrait indiquer à cet infortuné notre position à l'aide d'une lumière, si cela se peut, observa Max Mayburn. L'humanité nous commande de lui porter secours,

— Mais nous n'avons plus de place sur le radeau, répliqua Wilkins.

— N'importe, ajouta Marguerite, faisons notre devoir.

— N'est-ce pas ton avis, Arthur ? » demanda Max Mayburn à son fils.

Un nouveau cri, poussé à quelques mètres de l'embarcation primitive des naufragés, décida la réponse d'Arthur.

Gérald avait sur lui une boîte d'allumettes, et, malgré la force du vent, qui commençait à souffler de nouveau, il parvint à enflammer un de ces morceaux de bois soufrés dont la lueur dura assez de temps pour être aperçue.

« Au secours ! à moi ! à l'aide ! s'écria l'homme à la mer.

— Mais, riposta Wilkins ! c'est la voix de ce maudit Black Peter. Mieux vaut cent fois le laisser noyer que de lui donner asile sur le radeau. Lui et ses camarades sont armés ; ils ont emporté des pistolets et des munitions : croyez-moi, laissez ce chien enragé dans l'eau, où il se noiera. Si nous l'admettons avec nous, il nous arrivera malheur.

— Que faut-il faire, Arthur ? murmura Max Mayburn. Nous sommes sans aucun moyen de défense contre ces malheureux.

— Oh ! que non pas, répliqua O'Brien. Hugues et moi avons prévu le cas, et nous avons pris à bord du Golden-Fairy une paire de carabines, un baril de poudre et des balles. Nous nous chargeons donc de la protection générale. Arthur, lui, conduira le radeau, il est le capitaine ; Jack n'a pas oublié les rames et la caisse de menuiserie ; Marguerite remplira les fonctions de commissaire du bord. Vous le voyez, M. Mayburn, chacun a sa tâche ; tout ira bien.

— Je n'aurais jamais cru te voir si bien raisonner un jour, mon cher enfant, répondit celui-ci. Je t'avoue que moi-même j'avais perdu la tête au milieu de nos infortunes.

— N'oublions pas de rendre justice à Ruth, observa Marguerite, car elle a songé à nos rôlis futurs. »

Tout en parlant ainsi, les naufragés avaient dirigé le radeau dans la direction d'où venaient les cris entendus. L'obscurité était telle, que l'œil le plus exercé eût pu à peine pénétrer à un mètre devant lui ; ce qui n'empêchait pas les cris d'être plus pressants et plus répétés.

Ce ne fut pas cependant sans une grande appréhension que la famille Mayburn sentit le mouvement produit par une main qui s'accrochait à l'une des billes de bois dont le radeau était formé, et s'y cramponnait en criant encore au secours.

Chacun se hâta de tendre les bras au malheureux, et l'on put voir émerger de l'eau un homme de forte taille, qui, après quelques instants indispensables pour reprendre haleine, proféra un horrible blasphème.

« Taisez-vous, malheureux ! Pourvu que Dieu n'ait pas voulu vous entendre ! fit Max Mayburn. Mais, dites-moi, êtes-vous le seul survivant du second naufrage qui vient de s'accomplir ?

— Oui ! répondit le misérable Black Peter : ils sont tous allés rejoindre les portes de l'enfer grandes ouvertes pour eux. Tout ce que je regrette, c'est ne n'avoir pu sauver la cassette pleine d'or du capitaine et un tonneau d'eau-de-vie ! Voyons, les autres ! donnez-moi quelque chose à boire.

— Nous n'avons que de l'eau à vous offrir, répliqua Arthur d'une voix sévère.

— De l'eau ? merci, riposta Black Peter : je viens d'en avaler, et de la mauvaise encore. Quelle malchance d'être tombé sur votre radeau de planches pourries incapable de résister à une forte mer ! Hallo ! Wilkins, toi ici ! Comment, mon cher ami, te trouves-tu en compagnie de ces saintes gens ?

— Parce qu'il m'a semblé que la place la plus sûre était parmi les saints et non point avec les pécheurs. Je suis certain que tu es à présent de mon avis.

— Peut-être, surtout quand je songe à l'endroit où sont maintenant les camarades.

— Racontez-nous ce qui vous est arrivé, demanda Max Mayburn, par quel malheureux accident...

— Pas si malheureux que ça, interrompt le marin ; je me sens aussi à l'aise que je l'ai jamais été aux plus mauvais jours de ma vie, et si ce n'était l'absence de tout spiritueux... Mais, n'importe ! Voilà l'affaire : Nous nous laissions aller au gré des vagues et ne nous occupions qu'à une seule chose, à nous réchauffer l'estomac avec un baril de rhum que nous avions emporté. Une fois ivres, on passa aux coups et bientôt on dégaina. Au milieu de la bataille, un certain nombre des camarades se porta d'un côté du canot, et, crac ! nous fîmes tous le plongeon. Mort et sang ! quand nous nous retrouvâmes à la surface de l'eau salée, on eût pu entendre de l'enfer les hurlements que chacun de nous proféra. Il faisait nuit comme dans une cave, et l'on cherchait vainement une rame, un tonneau, une cage à poules, pour se cramponner et sauver sa vie. Nous étions tous plus ou moins ivres ; et, l'un après l'autre, je vis disparaître ceux qui m'entouraient. J'avais eu la bonne chance de tomber sur le baril vide qui avait contenu le rhum. Il restait encore un peu de spiritueux, et j'éprouvais à part moi un certain chagrin, en me disant que cette précieuse liqueur se mélangeait à de l'eau salée, laquelle pénétrait à l'intérieur par le trou de la bonde. C'est à ce moment-là que je me mis à crier à pleine voix ; il me sembla alors entendre parler ; je prêtai l'oreille, et le clapotement de la mer contre votre radeau devint perceptible. Je criai de nouveau, puis j'aperçus la lueur d'un feu rapide, et redoublai d'efforts pour arriver jusqu'à l'endroit où cette lumière m'était apparue. Tout à coup mon baril heurta les billes de bois de votre radeau, je lâchai tout pour me cramponner à un bout de cordage. J'étais sauvé.

— Bénissons Dieu qui vous a protégé, malheureux, » ajouta Max Mayburn, qui s'agenouilla et invita Black Peter à en faire autant, et à se repentir en ce moment suprême.

Hélas ! le matelot ne répondit pas à l'appel du vertueux père de famille. Il s'était étendu par le travers du radeau et cédait au sommeil, suite inévitable de l'immersion de plusieurs heures qu'il avait subie en état d'ivresse.

CHAPITRE V

La mer inconnue. — Insubordination d'un marin. — Les récifs de corail et l'île en vue. — Périlleux abordage. — Black Peter se révolte. — La première nuit sur la terre ferme. — Ruth casse la vaisselle. — Ses huîtres. — La prise importante.

Lorsque l'aube parut, les infortunés échappés à l'engloutissement du Golden-Fairy purent se rendre compte de la terrible position dans laquelle ils se trouvaient. Tout autour d'eux leurs yeux n'apercevaient que les vagues d'une mer sans horizon ; un vent de sud-ouest soufflait avec force et menaçait de briser comme une frêle épave le radeau sur lequel tous se tenaient accroupis et cramponnés. Seul, Black Peter restait étendu, toujours assoupi et cuvant son ivresse.

Dès qu'il fit assez jour pour travailler, Jack s'empressa de consolider les billes de bois du radeau et de recouvrir de la bâche goudronnée tous les bagages et le tonneau de biscuit, de peur que l'eau de mer ne détériorât les maigres provisions des naufragés.

A ce moment-là, le marin sauvé si miraculeusement d'une mort inévitable ouvrit les yeux et se releva d'un bond. Black Peter, d'une taille colossale, avait un visage hardi sur lequel se dessinait une terrible expression de férocité. Revêtu du costume de convict, qui fait frissonner tout honnête homme, il affectait des manières rudes et un ton insolent.

« N'avez-vous donc rien de mieux qu'un morceau de ce biscuit aussi dur que la pierre et que ce fade verre d'eau à offrir à un homme de cœur ? demanda-t-il à Arthur. Le gouvernement de la reine nous nourrit mieux que cela, quand les lois de la vieille Angleterre nous ont condamnés à venir vivre sous le ciel de l'Australie.

— Vous devez vous contenter du même ordinaire que le nôtre, répliqua Arthur Mayburn d'une voix très-douce. Tant que nous pourrons partager un morceau de biscuit, vous aurez votre ration comme les autres. Il n'y a pas, il ne doit pas exister de privilège dans notre malheur commun.

— Vous avez été fous, continua Black Peter, puisque vous aviez de la place, en ne vous emparant pas de provisions meilleures. Avez-vous au

moins pris une boussole ?

— Hélas ! nous n'en avons pas eu le temps, fit Arthur.

— Ainsi, vous n'avez ni carte marine ni boussole ?

— Non !

— Eh bien ! corps des diables ! c'est moi qui vais prendre en main la direction du radeau. Partout où je mets les pieds j'entends être le maître, et le premier d'entre vous qui résistera, je lui casserai la tête d'une balle. »

Tout en parlant ainsi, Black Peter avait tiré de sa poitrine une paire de pistolets enveloppés de toile cirée et parfaitement à l'abri de l'humidité de l'eau.

« Vous le voyez, continua-t-il en faisant jouer les batteries afin de s'assurer que la poudre était sèche, je n'ai pas oublié mes aboyeurs. Tiens, Wilkins ! je vais essayer mon adresse sur ta vilaine figure. »

Le marin repentant se jeta aussitôt derrière Arthur Mayburn.

« Allons, allons ! pas de plaisanterie, observa le fils aîné de l'émigrant, d'un ton sévère. Si vous êtes armé, nous le sommes comme vous, et le premier qui me désobéira, à moi qui commande sur mon embarcation, sera un homme mort, je vous l'affirme. »

Black Peter, sans répondre un mot, remit ses pistolets à sa ceinture, et, adressant un regard haineux au jeune « capitaine » qui ne broncha point, il lança un éclat de rire contenu et alla s'asseoir vers le gouvernail du radeau.

« Quel courageux capitaine nous avons choisi ! murmura Gerald à l'oreille de son ami Hugues. As-tu vu comme ses paroles énergiques ont immédiatement fait taire ce matamore de bague. Vive Arthur ! »

Lorsque le soleil eut « atteint le milieu de sa course », la chaleur devint excessive, et les naufragés, qui n'avaient rien pour se protéger de ses atteintes, souffrirent fort des effets de l'insolation.

Marguerite et son père se plaignaient plus que les autres ; aussi Jack, à l'esprit inventif, songea-t-il à fabriquer une sorte d'abri, fait avec des rames entrelacées ensemble en forme de hutte, lequel fut recouvert avec les vêtements inutiles qu'on avait emportés en fuyant le navire incendié.

Vers le déclin de la journée le vent fraîchit avec force, et chacun sondait l'horizon, lorsque Wilkins indiqua de sa main étendue certains points noirs qui devaient être infailliblement des îlots.

« Mon cher frère, dit alors Marguerite à Arthur, fais tous tes efforts pour nous conduire sur une de ces roches de la mer australienne. J'ai hâte de ne plus être balancée sur ces vagues irritées.

— Il vaudrait cependant mieux continuer notre route, observa Arthur ; cependant, si nous réussissions à atterrir, nous pourrions profiter de quelques heures de repos pour consolider notre frêle radeau, afin de le rendre plus propre à soutenir les fureurs de la mer. Seulement j'appréhende de me trouver empêché par les récifs de corail qui doivent entourer tous ces îlots.

— Mon avis est que nous ferons bien de chercher à aborder, ajouta Max Mayburn ; j'aimerais fort à pouvoir observer de près les travaux des insectes qui secrètent le corail.

— N'en faites rien, capitaine, répliqua Wilkins, ou nous sommes perdus. Nous encore, quand notre radeau serait mis en pièces, nous pourrions nous sauver à la nage ; mais ces dames — il désignait les trois femmes — seraient sûres de se noyer.

— C'est vrai, ajouta Arthur ; mais je pense qu'en nous servant de nos avirons il nous sera possible de passer près de ces îlots et de voir ce qui s'y trouve.

— Mais nous pourrions fort bien toucher quelque part, capitaine, répondit Wilkins. Croyez-moi, ces bouts de terre sont tous aussi dénudés que le creux de ma main : on n'y rencontre que quelques oiseaux de mer. N'importe, ramons ; mais ayons toujours les yeux ouverts. »

C'était un rude travail que celui de la direction du radeau à l'aide des rames ; Black Peter se refusa à donner la moindre assistance aux naufragés : assis à l'arrière, il fumait sa pipe qu'il avait remplie, car le convict avait pu sauver un gros paquet de tabac contenu dans le sac attaché à sa ceinture.

La nuit n'était pas encore venue que le radeau se trouva par le travers d'un des îlots, à la distance d'un mille. Mais tout à coup, — ainsi que cela arrive dans les mers tropicales, — l'obscurité se fit, complète, entière, et les naufragés se virent forcés de se soumettre à la volonté divine, c'est-à-dire d'attendre le lever du soleil, au lendemain matin, en restant exposés aux dangers d'une côte inconnue, vers laquelle, au dire de Wilkins, un courant rapide semblait les porter.

« Capitaine, fit-il, que tout le monde mette les mains aux rames pour nous tenir à distance de ces maudits récifs. Allons ! Black Peter, viens te joindre à nous.

— Je n'en ferai rien, répliqua le convict ; je n'ai pas besoin de tant de précautions. Quand le moment sera venu, je me jetterai à l'eau, et en

quelques brassées j'atteindrai le rivage. Je ne veux pas risquer un autre naufrage. »

Il fallut au courageux Mayburn et au convict Wilkins une grande dose de force et d'énergie pour faire force de rames pendant plusieurs heures consécutives, afin de s'éloigner des récifs. A un moment donné, cependant, la fatigue détendit les bras de Mayburn, et il se vit forcé de céder au sommeil.

Jack et Wilkins continuèrent seuls à diriger le radeau jusqu'à la naissance du crépuscule, et, à ce moment, ils aperçurent les récifs à quelques brasses devant eux. Un courant assez rapide les poussait contre ces rochers de corail. L'anxiété des pauvres naufragés fut alors immense.

« Tout n'est pas perdu, dit alors Wilkins ; regardez cette partie du banc qui s'élève au-dessus des vagues. Je vais me mettre à la nage, en emportant avec moi une corde qui restera attachée au radeau, et je trouverai bien le moyen de fixer cette corde à la roche, de façon à maintenir notre frêle amas de planches. Cela fait, deux d'entre vous viendront me rejoindre, et nous amènerons les autres près de nous. »

Tous les jeunes gens se levèrent aussitôt avec le désir d'aider Wilkins dans son entreprise. Le convict se hâta de mettre à exécution le projet qu'il avait conçu. Il noua à sa ceinture un des bouts de la corde, qu'Arthur et Jack entortillaient solidement à l'une des billes de bois du radeau ; puis, se lançant au milieu des vagues, il nagea vigoureusement, et en fort peu d'instant parvint sur la roche, où il se trouva tout à fait en sûreté.

Quelques minutes après cet heureux abordage, les pauvres naufragés devinaient, à la tension du câble, que le radeau était amarré. Ce fut alors qu'Arthur opéra de la même façon que Wilkins, afin qu'une seconde corde rendît plus sérieux cet ancrage fictif.

En arrivant près de Wilkins, Arthur Mayburn s'aperçut que le récif était bien plus large et bien plus sûr comme refuge qu'il n'avait osé l'espérer. Mieux encore, de l'autre côté il y avait une plage sablonneuse, à laquelle on pouvait parvenir sans se mouiller plus qu'à la hauteur du genou.

« Si nous réussissons à amener ici tout notre monde, dit Wilkins au fils de Max Mayburn, il sera bien facile de nous rendre là-bas en sûreté.

— Comment allons nous procéder ? demanda Arthur au convict.

— Il faut à toute force que Black Peter nous donne un coup de main. Regardez par là, il y a un passage qui n'est pas obstrué par les brisants ;

nous amènerons le radeau dans cette anse naturelle. Retournons près de nos amis, et avisons à agir comme je l'ai indiqué.

— En effet, répondit Arthur, Black Peter travaillera, ou nous le priverons de sa ration.

— Voilà qui est bien dit, capitaine. Tenez-vous en à cela.

— En route ! » fit-il en se jetant à l'eau.

Arthur suivit l'exemple du convict, et en quelques brassées atteignit le radeau. La marée descendait à ce moment-là, et découvrait peu à peu bon nombre de récifs, que la mer avait couverts jusque-là.

Arthur Mayburn expliqua à ses amis le plan qu'il avait conçu avec Wilkins : il déclara avoir besoin de l'aide de tous pour réussir à conduire le radeau dans l'anse qui se trouvait de l'autre côté de la roche.

« Allons, Black Peter, un coup de main ; il le faut ! » dit-il au convict.

Le marin proféra un jurement épouvantable, en déclarant qu'il ne se soumettrait jamais à obéir à un enfant.

« C'est moi qui ai été commis à la sûreté générale, répliqua Arthur, et tous tant que nous sommes, nous nous devons aide et protection. Vous seul faites bande à part. Choisissez maintenant : ou de vous joindre à nous, ou de ne plus avoir votre part des rations que nous avons emportées. »

Sans répliquer à cette injonction, Black Peter se contenta de jeter un regard furieux à Arthur, et de se croiser les bras. Toutefois, lorsqu'il comprit que tout le monde l'examinait avec attention, il murmura ces mots entre ses dents : « Tas de fous ! » et se jeta à l'eau, précédé par Wilkins et Arthur, pour les aider à tirer les cordes.

Le radeau avait touché sur de petites couches de corail, et il fut très-difficile de parvenir à l'arracher de ce quasi-nauffrage sans mettre en pièces toute la fragile construction. On en vint à bout cependant, grâce à l'aide de ceux qui étaient restés à bord. Ils se servaient des rames et des billes de bois pour éloigner l'embarcation d'un côté et la rapprocher de l'autre.

Le radeau fut ainsi dirigé jusqu'à une sorte de détroit qui séparait deux roches plus élevées que les autres. L'eau était profonde, mais le passage resserré, si bien qu'il était impossible de passer outre.

« Que faire ? se dirent les trois hommes en se consultant.

— Nous n'avons plus qu'un parti à prendre, répondit Wilkins : celui de nous jeter à la nage, et de prendre les dames les unes après les autres sur nos épaules, pour les conduire à la côte. »

Au moment où le convict proposait ce genre de sauvetage, la voix de Hugues se fit entendre du radeau, où il était resté.

« Viens ici, Arthur, disait le jeune Mayburn, tu verras ce que nous avons inventé. »

Celui-ci ne se fit pas répéter l'injonction de retourner sur le radeau. Quand il y parvint, il vit Jack qui, avec l'aide de ses compagnons, avait lié ensemble des billes de bois et quatre rames, de façon à fabriquer un catimaron² assez large pour qu'une personne pût s'asseoir dessus à califourchon. A chaque extrémité de cette embarcation, une corde était attachée. Jack, en nageant, devait amener cette corde jusqu'au rocher, et, une fois là, tirer l'un des passagers. Il s'agissait seulement de se tenir tranquille, de manière à ne point faire la culbute. De cette façon, chaque naufragé arriverait sain et sauf sur la roche.

Il ne fallait pas, du reste, songer à sauver le radeau : il était certain qu'à la marée haute il serait brisé en mille morceaux. Il n'y avait donc pas un instant à perdre.

Jack enroula la corde autour de lui, et se disposa à nager vers le rocher.

Il s'agissait de savoir qui s'aventurerait le premier sur le frêle catimaron. L'eau semblait être très-profonde, et on craignait le danger. On songea alors à envoyer quelques paquets de provisions et des objets de sauvetage que l'on pouvait risquer, quoiqu'il eût été bien douloureux de perdre ces divers articles. Les naufragés lièrent donc tout cela avec de grands soins, et suivirent des yeux ce chargement jusqu'à l'endroit où Jack se trouvait, et où il se hâtait de recevoir chaque chose pour la placer en lieu sûr. Le catimaron fut alors ramené jusqu'au radeau, et Marguerite tenta le passage pour rassurer son père ; ses frères l'avaient solidement attachée, et lui avaient recommandé d'être calme et de se tenir immobile.

Rassuré par cet exemple, Max Mayburn suivit sa fille, et après lui Jenny Wilson. Lorsque le tour de Ruth arriva, elle voulut emporter la cage pleine de poules ; mais on l'empêcha d'en rien faire, et ce fut très-heureux ; car, au milieu du passage, la malheureuse enfant, ayant voulu changer de position, fit rouler le catimaron sur lui-même ; ce qui força Wilkins et Arthur de se jeter de nouveau à l'eau pour la repêcher. Quand elle eut été remise entre les mains de Jenny Wilson, toute mouillée, rendant l'eau salée par la bouche, et à moitié morte de peur, les jeunes gens retournèrent au radeau, afin de rapporter sur le rocher les provisions, l'eau, la poudre et les munitions, et enfin les deux fusils, dont ils comptaient se servir au besoin pour leur

défense, mais particulièrement pour pourvoir à leur subsistance quotidienne.

A ce moment-là, Black Peter, qui était revenu sur le radeau, se précipita sur Hugues, et voulut s'emparer de l'un des fusils. Le féroce convict tenait le pauvre enfant par la gorge, et s'efforçait de lui arracher l'arme. Arthur et Wilkins se précipitèrent sur le bandit, tandis que Gerald, armant le fusil qu'il tenait à la main, se préparait à défendre son ami, et à empêcher que l'on touchât à la poudre et au plomb.

A la vue de ceux qui accouraient au secours de Hugues, Black Peter lâcha prise ; mais, se retournant aussitôt du côté des jeunes gens, il leur dit d'un ton rogue : « Ce fusil, je le veux ; il m'appartient aussi bien qu'à vous ; et j'exige également ma part de poudre et de grenaille.

— Vous vous trompez étrangement, maître Black Peter, dit Arthur, ces armes sont notre bien ; c'est nous qui avons sauvé du naufrage les munitions, et j'entends ne pas laisser entre vos mains des instruments de mort, dont vous feriez un mauvais usage à un moment donné. Nous vous avons sauvé la vie ; nous vous avons nourri : si vous n'avez pas de reconnaissance, tant pis pour vous ; mais, du moins, ne cherchez pas à nous nuire. »

Le convict ne répondit pas une parole, mais ses yeux s'injectèrent de sang ; il ressemblait à une bête féroce écumant de rage.

Wilkins murmura les paroles suivantes aux oreilles d'Arthur :

« Laissez-moi faire. Je me charge de le garrotter et de le jeter à la mer : croyez-moi, c'est un homme dangereux, et nous ne devons pas le garder avec nous.

— Non ! non ! Wilkins, répliqua Arthur, Black Peter vivra ; je ne reconnais à personne le droit de disposer de sa vie, quoique je pense comme vous qu'il mérite la mort. Dieu veuille, mon pauvre compagnon d'infortune, que cet homme ne vous entraîne pas de nouveau à mal faire !

— Ne craignez rien, monsieur Arthur, répondit le convict ; j'ai de bons sentiments, et je ne me laisserai jamais corrompre par ce coquin-là. »

Après l'incident dont nous venons de parler, Arthur s'efforça d'opérer sans encombre le transbordement de tout ce qui se trouvait sur le radeau, y compris les poules de Ruth ; puis Wilkins se chargea d'amener sains et saufs sur le rocher les deux jeunes gens, Hugues et O'Brien.

L'aîné des Mayburn, resté seul sur le radeau avec Black Peter, dit alors à celui-ci :

« Je vais délier toutes les billes de bois dont se compose le radeau, car ces cordes doivent nous servir ; veuillez donc songer à vous tirer d'affaire comme vous l'entendrez.

— C'est bien ! fit le convict. Je ne compte pas rester ici, croyez-le bien ; mais je n'ai pas encore dit mon dernier mot à votre égard. »

Arthur ne répondit pas une seule parole ; mais il se hâta d'aller rejoindre son père et ses compagnons d'infortune.

Black Peter se retrouva quelques instants après sur le récif avec les autres naufragés.

Tandis que tout ceci se passait, la marée était descendue et laissait à sec tous les rochers élevés de cet endroit. Les malheureux abandonnés au milieu de l'Océan regardèrent alors à l'horizon, et Arthur remarqua qu'une certaine étendue de verdure apparaissait sur la cime des rochers lointains.

« Voyons, mon père, dit-il à Max Mayburn, vous sentez-vous assez fort pour marcher jusque là-bas ?

— Hélas ! non, pour le moment, mes enfants ; mais nous pouvons attendre ici jusqu'à demain matin, n'est-ce pas ? Nous prendrons un parti quand le jour reviendra. En attendant, adressons à Dieu une fervente prière pour le remercier de nous avoir ainsi gardé la vie et sauvés du péril. »

Les paroles du vieillard étaient des ordres. On s'occupa tout de suite à fabriquer une tente avec les rames et les bûches. Chacun alla se coucher sous cet abri, afin de se reposer et d'être plus dispos quand le soleil paraîtrait.

Mais, comme on devait toujours redouter les mauvais desseins de Black Peter, il fut convenu que chaque jeune homme monterait la garde à son tour ; et la nuit s'écoula de la sorte.

L'astre céleste se montra brillant au milieu d'un ciel sans nuage. La mer était fort calme ; mais quel fut le désappointement des naufragés en voyant que la côte devant eux était complètement dénudée ! Tous se demandèrent alors comment ils pourraient subvenir à leur existence, et trouver les moyens d'échapper à la mort.

Black Peter, lui, s'occupait à ramasser les débris du radeau, lancés sur les brisants par la marée haute.

« Arthur, dit Marguerite à son frère, tu ferais bien peut-être d'aller trouver cet homme¹, pour essayer encore de le ramener à de bons sentiments. »

Arthur consentit à ce que demandait sa sœur ; et, suivi de Jack, il marcha dans la direction du convict, tandis que Ruth allumait du feu pour faire bouillir de l'eau dans une marmite et préparer du thé ; car les naufragés avaient réussi à sauver une assez grande quantité de ce produit chinois, et un certain nombre de pains de sucre.

« Peter, dit Arthur au bandit, venez prendre votre part du déjeuner commun. Que faites-vous là, et pourquoi ramassez-vous ces épaves ?

— Que vous importe ! ces débris sont à moi, puisque la mer les a jetés là : c'est la loi des naufragés. Ne vous inquiétez pas de mes actions. Merci de votre déjeuner ; je l'accepte, faute de mieux, à moins que je ne trouve quelque chose de meilleur. »

Cette réponse n'était pas encourageante : cet homme n'avait pas de cœur ; aussi Arthur et Jack retournèrent-ils près de leurs camarades d'infortune en se disant que Black Peter était décidément incorrigible.

Ruth avait encore commis une énorme maladresse : la pauvre enfant avait tréigné au milieu de la vaisselle, rapportée avec tant de soins par Jenny Wilson du navire incendié. Seule, la théière, en compagnie de deux tasses, avait échappé au massacre.

O'Brien, en véritable Irlandais, n'avait pu s'empêcher de rire aux éclats, en présence de la stupéfaction de la malheureuse Ruth ; mais Jenny Wilson eut un violent accès de colère.

« Jamais on ne fera rien qui vaille de cette maudite enfant, s'écriait-elle. On aurait dû la tenir enfermée dans une maison de correction. Partout où elle va, elle apporte la malchance ! Nous voilà forcés de boire notre thé les uns après les autres.

— Au moins le thé nous reste, ma brave Wilson, observa Marguerite : tout n'est pas perdu. D'ailleurs, voici une tasse de fer-blanc, ce qui augmente le nombre de nos vases à boire.

— Qui sait, observa également Hugues, si nous ne trouverons pas sur notre route un magasin de faïence pour y renouveler notre ménage ? Ne sommes-nous pas à peu de distance de la Chine, pays de la belle porcelaine ?

— C'est possible, cher Monsieur, répliqua Jenny Wilson, vous vous connaissez mieux que moi en géographie ; mais je ne pense pas qu'il y ait ici près des tasses et des soucoupes. Allons ! ne vous gênez pas, » fit-elle aussitôt en voyant Black Peter, qui s'était rapproché, et avalait, sans crier gare, la tasse de thé que Jenny Wilson venait de préparer pour elle-même.

Le convict, cela fait, avait tiré son couteau de sa poche, et s'occupait à ouvrir des huîtres qu'il avait rapportées dans son chapeau, et les gobait l'une après l'autre.

« Part à tous ! fit Wilkins d'un ton joyeux, en tendant la main.

— Arrière ! si vous aimez les huîtres, allez en chercher vous-mêmes, » répliqua le bandit, qui continua à manger les mollusques.

Sans répondre un mot à ce trait d'égoïsme, Wilkins, suivi d'O'Brien, s'en alla chercher au milieu des roches.

Marguerite éprouvait un certain effroi, en voyant Gerald seul avec l'autre convict ; mais Arthur s'empressa de la rassurer, en lui affirmant qu'il n'y avait rien à craindre de Wilkins.

Peu d'instants après, Gerald revint en courant près des naufragés ; et, jetant par terre quelques douzaines d'huîtres qu'il avait cueillies sur les roches, il s'écria :

« Vite ! vite ! une corde ! nous avons trouvé une tortue, et Wilkins l'a retournée sur le dos ; de sorte qu'elle ne peut plus fuir à la mer. Elle est si énorme, que je ne sais si nous pourrons la traîner jusqu'ici.

— Dans ce cas, rendons-nous là-bas, répliqua Arthur ; nous ne tenons point à rester sur ce rocher dénudé. Puisque vous avez découvert la terre d'abondance, rendons-nous-y. »

Chacun donna son assentiment à ces paroles, et, laissant sur le récif les tonneaux et les paquets les plus volumineux, les naufragés se contentèrent d'emporter les objets de première nécessité, et se mirent en marche en suivant Gerald, qui leur servait de guide.

CHAPITRE VI

Une charmante retraite. — La tortue. — Le royaume des moustiques. — Exploration à la découverte. — Le grand lac de l'intérieur. — La carcasse d'un navire naufragé. — Traces de pas sur le sable. — Retour au campement.

Après avoir marché pendant une demi-heure à peine, les naufragés du Golden-Fairy parvinrent à un endroit de la côte couvert d'arbres touffus ressemblant fort à des banians, dont le tronc et les branches se dressaient et s'abaissaient pour reprendre racine, de façon à former une sorte de colonnade. Du côté de la mer, ces arbres étaient dépourvus de feuillage, par suite des atteintes fréquentes du flux et du reflux. Toute cette végétation, vers la partie basse, se trouvait couverte d'huîtres, et les amas de ces mollusques paraissaient hors de l'eau, car la marée était basse en ce moment.

Derrière ce bosquet sauvage, qui couvrait une partie de la montagne au pied de laquelle étaient parvenus les Mayburn et leur suite, on apercevait des arbres d'une grande taille ; on eût dit qu'une barricade impénétrable s'élevait à l'horizon, comme pour empêcher toute intrusion étrangère à l'intérieur du pays.

Arthur découvrit bientôt un charmant berceau de verdure, formé par les arbres aux branches pendantes ; il appela sa famille, en lui indiquant cet endroit comme bien préférable à la roche nue sur laquelle ils avaient abordé.

Les jeunes gens montrèrent alors à Jenny Wilson l'énorme tortue couchée sur sa carapace, et attendant le couteau du sacrifice : ils lui désignèrent l'innombrable quantité d'huîtres, ne demandant qu'à être ouvertes et mangées ; les crabes qui s'échappaient de dessous chaque pierre qu'ils relevaient de ci de là, et les oiseaux qui, par volées, s'abattaient sur la plage ou venaient se percher dans les arbres.

« Il me semble, dit alors Jenny Wilson, charmée à la vue de cette abondance de provisions, que nous pourrions nous arrêter ici quelques

jours, tant que durera le beau temps. L'important, c'est de trouver de l'eau fraîche.

— M'est avis que nous découvrirons quelque belle source là-bas, vers l'endroit où croissent les grands arbres. En attendant, nous avons une tonne d'eau, que nous irons chercher ; car nous camperons ici, n'est-ce pas ?

— J'ai déjà apporté une cafetière pleine et un sac de biscuit, répliqua Jenny. Ruth a également traîné sa cage à poules, avec les oiseaux y contenus.

— Mais, ma chère enfant, observa Gerald, ces pauvres bêtes vont crever là dedans. Voyons ! nous allons fabriquer au plus vite un poulailler au-dessus du niveau de la marée, sous un abri convenable. »

Ce qui fut dit fut fait en un quart d'heure. Entre les branches basses d'un arbre de forme bizarre, les jeunes gens tressèrent une prison aérée, qui pouvait parfaitement contenir les « cocottes » de Ruth. Celles-ci, une fois en liberté dans cet espace assez large, se mirent à glousser et à chanter, en signe de joie et de reconnaissance. Le coq réveillait tous les échos d'alentour.

Pendant que ceci se passait, Jack et Wilkins avaient mis à mort la tortue : à coups de hache, ils dépeçaient la chair de ce chélonien, en ayant bien garde de ne pas entamer l'écaillé du dos, qui, disaient-ils, devait être fort utile dans le ménage de la famille. On fit du feu, et sur la braise du foyer on plaça la grande écaille remplie d'eau et de chair de tortue.

Cette marmite d'un nouveau genre étonna grandement Jenny Wilson, qui regrettait toujours sa vaisselle maladroitement brisée par Ruth.

Le reste de la chair du chélonien fut suspendu à l'ombre des arbres, après avoir été dûment salé avec le contenu du baril emporté du bord du Golden-Fairy par les naufragés ; mais chacun fut d'avis que cette « conserve » ne devait pas être laissée ainsi exposée plus d'un jour ; car, sous ce climat brûlant, elle serait indubitablement corrompue.

« Si vous voulez introduire plus de variété dans votre ordinaire, observa Hugues s'adressant à Jenny Wilson, nous allons abattre quelques-uns de ces oiseaux.

— C'est inutile, répondit Max Mayburn à son fils. Dieu nous a comblés en nous procurant de si nombreuses provisions ; il ne faut donc pas l'offenser en détruisant, sans nécessité, ces innocentes créatures. D'autre part, je ne suis pas fâché de pouvoir étudier à mon aise les mœurs de ces oiseaux, qui semblent ne pas avoir peur de nous. Voyez, mes enfants,

comme ils se tiennent immobiles sur le rocher ; on dirait qu'ils sont empaillés. »

Au milieu de ce bien-être, un désagrément sans remède était venu inquiéter les naufragés. Les moustiques étaient si nombreux sous les abris des arbres verts, que Max Mayburn était grandement incommodé de leurs piquûres.

« Notre père ne pourra pas rester exposé à ces morsures insupportables, dit Marguerite. Il nous faut absolument pénétrer au milieu de l'île où la Providence nous a jetés, ou retourner vers le rocher sur lequel nous nous trouvions tout à l'heure. De toutes façons, il est urgent de fabriquer une tente à l'aide de notre voile. »

On convint alors qu'après le repas on retournerait, pour une nuit au moins, sur la roche où l'on avait abordé avec le radeau. La chair de la tortue était cuite à point, avec autant de soins que Jenny Wilson pouvait en donner ; car les condiments de cuisine étaient primitifs, et les instruments de cuisson inconnus. On s'assit, et chacun se servit des fourchettes et des couteaux sauvés du naufrage. Quant aux assiettes, on y suppléa par des écailles d'huîtres, les plus larges qu'on avait pu se procurer.

Dès que le repas fut terminé, on songea à fuir les moustiques au plus vite ; et cependant les naufragés furent poursuivis à une assez grande distance par une nuée de ces insectes. Enfin, les tortionnaires lilliputiens abandonnèrent leur proie au moment où les Mayburn arrivaient près des rochers du récif.

A ce moment-là, un cri de détresse poussé par Hugues et Gerald, arrivés les premiers, vint frapper les oreilles du reste des voyageurs.

Ces deux braves cœurs annonçaient une mauvaise nouvelle. En effet, ils avaient découvert le vol de tous les tonneaux et paquets laissés par eux sur le lieu de leur premier campement.

« Nous aurions dû surveiller ce misérable Black Peter, s'écria Wilkins. S'il n'est pas venu dîner avec nous, c'est qu'il méditait quelque infamie. »

Les jeunes gens s'étaient avancés jusqu'à l'endroit où ils avaient laissé les épaves. Toutes les billes de bois avaient disparu. On comprit alors que le convict s'était hâté de reconstruire le radeau, et qu'il s'était aussitôt éloigné, emportant avec lui les provisions, un des fusils, la poudre et le plomb.

« Ce qu'il y a de pis, ajouta Jack, c'est qu'il m'a volé également ma boîte de menuisier, y compris la hache, qu'il m'avait empruntée ce matin.

— Pourquoi la lui avoir prêtée ? murmura Wilkins d'un ton colère. Il paraît que les coquins ont plus de chance que les honnêtes gens.

— Ne parlez pas ainsi, riposta Marguerite. Les méchants ne réussissent jamais, même sur la terre. Black Peter court peut-être à des dangers qu'il eût évités en restant avec nous, et, qui plus est, sa conscience va le poursuivre partout où il ira. On ne peut espérer l'assistance de Dieu que quand on est honnête et loyal.

— Où peut-il avoir dirigé son embarcation ? demanda Hugues.

— Je crois qu'avec cette frêle construction il lui sera seulement possible de naviguer autour de l'île ; il abordera sans doute à l'est, d'où, à son idée, on doit voir la terre ferme. La mauvaise action de cet homme nous cause un grand dommage ; mais nous dormirons du moins à notre aise en sachant que ce misérable ne menace plus notre vie. »

La nuit vint, et, la prière faite en commun, chacun demanda'au repos l'oubli de ses peines et la force nécessaire pour supporter de nouvelles épreuves.

Quand l'aube apparut, on tint conseil pour savoir quel parti on devait prendre ; Max Mayburn paraissait très-abattu ; Marguerite ne cachait pas son anxiété ; mais tous les jeunes gens semblaient concevoir les meilleures espérances et montraient une grande énergie.

« Mes amis, dit Arthur à Hugues et à Gerald, veuillez m'écouter avec attention. Rien de mieux que de faire la chasse aux tortues ; tuez même, si bon vous semble, des oiseaux pour notre ordinaire, j'y consens ; car, avant tout, nous devons manger pour conserver notre santé ; mais l'important est de nous rendre compte de notre position, de savoir en quel lieu du globe nous nous trouvons. Rien ne nous prouve que nous soyons ici sur une île.

— En tous cas, l'endroit me paraît bien désert, ajouta Marguerite d'un air désolé.

— Nous sommes plus mal, j'en conviens, que n'était Robinson Crusoé, fit Hugues à sa sœur ; car nous n'avons pas des chèvres, comme lui, et aucun quadrupède ne s'est encore montré à nos yeux. Quant aux bipèdes, y en a-t-il ici ?

— Plaise à Dieu que non, répliqua Arthur ; car il y a plus à craindre d'eux que des goëlands et des mouettes.

— En effet ; surtout si ces bipèdes étaient des sauvages, remarqua Gerald. Il nous faudrait leur faire la guerre, et nous les réduirions assurément, en vrais Anglais que nous sommes.

— C'est bien dit... en paroles, mon ami, répliqua Arthur ; mais avec quelles armes te battrais-tu ?

— Hélas ! c'est vrai ; j'oubliais la déplorable condition de notre arsenal. Voyons ! comptons nos instruments de défense : un fusil d'abord, et très-peu de munitions ; un coutelas, deux canifs, un couteau à découper la viande, nos couteaux de table, et après ?... Qui de vous possède quelque bonne épée de Tolède ?

— Moi, peut-être, observa Marguerite en riant ; n'ai-je pas un couteau d'argent pour peler les fruits, et une paire de ciseaux ?

— C'est encore quelque chose, fit Arthur ; à votre tour, Jenny Wilson ; voyons, videz vos poches. »

La brave femme exhiba une trousse contenant des aiguilles, du fil et des ciseaux, un dé, une râpe à l'usage des noix muscades, un tire-bouchon et une demi-douzaine de fourchettes.

Jack, en homme prudent, avait conservé dans ses poches un gros couteau, des clous et un marteau.

Vint ensuite Max Mayburn, qui sortit de son sac une paire de tenailles, une trousse d'instruments de chirurgie, un album pour dessiner et des crayons : tous objets que Gerald regarda en dissimulant un sourire.

« Allons ! dit-il alors, hâtons-nous de fabriquer des arcs et des flèches, des piques et des massues. Les arbres de la forêt seront fort bons pour cet usage.

— En attendant, il s'agit de faire sérieusement le tour de notre île, si réellement c'est une île, observa Arthur. Nous allons laisser ici Wilkins et Jack pour veiller à notre camp ; nous n'emporterons que le fusil et les munitions que ce maudit convict a daigné nous laisser ; mais ne craignez rien, nous ne tirerons pas notre poudre aux moineaux.

— Surtout, mes enfants, ne répandez pas le sang de vos semblables, s'écria le père. Nous sommes ici des envahisseurs, n'agissons pas en conquérants ; qu'il nous suffise de nous tirer d'affaire. Quand bien même on nous attaquerait, ne répondons pas à nos ennemis ; contentons-nous de les éviter.

— Mais, cher père, il ne nous est pas possible de fuir sans ailes. Nous sommes acculés ici : il nous faut vaincre ou mourir. N'importe ! continua Hugues, nous agissons avec prudence. Arthur est notre chef : c'est un vrai Conrad. D'ailleurs nous allons seulement à la découverte, et non pas à la guerre. »

Les jeunes gens, après avoir pris congé de ceux qui restaient au camp, s'acheminèrent vers les arbres à huîtres, près desquels ils avaient déjeuné la veille, pénétrèrent dans l'intérieur de cette forêt touffue, et parvinrent enfin de l'autre côté de ce buisson épineux.

Ils traversèrent le lit d'un ruisseau à moitié desséché ; car on n'y voyait que des flaques d'eau croupie, peu ragoûtante, et n'invitant pas à se désaltérer ceux qui passaient par là..

Plus loin, les explorateurs eurent à gravir des monticules de sable avant de parvenir sur une montagne assez élevée, couverte de débris de pierres, au milieu desquelles poussait une végétation de plantes appartenant à l'espèce textile.

Tout autour d'eux régnait le silence le plus profond ; ces lieux offraient un aspect de désolation qui navrait le cœur, et ce chaos était d'autant plus affreux à contempler, qu'on apercevait deci delà des troncs morts d'une espèce d'acacia, ressemblant à de grands squelettes décharnés.

Les jeunes gens furent alors d'avis qu'ils se trouvaient réellement sur une île déserte.

Ils s'avancèrent encore sur ce sol inhospitalier, sans parler, en proie à une tristesse indicible, jusqu'au moment où ils atteignirent un bouquet d'arbres verts, parmi lesquels Arthur reconnut avec un sentiment de joie des choux palmistes d'une soixantaine de pieds de hauteur. Hugues exprima le désir de grimper au sommet d'un de ces arbres, pour couper la partie tendre et mangeable ; mais son frère l'engagea à remettre cette opération à un autre moment, et il lui montra des herbes marécageuses, des joncs élancés, qui indiquaient la proximité de l'eau.

En effet, après un quart d'heure de marche, les explorateurs se trouvèrent en face d'un grand lac, aux eaux limpides, au milieu desquelles se jouaient d'énormes poissons, tandis que sur les bords une multitude de palmipèdes jabotaient et s'ébattaient, en construisant leurs nids. Les bords du lac étaient couverts de moules, et s'il n'y eût pas eu là des moustiques et des mouches, on eût pu se croire dans un vrai paradis terrestre, surtout en comparant cet endroit à la plage desséchée, aux rochers arides, sur lesquels les jeunes gens avaient laissé leurs parents et amis.

« C'est ici que nous allons dresser notre camp retranché, déclara Hugues. Allons chercher notre arrière-garde pour l'établir en ces lieux. Nous aurons chair et poisson à notre heure et à notre bon vouloir.

— Mais nous serons entourés de ces maudits ennemis ailés, à aiguillons piquants, ajouta Gerald, en écrasant un énorme moustique sur son nez.

— Pour éviter ce voisinage désagréable, nous choisirons un endroit assez éloigné de l'eau, répondit Arthur. Avant tout, il s'agit de savoir si nous ne trouverons pas ici des ennemis plus dangereux que les moustiques. Et pour cela, nous devons explorer la côte. »

Les jeunes gens continuèrent leur marche, et Gerald, puis Hugues, eurent la bonne chance de tuer quatre canards, qu'ils mirent dans leur sac. Ils parvinrent enfin, en traversant de superbes pâturages et des bosquets touffus, jusqu'à l'entrée d'une forêt formée par des arbres très-élevés, sur la pente de laquelle ils aperçurent une baie étroite, pareille à celle où ils avaient abordé avec leur radeau.

Un promontoire s'avancait jusqu'à une certaine distance dans la mer, appuyé de l'autre côté sur les bords de la forêt. La marée était basse quand les jeunes gens arrivèrent en cet endroit ; il leur fut donc facile de faire le tour de ce cap et de parvenir de l'autre côté, où se trouvaient d'énormes quartiers de roches au milieu desquelles, à leur grand étonnement, les explorateurs découvrirent la carcasse d'un énorme navire séparé en deux : l'arrière à droite, l'avant à gauche.

Cette vue alarma d'abord les Mayburn et Gerald O'Brien ; mais ils s'avancèrent résolûment vers l'épave.

« Qui sait s'il y a là quelque être vivant ? se demandaient-ils.

— C'est impossible, répondit Hugues : le naufrage date de loin ; regardez, la chaîne est toute couverte de rouille. »

Les vagues se brisaient contre les rochers et rendaient l'abordage de l'épave assez difficile, et même fort dangereux ; mais les jeunes gens purent se convaincre que le navire jeté sur les rochers avait été brisé par la force des vagues. Il ne restait plus de cette vaste construction que des planches, des mâts, des débris informes, auxquels personne n'avait touché depuis nombre de mois. La partie supérieure de la poupe et de la coque du bâtiment jusqu'au mât de misaine se trouvait intacte jusqu'aux sabords ; mais les jeunes gens ne trouvèrent pas un cadavre, et surtout aucune embarcation. Arthur fut d'avis que l'équipage avait réussi à se sauver, en emportant tous les objets qui leur étaient nécessaires.

Il n'y avait donc là que du bois à prendre ; toutefois, au pied du mât de misaine, Gerald aperçut une hache, qui, quoique rouillée, devint pour lui une vraie trouvaille.

« Allons ! dit Arthur, rentrons au camp. Notre père et Marguerite seraient alarmés s'ils ne nous voyaient pas revenir. Demain nous retournerons ici faire des recherches au milieu de l'épave. Les matelots naufragés, ou bien les vagues, ont probablement tout emporté ; n'importe, les vergues et les chaînes pourront nous être utiles.

— Je voudrais bien, dit Gérald en soupirant, trouver quelque chose à manger.

— M'est avis que la mer a dévoré toutes les provisions, fit Hugues. Regardez, mes amis, il n'y a même pas un tonneau vide dont nous puissions faire usage. Bonté divine ! nous nous sommes trop attardés ; déjà la marée monte, et elle nous a coupé tout moyen de retraite. Nous voilà forcés de rester ici.

— Non pas ! regardez là-bas, à l'arrière, répliqua Arthur ; la mer n'a point atteint cette roche, et nous pourrons passer en nous hâtant. »

En effet, les explorateurs abandonnèrent au plus vite l'épave, et s'élancèrent au milieu du chaos de rochers et de pierres qui faisait obstacle aux vagues. Il leur fallut une grande énergie pour ne pas perdre courage. Ils touchaient enfin sur la rive, quand tous les trois poussèrent un cri en découvrant devant eux l'écaillé d'une tortue dont la chair n'avait certainement pas été arrachée sans l'aide d'une main humaine.

« Que devons-nous penser de ceci ? demanda Arthur à ses amis.

— Un des hommes du navire naufragé est peut-être encore dans ces parages, répliqua Hugues.

— Alors, c'est lui probablement qui aura dépecé la tortue, »ajouta Arthur en reprenant courage.

En avançant encore sur la plage, la pensée des amis changea de cours, lorsqu'ils découvrirent sur le sable des marques irrécusables de pieds nus ; les traces d'un feu récemment éteint, la tête de la tortue saignant encore, une épine durcie au foyer, et enfin une sorte de javeline barbelée, qui, lancée d'une main sûre, devait être une arme terrible.

« Emportons ces armes avec nous ! fit Hugues.

— N'en faisons rien, au contraire. Quels que soient les hommes à qui ces objets appartiennent, nous devons les laisser : il ne faut rien voler, afin de ne pas nous créer des ennemis. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'effacer les traces de notre passage en ces lieux, et de décamper au plus vite.

— Fuir ! s'écria O'Brien ; mais Marguerite nous traiterait de poltrons.

— Nous ferons en sorte de ne pas mériter cette qualification de la part de ma sœur, répliqua Arthur. Je vous le répète, il ne faut pas laisser ici la moindre trace de nos pas. »

Ce qui fut dit fut fait. Mais il n'y avait pas grand'chose à inventer pour arriver à ce but. En mettant les pieds sur les pierres, on ne pouvait deviner qu'un être humain avait suivi le chemin par où les explorateurs s'avançaient. Arthur servait de guide à son frère et à Gérald ; il les conduisit tous deux à travers bois avec une rare sagacité ; si bien qu'après une heure de marche, les trois jeunes gens apercevaient le campement du rocher, et se trouvaient bien près des autres naufragés.

« Mon avis, dit alors l'aîné des Mayburn, est que nous sommes dans une île habitée. Les hommes dont nous avons découvert les traces se rendent quelquefois de leurs plantations à la côte pour procéder à la pêche des tortues.

— Tu crois donc qu'ils demeurent au milieu des terres ? demanda Hugues à son frère. Qui sait si nous ne sommes pas ici sur les côtes de l'Australie ?

— Je ne le pense pas ; mais pourtant cela pourrait être. Tout au moins cette île ne doit pas en être à une trop grande distance. N'importe, l'essentiel est de ne pas nous rencontrer avec les sauvages.

— Il serait bien désirable de se procurer une embarcation, murmura O'Brien tout en pressant le pas. Qui sait si Jack ne pourrait pas réussir dans ce genre de construction ?

— Par malheur nous n'avons pas d'instruments pour ce travail, et notre temps est précieux. Pour le moment, songeons moins à une embarcation qu'aux moyens de nous tirer d'embarras. Je ne pense pas que des naturels aient trouvé l'épave du navire naufragé ; je propose donc de transporter notre camp dans cette anse privilégiée.

— Ce sera charmant ! observa Gérald en frappant des mains ; déménageons au plus tôt.

— Auparavant nous tiendrons conseil, répliqua Arthur. On ne doit pas agir à la légère. Mais j'aperçois Jack qui, monté sur un arbre, nous fait des signaux. Voyez ensuite, là-bas, Marguerite qui s'avance à notre rencontre pour apprendre les nouvelles de notre excursion. »

CHAPITRE VII

Résultats de l'expédition. — Projets des naufragés. — Ils s'éloignent du lieu de débarquement. — Les oiseaux et leurs nids. — Une bonne pêche. — La tonne de pommes de terre. — Fabrication d'une tente. — Les pelles pour creuser le bassin.— Construction d'un bateau.

« Allons ! ma chère sœur, dit Hugues à Marguerite, nous allons changer d'habitation. En route ! Gérald et moi avons l'intention de construire un chalet...

— Où nous serons mieux que sous un berceau de feuillage, et, de cette façon, nous n'aurons plus à redouter les morsures des moustiques. Nous venons de trouver un navire.

— Expliquez-vous, demanda la jeune fille. C'est une plaisanterie !

— Pas le moins du monde ; seulement, quand je dis un navire, j'entends une épave. Toutefois, ne va pas craindre que se soit une carcasse trop triste à voir et à habiter ; il y a d'ailleurs près de là une charmante baie ; si bien que nous trouverons en ces lieux une retraite sûre, en attendant que nous ayons pris des mesures pour notre salut. »

Tout en parlant ainsi, les explorateurs étaient parvenus près de Max Mayburn. Jack, en entendant le récit fait au vieillard, manifesta un très-grand intérêt au sujet de l'épave et des débris du navire. La hache rapportée par O'Brien lui parut un excellent instrument, quoique un peu rongée par la rouille.

Jenny Wilson complimenta les jeunes gens au sujet de quatre canards, récompense de leur adresse : elle déclara que ces oiseaux, bien plumés et habilement rôtis, feraient un bien meilleur plat que cette viande fantastique de tortue. Quant à Ruth, elle admirait le plumage des cols-verts et déplorait qu'on eût tué d'aussi jolies bêtes du bon Dieu.

« Venez voir à votre tour, dit Marguerite, ce que mon père et moi avons trouvé : une corbeille pleine d'œufs de tortue ; et voilà Jenny qui va vous servir des œufs cuits sous la cendre qui vous paraîtront exquis. »

On dîna, en effet, d'un excellent appétit, et, tout en mangeant, on tint conseil pour savoir quel parti on allait prendre. Marguerite redoutait fort la

rencontre des sauvages australiens ; mais Arthur fit comprendre à tous ses auditeurs qu'il n'y avait pas de danger à redouter dans la petite baie qu'ils avaient découverte, Hugues, Gérard et lui ; cette anse n'était-elle pas protégée par des récifs de corail, infranchissables pour des barques de sauvages ? le promontoire qui l'abritait n'était-il pas une sorte de barrière ? Une fois en cet endroit, les naufragés ne seraient plus exposés comme ils l'étaient sur le rocher où se trouvait le campement actuel, ou comme ils pourraient l'être dans l'intérieur des terres.

Max Mayburn, en excellent agriculteur, eût bien désiré trouver à mettre en œuvre sa science sur des terres de valeur ; mais ses fils lui firent comprendre qu'il fallait renoncer à coloniser, pour le moment du moins.

« Il nous faut, avant tout, quitter cette île déserte, lui dirent-ils, et, une fois installés sur la plage que nous avons découverte, il nous sera plus facile d'apercevoir un navire de passage.

— Je crains bien que cette chance ne nous arrive pas ; on ne voit pas souvent des vaisseaux au milieu des récifs, objecta Wilkins, à moins que la tempête ne les y pousse. Je ne crois donc pas que nous puissions compter sur ces moyens pour quitter ces côtes inconnues.

— N'importe, nous pourrons construire une embarcation avec les bois de l'épave naufragée, observa Jack.

— Ah ! voilà une meilleure idée, répliqua le convict. C'est bien ! une fois le bateau mis à flot, de quel côté ferons-nous voile ?

— Vous savez bien, mon garçon, qu'il faut que je me rende aux grandes Indes, répondit Max Mayburn.

— Il faut ! il faut ! répliqua le convict ; vous croyez donc que vous pourrez traverser les mers dans une coquille de noix que nous construirons ici et que nous lancerons à la mer. Écoutez-moi, Monsieur ; je suis prêt à vous servir, disposé à vous défendre et à donner ma vie pour vous ; mais je n'entends pas retourner à Sydney pour être remis aux fers avec les autres.

— Ne craignez rien, mon pauvre garçon, fit l'aîné des Mayburn : nous ne retournerons jamais à Sydney ; d'ailleurs, nous ne vous abandonnerions point, et nous ne permettrions pas qu'il arrivât malheur à un homme qui s'est dévoué comme vous l'avez fait pour nous. Voyons ! mon cher père, continua Arthur, ne songez plus à votre voyage aux grandes Indes. Nous voici tous morts au monde dans le Golden-Fairy ; nous n'avons plus rien à faire là-bas. Résignons-nous seulement à la situation que nous a imposée la Providence, et attendons ce qu'elle décidera.

— Dieu nous distribuera notre tâche, ajouta Marguerite ; ne nous décourageons pas.

— En effet, chère enfant, fit Max Mayburn, tu me traces ma conduite future. Je vais continuer mes études d'histoire naturelle en admirant les merveilles de ce pays.

— C'est cela, cher père, et vous serez notre égide, notre vigilant gardien, tandis que nous nous chargerons du travail manuel.

— C'est convenu ; Dieu me soutiendra dans cette tâche, la seule que je puisse remplir, car le chagrin qui dévorait mon cœur sur le sol natal ne m'a point encore abandonné.

— N'avez-vous pas vos enfants pour vous consoler ? fit Marguerite.

— C'est encore vrai !

— Comptez sur votre fils Hugues et sur moi pour vous aider dans vos recherches ornithologiques et minéralogiques, ajouta Gérald.

— C'est convenu ; et maintenant parlons de notre déménagement, dit ensuite le chef des jeunes naufragés. Demain matin, tandis que Jenny Wilson fera cuire nos canards, nous préparerons les paquets à transporter. Ruth remettra les poules dans leur cage, et, après déjeuner, nous nous mettrons en marche. N'oublions pas qu'il faut nous lever de très-bonne heure, de façon à éviter l'ardeur du soleil. »

Les naufragés songèrent donc au repos, et, suivant le programme, on se leva au point du jour. Il était important, cette fois, de ne rien laisser derrière soi, car Black Peter avait emporté le biscuit et la tonne d'eau, ainsi que la boîte d'instruments de Jack et le fusil. Il ne restait, comme provision, qu'un peu de thé et de sucre que l'on ménageait avec soin.

On enroula la voile qui servait de tente, sans oublier les rames, et, chacun ayant pris sa part du fardeau, on se mit en route.

Nous n'accompagnerons pas les naufragés du Golden-Fairy sur le chemin découvert par les jeunes gens. Qu'il nous suffise de dire que la vue du lac d'eau douce et de ses habitants écaillés et emplumés émerveilla Max Mayburn, qui s'arrêtait de ci de là pour cueillir une fleur nouvelle, ramasser une pierre minérale, ou examiner un arbre inconnu. Tous écoutaient en marchant les chants des oiseaux qui voltigeaient sur leurs têtes ou piaillaient dans les buissons.

« Il nous suffira pour nous instruire, mes enfants, dit sentencieusement Max Mayburn, d'admirer les lieux qui nous entourent et la riche végétation qui les couvre. Obligez-moi de me procurer, si cela peut se faire, les

spécimens des œufs et des nids de tous ces jolis oiseaux. Je voudrais bien aussi tenir dans mes mains quelques-uns de ces chantres ailés tout en vie.

— Mais, cher père, nous n'avons pas de cage pour les mettre, objecta Marguerite.

— Je l'avais oublié, ma fille aimée ; allons ! n'y songeons plus.

— Attendez, mon cher monsieur Mayburn, je vais aller voir si je découvre un des nids de ces beaux cygnes noirs.

— Oiseaux rares, s'écria le vieillard ; mais ne prends pas cette peine, mon enfant ; le nid de ce cygne doit être fort grand et très-encombrant. Nous verrons plus tard. Quelles sont donc ces plantes marécageuses ? demanda-t-il.

— Des roseaux, à l'aide desquels on fera d'excellentes flèches, répliqua Hugues en coupant un certain nombre de ces plantes. Qui sait si on ne pourrait pas également fabriquer des arcs avec ces bambous flexibles ? Nous sommes plus instruits que les sauvages, et nous pouvons mieux réussir qu'eux dans tous ces ouvrages ingénieux. Quand nous serons nantis de ces armes, il nous sera possible de tuer des oiseaux sans faire de bruit, et les méchancetés de Black Peter ne seront plus à craindre.

— Essayons, avant de songer aux oiseaux, de nous procurer à dîner. Voyez les magnifiques poissons, » observa O'Brien en montrant à ses amis d'énormes habitants de l'onde qui ressemblaient fort à des perches.

Jack tailla en pointe quelques roseaux ; et dès que ces engins de pêche furent prêts, les jeunes gens commencèrent la pêche. D'abord, leurs tentatives furent infructueuses ; mais après de nombreux essais ils parvinrent à harponner deux poissons de moyenne grandeur, et qui, cependant, pesaient deux kilos et demi environ chacun. Arthur fut d'avis qu'ils appartenaient à l'espèce dite morue de rivière (*Grystes Peelii*), poisson très-apprécié par les voyageurs en Australie. Il leur fallut pour s'emparer de ces deux spécimens se mettre à l'eau ; mais la jeunesse ne craint pas ces immersions volontaires.

Tandis que les pêcheurs ramassaient leur proie, Jack, qui avait découvert un banc de moules de rivière, s'emparait des plus grosses, et, après avoir vidé l'intérieur, réservait les écailles pour s'en servir comme de cuillers ou bien en guise de coupes à boire.

Les Mayburn et leur suite crurent alors devoir continuer leur route, car la chaleur devenait intolérable. Ils trouvèrent un abri dans les bois, et, se frayant un chemin à travers les arbres et les lianes qui poussaient de tous

côtés, ils parvinrent sans trop de mal jusqu'à la baie au centre de laquelle gisaient les débris du navire naufragé.

Sans perdre une minute, tous les voyageurs s'avancèrent vers l'épave ; Jack, particulièrement, examina cette carcasse afin de voir quel parti il pourrait tirer de toutes ces planches. Marguerite et son père ne purent s'empêcher de verser des larmes en songeant aux malheureux marins qui avaient probablement perdu la vie quand leur navire avait été brisé sur la côte.

Tandis qu'Arthur et Gérard, se hissant sur la coque, allaient explorer l'intérieur de la construction marine, Arthur examinait l'intérieur et remarquait que, depuis la veille, la mer avait déjà arraché de nouvelles planches ; il s'approcha de Jack et se consulta avec lui pour savoir s'il n'y aurait pas moyen de s'emparer au plus tôt de tout ce qui pourrait, dans cet amas de bois de construction, leur être utile pour fabriquer une embarcation. Pour ne pas perdre de temps, les deux jeunes gens se mirent à arracher une planche à moitié déclouée, et, après y être parvenus, ils aperçurent un gros tonneau arrimé dans la cale. Le tonneau roula et alla se briser sur les roches, laissant échapper de ses flancs de magnifiques pommes de terre.

Toutes les mains se dirigèrent d'un commun accord sur la place où les précieux tubercules s'étaient étalés sur le sable ; on releva le tonneau, et on le roula sur la grève de façon à ce que son contenu fût à l'abri des atteintes de la marée haute.

« Il est bien étonnant, observa Hugues, que nous n'ayons pas découvert hier cette précieuse provision lorsque nous sommes venus ici.

— C'est vrai ! mais n'importe, puisque voilà les légumes, répliqua Gérard, nous allons en semer une portion dans un champ que nous défricherons à cet effet, et, de cette façon, nous ne mourrons pas de faim tant que nous resterons ici. »

A ces paroles, Marguerite éprouva une sorte d'appréhension. La pensée de séjourner indéfiniment dans ce pays inconnu la remplissait de terreur ; mais Arthur rassura sa bonne sœur, car lui-même comptait bien abandonner ces plages inhospitalières avant que les pommes de terre eussent eu le temps de pousser. Toutefois il approuva le projet de Gérard, et il fut convenu que l'on chercherait un endroit favorable pour planter les tubercules, ne fût-ce que pour le bien-être de ceux que le malheur pourrait encore amener sur cette partie du globe terrestre.

« Allons ! allons ! ma bonne Wilson, fais-nous bouillir une certaine quantité de ces patates anglaises, ajouta-t-il ; nous manquons de pain, ces légumes vont le remplacer avantageusement. »

Ruth était restée sur la bordure du bois pour chercher un endroit favorable afin d'y élever un poulailler ; tout à coup elle accourut vers sa jeune maîtresse en s'écriant :

« Oh ! miss Marguerite, voyez donc la jolie source que je viens de découvrir. »

C'était là, en effet, une excellente nouvelle : aussitôt miss Mayburn, Arthur et Jack, se précipitèrent sur les traces de la jeune fille, et, au milieu des racines d'arbres, sous un épais buisson, ils aperçurent sourdre entre deux pierres une eau limpide, dont la mère source était probablement le lac des montagnes. Ce filet d'eau avait trouvé son issue par un canal souterrain s'ouvrant sur le bord de la mer, et il allait se perdre dans le sable de la baie.

« La source est bien faible, dit Arthur à Jack ; mais au moins nous ne mourrons pas de soif.

— Qui nous empêche de creuser un bassin ? répliqua l'industriel jeune homme. Pour cela il ne nous faudrait qu'une pioche ou une pelle. »

Jack se mit à réfléchir quelques instants : il ne se trouvait pas embarrassé pour si peu. Il songea à trouver quelque large coquillage qu'il lierait à une longue tige fendue par le bout et liée avec des écorces d'arbre.

Ce plan ingénieux fut adopté par Arthur et ses amis, qui engagèrent Jack à fabriquer rapidement sa pelle primitive.

« Nous resterons ici, ajouta-t-il, jusqu'à ce que nous ayons fabriqué une embarcation à l'aide de laquelle nous puissions nous risquer à la mer. Il nous faut de l'eau fraîche à tout prix. Allons donc à la recherche de coquillages. »

En revenant près du navire naufragé, les Mayburn retrouvèrent leur père accablé par la chaleur, et leur premier soin fut d'élever une tente pour le mettre à l'abri. Puis, en regardant autour d'eux, ils découvrirent sur les flancs du promontoire une sorte de grotte formée par deux rochers debout. Afin de boucher les parties exposées au soleil, ils transportèrent des planches, de grandes feuilles de bananier et autres, à l'aide desquelles ils élevèrent un abri des plus confortables. Une voile suspendue à l'entrée de cette demeure improvisée complétait l'ombre et procurait de la fraîcheur.

A la marée basse, tout en cherchant des nids d'oiseaux, Hugues et Gérard longèrent le promontoire, et se trouvèrent tout à coup devant une ouverture

par laquelle ils pénétrèrent dans une immense grotte que les vagues envahissaient à l'heure de la haute mer. En examinant avec soin cette profonde excavation, les jeunes gens découvrirent que le sol allait en montant et que l'eau laissait à sec la partie élevée de la grotte.

« Mon cher Hugues, dit O'Brien à son ami, ce serait là une vraie forteresse si nous étions menacés de quelque danger. Une fois là dedans, un homme seul pourrait défendre l'entrée du gîte avec un fusil, fût-ce même à marée basse. Il va sans dire que l'ennemi se trouverait dans l'impossibilité d'approcher lorsque la mer serait en son plein.

— Nous aurions là une triste demeure, mon cher camarade, répliqua Hugues, et l'on ne pourrait y exister bien longtemps. En somme, sous cette latitude aux saisons tempérées, nous n'avons pas besoin d'autre abri que celui d'une tente ; nous laisserons donc cette caverne inhabitée, à moins qu'un péril ne nous menace. N'importe, il faut conduire ici mon frère Arthur : il sera peut-être d'avis de faire de cet endroit notre cave aux provisions. »

Arthur, en effet, félicita Gérauld et Hugues de la découverte qu'ils avaient faite, et Max Mayburn se montra très-satisfait en apprenant qu'il pourrait, au besoin, se réfugier en cet endroit. Marguerite fut d'avis que l'on fit la cuisine en ce souterrain, de façon à ce que la fumée de leur feu ne pût être aperçue par les sauvages habitants de ce pays.

Jenny Wilson, en effet, établit ses « fourneaux » dans la grotte, et y prépara un excellent repas, composé de poissons et de pommes de terre bouillies dans la carapace de la tortue.

Et tandis que la vieille bonne fonctionnait en vrai « cordon bleu », Ruth faisait le gué, afin d'avertir Jenny du retour de la marée.

Jack avait fait une visite minutieuse aux deux épaves du navire ; il trouva dans l'entre-pont, encore intact, un banc et une table en parfait état, et ensuite un tonneau vide qui avait contenu de l'eau-de-vie et pouvait servir de réservoir d'eau. Il déclara enfin qu'à l'aide des bois de la carcasse du vaisseau il se chargeait, — avec l'assistance de Wilkins, — de construire une embarcation solide et pouvant tenir la mer.

Wilkins fit bien quelques observations quand on lui parla de travailler ; mais Max Mayburn, qui avait acquis une certaine autorité sur le convict, lui fit comprendre qu'il était de son devoir de se rendre utile, et Marguerite comprit qu'il acceptait ces conseils avec humilité, ce qui prouvait que cette

âme perversie revenait au bien et qu'il y avait espoir de le convertir tout à fait.

Le jour suivant, Jack parvint à fabriquer deux sortes de pelles, en fixant deux grandes coquilles à des manches de bois, à l'aide de plantes textiles et de gomme. Tandis que ces instruments primitifs se séchaient au soleil, il songea à polir la hache qu'il avait trouvée couverte de rouille. En frottant le fer contre des pierres meulières il parvint à le rendre aussi brillant que s'il fût sorti de la boutique d'un marchand. Il lui fut alors possible de procéder à la démolition de l'épave, et de faire ainsi un choix dans les planches et les autres morceaux de bois ; il mit de côté les clous en état de servir ; aussi, en quelques jours, il eut devant lui assez de matériaux pour pouvoir entreprendre son grand travail.

Mais, avant toutes choses, Jack s'était empressé de creuser le bassin, grâce à l'aide des Mayburn et d'O'Brien. Les uns et les autres se rendaient chaque jour au grand lac pour s'y procurer des poissons, du gibier et des œufs, provisions indispensables pour l'entretien de la, petite colonie, et, le reste de la journée, ils creusaient le bassin de la source. En une semaine, on eût pu voir devant ce filet d'eau une mare très-vaste, remplie au fur et à mesure de l'écoulement. Les constructeurs avaient eu le soin d'en paver le fond et les parois avec des pierres plates, dont les interstices avaient été cimentés à l'aide d'une excellente terre glaise qui se trouvait en quantité dans les environs de la grotte. La provision d'eau des naufragés était désormais assurée tant qu'ils resteraient dans l'anse de l'épave.

Quelque temps se passa ainsi sans que les naufragés du Golden-Fairy découvrirent la moindre trace des habitants de l'intérieur des terres. Ils s'aventurèrent donc peu à peu loin de leur campement, et rapportèrent tantôt une tortue, tantôt un panier d'œufs de ces chéloniens, ce qui changeait un peu l'ordinaire. Ajoutez à cela un plat de pommes de terre, mais en petite quantité, car il fallait attendre la récolte pour se montrer plus prodigue du précieux tubercule.

Lorsque le réservoir d'eau fraîche eut été terminé, Jack choisit un emplacement hors des atteintes de la marée haute, et se mit sérieusement à la construction du bateau projeté. Le brave garçon, pendant sa traversée à bord de l'Amoor, avait demandé des conseils au charpentier du navire : il connaissait donc quelque peu les premières notions de la construction marine ; seulement, lorsqu'il fut seul à l'œuvre, il comprit qu'il avait entrepris quelque chose de très-difficile.

Les planches dont il devait se servir étaient plus ou moins endommagées par la mer, il n'avait pas d'équerres en fer et ne possédait ni clous ni vis ; mais, quoi qu'il en fût, le laborieux jeune homme n'en continua pas moins à travailler.

Le mois d'août — qui est le printemps de ces contrées lointaines —était presque fini, quand le bateau prit une certaine tournure. Jack s'occupa alors à le calfeutrer avec des étoupes à cordages qu'il avait découvertes dans les flancs du navire, ainsi qu'avec de la gomme qu'on trouvait en abondance dans la forêt.

En somme, quoique ce bateau fût une construction grossière et primitive, Jack n'en déclara pas moins qu'il était « son monument ». Il ne manquait plus qu'une paire de rames, dont la façon fut un jeu. Cela fait, au grand plaisir de tous, l'auteur de l'embarcation annonça un soir qu'il voulait le lendemain, si le temps le permettait, lancer la barque à la mer.

CHAPITRE VIII

Mise à l'eau de l'embarcation de Jack. — Une alarme. — Espérances déçues. — Jack ne perd pas courage. — Une excursion au vieux campement. — Black Peter et les sauvages. — Le bateau submergé. — Construction de deux canots et d'un catimaron.

Il était important d'amener la construction du brave Jack jusqu'à la mer, afin de s'assurer de sa parfaite solidité. Le point difficile était de franchir les récifs, et les jeunes gens savaient bien qu'il leur faudrait ramer jusqu'à une grande distance avant de découvrir un passage. A l'aide de deux billes de bois rondes et polies, Jack et Wilkins, au moment de la haute mer, poussèrent le bateau jusqu'au liquide bouillonnant et le mirent à flot. Cela fait, il fut convenu qu'on tenterait l'aventure à bord de cette frêle embarcation. Wilkins et Arthur se chargèrent de l'entreprise. Jack demeura à terre, où ses soins industriels étaient réclamés. Gérald et Hugues restèrent avec les autres, car on redoutait leur étourderie.

Tandis que les deux navigateurs s'éloignaient, ceux qui étaient restés à terre les suivaient des yeux ; bientôt ils les virent disparaître à la pointe du promontoire, et alors Jack, suivi de Gérald et de Hugues, s'élança sur cette hauteur pour se rendre compte des progrès de leurs deux compagnons.

Lorsqu'ils parvinrent de l'autre côté, quelle ne fut pas leur consternation en n'apercevant plus la moindre trace du bateau ! Ils s'élancèrent alors sur la pente conduisant au rivage, en poussant des cris auxquels l'écho seul répondait. Bientôt, à leur plus grande épouvante, ils purent distinguer la tête des deux navigateurs émergeant de la cime des vagues : ils faisaient de grands efforts pour atteindre la terre.

Gérald et Hugues voulurent se jeter immédiatement à l'eau ; mais Jack, d'un ton d'autorité, leur défendit d'en rien faire. Se dépouillant aussitôt de sa veste, il coupa une branche d'arbre, et, la poussant devant lui, se mit à nager dans la direction d'Arthur, qui semblait perdre courage et qui saisit avec fureur la branche quand elle arriva à sa portée. A ce moment Jack fit volte-face et s'avança dans la direction de la plage jusqu'au moment où,

parvenu à l'endroit où l'on avait pied, il laissa Arthur entre les mains de son frère et de leur ami O'Brien.

Cela fait, il se mit à la recherche de Wilkins, qui, s'appuyant sur une rame, épave du naufrage, nageait tranquillement du côté de la plage. Mais, au moment où Jack arrivait à une petite distance de l'endroit où le convict se trouvait, il disparut tout à coup, sans qu'il fût possible de comprendre si c'était à la fatigue ou à toute autre cause que l'on devait attribuer cet incident.

Les jeunes gens restés sur la rive poussèrent un grand cri ; mais, au même moment, ils aperçurent de nouveau Wilkins, qui flottait sur le dos comme l'eût fait un cadavre. En deux brassées, Jack parvint près du convict, le saisit par les cheveux et l'entraîna vers la terre.

Hugues comprit alors que leur ami ne pourrait pas résister à la tâche qu'il entreprenait ; il se hâta donc de se dévêtir et de se jeter à l'eau pour aider à la délivrance de Wilkins. Le brave garçon avait eu une heureuse inspiration, car, en effet, Jack n'en pouvait plus, et il avait besoin d'aide pour accomplir ce sauvetage. Quand les deux jeunes gens ramenèrent leur fardeau sur le sable, on eût pu croire que Wilkins avait perdu la vie.

Gérald se précipita au milieu du bois, appela Marguerite et Jenny au secours des deux noyés, et quand les deux femmes arrivèrent près d'eux, ils rouvraient les yeux. A peine Wilkins fut-il revenu à lui, qu'il adressa un regard anxieux à ceux qui l'entouraient et dit d'une voix tremblante :

« Mon Dieu ! quelle terrible chose que de mourir en état de péché !

— Quelle joie je ressens de vous entendre parler de la sorte, mon pauvre Wilkins ! répondit Marguerite. Maintenant que vous voilà hors de danger, hâtez-vous de remercier Celui qui a daigné vous donner le temps de vous repentir afin d'entrer dans une nouvelle vie. Faites votre prière à haute voix ; nous sommes vos amis, et nous unirons nos actions de grâces aux vôtres. »

Ce que désirait la jeune fille, Wilkins le fit, et l'on vit sur cette plage déserte toutes ces personnes agenouillées, les mains jointes, adressant à Dieu une oraison qui partait du fond du cœur. Pour la première fois le convict s'adressait au Seigneur, et ce fut avec conviction qu'il s'écria : « Ainsi soit-il ! »

Afin de ne point laisser Max Mayburn dans l'anxiété, tout le monde se hâta de retourner au camp aussitôt que les deux naufragés purent suivre leurs amis.

Tout en cheminant, Arthur raconta à ses amis qu'à peine l'embarcation arrivée en pleine mer il avait compris qu'il y avait un défaut dans la construction. Wilkins et lui s'étaient hâtés de virer de bord pour regagner le rivage ; mais, quelques instants après, le bateau avait coulé sous leurs pieds.

C'est ainsi que tous les efforts de Jack avaient été détruits en quelques secondes, et que les espérances de délivrance étaient perdues.

Tous les malheureux naufragés se montraient vivement affectés ; mais Jack, quoique très-mortifié par son insuccès, fut le premier à relever la tête, et il déclara qu'il allait tenter une autre expérience.

« Il nous reste, dit-il, assez de matériaux, et puis il n'y a pas si loin d'ici à la terre ferme. Laissez-moi faire, messieurs Mayburn : je vais construire deux canots en écorce qui nous porteront tous. L'important, c'est de nous trouver de l'autre côté des récifs, car alors nous pourrions ramer sans danger.

— Mon brave garçon, répondit Max Mayburn, je suis très-ignorant en matière de construction navale, mais tu dois convenir que ton premier essai n'a pas été heureux ! N'importe, j'admire ta persévérance, et je suis certain que tu réussiras. Mets-toi donc encore à l'œuvre ; mais crois-moi : quand un de tes canots sera achevé, porte-le sur le lac ; en cas d'accident, tu ne courrais du moins aucun risque.

— Je vais fabriquer une embarcation, mais je n'emmènerai personne avec moi quand j'en ferai l'essai, me contentant de ramer autour de notre petite baie. Si je réussis, alors nous partirons. Cette fois, je n'ai plus la moindre appréhension, à moins que vous ne chargiez encore trop le frêle esquif. Allons ! je vais de ce pas choisir un arbre.

— Pas avant d'avoir pris votre repas, mon cher ami, observa Jenny Wilson. J'ajouterai même que si vous alliez dormir une ou deux heures, cela n'en vaudrait que mieux après votre baignade forcée. Tenez, voici une bonne portion de canard rôti qui n'eût pas déparé la table d'un lord si j'eusse eu les condiments nécessaires pour mieux l'assaisonner. »

Jack se rendit aux bons raisonnements de la vieille femme ; il mangea de bon appétit, et passa l'après-midi à dessiner des modèles de canots, de chaloupes et de catimarons.

Le lendemain matin, laissant Wilkins, encore brisé de fatigue et en proie à des sortes de terreurs produites par l'ébranlement qu'il avait subi, aux soins généreux de miss Marguerite et de son père, Jack s'éloigna, suivi

d'Arthur, de son frère et de Gérard, afin de trouver un arbre assez fort et assez long pour l'usage qu'il voulait en faire.

« Après tout, dit le jeune charpentier à Arthur, si je ne réussis pas cette fois encore, nous recourrons aux catimarons. Voici, près du camp, des arbres qui nous serviront à les confectionner. Je crains seulement que votre père et miss Marguerite n'osent point s'aventurer sur de pareilles embarcations. Ah ! voici un grand arbre. Il s'agit d'en enlever l'écorce avec le plus grand soin. »

L'arbre désigné par Jack appartenait à l'essence des eucalyptus, — sortes de gommier, — et l'écorce qui le recouvrait était rude et forte : il paraissait facile de le dépouiller. Arthur commença par faire une grande entaille au pied du géant de la forêt tout autour du tronc, et pratiqua ensuite une fente perpendiculaire aussi haut qu'il put atteindre en s'élevant sur les épaules de Jack ; il parvint à douze pieds, et procéda à une seconde incision circulaire.

Hugues et Gérard se tenaient autour de l'arbre, afin de recevoir l'écorce qu'Arthur détachait avec soin, et qui, en effet, à leur plus grande joie, tomba dans leurs bras sans être aucunement endommagée dans sa chute.

Jack voulait que l'on transportât aussitôt cette écorce au campement ; mais, les Mayburn ayant manifesté l'intention d'aller visiter l'endroit où ils avaient d'abord débarqué sur l'île, on se dirigea de ce côté.

Hugues et Gérard avaient pris les devants ; mais bientôt Arthur et Jack les virent revenir courant et le visage consterné.

« Oh ! grand Dieu ! s'écrièrent-ils, les sauvages ! là ! là ! et nous n'avons aucune arme pour nous défendre !

— En effet ! répondit Arthur. Sont-ils nombreux ? Nous ne pouvons pas songer au combat. Que faire ? Ah ! mes amis, rendez-vous immédiatement près de mon père, en ayant soin d'emporter la grande écorce avec vous ; pendant ce temps-là, Jack et moi nous irons en reconnaissance. »

Sans perdre un instant, les deux jeunes gens, rampant sur le bord de la falaise, parvinrent à un endroit d'où ils distinguèrent un groupe de naturels entourant un objet informe échoué sur la plage, lequel semblait exciter leur curiosité.

Jack ne tarda pas à reconnaître dans cette épave son embarcation, que la haute mer avait sans doute précipitée sur la côte.

« Regardez, monsieur Arthur, fit-il avec un accent de terreur. Je ne me trompe pas, l'infâme Black Peter est au milieu d'eux, et c'est lui qui les aura guidés sur cette côte pour s'emparer de nous...

— Ou plutôt de ce qui reste de nos provisions. Ces sauvages n'ont pas le moindre désir de faire connaissance avec nos armes à feu ; d'autre part, en admettant qu'ils nous fissent captifs, ils seraient fort embarrassés de nos personnes. Le mieux est de décamper au plus tôt, il ne faut pas qu'ils nous découvrent. Allons ! Jack, c'est bien convenu, il faut partir de cette île maudite. »

Les deux jeunes gens s'éloignèrent avec autant de précaution qu'ils en avaient mis à approcher, et ils eurent bientôt rejoint Hugues et Gérard, qui emportaient l'écorce non sans difficultés. Ils les aidèrent, et, de cette façon, parvinrent plus vite auprès des autres naufragés de la baie de l'épave.

Max Mayburn fut très-découragé en apprenant la visite des naturels ; mais la présence du méchant Black Peter parmi eux le remplissait de terreur.

« C'est la place de ce bandit, s'écria Wilkins, un chien enragé au milieu des tigres. Convenez qu'il sera opportun de se débarrasser de ce misérable s'il se présente à portée de notre fusil ! Je sais qu'il me cherche pour m'emmener avec lui, et que, si je refuse, il me tuera. C'est un homme sans foi ni loi, et il veut se venger.

— Nous ne lui avons cependant fait aucun mal, objecta Marguerite ; mais n'ayez pas de crainte, Wilkins, vous ne courez aucun risque avec nous. Vous avez choisi la bonne route ; il n'est pas probable que vous cédiez de nouveau à de mauvais conseils.

— Je l'espère, miss Mayburn, quoique la vie libre ait bien des charmes. N'importe ! je combattrai le mauvais esprit qui souffle de nouveau sur mon cœur.

— Et vous agirez sagement, mon pauvre garçon, ajouta Max Mayburn. Je vous engage à prier Dieu pour qu'il vous donne la force de résister au démon tentateur. »

Wilkins se mit à pleurer, et ses amis le consolèrent de leur mieux. Les naufragés ne se sentaient pas eux-mêmes en sûreté tant que les naturels resteraient dans leur voisinage. Il fut convenu que Jack accompagnerait Arthur sur la falaise pour surveiller les agissements des sauvages, et découvrir, si faire se pouvait, leurs projets et les motifs qui les avaient amenés dans l'île.

Tandis que les deux fortes têtes du campement s'éloignaient, Hugues et Gérard transportaient la grande écorce dans la grotte, et ajoutaient à ce déménagement la voile qui servait de tente et tous les objets qui eussent pu

trahir leur présence sur le rivage. Il avait été convenu d'avance que, si Jack et Arthur redoutaient le moindre péril, ils siffleraient d'une certaine façon, pour que toute la famille eût le temps de se réfugier dans la grotte du promontoire.

Les deux jeunes gens s'avançaient sous le taillis, dans la direction de l'endroit où ils avaient vu les sauvages sans être aperçus d'eux. Ils y arrivèrent, et parvinrent à se creuser un trou au milieu des roches, en réservant deux ouvertures pour surveiller leurs ennemis.

Les naturels se tenaient toujours à la même place autour de la barque échouée ; mais Jack et Arthur entendirent bientôt des coups de marteau qui éveillèrent leur attention. Black Peter leur parut occupé à réparer une avarie. Auprès de lui se trouvait la boîte de charpentier contenant les outils que le convict avait volés aux naufragés et la hache qui leur avait fait défaut.

Arthur fut d'avis que Black Peter avait amené les sauvages à cette place pour s'emparer du reste des objets sauvés du naufrage du Golden-Fairy ; il émit aussi l'opinion que ce misérable avait apporté les outils pour fabriquer un radeau, afin d'emporter le butin que n'eussent pu contenir les petits esquifs à une ou deux places qui portaient les naturels. Mais Black Peter, ayant trouvé la barque échouée, s'était dit qu'il était préférable de se servir de cette épave pour le but proposé.

« Je souhaiterais que ces figures cuivrées laissassent une de leurs embarcations sur la plage, afin de savoir comment ils les fabriquent et surtout de quelle façon ils lient les deux extrémités. Je désirerais particulièrement les voir se risquer sur cette « boîte », car ils seraient tous noyés, ou peu s'en faut. »

Arthur dissuada Jack de s'avancer plus près pour mieux voir les canots. C'eût été risquer sa vie et celle des autres.

Les deux jeunes gens se contentèrent de surveiller le travail de Black Peter. Enfin, avec l'aide des naturels, le convict remit l'embarcation à flot, et l'on vit bientôt tous ces hommes chanter en dansant pour exprimer leur joie enfantine.

Black Peter choisit alors trois d'entre eux pour l'accompagner dans l'embarcation. Ces sauvages, à l'aide d'avirons et de pagaies empruntées à leurs canots, parvinrent à faire mouvoir la barque de Jack à travers les rochers, au grand contentement des spectateurs, qui poussaient des cris de joie et se jetèrent dans leurs canots pour faire escorte à Black Peter.

Les deux jeunes gens suivirent toujours des yeux le convict et ses nouveaux amis, persuadés que tous ceux qui montaient l'embarcation allaient sombrer ; mais il n'en fut rien : soit que l'eau eût fait gonfler le bois, soit que Black Peter eût remédié à ce qui manquait à l'œuvre de Jack pour la rendre parfaite, ils virent l'embarcation s'éloigner, et bientôt elle disparut à l'un des coins de la côte.

Arthur et son compagnon hâtèrent le pas et se dirigèrent vers un point de l'île plus au sud, d'où ils devaient apercevoir encore la flottille, qui fuyait à force de rames dans la direction d'un point noir, lequel devait indubitablement être une île éloignée.

Quand les deux jeunes gens furent convaincus que les sauvages s'étaient tous éloignés, ils s'avancèrent vers la plage, afin d'examiner l'endroit où ces hommes inconnus s'étaient arrêtés.

Jack était contrarié en songeant que le résultat de son travail et de son industrie était devenu la proie de ce misérable Black Peter. Il eût été content de voir le bateau s'enfoncer avec tous ceux qui le montaient.

En parvenant sur la plage, le brave garçon se rasséra en découvrant un canot que les sauvages n'avaient pas pu emmener, et qui devait appartenir sans doute à ceux qui aidaient Black Peter dans la manœuvre de l'embarcation.

Ce n'était pas une prise de valeur, car à peine pouvait-il contenir une seule personne à l'aise ; mais Jack fut à même de se rendre compte de la façon dont les naturels construisaient leurs esquifs ; et c'était là le point essentiel.

« Nous allons emporter ce canot, n'est-ce pas, monsieur Arthur ? fit-il ; un échange n'est pas un vol, et certes, ce « bibelot » ne vaut pas ma barque.

— Mon avis est qu'il est plus sage de laisser ici ce spécimen de l'art de naviguer des sauvages, répliqua Arthur. Les hommes noirs reviendront certainement ici pour le chercher, et, s'ils ne le trouvent plus, ils seront convaincus que nous n'avons pas quitté l'île. D'un autre côté, Black Peter croira que nous avons péri en sombrant avec votre embarcation, et il ne nous poursuivra plus. Le canot que voici, — regardez-le bien, — est terminé des deux côtés, poupe et proue, par des écorces filamenteuses que nous pouvons nous procurer dans les bois. Nous nous servirons de cordes de chanvre, qui sont bien préférables, et dont nous avons une provision. Quant au fond, à l'endroit de la quille, nous le fortifierons avec une seconde

écorce ou avec des planches minces. Voilà donc qui est convenu : nous laissons le canot à sa place.

— C'est bien ! Je me fais fort de travailler mieux que ces moricauds, répliqua Jack. Bonté du Ciel ! voilà qui vaut mieux que le canot, s'écria-t-il ; et, qui plus est, c'est ma propriété que je retrouve. »

En effet, c'était une petite scie qui avait été oubliée sous les branches du manglier, et dont Black Peter s'était servi.

Arthur, s'étant consulté avec toute sa prudence, consentit à ce que Jack emportât la scie ; d'ailleurs, à la place où se trouvait cet instrument, il eût été entraîné par la marée montante.

Les deux jeunes gens, charmés de leur trouvaille, se hâtèrent de retourner auprès des autres naufragés, afin de leur apprendre que tout danger avait cessé, et que les sauvages s'étaient éloignés.

Hugues et Gérard manifestèrent une grande colère en apprenant le nouveau vol de Black Peter. Wilkins morigénait Jack, lui reprochant sa maladresse, puisque le convict, ami des sauvages, avait été plus adroit que lui, et était parvenu à rendre le bateau navigable.

« Nous ne savons pas, cependant, comment s'est terminé le voyage de Black Peter, observa Marguerite. Qui peut dire que le bateau ne s'est pas enfoncé dans un endroit de la mer où tout moyen de salut a été impossible ?

— Plaise à Dieu que cela ait été ainsi ! » fit Wilkins.

Max Mayburn réprimanda celui-ci pour ce vœu antichrétien, en lui faisant observer qu'il eût bien mieux valu prier pour que cet homme méchant se repentît.

« Lui, avoir des remords ! allons donc, Monsieur, ce serait aussi impossible que de voir mademoiselle Marguerite devenir une sauvagesse. Black Peter est incorrigible. Il est venu au monde dans la peau d'un coquin, et il mourra dans celle d'un mécréant.

— Ne parlez pas ainsi, Wilkins, riposta Max Mayburn. Nul être humain, créé à l'image de Dieu, n'est créé avec un esprit pervers, destiné à la perdition ; la porte du salut est toujours ouverte à qui veut la franchir. Adressons au Ciel une prière pour que Black Peter trouve l'entrée de cette porte du paradis. Je voudrais être à même, par mes efforts, d'amener au bien cette âme de pécheur.

— Je demande à Dieu, moi, qu'il ne vous mette jamais sur le chemin de ce misérable ; car j'aurais peur pour votre vie. Croyez-moi, monsieur Mayburn, je connais mon coquin, et je sais ce dont il est capable. »

Wilkins était d'avis que rien au monde ne rendrait son ex-camarade de geôle capable d'un bon sentiment.

Marguerite, parlant à voix basse à son père, lui conseilla de garder ses bonnes paroles pour Wilkins, qui valait mieux que Black Peter.

Jack s'était mis au travail pour construire le canot d'écorce. Il le façonna sur quatorze pieds de long, et d'une largeur telle, que deux personnes pussent s'asseoir dans le fond. Quant aux bancs, il n'osa pas en placer de peur de l'écartement. Les deux pointes furent fixées à l'aide de liens filamenteux fournis par un arbre dont les fibres semblèrent plus favorables à cet usage que les cordes sauvées du navire naufragé.

En deux jours Jack termina le canot, et la gomme qu'il avait étendue sur les parois se trouva sèche. Il façonna des pagaies et des rames, et, quand tout cela fut prêt, se montra très-désireux de lancer au plus tôt la frêle embarcation, afin de s'assurer qu'elle naviguait.

Par malheur, ce canot ne pouvait emporter tous les naufragés et leurs provisions ; il fut donc décidé qu'on en construirait un autre. A cet effet, on se procura une autre grande écorce d'eucalyptus. En se rendant dans les bois pour la couper, les jeunes gens passèrent sur la plage, et purent s'assurer que les sauvages n'étaient pas revenus. Tout était tranquille, et rien ne semblait devoir troubler cette quiétude.

Avant d'entreprendre la seconde embarcation, les jeunes gens mirent la première à l'eau, en ayant soin de la porter de l'autre côté des récifs avant d'y monter. Wilkins voulait tenter seul l'aventure ; mais Jack s'obstina à le suivre, afin de voir les défauts de construction, s'il y en avait, et de les corriger aussitôt.

L'œuvre de Jack flottait admirablement ; elle obéissait parfaitement à la rame, et chacun fit des compliments au courageux travailleur. On porta cette embarcation dans l'intérieur de la grotte, puis on songea à commencer la seconde.

« Si nous réussissons aussi bien, observa Jack, nous n'aurons plus à redouter que la tempête ou une charge trop forte nous fasse chavirer. Voyons ! monsieur Arthur, il y aura quatre personnes dans le premier canot et cinq dans le second ; ce sera bien.

— Sans compter qu'il faut ajouter à ce poids celui de nos vêtements, du fusil, des couteaux, de la hache, de nos ustensiles de cuisine et de table, et des provisions indispensables. Comment allez-vous caser tout cela ? » observa Marguerite.

Jack et ceux qui l'aidaient gardèrent le silence. En effet, le poids de ces objets allait accroître sensiblement celui des cinq passagers.

« M'est avis, remarqua Wilkins, que nous ferions bien de fabriquer un catimaron, de façon à amener à terre, par-dessus le ressac, M. Mayburn et les dames. »

L'avis donné par le convict était bon à suivre, et Max Mayburn et ses fils l'approuvèrent. Dès que le second canot fut achevé, on se mit au travail, et à l'aide de longues tresses de lianes et de fortes branches d'arbres, on parvint à faire un catimaron très-solide, que l'on entoura de planches légères afin de préserver de l'eau de mer les provisions qu'on devait y arrimer. Gérald appela cela le « wagon aux bagages », et déclara qu'il se chargeait de le diriger à lui tout seul.

Lorsque tout fut achevé, on tint conseil afin de décider sur quel point de la côte on se dirigerait. Les naufragés savaient qu'une grande partie du territoire australien était déserte, que l'eau y manquait, et que la nourriture était rare. Qui pouvait dire si l'on n'aborderait pas sur une de ces côtes inhospitalières ? Il fallait donc songer à se procurer quelques provisions à tout hasard. Le tonneau ayant contenu de l'eau-de-vie était d'une capacité suffisante ; on le remplit d'eau fraîche, car il était important de ne pas souffrir de la soif.

Cela fait, un beau matin tout le monde se mit en marche, pourvu de sacs et de paniers, afin de rapporter des provisions de toutes sortes, indispensables pour la nourriture des passagers.

CHAPITRE IX

Approvisionnement. — Les pommes de terre nouvelles. — Ruth au milieu des naturels. — Départ de la flottille. — Arrivée sur une plage déserte. — Les sauvages au bord de la mer. — Abordage sur les côtes de l'Australie. — La fourmilière. — On reprend la mer. — L'orage. — La perte du catimaron.

En arrivant sur les bords du lac, les explorateurs aperçurent un nombre immense d'oiseaux aquatiques, dont les nids se touchaient presque au milieu des roseaux. Il ne leur fut pas difficile de s'emparer d'une douzaine de beaux canards. Ruth remplit d'œufs une corbeille assez vaste, et les jeunes gens pêchèrent une quantité de superbes poissons.

Les provisions étaient suffisantes, et l'on songea à retourner au campement. En passant près du champ qu'ils avaient défriché, et dans lequel ils avaient planté des pommes de terre, les naufragés furent étonnés de trouver une luxuriante végétation couvrant toute la superficie remuée à la pelle. En creusant le sol, les fils Mayburn et leurs camarades trouvèrent des pommes de terre nouvelles, dont ils emportèrent un certain nombre dans un sac. Il restait encore un tiers du tonneau de ces précieuses solanées ; aussi les naufragés du Golden-Fairy furent-ils d'avis qu'il fallait laisser pousser la récolte, afin qu'elle servît à d'autres, si le malheur voulait qu'un autre navire fût jeté sur cette île qu'ils allaient quitter.

Parvenus dans le voisinage de la falaise, au pied de laquelle ils avaient aperçu les naturels, Hugues et Gérard s'avancèrent encore avec précaution afin de s'assurer que ces moricauds n'avaient point reparu. On les vit tout à coup se retirer avec des marques de terreur. Il y avait certes sujet de trembler ; car, sur la plage même, ils avaient vu une peuplade de gens nus, le corps horriblement peint, et rayé de zones tracées à la chaux, dansant, chantant, et jetant en l'air leurs armes, qu'ils rattrapaient à la volée.

Les jeunes garçons firent signe aux autres de s'arrêter et d'observer le silence le plus profond ; mais Ruth, qui se trouvait toujours où elle ne devait pas être, s'était avancée jusqu'à leurs côtés sans qu'ils s'en aperçussent.

Voulant savoir ce qui avait causé la frayeur de Gérald et de Hugues Mayburn, elle se pencha à travers un buisson pour mieux regarder.

O'Brien, craignant que la jeune fille ne fût vue par les sauvages, se jeta en avant pour la tirer à lui par un de ses bras, quand au même moment celle-ci, cherchant à se cramponner, car elle était terrifiée à la vue de tous ces hommes hideux, perdit l'équilibre et roula le long de la pente, entraînant avec elle son panier plein d'œufs jusqu'au milieu de la troupe des noirs, qui s'ébattaient sur le rivage.

La malheureuse enfant s'était relevée aussitôt, et regardait autour d'elle en poussant des cris d'alarme, tandis que les naturels, très-effrayés, examinaient cette étrange créature qui se montrait tout à coup à leurs yeux. Ruth possédait des cheveux très-longs et d'un rouge de feu, épars sur un châle écarlate. Sur son visage pâle coulait une grande quantité de sang, provenant des écorchures qu'elle s'était faites au visage en tombant à travers les buissons épineux.

Pendant quelques instants les sauvages demeurèrent immobiles ; puis, sans demander leur reste, sans regarder autour d'eux, ils fuirent vers la plage, et quelques minutes après on les vit se jeter dans leurs canots et faire force de rames, afin de quitter un rivage hanté par un spectre.

Pendant que ceci se passait, Jack, très-alarmé au sujet de sa sœur, était descendu près d'elle, suivi par les autres jeunes gens. L'air abasourdi, l'aspect anéanti de Ruth, les gémissements incessants qu'elle faisait entendre, excitèrent l'hilarité de Gérald ; mais il se contint aussitôt, car il entendit le frère dire à sa sœur avec bonté :

« Allons ! calme-toi. Dieu merci, il ne t'est rien arrivé de fâcheux. Voyons ! voyons, sèche tes larmes !

— Mais j'ai cassé tous les œufs, répondit-elle. Que va dire mistress Jenny ?

— N'importe ! ramasse ton panier. Nous retournerons au lac : là tu pourras te laver le visage et renouveler ta provision ; de cette façon, tout sera réparé. »

Ruth consentit alors à cesser de se plaindre, et elle suivit son frère, dont la philosophie affectueuse acheva de la dérider.

Pendant cette excursion, les jeunes Mayburn ramassaient sur la plage des pagaies, des boute-hors et des cordes, fabriqués avec des filaments d'une extrême solidité, que les sauvages timides avaient abandonnés en fuyant.

Wilkins se fût volontiers emparé de ces objets oubliés, mais Max Mayburn lui enjoignit de les laisser où ils étaient ; car il ne fallait pas faire à autrui, dit-il au convict, ce que l'on ne voulait pas qu'il vous fût fait.

Le marin secoua la tête, comme pour protester, mais il obéit aux ordres du vieillard, et la famille entière s'éloigna du rivage fréquenté par les sauvages ; chacun éprouvait une réelle anxiété, car on comprenait que la curiosité et le désir de reprendre ce qu'ils avaient oublié ramèneraient bien vite les noirs vers l'île.

Tout le monde se mit alors au travail : on fit provision de pommes de terre, que l'on enveloppa dans la toile à voiles ; on rôtit les canards et l'on bouillit les poissons ; les œufs des canards sauvages et ceux du poulailler de Ruth furent durcis et bien arrangés dans un panier au milieu d'herbes molles. Puis on remplit d'eau fraîche le tonneau, et on amarra solidement sur le radeau tous les paquets et une partie des provisions.

Jack avait pourvu cette dernière embarcation d'un mât et d'une voile, laquelle avait été fabriquée avec des débris de toile trouvés sur les vergues du navire naufragé.

Sur tous ces objets, la grande voile, servant de bâche, avait été étendue et clouée sur trois côtés, et dans les deux canots les jeunes gens avaient placé une couche épaisse de litière, sur laquelle on devait s'asseoir.

Tous ces préparatifs ne furent achevés qu'à la nuit. Max Mayburn adressa alors à Dieu une prière d'action de grâces, remerciant le Tout-Puissant de leur avoir sauvé la vie, à lui et aux siens, et d'avoir donné à ses enfants et à leurs amis la force d'amener à bonne fin les préparatifs de leur voyage. Chaque voix, même celle de Wilkins, répondit Amen aux différentes expressions de cette prière ; puis on alla se coucher pour la dernière fois sous les abris verdoyants que la nature avait prodigués dans cette île hospitalière.

Dès les premières lueurs de l'aube, la petite troupe fut debout. Gérard se rendit sur le sommet du promontoire, afin de savoir si les sauvages n'étaient pas revenus. A son retour, et sur son rapport négatif, Max Mayburn, sa fille Marguerite, Arthur et Hugues, s'embarquèrent dans le premier canot, qui parvint sans encombre ni accident de l'autre côté des récifs. Jack et O'Brien, suivis de Jenny Wilson et de Ruth, montèrent la seconde barque, et Wilkins prit la direction du radeau, qu'il poussait à coups de gaffes et de pagaies.

« Je me sens quelque peu inquiète, mon ami Jack, dit la vieille bonne. M. Gérald a placé Ruth avec nous ; je crains qu'il ne nous arrive malheur, et nous serons tous noyés.

— Il n'en sera rien si vous ne perdez pas de vue cette maladroite, ma chère Jenny Wilson, répliqua Jack. D'ailleurs si Ruth ne se tient pas tranquille, nous la confierons à Wilkins, qui l'attachera sur son radeau. »

A ces mots, la malheureuse fille se mit à pleurer ; mais bientôt elle sécha ses larmes, pour ne s'occuper que de ses poules, qu'elle s'était bien gardée d'oublier dans l'île.

Les navigateurs eurent fort à faire pendant une heure, car il leur fallut ramer jusqu'au moment où la brisé fraîchit. Wilkins put alors hisser la voile et se reposer, ce dont il avait grand besoin ; car il demandait, depuis quelques instants, un aide pour le relever de son rude travail.

Dès que la toile fut gonflée, le radeau se manœuvra très-facilement ; il n'en était pas de même pour les « coquilles de noix » à bord desquelles se trouvaient les autres voyageurs ; mais bientôt le courage revint à chacun quand on aperçut la côte de l'Australie, sur laquelle la mer allait mourir sans ressac, sans vagues, et partant sans menace de danger pour l'abordage. Il ne restait plus qu'à choisir l'endroit où l'on allait atterrir.

« Mon avis est de longer la terre, jusqu'à ce que nous arrivions à l'embouchure d'une rivière, dit Hugues à Arthur ; de cette façon, au lieu de tomber en plein désert, nous aborderons dans un pays plantureux.

— Mais nous courons aussi le péril, répliqua l'aîné des Mayburn, de rencontrer des sauvages ; car eux aussi aiment les pays fertiles, et ces moricauds voudront nous empêcher d'envahir leur territoire. Je crois donc qu'il vaut mieux débarquer sur une plage déserte : une fois là, nous prendrons un parti. Regardez devant vous, la côte est sablonneuse, et l'atterrissage me paraît facile. Que décidez-vous, mon père ?

— Je suis d'avis de suivre tes conseils, mon ami, répondit Max Mayburn. J'aperçois des arbres dans le lointain et des oiseaux en grand nombre. »

Marguerite, qui n'avait pas cessé de fixer ses regards sur la côte, dit aussitôt à son frère :

« Mais ce que notre père prend pour des oiseaux me paraît être autre chose. »

Arthur, sans répondre, se retourna du côté de l'autre canot, et s'écria : « Au sud ! au sud ! » puis il ajouta, en parlant à son père : « Il faut côtoyer la terre encore quelque temps ; car ce que vous avez cru être des oiseaux

vous représente bel et bien une tribu de sauvages, armés de lances, qui nous gêneraient fort au moment où nous voudrions envahir leur territoire. Il est inutile de nous exposer à une bataille au début de notre voyage.

— Crois-tu que Peter soit avec ces noirs ? demanda Hugues à son frère.

— Je ne le pense pas ; notre ennemi est resté avec les sauvages de l'île. Mais cela n'empêche pas que nous devons éviter, pour le moment, tout contact avec les naturels.

— Je suis vraiment bien heureuse, mon cher Arthur, de voir que nous faisons voile vers le sud. Ah ! si Dieu voulait nous guider vers l'endroit où sont à cette heure nos amis, les Deverell !

— Je le voudrais aussi ; mais il nous faudrait, pour parvenir jusqu'à eux, de grandes chaloupes, ou des chariots traînés par des chevaux, pour voyager à travers le pays. Hélas ! il n'y a qu'une bonne fée qui pût nous fournir ces moyens de transport ! fit-il en souriant.

— Tu oublies la Providence, mon enfant, observa Max Mayburn. Oui ! si Dieu daigne nous permettre d'atteindre ce pays béni, tous nos efforts doivent désormais tendre à retrouver ce bon et loyal jeune homme, qui voulait nous emmener avec lui et nous associer à ses travaux. Je renonce à tout jamais à me rendre aux grandes Indes, et mon seul but est d'arriver le plus tôt possible à « la ferme des Marguerites ».

« Les enfants de Max Mayburn furent au comble de la joie en entendant leur père parler de la sorte ; mais Arthur secoua la tête, et Marguerite soupira en songeant aux difficultés qu'il y avait à surmonter pour parvenir jusqu'aux colons leurs amis.

« Il ne faut désespérer de rien, ma chère Marguerite, répliqua Hugues : nous arriverons à bon port. Arthur, Gérard, Jack, Wilkins et moi nous sommes forts, nous jouissons d'une excellente santé, et je crois être assez ingénieux pour indiquer ce qu'il faudra faire. Jack est un garçon industriel qui m'aidera. Du moment que nous avons déjà réussi à traverser la mer sur ces « coquilles », je ne vois pas pourquoi nous ne franchirions pas les déserts australiens, grâce à notre forte constitution et à notre courage.

— Mon fils a raison, observa Max Mayburn ; avec l'assistance de Dieu nous pénétrerons dans ce vaste désert, et nous pourrions admirer les merveilles cachées dans ce pays depuis la création du monde. Qu'importent les dangers ? nous les braverons. En avant !

— Mais, mon père, répliqua Arthur, avant toutes choses, il s'agit d'aborder sur cette terre promise. Nous avons déjà fait naufrage, et nous pouvons juger de la difficulté qu'il y a à franchir des brisants et à atterrir sur une rive inconnue, sans gouvernail, sans sonde, sans ancre, et sans aucun instrument nautique. Par malheur, cher père, aucun de nous n'a fait des études spéciales.

— Je le sais, cher enfant, et je me reproche d'avoir ainsi négligé votre instruction. Mais qui eût jamais pu s'imaginer que les fils d'un fermier eussent besoin de devenir des marins, et de naviguer sur une mer semée de périls. Eh bien ! avançons-nous ? sommes-nous assez éloignés de ces méchants naturels ?

— Pas encore, répliqua Arthur. Qui sait si ces noirs ne nous ont pas suivis à travers bois ? Il faut mettre une douzaine de milles entre eux et nous avant de nous risquer sur la côte. Mais je m'aperçois que le pauvre Wilkins est accablé de fatigue, que sa voile lui est inutile, car le vent est tombé. Voyons ! Hugues, mon ami, va lui donner un coup de main ; notre père te remplacera à la rame. »

Les navigateurs s'approchèrent alors assez de la côte pour pouvoir en distinguer tous les méandres : tantôt sablonneux, tantôt escarpés, ou bien couverts de rochers et entourés de récifs, sur lesquels leurs faibles canots se fussent brisés en morceaux.

La fatigue des rameurs devint telle, à un certain moment, que tous, distinguant à distance une côte basse et paraissant inhabitée, crurent devoir atterrir en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas toucher sur quelque rocher à fleur d'eau ou quelque banc de corail.

« Laissez-moi passer devant, dit alors Wilkins, avec mon radeau ; s'il vous arrivait un accident, je pourrais vous porter secours. L'important, c'est de nous débarrasser de cette embarcation de malheur. ».

Marguerite éprouva d'abord quelque alarme au sujet de son frère Hugues ; mais Arthur la rassura en lui rappelant que Wilkins était un excellent matelot, et, de plus, que son bon cœur et sa reconnaissance pour les services qu'on lui avait rendus servaient de garants pour le soin qu'il prendrait de leur frère.

En effet, Wilkins parvint bientôt jusqu'au rivage, où il fixa le radeau à d'énormes pierres, afin que la marée descendante ne l'entraînât point.

Le convict montra ensuite à Hugues la façon dont il devait s'y rendre pour amener les canots à côté de son catirparon. Il se mit résolument à l'eau

afin de donner un coup de main aux passagers, et, ce à ses efforts et à ceux du jeune Mayburn, tout se passa de la plus heureuse façon.

« Il y avait là-bas un vaste banc de sable, observa Wilkins, et j'ai eu grand'peur que le courant ne vous entraînât jusqu'à cet endroit. Mais nous voici tous sur la terre ferme. Qui eût dit que ces « cocottes » d'écorce nous amèneraient en bon port ! Bravo ! mon brave Jack, nous essaierons de construire un trois-mâts à la prochaine occasion. »

Wilkins se montra de la plus belle humeur, quoique très-fatigué ; il déclara que Hugues Mayburn était un excellent matelot, et digne d'être promu dans la hiérarchie maritime.

Marguerite fit observer à voix basse à son père que le convict semblait réellement revenu à d'excellents sentiments, et qu'il y avait grand espoir de le ramener au bien.

« Où allons-nous maintenant ? demanda Max Mayburn à ses enfants.

— Nous y songerons après avoir pris notre repas, répliqua Hugues, tout en nous reposant à l'ombre de ces arbres. »

Chacun approuva cette motion, et, tandis que l'on préparait les provisions nécessaires, Arthur s'aventura dans le voisinage. A son grand désappointement, il découvrit, derrière une ligne assez étroite de mangliers, une vaste plaine aride et naturellement inhabitée. Cette vue n'était pas rassurante ; mais du moins il n'y avait aucun danger à courir dans ces parages, si ce n'est celui d'être piqué par des milliers de cousins, qui paraissaient avoir fait élection de domicile sous les arbres.

Tout en mangeant à bouche que veux-tu des morceaux de canards rôtis, les Mayburn et leurs compagnons firent des plans de campagne, et ils conçurent l'idée d'abandonner leurs embarcations pour continuer leur route à travers le pays.

« Voudrais-tu, mon cher ami, demanda Gérard à Hugues, venir avec moi de l'autre côté du désert afin de chercher un emplacement propice pour notre campement, loin de ces moustiques infernaux ?

— Que dis-tu de ce projet ? demanda celui-ci à son frère aîné.

— Je suis d'avis d'aller avec vous, car je ne me fie pas à votre légèreté. Jack et Wilkins resteront ici pour veiller sur notre père, ma sœur, Jenny et Ruth. C'est convenu ; mettons-nous en route. Hugues, donne-moi le fusil ; vous vous armerez, Gérard et toi, avec des épieux et des lances de bambous. »

En effet, les jeunes gens avaient apporté différents instruments de guerre et de chasse copiés sur ceux des indigènes qu'ils avaient trouvés sur la plage de leur île. Ils possédaient même des massues, ce que l'on appelle boomerang en Australie, dont les coups, portés par les sauvages, sont si rapides et si terribles.

Jack avait commencé la fabrication d'arcs et de flèches ; mais ces objets étaient incomplets, et il promit de les achever pendant l'absence des trois explorateurs.

Quelle que fût la prudence d'Arthur, quelque confiance que l'on eût dans la vigilance et le courage de Jack et de Wilkins, on ne se sépara pas sans anxiété de part et d'autre. Les trois jeunes gens se dirigèrent en ligne directe à travers la plaine aride, convaincus qu'aucun danger ne les menaçait dans ces parages dénudés où l'ennemi n'eût pu se cacher, eu égard à l'absence complète d'herbes et de broussailles. Le terrain était couvert d'un gazon court, croissant avec difficulté dans le sable, et l'on ne trouvait nulle part la moindre apparence de source.

Il était heureux que les voyageurs eussent apporté une provision du précieux liquide qui devait durer longtemps encore. Après avoir cheminé avec son frère et Gérard, Arthur fut convaincu que ce serait folie d'entreprendre un voyage sur ce point inhospitalier du continent australien, où le moindre danger dont ils fussent menacés était de mourir de faim.

« Nous recourrons encore à nos embarcations, mes amis, dit-il à ses compagnons.

— J'aime mieux cela, répliqua Gérard, quoique le métier de rameur soit très-fatigant. Par malheur, on ne peut employer la voile.

— Nous essaierons pourtant, si le vent le permet. Retournons au camp, nous tâcherons de dormir, si les moustiques nous le permettent, et dès demain matin nous remonterons à bord de notre flottille. Il est impossible que nous ne trouvions pas un rivage plus agréable à habiter que celui-ci. Halte ! qu'est-ce que ceci ? s'écria tout à coup Arthur, en désignant une sorte d'élévation que l'on apercevait sur la droite.

— En effet, ceci ressemble fort à une habitation humaine ; on dirait une pyramide d'Égypte en miniature.

— Je ne pense pas que la main des hommes ait rien fait dans tout ceci. Je crois plutôt que nous avons devant les yeux une des merveilles de l'industrie de quelque famille d'insectes. Ah ! j'y suis ; c'est une fourmilière. Quelle habileté, quel instinct inventif il a fallu pour élever cette

petite montagne servant d'asile à un peuple innombrable de myrmidons ! Regardez cette terre battue ; elle est si dure, grâce aux rayons du soleil, qu'il faudrait une pioche pour l'entamer.

— Mais je ne vois aucune issue, objecta Hugues. Ce nid de fourmis est peut-être inhabité.

— Regardez par ici, là, tout au bas ; il y a une sentinelle à la porte. N'est-il pas curieux de voir d'aussi petits insectes, les plus infimes de l'espèce, se bâtir une demeure de géants ? La fourmilière que voici doit avoir au moins huit pieds de hauteur. J'ai entendu dire que si l'extérieur de ces constructions était bizarre, l'intérieur était bien des plus curieux.

— Ouvrons donc cette fourmilière, de façon à pouvoir raconter de visu ce que nous savons de cette merveilleuse pyramide.

— Non, mon ami, non ! nous n'en ferons rien ; ce serait une mauvaise action que de détruire l'œuvre de milliers d'individus.

— Marguerite se moquera de nous, et nous demandera pourquoi nous ne lui avons pas même rapporté un œuf. Soit ! Gérald et moi nous t'obéissons, fit Hugues ; mais il faut trouver un souvenir de notre excursion ; allons donc jusqu'à ce grand arbre qui nous a servi d'horizon dans notre marche à travers cette plaine aride. »

Arthur n'émit aucune objection : ce désir lui permettait d'explorer encore le territoire ; mais dans cette promenade, qui dura deux heures encore, rien ne sembla digne de remarque aux jeunes gens.

En montant sur le tronc d'un acacia dépourvu de feuillage, Arthur découvrit un horizon en tout semblable à celui qu'il avait vu aux abords de la plage. Il quitta donc son observatoire, et, suivi de son frère et de leur ami, reprit tristement le chemin de la mer.

A la tombée de la nuit, les trois explorateurs arrivèrent près de Max Mayburn, qui lut bien vite dans leurs regards désappointés la nouvelle qu'ils apportaient.

« Nous avons mal fait de ne pas nous diriger vers le nord, observa Wilkins. Nous serons forcés, croyez-le, d'aller dans cette direction. Ce n'est pas la première fois que je parcours cette côte, et je puis vous affirmer qu'en allant vers le sud nous ne trouverons ni nourriture ni eau.

— Je reconnais, mon brave, que tous les voyageurs qui ont écrit sur ce pays s'accordent à dire que les côtes de l'Australie situées entre le 18^e et le 25^e degré de latitude sont complètement désertes et inhospitalières, tandis qu'ils affirment que plus bas le sol est fertile et coupé par de nombreux

courants d'eau. Seulement, en retournant vers le nord, nous courons grand risque de rencontrer des indigènes. »

Marguerite soupira en songeant qu'elle allait s'éloigner encore de la famille Deverell, mais elle prêta l'oreille à Wilkins, qui disait :

« N'ayez aucune crainte de ces sauvages, ils sont tous poltrons ; une fille les mettrait facilement en fuite. Nous voilà six bien armés et très-valides ; nous n'avons qu'à nous montrer pour mettre en fuite une centaine de ces sauvages. »

Max Mayburn secoua la tête, et parut ne pas être très-rassuré par les paroles du convict ; Arthur semblait éprouver les mêmes appréhensions ; mais, comme il ne fallait pas décourager les autres, ni l'un ni l'autre n'exprimèrent leur façon de penser. Il fut donc décidé que l'on s'embarquerait de nouveau, le lendemain matin, et que l'on naviguerait vers le nord, sans perdre de vue la côte, et on éviterait surtout d'aborder à l'endroit où l'on avait aperçu les naturels le jour précédent.

Il fut aussi convenu que l'on chercherait l'embouchure d'une rivière, au moyen de laquelle on pourrait pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres.

Jack avait fait une inspection sérieuse de l'état des embarcations ; il les avait même enduites à nouveau de gomme, dont il avait emporté une certaine provision, et il avait enfin resserré les attaches du radeau, de façon à le rendre extrêmement solide.

La nuit fut mauvaise, car les moustiques avaient déclaré une guerre à outrance aux pauvres voyageurs ; mais l'aube se leva, et l'on ne songea plus qu'au déjeuner. Dès que le repas fut terminé, Max Mayburn adressa au ciel une fervente prière, et l'on se remit en place, les uns dans les canots, les autres sur le radeau.

Depuis leur naufrage, les pauvres abandonnés avaient heureusement joui d'une admirable température ; la « féerie du ciel bleu » n'avait pas même été troublée par un simple nuage ; aussi les rameurs se livrèrent-ils à cet exercice avec une ardeur sans pareille ; parfois même ils chantaient pour se donner du courage.

Hugues, qui montait avec Wilkins le radeau aux provisions, l'engagea à profiter de la bonne brise pour hisser la voile. Le convict fut bientôt d'avis que ce vent favorable ne signifiait rien de bon, car, selon lui, c'était le précurseur ordinaire de l'orage. Quoi qu'il en fût, il laissa la voile debout, car c'était autant de gagné, et il pourrait se reposer ainsi que le jeune Hugues.

Le voyage se prolongea donc sans encombre et sans interruption. Lorsque les navigateurs passèrent devant cette partie de la côte où ils avaient entrevu les sauvages deux jours auparavant, ils s'aperçurent que tout était rentré dans le calme ordinaire. Ils n'éprouvèrent cependant pas le désir d'aborder, fût-ce même pour quelques heures, et ils continuèrent leur route.

Bien leur en prit, car, en passant une demi-heure après devant un promontoire qui s'avavançait vers la mer, leurs oreilles furent frappées par des cris stridents, poussés par une peuplade entière qui brandissait des armes et semblait leur adresser des menaces.

« Eh bien ! dit Hugues à Wilkins, pensez-vous encore qu'il vous serait possible de mettre en fuite tout ce monde-là comme un troupeau de moutons ? C'est à peine si je tenterais l'aventure ayant en main une bonne carabine et une paire de revolvers à la ceinture, bien entendu en votre compagnie et à l'aide de tous les autres sérieusement armés.

— Hélas ! cher Monsieur, je regrette fort le fusil que ce damné Black Peter nous a volé. Cette arme nous serait bien utile en ce moment, accompagnée de quelques autres. Mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit ; le vent va virer avant qu'il soit peu ; gare à nous ! »

Hugues s'empressa de héler les voyageurs des autres embarcations pour leur annoncer la prédiction de Wilkins ; ce dernier avait comme matelot plus d'expérience qu'aucun de ceux qui étaient présents ; les jeunes gens, aussi bien que les femmes, éprouvèrent donc une certaine terreur. Arthur examina la côte, afin d'y découvrir, si cela se pouvait, une plage favorable au débarquement ; mais il n'aperçut que des falaises contre lesquelles les vagues allaient se briser avec fureur, et c'eût été folie de chercher à atterrir en cet endroit.

Peu à peu le ciel s'assombrit, et l'on entendit le bruit du vent avant d'en ressentir les effets. A peine Hugues et Wilkins eurent-ils le temps d'abattre leur rude voile ; à ce même instant le radeau fit un tour sur lui-même, et on le vit s'élancer en avant des deux canots dans la direction d'un tourbillon qui écumait à un mille de distance.

Arthur et son père firent alors force de rames pour se porter au secours des pauvres rameurs du radeau, sans songer au sort qui les attendait peut-être à leur tour.

Le catimaron de Wilkins, dépourvu de sa voile, allait plus doucement, mais il tâtonnait sur des récifs. Bientôt on put entendre la voix du convict

qui criait :

« Évitez de tomber dans le courant du tourbillon ; jetez-nous une corde. »

Le cordage d'amarre était par bonheur attaché au canot, et Arthur, après quelques essais infructueux, parvint à le jeter aux mains de Wilkins. Celui-ci, sans hésiter, attacha Hugues à la corde et le lança à l'eau, en criant à Arthur de le tirer à lui pour l'embarquer dans le canot.

Grâce aux soins de Marguerite, le jeune homme revint bientôt de sa surprise et recouvra l'usage de ses sens. Quant à Wilkins, il se précipita au milieu des vagues, et, nageur de première force, il atteignit promptement le canot.

Hélas ! cette embarcation était en ce moment par trop chargée, surtout sur une mer aussi houleuse.

CHAPITRE X

Naufrage complet. — Le rivage inconnu. — Les fourmis vertes. — Le cacatoès blanc. Les épaves. — L'arbre à gourdes. — Le ruisseau d'eau douce. — Projet d'un voyage sur le courant d'eau.

« Le catimaron est perdu, maître, dit Wilkins dès qu'il put parler ; mais nous sommes sauvés, c'est là l'essentiel. D'ailleurs, je ne me sens pas encore prêt à mourir. Attention ! voyez ce ressac ! Il est occasionné par l'eau qui sort d'une rivière intérieure. Nous arriverons au bon endroit, si nous réussissons à aborder sans nous briser sur ces rochers. Monsieur Mayburn, donnez-moi les rames, et mettez-vous au fond du canot. »

Arthur remercia Wilkins d'un coup d'œil amical. C'était chose dangereuse que de franchir les bancs de corail et les roches cachées sous l'eau ; il lui eût été impossible, avec son inexpérience, de vaincre cette difficulté. Aussi l'aide du convict lui paraissait être un bienfait de la Providence.

« Nous allons prendre l'autre canot à la remorque, dit-il ; souvenez-vous, Wilkins, que, sauvés ou perdus, il ne faut pas que nous soyons séparés.

— C'est convenu, reprit le convict. Nous allons remorquer les autres à l'aide de cette corde, et si le canot chavire, chargez-vous de miss Marguerite ; moi, je me fais fort de sauver mes amis. D'ailleurs, la mer se retire, et je crois que nous allons pouvoir aborder sans trop de difficultés. »

Tandis que ceci se passait, Marguerite, son père et Jenny Wilson, cramponnés les uns aux autres, résistaient comme ils le pouvaient aux efforts des vagues qui roulaient sous leurs frêles embarcations. Tantôt les canots se trouvaient jetés en avant, tantôt ils étaient remportés par l'eau bouillonnante.

« Écoutez-moi, s'écria le convict en s'adressant à Arthur et à Jack, lorsque nous allons passer du côté de la terre, sautez dans l'eau, tenez bien la corde, et nous parviendrons en dedans du ressac. »

Ce qui fut dit fut fait ; la manœuvre conseillée par Wilkins fut suivie de point en point ; si bien qu'à un moment donné le canot, traîné par Arthur et son père, qui se joignit à lui, résista au retour de la vague, et, avant qu'une

autre masse d'eau fût venue le reprendre, les naufragés purent le traîner sur le sable, où il échoua.

Jacques et O'Brien, montés dans l'autre esquif, réussirent de la même façon, avec cette différence que leur « coquille » fut renversée, et que Ruth, qui se trouvait dedans, s'évanouit de peur ; mais elle n'oublia pas de se cramponner au panier contenant ses poules. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ce fut pour pleurer la perte de deux de ses oiseaux qui avaient été noyés.

Dans le but de sauver Ruth, Jack et Gérald avaient lâché la corde du canot, qui se trouva entraîné au milieu des brisants ; mais Wilkins et Arthur vinrent en aide aux deux jeunes gens : ils ressaisirent la corde et ramenèrent le canot prendre sa place à côté de l'autre.

« J'espère, mes amis, dit alors Max Mayburn, que nous ne nous aventurerons plus sur l'Océan dans des barques aussi peu solides. Dieu merci ! nous voici parvenus sains et saufs sur la terre ferme, et rien ne nous obligera de reprendre la mer.

— Ce n'est cependant point ici que nous fixerons notre séjour, fit Arthur. Si j'ai voulu sauver nos canots, c'est dans le ferme désir de vous épargner des fatigues pour pénétrer au cœur du pays où nous sommes. Vous voyez cette rivière, près de nous ; en remontant son courant, nous arriverons au milieu de l'Australie.

— Ne craignez-vous pas de rencontrer les indigènes ? observa Wilkins ; car ces sauvages connaissent aussi bien que nous les avantages du voisinage des courants d'eau douce.

— J'en conviens, mais nous verrons alors ce qu'il y aura à faire. Pour le moment, nous n'avons rien pour apaiser notre faim.

— Vous oubliez, cher ami, les poules grasses de Ruth, répliqua O'Brien.

— Ah ! monsieur Gérald, s'écria la pauvre fille, auriez-vous le courage de dévorer ces gentilles créatures du bon Dieu ? Quant à moi, je mourrais plutôt que de toucher à un de leurs membres, fût-il même assaisonné en pâté avec du jambon.

— Ma chère Ruth, il n'est pas question de vos poules vivantes ; celles-là nous les protégeons, mais nous allons plumer et manger les deux qui sont mortes étouffées par l'eau de mer. »

Les naufragés du Golden-Fairy avaient pris terre au nord de l'embouchure d'une rivière très-large, le long de laquelle ils s'avancèrent avec précaution ; car les rives étaient encaissées entre de hautes falaises, au

pied desquelles une sorte de sentier serpentait à travers des roches moussues.

Enfin, on songea à faire halte, et l'on choisit pour cela une grotte devant laquelle retombait un rideau de plantes grimpantes, qu'on eût dit placées là comme pour les garantir des atteintes du soleil. De larges dalles semblaient disposées, en cet endroit, comme pour servir de sièges, et les voyageurs y prirent place pour goûter un repas préparé par Jenny Wilson.

« Quelle chance, dit Arthur, d'avoir sauvé le fusil et les munitions ! Mais aussi quel malheur d'avoir perdu le canot et tout ce que nous y avons embarqué !

— Aie confiance en Dieu, ajouta Max Mayburn en s'adressant à son fils. Regarde cet aigle blanc qui vole au-dessus de nos têtes ; celui qui donne la nourriture à cet oiseau ne nous laissera pas mourir de faim, nous ses enfants.

— En effet, père, répliqua Hugues, car voici des huîtres et des crabes. Nous allons, sans nul doute, trouver des tortues dans ces parages ; nous découvrirons des nids et des œufs le long des falaises. Quant à l'eau douce, il n'en manque pas dans la rivière.

— Hélas ! ce qui nous manque, c'est une cafetière, une bouilloire et une rôtissoire, observa Ruth.

— Nous pourvoirons à tout cela, » répliqua le jeune garçon, puis il alla chercher une énorme coquille de moule, qu'il trouva au milieu des racines d'arbres. Il la présenta à la fillette en lui disant : « Voilà pour faire bouillir de l'eau, et voici une fourchette pour les grillades, » ajouta-t-il en lui tendant une des flèches grossières dont il comptait se servir pour la chasse.

Le repas, préparé par Jenny Wilson, fut copieux et très-appétissant, quoique bizarrement cuit. On le servit sur les coquilles de moules ou d'huîtres dans lesquelles la cuisinière avait fait bouillir ou rôtir les membres détachés des poules noyées.

Par bonheur, chacun avait sauvé son couteau, mais c'était tout : on manquait donc d'autres ustensiles nécessaires au confort de la vie.

Le repas terminé, les jeunes gens s'empressèrent de nettoyer leurs canots, remplis d'algues marines et d'eau salée ; ils les exposèrent pour se sécher devant les falaises. Étendant ensuite leurs manteaux par terre, ils engagèrent Max Mayburn et sa fille à se reposer, pendant qu'ils allaient tenir conseil, afin de savoir ce qu'il était prudent d'entreprendre.

Les pauvres jeunes gens étaient si fatigués, que leur bonne volonté ne résista pas aux exigences de la nature ; ils voulurent bien causer de leurs projets, mais leurs yeux se fermèrent et ils s'endormirent tous, et demeurèrent assoupis toute la nuit, sans se réveiller ni les uns ni les autres.

« Tout le monde debout ! s'écria Géraud, qui ouvrit le premier ses paupières quand l'aube parut. Hugues et moi nous allons nous diriger sur le rivage pour ramasser des œufs de tortue et faire provision de bois. De là, nous grimperons les falaises pour dénicher des œufs ; parvenus au sommet, nous inspecterons aussi l'horizon, afin de savoir où nous sommes et de quel côté nous devons avancer.

— Je vous accompagnerai, ajouta Arthur, car je ne me fierai qu'à moi-même pour prendre une décision. »

Un quart d'heure après, les jeunes gens rapportaient leurs chapeaux pleins d'œufs de tortues et du bois sec. Le feu était fait, les œufs cuisaient sous les cendres, et l'on se mit gaiement à déjeuner.

« Ah ! monsieur Arthur, que n'avons-nous un peu de thé ! observa Jenny. Je me passerais volontiers de sucre et de lait, si nous possédions du Souchong. »

L'aîné des Mayburn ne put satisfaire la fantaisie de la bonne cuisinière ; il lui promit seulement une nouvelle provision d'œufs pour le dîner, voire même du gibier.

S'emparant de son fusil et d'un sac muni de cartouches, il s'éloigna suivi d'O'Brien et de Hugues, en suivant le sentier qui longeait la falaise, en amont de la rivière.

Les trois explorateurs parvinrent bientôt, sous des massifs de plantes tropicales, à des sortes de marches de pierre qui leur donnèrent accès sur les sommets des falaises. Leur premier soin fut alors d'inspecter l'horizon, afin de se rendre compte de la position.

Ils furent aussitôt certains d'être arrivés sur la terre ferme, au milieu d'une baie dominée par des montagnes, au centre de laquelle coulait la rivière dont l'embouchure était défendue par des bancs de corail. Par quel miracle providentiel, se demandait Arthur, avaient-ils pu échapper à une mort certaine sur ces récifs dangereux ?

Au delà des bancs de coraux, les jeunes gens se montrèrent des points noirs qui étaient indubitablement des îles semblables à celle qui leur avait servi de refuge après le naufrage du Golden-Fairy.

« Je voudrais bien voir notre père près de nous, s'écria Hugues. Regarde, Arthur, quels sont ces oiseaux blancs et jaunes. Mais, je ne me trompe pas ! ce sont des cacatoès. Je voudrais bien lui en rapporter un.

— Laisse-moi faire, dit Gérald O'Brien, j'ai mon arc et des flèches ; je vais essayer. »

Tout en parlant ainsi, il visa un cacato   aussi gros qu'une poule, et l'abattit avec la plus grande adresse.

« Que Marguerite et notre père vont être contents ! s'écria Hugues. Nous l'empaillerons.

— Et nous ferons rôtir sa chair pour y goûter, aj outa Gérald.

— Allons à la recherche des nids, fit Arthur, car il nous faut une provision d'œufs assez considérable. Un cacato   est très-gros, couvert de plumes ; mais, une fois « déshabillé », j'hésite à croire qu'il pût suffire à rassasier neuf personnes affamées. »

La « chasse » aux provisions fut très-fructueuse ; non-seulement les jeunes gens trouvèrent de nombreuses couvées de jeunes oiseaux, dont un grand nombre bons à manger, mais encore des œufs frais d'oiseaux de mer et de cacatoès.

En revenant au campement, les jeunes gens traversèrent des bois touffus sous lesquels on entendait un ramage très-bruyant, preuve évidente qu'il y avait là une nombreuse société empennée, cachée dans les arbres. Mais aux nombreuses piqûres qu'ils ressentaient à leurs jambes, ils reconnurent aussi la présence de fourmis qui s'attachaient à leur chair et paraissaient ne pas vouloir abandonner cette proie nouvelle.

« Je suis d'avis de réparer les canots, dit Arthur, afin de remonter le plus tôt possible la rivière, sur les bords de laquelle nous trouverons d'amples provisions, et dont les eaux nous rafra  chiront agréablement. Nous risquons peut-être de rencontrer des naturels ; mais, à bord de nos embarcations, il nous sera plus facile de fuir leur atteinte que si nous étions à pied le long de la rive. C'est convenu, il nous faut rapidement entreprendre ce voyage.

— Voici précisément devant nous un arbre à gomme, dont le produit nous servira soit à raccommoder nos canots, soit à d'autres préparations. Nous amènerons Jack ; mais, que dis-je ? j'oublie que tous ses outils ont été emportés à bord du radeau naufragé.

— C'est une grande perte, répondit Arthur ; mais il ne faut pas se désespérer pour cela. Avec du travail on arrive à tout. »

En arrivant près du campement, les trois explorateurs trouvèrent Jack examinant d'un air soucieux les deux canots désemparés. Wilkins et Marguerite s'étaient dirigés sur la plage afin de profiter de la marée basse et de découvrir, si faire se pouvait, quelque épave du radeau échappée aux attaques de la mer. Gérard les avait rejoints, et bientôt il poussa un cri de joie en leur indiquant un coffre de pommes de terre, que Jack avait solidement cloué afin d'empêcher que les tubercules ne fussent atteints par l'eau de mer. Ils étaient secs, en effet.

Marguerite, à son tour, découvrit un sac de toile renfermant du linge, que Black Peter n'avait pas cru devoir emporter, mais que la sœur d'Arthur et de Hugues appréciait à sa juste valeur.

On se hâta d'apporter au campement ces épaves précieuses. Jenny et Ruth étaient désolées.

« Quelle malchance, Mademoiselle ! dit la cuisinière à Marguerite, l'eau de la rivière est tellement saumâtre, qu'elle ne peut servir à nul autre usage qu'à la cuisson du poisson, et nous n'en avons pas.

— Je n'avais pas réfléchi, dit Max Mayburn, que la marée montante doit infailliblement ramener l'eau salée, et il nous faut, coûte que coûte, nous éloigner d'ici.

— Tout d'abord, nous allons dîner avec ces œufs, Jenny, observa Arthur. Cela fait, Jack et moi nous remonterons le cours de la rivière, et nous trouverons bien quelque source se jetant dans le grand cours d'eau pour nous désaltérer.

— Cela suffira pour nous, mais pour les autres ? Comment leur rapporterons-nous leur part, faute de récipients autres que des écailles d'huîtres ou de moules ? Plût à Dieu que la mer nous rendît notre tonneau ! Allons examiner la plage, et voir si la mer l'a rapporté sur le sable.

— Je crains bien qu'à cause de sa pesanteur les vagues n'aient pas pu le soulever et le ramener près de nous. Ce tonneau doit être à moitié enseveli dans le sable, et il faudra une grande tempête pour le détacher et le lancer à la côte. Nous choisirons les plus grands coquillages que nous pourrions trouver pour les remplir et les rapporter ici, en employant toutes les précautions possibles. Ah ! si l'un des canots était en état, nous vaincrons toutes les difficultés. Jack, voyons, pouvez-vous les réparer ? »

Jack fouilla dans ses poches, et n'y trouva que quelques paquets de ficelle, un couteau à fermoir, un marteau et une poignée de clous.

« Je voudrais avoir ma hache et ma scie, fit-il ; alors tout irait bien. Mais ne nous laissons pas abattre. Nous trouverons autre chose pour réparer ces canots. Dieu merci, M. O'Brien a toujours son arc et ses flèches.

— Quant à moi, je n'ai plus que des débris de mes armes que j'ai ramassés sur la grève. Mais je compte sur toi, mon ami Jack, pour les raccommoder et les remettre en état. Ah ! cher père, si j'avais eu mon arc, je t'eusses rapporté ce matin un splendide faucon à tête blanche.

— Cela m'eût fait grand plaisir, mon enfant, reprit le vieillard, car c'est un oiseau rare, au dire des naturalistes. Ce cacatoès est lui-même un admirable spécimen que je tiens à conserver, si cela peut se faire. Nous mangerons la chair lorsque je l'aurai écorché. »

On attendit, pour avoir de l'eau fraîche, que la marée fût basse, et comme le liquide était toujours saumâtre dans le lit de la rivière, les jeunes gens en remontèrent le courant à travers la forêt qui bordait les rives. Ils parvinrent enfin, à la distance de trois milles environ, jusqu'à une ravine exposée au nord, du haut de laquelle une cascade très-limpide se jetait dans le lit du grand courant.

Les explorateurs furent unanimement d'avis qu'il fallait suivre ce ruisseau, en remontant vers sa source. De grands blocs de rochers bordaient le lit de cet affluent, au fond duquel on voyait des cailloux blancs et une nombreuse famille de poissons.

« Quelle eau excellente ! s'écria Arthur. Ne dirait-on pas du champagne frappé ?

— C'est vrai, répondit Hugues. Ma foi ! ce paysage est ravissant. Il me semble que nous suivons une avenue à l'extrémité de laquelle se trouve un vieux château mauresque...

— Dans lequel demeure une belle princesse, renfermée dans une tour d'acier, à la porte de laquelle veille un enchanteur noir, la tête appuyée sur un dragon rouge. Tous les quatre nous accourons au secours de la prisonnière, armés d'un fusil, et n'ayant pour munitions qu'une douzaine de cartouches.

— Hélas ! cela ne suffira pas pour mettre à malemort un enchanteur et un dragon, répliqua Hugues. Si les fées ne nous portent pas dans leur cœur, il nous faudra employer tout ce que nous avons de valeur, de prudence et d'énergie pour réussir. D'ailleurs, c'est Arthur qui, avec son air tranquille, va être le héros de l'aventure.

— Nous ferons plus tard le siège du château enchanté, répondit celui-ci. Contentons-nous de rapporter triomphalement à la maison une provision d'eau fraîche pour les pauvres altérés. Hé ! Hugues, cria-t-il à son frère, que fais-tu donc là, grimpé sur cette roche pointue ?

— Il est allé s'assurer si cet arbre n'était pas un chou-palmiste, observa Gérard. Quant à moi, je préférerais un pommier couvert de beaux fruits.

— Mais il n'y a point de pommier en Australie, répondit Arthur, ni rien qui ressemble à cet arbre-là. Par contre, les choux-palmistes sont excellents ; mais je ne crois pas que mon frère ait découvert un de ces végétaux aériens.

— Attention, là-bas ! fit alors Hugues du haut de la roche. Gare à vous ! »

Tout aussitôt une énorme gourde vint tomber aux pieds d'Arthur et des deux autres jeunes gens. Ce cucurbitacé n'était pas fraîchement cueilli, il avait même séjourné longtemps sur le sol, au point d'être sec ; mais quand Hugues eut rejoint ses camarades d'excursion, Arthur lui expliqua que si ces végétaux n'étaient pas bons à manger, du moins leur destination providentielle était de servir de récipient pour transporter de l'eau.

Tout aussitôt Jack coupa le col de la gourde, et fit sortir de l'intérieur les graines et la pulpe desséchée qui les contenait. Quand cette opération eut été terminée, Arthur entoura la gourde d'une corde, et plaça ce seau d'un nouveau genre sur ses épaules, après l'avoir complètement rempli d'eau.

Sur leur route, en revenant au campement, Jack trouva un eucalyptus, autrement dit un gommier, qu'il dépouilla de son écorce ; puis il ramassa tout ce qu'il put de la gomme qui coulait de la blessure, et l'on retourna près de M. Mayburn et de sa fille, en hâtant le pas, de peur d'être surpris par la marée montante.

Max Mayburn fut enchanté de la découverte faite par son jeune fils ; il demanda qu'on le conduisît le lendemain dans les parages où croissaient les arbres à gourdes, persuadé que c'était là une essence inconnue en Europe.

« De toute façon, c'est une heureuse chance qu'ont eue mes frères et nos amis. Ils ont droit de prendre une large part du repas que nous leur avons préparé. Chacun d'eux recevra en outre une pomme de terre bouillie dans de l'eau salée, au centre d'une coquille de moule. »

Ce dîner fut très-goûté par les naufragés, qui déclarèrent que les tubercules avaient acquis un goût excellent dans l'eau salée. On fit une

grande consommation d'huîtres, qui abondaient sur les rochers de la plage et même en amont de la rivière, comme l'annoncèrent les explorateurs.

Ce fut aussi avec un sentiment de vive reconnaissance que les neuf naufragés prièrent Dieu au moment de prendre du repos, et lui adressèrent des actions de grâces.

Au soleil levant, Jack se mit au travail. Il appliqua des pièces d'écorce sur les parties fendues ou ouvertes du canot, et les couvrit de gomme ; cela fait, il les exposa au soleil, afin qu'elles se séchassent complètement.

Il parvint ensuite, après de nombreux efforts, à couper avec son couteau des branches droites pour servir de gaffes. Il restait encore une rame échappée au naufrage ; à l'aide de bouts de bois rejetés sur la plage, le courageux ouvrier réussit à fabriquer trois autres rames.

Tandis que Jack était au travail, Hugues et Gérard se livraient à la recherche des œufs de tortue, dont ils rapportèrent une grande quantité, voire même une petite tortue. Cette trouvaille n'était pas grand'chose, car ni les uns ni les autres des naufragés n'aimaient la chair fade de ces ovipares ; mais il n'y avait pas à choisir en fait de victuaille, aussi la tortue fut-elle tuée et mise à cuire dans sa propre casserole.

« Voilà la gomme sèche, fit remarquer Arthur à la fin du repas ; m'est avis, cher père, que nous ne devons pas rester plus longtemps le long de ce rivage infesté par les moustiques ; dans une heure la mer va monter, pourquoi ne nous mettrions - nous pas en route ?

— Soit, » répliqua Max Mayburn, qui joignit les mains, et pria le Ciel de bénir ses enfants et ses compagnons d'infortune.

Wilkins avait baissé la tête d'un air convaincu ; on voyait que ce pauvre diable comprenait enfin le bonheur d'une vie honnête. Hugues et Marguerite, dont il écoutait volontiers les conseils, furent très-satisfaits de voir leurs efforts couronnés de succès. Le pauvre pêcheur revenait au bien, et rentrait dans le sein de la société.

CHAPITRE XI

Voyage sur la rivière. — Le chemin de la Chine. — Cri d'un oiseau étranger. — Fuite rapide. — Une tempête tropicale. — La perte des canots. — La grotte des chauves-souris. — Un désagréable pèlerinage.

Lorsque la terrible chaleur de l'après-midi se fut dissipée, les voyageurs se placèrent dans les canots, et, profitant de la marée montante, s'aventurèrent sur la rivière, dont ils remontèrent le cours. Le courant d'eau, — comme nous l'avons déjà dit, — coulait entre des montagnes rocailleuses, dont quelques fragments, plus gros que les autres, étaient souvent couverts d'une végétation luxuriante, au milieu de laquelle on distinguait des fleurs aux couleurs étincelantes.

Sur la plupart des branches voletaient, deci, delà, des perroquets verts, gris et roses, blancs et jaunes, manifestant, par un caquet incessant, leur étonnement à la vue de ces étrangers, qui venaient ainsi troubler leur solitude.

« Quel splendide paysage ! s'écria tout à coup Max Mayburn. C'est la réalisation du rêve que j'avais toujours fait : vivre avec mes enfants bien-aimés dans un endroit paisible, où la vie fût douce et heureuse ! »

Les enfants du fermier écoutèrent les paroles de leur père avec une sorte de consternation ; Ruth elle-même se mit à pleurer en contemplant ce lieu sauvage.

Wilkins, monté dans le second canot, avait entendu la phrase du vieillard ; il s'écria à son tour :

« Oh ! non pas, monsieur Mayburn. Je ne puis naviguer de conserve avec vous ; nous ne ferons pas voile ensemble ! Eh quoi ! demeurer ici, au milieu des perroquets et des huîtres ! mais vous me forceriez à retourner à ma vie d'évadé du bagne.

— Oui ! il nous faut aller de l'avant, mon père, ajouta Arthur. A mesure que nous continuerons notre route, nous rencontrerons des sites bien plus beaux que celui-ci. Nous nous aboucherons avec des peuplades de mœurs douces, dont nous nous ferons les amis en leur manifestant des sentiments pacifiques.

— Et puis, cher père, nous avons maintenant un but : celui de rejoindre les Deverell un jour ou l'autre.

— Je voudrais que nous y fussions déjà, répliqua le père à sa fille ; mais pourrions-nous jamais traverser tout le territoire qui nous sépare de nos amis de l'Amoor ? Comment nous sera-t-il possible de pénétrer au milieu des forêts, de grimper sur la cime des montagnes, et de traverser des rivières débordées ?

— On vient à bout de tout, observa Wilkins. J'ai connu des camarades d'infortune qui, las de l'esclavage de Botany-Bay, s'étaient sauvés, et, malgré tous les dangers d'un voyage à travers le désert, s'étaient aventurés droit devant eux pour se rendre en Chine. J'ai su plus tard qu'ils étaient arrivés à leur destination.

— Et d'ailleurs, continua Arthur, j'ai lu de nombreuses relations sur cette colonie, qui s'accordent à dire qu'il y a, de l'autre côté des plaines désertes, un pays luxuriant de verdure, et des cours d'eau remplis d'excellents poissons. Rien ne nous empêchera, avec l'aide de Dieu, de pénétrer dans ce pays béni, à pied, à petites journées ; car je vous avoue ne plus avoir assez de confiance dans mes connaissances nautiques pour risquer un second voyage jusqu'aux îles. Du reste, c'est à vous de décider ce que vous voulez faire. Parlez, mon père.

— Je veux suivre tes conseils, répondit Max Mayburn, et m'en rapporte absolument à ton énergie et à ton jugement.

— Nous arrêterons-nous à la cascade ? demanda Hugues, qui se trouvait encore dans l'un des canots.

— Débarquons d'abord ici, répondit Arthur. Voici une grotte au milieu des rochers, à l'abri des atteintes de la marée, où nous pouvons reposer cette nuit, dans le voisinage de l'eau douce. »

L'endroit paraissait très-convenable, sans être tout à fait à couvert. Marguerite elle-même, délicate comme une jeune fille, ne faisait plus la moindre attention à ces nuits passées à la belle étoile ; sa tête n'avait pour oreiller qu'une roche plate ou un tronc d'arbre ; mais son cœur était tranquille, et elle se confiait en Dieu.

De grand matin les jeunes gens se rendirent près de la rivière, afin de se baigner. Ils découvrirent alors une grande abondance de poissons dans ces eaux, et réussirent, à l'aide d'une lance de bambou, à en transpercer deux énormes, de l'espèce dite « morue de rivière », la même qu'ils avaient

pêchée dans le lac de l'île déserte. Ils revinrent bientôt à la grotte, tout glorieux de leur capture.

« Voilà une bonne prise, dit le père à ses enfants, qui va nous procurer un excellent repas ! »

On fit bouillir la morue dans de l'eau salée, et les voyageurs se délectèrent de cette nourriture saine et délicate.

Dans l'après-midi du même jour, les deux canots remontèrent la rivière au moment de la marée ; il leur fallut des efforts énergiques pour avancer contre le courant sous un berceau naturel de mangliers, dont les racines étaient couvertes d'huîtres et de moules, suspendues en grappes, comme des fruits aux branches des arbres.

Tous les voyageurs admiraient en silence la beauté de ce paysage sublime, lorsque Ruth poussa une exclamation, en montrant du doigt une multitude d'oiseaux aquatiques, qui s'ébattaient dans l'eau, et promettaient d'excellents repas à tout le monde. La beauté du plumage de ces palmipèdes étonnait M. Mayburn, qui admirait les beautés de la nature partout où il les rencontrait.

L'exercice forcé de la remonte du courant d'eau à l'aide des rames avait accablé de fatigue les jeunes gens, qui s'empressèrent d'atterrir dans une ravine étroite, une sorte de torrent desséché qui, lorsque la pluie tombait, devait être remplie d'eau. Au moment où les navigateurs pénétrèrent en cet endroit, il n'y avait plus, çà et là, que quelques flaques d'eau dans le creux des roches. Une végétation luxuriante encombrait presque ce vaste lit de torrent, qu'une ombre obscure couvrait en entier ; si bien que l'eau ressemblait à d'immenses diamants épars sur le sol. Les cris des perroquets troublaient seuls cette solitude enchanteuse.

Les voyageurs, ayant solidement amarré leurs canots aux racines des mangliers, s'aventurèrent dans ce lit de torrent, à la recherche d'un tapis de gazon, sur lequel il leur serait possible de s'étendre pour dormir après avoir dîné. Tout en s'avançant, ils découvraient, à droite et à gauche, d'autres ravins également couverts d'une riche végétation. C'était là un vrai labyrinthe naturel, d'un aspect enchanteur, et qui inspirait à la fois une terreur irrésistible.

« Je m'étonne de ne pas trouver ici des indigènes, remarqua Marguerite. Ce pays doit être habité.

— Il l'est, en effet, répondit Wilkins, par des oiseaux et des animaux, mais non point par des hommes. Que feraient-ils ici, d'ailleurs ? c'est trop

fourré, trop humide.

— Wilkins a raison, ajouta Arthur. Ces parages, très-habitable pour la gent ailée, écaillée ou hirsute, ne conviennent pas à l'homme. Qui nous dit qu'il n'y a pas ici des carnassiers dangereux ? Je propose donc de retourner sur nos pas, et de nous reposer, près de nos embarcations, à l'ombre des mangliers. »

Avant que cette proposition eût été faite, Jenny avait allumé son feu, et fait cuire son poisson dans l'écaillé de la tortue. Par malheur, quand elle le servit, les fourmis vertes s'aventurèrent sur le plat : il fallut les écraser et les jeter, ce qui amusa fort les voyageurs, mais déplut particulièrement à la cuisinière.

Le repas terminé, les voyageurs reprirent courageusement leurs rames, et continuèrent leur route sur la rivière. Ils résistèrent longtemps à la fatigue, et ne s'arrêtèrent qu'au moment où ils parvinrent le long d'un rivage sablonneux. Il y avait là une roche en forme d'escalier, le long de laquelle croissaient des arbres, et qui servit de lieu de débarquement.

Quoique harassé par l'exercice qu'ils s'étaient donné, les jeunes gens gravirent ces gradins naturels, afin d'examiner, du haut de cet escalier de géants, le pays qui les environnait.

Tout en montant, ils découvraient, deci, delà, des nids de canards, d'oies sauvages et de cygnes : un de ces nids contenait même des œufs d'un gros oiseau, qui ressemblaient à ceux du pélican. Nos explorateurs s'emparèrent de quelques jeunes oisillons pour pourvoir au repas du soir.

« Attention, Arthur ! s'écria tout à coup Hugues. N'entends-tu pas ces cris étranges ? ce sont ceux d'un oiseau inconnu sans doute. Si nous pouvions nous en emparer pour l'offrir à notre père ?

— Erreur, mes amis ! fit Wilkins. Souvenez-vous que nous sommes en pays ennemi. Taisons-nous d'abord. Je reconnais ces coo-ee coo-ee, pour les avoir déjà entendus. Ce sont les lèvres maudites des indigènes qui les ont poussés.

— Je crois que c'est réellement vrai, observa Arthur. J'ai entendu parler des rappels gutturaux de ces sauvages.

— Dans ce cas, fuyons ! dit à voix basse Max Mayburn. Il est inutile de risquer le combat et de répandre du sang.

— J'ai grande envie de me glisser à travers les arbres, afin de mieux apercevoir ces peaux noires. Laissez-moi faire ; ils ne me verront pas sous

ces arbres, qui répandent la plus grande obscurité autour de nous. Je pourrai ainsi vous donner de précieuses indications.

— Ne nous quittez pas, maître Gérald, reprit Wilkins. Je sais ce qu'il en est. Il y a là, autour de nous, une centaine d'indigènes qui nous suivent ; ils ne sont pas à craindre. L'essentiel, c'est de retourner à nos bateaux. Les noirs se montreront bien plus vite que vous ne le voudrez. »

En effet, il était prudent de faire retraite. On revint aux bateaux, et l'on se contenta de manger des œufs cuits à la hâte ; puis on tint conseil, afin de savoir ce que l'on ferait, au cas où les indigènes se montreraient : ce qui était inévitable.

« J'ai achevé un autre arc, dit Jack. Nous avons donc des armes, des flèches, des épieux et une massue, sans oublier le fusil de M. Arthur.

— C'est l'arme à feu qui est la meilleure défense, observa Wilkins. L'emploi des armes sauvages est plus familier aux indigènes qu'à nous, tandis que la détonation d'un fusil les fera fuir comme une volée de perroquets. Il faut donc épier les mouvements de ces moricauds comme ils surveillent les nôtres. Et surtout, pas de pitié ! monsieur Mayburn : nous n'avons rien de bon à attendre de ces gens-là. Entendez-vous leur satané coo-ee ? Éteignez le feu, mistress Wilson ; il ne faut pas que la fumée leur indique la place où nous sommes cachés. »

Jenny et Ruth se hâtèrent d'obéir aux injonctions du convict, et se serrèrent contre Marguerite en exprimant des marques de frayeur. Comme il faisait nuit, les femmes allèrent se coucher dans les canots, tandis que les hommes se mirent aux écoutes, surveillant tout ce qui se passait autour d'eux, afin de résister, au besoin, à une attaque nocturne.

La nuit se passa sans alarme ; mais, avant que le jour parût, les voyageurs remontèrent dans leurs embarcations avec l'intention de remonter plus haut, pour trouver un endroit, loin des sauvages, où il leur fût possible de déjeuner à leur aise. En effet, ils parvinrent jusqu'à une roche plate, qui s'étendait jusqu'au bas de la falaise. C'est là qu'ils firent cuire leurs œufs pour leur déjeuner, et les deux oisillons, qu'ils gardèrent pour leur repas du soir.

Au moment où les voyageurs reprenaient place dans leurs canots, ils comprirent que leur voyage devenait plus difficile. En effet, la rivière était obstruée par des roches, qui produisaient devant elles des rapides et des chutes d'eau ; si bien que le courant était fort dangereux, et la navigation souvent impossible.

Pour comble d'infortune, au moment où ils y songeaient le moins, les neuf voyageurs furent inondés par un orage, où les éclairs et le tonnerre accompagnaient un véritable déluge, dont un vent terrible redoublait la fureur. Les éclats de la foudre, répercutés par les échos, produisaient un bruit épouvantable. Ruth pleurait à fendre l'âme, tant elle avait peur, et Marguerite, malgré son courage, tremblait en prêtant l'oreille aux efforts incessants de la tempête.

Les petits canots, tourbillonnant et se heurtant aux roches cachées sous l'eau, semblaient destinés à une destruction inévitable. Enfin, avec l'aide de Wilkins, qui se jeta à l'eau une corde entre les dents, le premier canot vint s'atterrir vers une pierre plate, sur laquelle on fit descendre les femmes ; et ces pauvres créatures se hâtèrent de se cramponner aux troncs et aux branches des arbres, afin de ne pas être emportées par le vent.

Tandis que ceci se passait, le frêle esquif avait été malheureusement entraîné, et il fut impossible de songer à le sauver d'un naufrage inévitable.

L'étiage de la rivière s'était élevé, eu égard à cette pluie inattendue ; aussi Wilkins se jeta-t-il à l'eau, en tendant une rame aux autres voyageurs qui se trouvaient dans le second canot, afin de les amener vers la rive. A peine y avaient-ils mis pied, que leur embarcation, endommagée, se heurta contre un rocher et fut brisée en morceaux.

« Dieu soit loué ! personne n'a péri, » s'écria Max Mayburn, en cherchant un abri contre l'orage sous un arbre touffu.

Ce furent les seules paroles qu'on lui entendit prononcer. Tous les jeunes gens étaient atterrés de leur situation, et se demandaient à part eux ce qu'ils allaient devenir.

A la fin Arthur désigna à ses amis une sorte de niche en vue, laquelle semblait leur offrir un asile plus abrité que l'endroit où ils se trouvaient. Chacun s'y traîna comme il put ; et quand tout le monde fut parvenu sur l'emplacement désigné, on découvrit l'ouverture d'une caverne de pierre tendre, haute de trois à quatre mètres, et dont l'intérieur offrait un abri contre la pluie et le vent.

En pénétrant dans cette grotte, une grande quantité de chauves-souris s'enfuirent à tire-d'aile.

Marguerite et les deux femmes se hâtèrent de prendre possession de leur nouvelle demeure, dont elles approuvèrent la situation inexpugnable et à l'abri de l'humidité.

Tout autour de l'entrée on trouva du bois mort, à l'aide duquel on fit du feu pour se sécher. Les jeunes gens, à leur grande joie, avaient pu sauver leurs arcs, leurs flèches, leurs lances et leur fusil. Ruth elle-même n'avait pas perdu la corbeille aux poules. Au moment du danger, Wilkins avait eu la présence d'esprit de jeter sur la rive la caisse de pommes de terre et le portemanteau contenant des habits de rechange, qui leur furent très-utiles à tous pour ne pas rester exposés à l'humidité.

Les deux oisons rôtis avaient été entraînés ; mais on fit cuire des pommes de terre, et chacun s'estima très-heureux d'avoir un pareil repas ; tandis que la pluie tombait à verse au dehors et que le tonnerre grondait dans la montagne.

« Il nous sera impossible d'aller plus loin aujourd'hui, observa Hugues, qui venait d'examiner l'horizon. Qu'allons-nous faire, Géraud ? »

Tandis que le jeune Mayburn s'adressait ainsi à O'Brien, Jack, retiré dans un coin, s'occupait à confectionner des flèches au moyen de nombreux bambous qui croissaient de tous les côtés ; et les autres jeunes gens, encouragés par cet exemple, se mirent à fabriquer des zagaies, des arcs et des massues. Arthur nettoyait sa carabine ; Marguerite façonnait une corbeille de joncs pour y loger les œufs, et Max Mayburn lisait un livre de prières.

Wilkins seul ne faisait pas autre chose que de tordre en cigarettes des feuilles d'arbre, et de les fumer paresseusement couché sur le dos.

Tout en travaillant, les jeunes gens avaient remarqué que le niveau de la rivière augmentait toujours, et ils concevaient de l'effroi en voyant que l'eau atteignait presque le sol de la caverne où ils avaient trouvé un refuge. Ils se disaient que, si cette inondation augmentait, il leur serait impossible de fuir. Leur anxiété était extrême, lorsqu'à leur grande joie la pluie cessa, et avant que la nuit fût arrivée le niveau de la rivière s'était abaissé.

Par bonheur, les moustiques avaient disparu, et ils purent se reposer dans leur refuge souterrain.

Quand l'aube parut, les voyageurs étaient toujours bloqués par l'inondation et ne pouvaient songer à s'éloigner ; car il n'y avait aucun sentier frayable le long de la rivière. La journée entière se passa dans la frayeur d'un nouvel orage et dans l'anxiété d'être en proie aux angoisses de la faim.

Le jour suivant l'eau s'était encore abaissée ; mais les pauvres voyageurs ne pouvaient passer outre : les falaises étaient trop hautes pour qu'on pût les

gravir, la rivière trop profonde pour qu'il fût possible de la traverser sans bateau, et ses rives trop glissantes pour qu'on pût les suivre sans se heurter à chaque pas à des roches ou à des arbres abattus.

Peut-être, au risque de grands dangers, eussent-ils pu revenir sur leurs pas jusqu'au ravin dans lequel, deux jours auparavant, ils avaient vu les indigènes ; mais là était le péril. Il ne fallait pas abandonner la bordure de la rivière, qui offrait de l'eau à boire, et le long de laquelle on trouverait des vivres de toutes sortes.

Arthur demanda à son père quel était son avis.

« Fais comme tu l'entendras, répéta-t-il. Quant à moi, je n'ai pas assez d'énergie pour donner un conseil.

— Nous allons diviser entre nous les paquets qu'il faut transporter. Marguerite, tu donneras à Jenny et à Ruth une partie des objets contenus dans le portemanteau...

— C'est inutile, Mademoiselle, répliqua Wilkins, je me charge de porter ce sac de cuir sur les épaules. »

Arthur s'opposa à cet arrangement, et Marguerite allégea le portemanteau en faisant trois paquets, qui furent hissés sur ses épaules et celles de Jack et d'Arthur.

Dans deux sacs, faits avec des taies d'oreillers, on plaça le reste des pommes de terre, dont se chargèrent Max Mayburn et Gérard O'Brien. Ruth ne voulut pas se séparer de la cage à poules ; quant à Marguerite et à Jenny, elles emportèrent les coquillages et les autres petits ustensiles de ménage. La caisse fut abandonnée comme trop gênante pour être transportée.

A un moment donné, les neuf compagnons se mirent en route, à la file indienne ; Arthur marchait à la tête et Wilkins fermait la marche. L'on avançait difficilement, car il fallait tantôt gravir un rocher escarpé, tantôt se frayer un passage à travers des lianes ou des racines de mangliers. En somme, c'était un voyage très-pénible et fort difficile à mener à bonne fin.

CHAPITRE XII

Les alligators. — L'escalier des Géants. — Arrivée dans un nouveau territoire. — Le faisan-coucou. — L'avoine sauvage. — Un combat inégal. — Le premier kangarou. — Le pays d'Arcadie. — Soupçon de cannibalisme. — Le cacatoès veilleur. — L'ennemi mis en fuite.

Les falaises au pied desquelles s'étendait le chemin suivi par les voyageurs avaient au moins trois cents pieds de hauteur. Elles étaient perpendiculaires et même, en certains endroits, surplombaient la rivière, qui avait un mille de largeur. Au centre du courant d'eau, on apercevait des îlots entre lesquels le courant était si rapide, qu'il eût été dangereux d'y passer dans des embarcations.

« Hugues ! Hugues ! s'écria tout à coup Gérard, qui marchait le dernier, je vois un des canots ; si tu veux, nous allons aller tous les deux le chercher à la nage. »

A ces paroles, tous les yeux se dirigèrent vers un objet noir qui flottait à la surface de l'eau.

« Monsieur ! Monsieur ! fit à ce moment Ruth en se cramponnant au bras de Hugues, ils sont vivants, ils vont vous manger !

— De quoi parles-tu ? demanda Max Mayburn. Ah ! je vois ! je comprends ! Regarde, Marguerite, dans la direction de cet îlot couvert de mangliers : aperçois-tu ces animaux allongés sur le sable, et se chauffant au soleil ? Ce sont des alligators. Il y en a quelques-uns qui nagent, ou plutôt qui se laissent aller au long du courant. C'est la Providence, mes enfants, qui vous a sauvés d'un grand danger que vous alliez courir. Qui plus est, nos canots auraient pu être renversés par ces hideux sauriens, et nous aurions été dévorés par ces horribles monstres. »

A ces paroles, Ruth poussa un cri d'effroi, et chercha à passer en avant de la bande ; mais Jack s'efforça de la retenir et de lui faire comprendre que ses appréhensions n'avaient pas le sens commun. Quoi qu'il en fût, tous les voyageurs se sentirent rassurés quand ils n'eurent plus devant leurs yeux les îlots couverts de leurs hideux habitants.

Le lit de la rivière s'était resserré, et, à mesure qu'ils avançaient, leurs oreilles étaient frappées par un bruit assourdissant. Cela ne ressemblait en aucune façon au murmure étrange des déserts, où le silence n'est interrompu que par les chants ou les cris des oiseaux ou le bruissement des insectes.

« On dirait l'éclat d'une chute d'eau, observa Arthur. J'espère que par delà cette cataracte nous n'aurons plus à craindre le danger d'une inondation. Avançons sans perdre de temps pour sortir de ce sentier peu sûr. »

A mesure que les voyageurs marchaient, le bruit devenait de plus en plus assourdissant. Ils reconnurent bientôt qu'il était occasionné par la chute d'un torrent ; car, au détour du sentier qu'ils suivaient, de l'autre côté d'un énorme rocher, ils aperçurent devant eux une cataracte gigantesque, qui retombait du haut d'une montagne dans le sein même de la rivière.

« Quelle merveille ! s'écria Max Mayburn. Les travaux des hommes sont des œuvres de pygmées en comparaison de ceux du Tout-Puissant.

— J'en conviens, Monsieur, répliqua Wilkins ; mais comment allons-nous sortir d'ici ? Il nous faudrait des ailes comme en possèdent ces grands oiseaux là-haut perchés. »

En effet, on voyait sur la cime du rocher géant, à l'endroit d'où tombait cette énorme masse d'eau, de grands volatiles plongeant leurs têtes sous l'eau clapotante, et paraissant très-gais au milieu de cette immense commotion.

« Ne sont-ce pas des pélicans ? demanda Hugues à son père. Il me semble voir sous leur cou une grande poche rouge.

— Je crois que ces oiseaux appartiennent à la famille en question, répondit Max Mayburn ; ce sont, à mon avis, des frégates - pélicans, espèce qui habite sous les tropiques, et se nourrit de poissons dans les rivières comme sur la mer. Les ailes et la queue sont d'une envergure très-grande ; mais le corps, quoique bien emplumé, est, une fois dépouillé, bien plus petit qu'on ne le pense. Mais regarde, mon ami, voici un oiseau bien plus noble, par là, à droite. C'est un aigle noir, qui paraît jeter un regard de mépris sur les pélicans-frégates aussi bien que sur nous, pauvres errants du désert ! »

En s'avancant plus près de la chute d'eau, les voyageurs calculèrent qu'elle avait près de cent mètres d'élévation. La nappe ne tombait pas tout d'une pièce comme au Niagara dans l'Amérique du Nord ; mais elle dégringolait le long de vastes escaliers dont chaque marche avait trois à

quatre mètres de hauteur. Certaines de ces marches étaient même à sec, et on les voyait couvertes de plantes et de mousses verdoyantes.

Quelle que fût l'admiration de tous en contemplant ce spectacle inattendu, nos voyageurs ne purent s'empêcher de se faire à eux-mêmes la question que Wilkins leur avait adressée : Comment allons-nous sortir d'ici ?

Il n'y avait qu'un moyen de continuer la route, c'était de se hisser jusqu'au sommet des falaises ; mais on pouvait craindre d'arracher les broussailles en s'y accrochant, et alors des avalanches de roches viendraient écraser les audacieux mortels cherchant à accomplir le travail des Titans. Il y avait encore un moyen : celui de franchir la distance en escaladant la chute d'eau elle-même ; c'était l'opinion de Gérald.

Le bruit de la cataracte empêchait d'entendre la voix, même la plus rapprochée ; aussi Arthur ne put-il s'opposer à l'ascension de Gérald, qui se hissa sur la première marche de l'escalier des Géants, et qui y fut immédiatement suivi par Hugues ; tout le monde se hâta de suivre son exemple.

L'endroit où les deux audacieux avaient pris pied se trouvait large d'environ quatre à cinq pieds et parfaitement sec. C'était là, en effet, le seul chemin praticable qui pût être suivi par les voyageurs ; mais quelle difficulté pour surmonter ces obstacles !

Jack, lui, n'avait pas perdu la tête. Il portait en sautoir une corde assez solide à laquelle il songea aussitôt. Il en jeta un des bouts aux deux jeunes gens, et leur enjoignit de l'attacher très-solidement aux racines d'un arbre qui se trouvait près d'eux. Cela fait, Max Mayburn, Marguerite, Jenny et Ruth furent enlevés, et parvinrent sans encombre près d'Hugues et d'O'Brien. Arthur et Wilkins se disposèrent à les suivre ; mais Wilkins pria le chef de la caravane de le laisser en bas jusqu'à ce que l'ascension fût achevée. Il voulait surveiller les derrières, afin de prévenir toute attaque de ce côté.

Les femmes et Max Mayburn eurent la plus grande difficulté à franchir les nombreuses marches de la cataracte, qui étaient, en certains endroits, fort glissantes ; mais enfin tout le monde arriva sain et sauf au sommet de la montagne.

A ce moment-là, Jack fit un signe, à l'aide de son mouchoir de poche, car il eût été impossible de se faire entendre, et alors Wilkins se hissa de rocher en rocher jusque auprès de ses compagnons.

Le premier sentiment de toute la troupe fut d'adresser à Dieu des actions de grâces. La prière achevée, on jeta les yeux dans toutes les directions. Il fut alors évident que les voyageurs se trouvaient sur le véritable territoire australien. La rivière n'était plus qu'un ruisseau divisé en plusieurs petits canaux, dans la direction de l'est au sud-est. Une clairière, ombragée par des taillis aérés, s'ouvrait devant eux, et sous les arbres croissaient des fleurs et des plantes d'une rare beauté. Des oiseaux au plumage étincelant s'ébattaient de toutes parts, et des insectes multiples humaient le pollen des plantes. Il n'y avait en aucun lieu des traces de pas humains. Dans la direction du sud-est, l'œil suivait une chaîne de montagnes, vers laquelle les vœux de tous les voyageurs se transportaient.

« C'est là que nous devons parvenir, cher père, dit Arthur. Grâce à Dieu, nous voici dans le pays de Chanaan ! Nous n'avons rien à craindre tant que nous avancerons sur des terres bien arrosées. Si vous n'êtes pas trop fatigués, vous et Marguerite, nous allons nous diriger vers un endroit moins exposé que celui-ci aux rayons du soleil, et moins en vue des indigènes. En suivant le premier canal de la rivière, nous nous guiderons dans la direction de l'est-sud-est sans nulle difficulté. »

Un cri aigu se fit entendre, et un oiseau magnifique vint tomber aux pieds de Max Mayburn, transpercé par une flèche.

« Je voulais vous faire cette surprise, juste là, à vos pieds, monsieur Mayburn, s'écria Gérald. Voilà de l'adresse, où je ne m'y connais pas.

— C'est plutôt de la chance, observa Hugues. N'importe ! mais quel est cet oiseau ? cher père.

— Je l'ignore ! Cela ressemble à nos coucous d'Europe, mais c'est un géant de l'espèce. Serait-ce le faisan-coucou, dont parlent les livres d'histoire naturelle exotique ? Regardez là-bas, les plantes semblent agitées : ce sont des oiseaux de la même espèce qui fuient devant nous. »

Ce gibier fin offrait une véritable tentation aux jeunes gens ; ils se mirent en chasse, et parvinrent en une demi-heure à abattre une demi-douzaine de ces faisans-coucous, provision suffisante pour les besoins de la famille.

Tout en chassant, les voyageurs s'étaient dirigés vers une colline au milieu de laquelle s'élevait un arbre de noix muscades dont les branches étaient couvertes de pigeons sauvages. Sous cet arbre on prépara le feu, tandis que l'on pluma les faisans pour les mettre à la broche. Gérald eût désiré abattre quelques-uns de ces pigeons, si confiants qu'ils n'avaient pas cessé de picorer les noix muscades ; mais tous les autres voyageurs furent

d'avis que c'était une destruction inutile. Qui plus est, Jenny Wilson, quelque peu superstitieuse, déclara que la mort d'un pigeon blanc serait d'un fâcheux présage pour la bonne fin du voyage.

Bientôt les naufragés du Golden-Fairy comprirent que le séjour sous l'arbre à noix muscades était impossible, tant il y avait de mouches qui les tourmentaient outre mesure. Elles se trouvaient là par nuées, s'introduisaient dans la bouche, les yeux, le nez et les oreilles des voyageurs, et de leurs aiguillons pointus taquinaient et excitaient chacun d'eux au suprême degré.

Les jeunes gens déclarèrent que les mouches étaient cent fois pires que les moustiques. Arthur décida que, pour éviter ce supplice, on traverserait quelques-uns de ces ruisseaux qui se dirigeaient vers le sud, afin d'atteindre les montagnes qu'on apercevait à l'horizon.

En arrivant près des collines les plus rapprochées, nos voyageurs furent désagréablement surpris en découvrant que ces élévations étaient presque à pic. Toutefois ils réussirent à les gravir, et, parvenus au sommet, ils virent se déployer devant eux un admirable paysage. La plaine était couverte d'arbres élevés ; une herbe drue, dans laquelle ils entraient jusqu'à mi-poitrine, couvrait le sol, et, de temps à autre, des roches couvertes de fleurs et de lianes verdoyantes offraient une diversion à la monotonie de la nature. Il y avait là des eucalyptus couverts de fleurs, des pandanus aux grappes odorantes et des choux-palmistes reliés entre eux par des guirlandes de plantes grimpantes.

Les voyageurs, qui se frayaient un passage à travers ces obstacles, arrivèrent enfin devant un rocher brisé dont la partie haute surplombait et offrait un abri contre la pluie et le soleil. Les jeunes gens s'empressèrent de nettoyer les abords en coupant les herbes ; puis ils mirent de côté ces herbages, qui devaient servir de lits : car, depuis leur naufrage, ils étaient privés de ce confortable, auquel ils étaient habitués.

« Nous aurions mieux fait de mettre le feu à cette herbe, à la mode des « coureurs des bois », observa Wilkins ; cela donne bien moins de mal.

— C'est mal agir et c'est offenser Dieu, répliqua Max Mayburn. D'ailleurs, qui sait ce qui serait advenu d'un pareil incendie ?

— Qu'importe ! cela n'a aucune valeur, et l'herbe pousse si vite dans ce pays ! ajouta le convict. Mais voilà miss Ruth qui nous apporte un échantillon d'une plante qui a son prix. »

En effet, la jeune fille, qui avait pour coutume de donner la liberté à ses poules à tous les endroits où l'on faisait halte, afin qu'elles pussent respirer librement et picorer à leur aise, tandis qu'elle s'occupait de leur procurer de la nourriture, des graines, des baies, toutes choses bonnes à manger, revenait de son excursion en apportant une gerbe ressemblant à de l'avoine verte.

« Voilà d'excellentes graines qui seront mûres en novembre, dans ce pays qui produit deux récoltes. Voyez la quantité de graines dans chaque épi ! La paille doit avoir au moins quatre à cinq pieds de haut. M'est avis que c'est ce que l'on appelle l'anthistirsa. Bravo ! ma chère Ruth ; il y a là de quoi bien nourrir tes poules, et il paraît que cette avoine est abondante dans ce pays-ci. Ah ! si nous avions un moulin pour moudre ce grain, nous pourrions un peu plus tard manger un pain délicieux.

— Je ne pense pas que nous trouvions un moulin debout dans ces parages, ajouta Wilkins ; mais, avec de l'intelligence, l'homme arrive à tout. Veuillez me donner une poignée de ce grain, Mademoiselle. »

Wilkins, ayant pris les tiges d'avoine et les ayant triées, se procura deux pierres plates, plaça sur l'une d'elles les grains, qu'il réduisit en poussière à l'aide de l'autre. Cela fait, il donna cette farine à Jenny Wilson en lui disant :

« Voilà de quoi fabriquer une fouace à la mode des rôdeurs des bois. Ce n'est pas fameux, mais mieux vaut du mauvais pain que rien du tout. »

Et Wilkins indiqua à la brave femme la manière usitée par les convicts échappés pour faire cuire une sorte de galette sur la cendre chaude, comme cela se pratique dans les déserts de l'Australie, aussi bien que dans les colonies des émigrants européens.

Quelle qu'elle fût, cette nourriture primitive parut très-savoureuse à ceux qui depuis si longtemps n'avaient pas mangé de pain. Seulement, comme la pâte était dure et sèche, Jenny y ajouta de la farine de pomme de terre, ce qui la rendit plus savoureuse et plus mangeable.

« Je suis d'avis, dit Wilkins, de faire bouillir cette avoine en guise de légumes, et ce plat accompagnera assez bien notre rôti de gibier. Nous allons donc cueillir une certaine quantité de cette avoine pour l'emporter avec nous. A tout hasard, nous en nourrirons les poules. »

Les jeunes gens s'empressèrent de couper de nombreuses brassées de ce grain, qu'ils laissèrent se faner pendant la nuit ; puis ils foulèrent les épis, et

remplirent plusieurs sacs avec l'avoine décortiquée. Ruth, elle, s'était chargée de la part destinée à ses poules.

Comme la chaleur était excessive au milieu du jour, il fut convenu qu'on ne se mettrait en route que vers deux heures après midi. En attendant l'instant du départ, les jeunes gens, laissant à Marguerite le soin de préparer des corbeilles de jonc, s'en allèrent à la découverte et revinrent, vers midi, avec une ample provision de poissons pêchés dans les clairs ruisseaux de la contrée.

« Ma chère Marguerite, dit Gérard à la sœur de son ami Arthur, je vous apporte un bouquet de fleurs qui se vendrait bien cher en Angleterre.

— Merci, et mille fois, aimable jeune homme. Tenez, mon père ; voici de quoi vous livrer à l'admiration de la belle nature. Quelles sont ces « illustres étrangères » ? Il me semble que voici du jasmin pareil à celui de nos berceaux de jardins anglais.

— En effet, répondit Max Mayburn, cette fleur ressemble au jasmin de notre pays ; mais l'espèce en est différente. Voilà aussi un bouton-d'or qui n'est pas celui de l'Irlande, des roses inédites, des pois de senteur inconnus, des mauves arborescentes, toute une nouvelle flore. Le docteur Solander, qui a découvert cette île et l'a nommée « Botany-Bay » (la Baie de la Botanique), avait compris la riche moisson que les amateurs de plantes pourraient faire dans ces parages. On ne se lasse pas, chers enfants, dans la promenade que nous faisons ainsi à travers ces déserts inconnus.

— Oui ; mais je regrette de trouver ici des mouches et des moustiques dont les piqûres sont loin d'être agréables, observa Hugues, dont le nez était cruellement pointillé.

— J'en conviens, dit Gérard. Bah ! il faut s'habituer à tout.

— Attention ! mes amis, » fit à ce moment Arthur en désignant, au milieu de l'espace où l'on avait coupé le grain, un énorme serpent jaune et brun qui s'avavançait doucement, par ondulations saccadées, à une distance de vingt mètres.

Les femmes avaient poussé un cri d'effroi, les hommes réprimaient un sentiment de crainte ; et l'on ne savait pas trop quel parti prendre. Gérard avait saisi un bâton, qu'il brandissait pour en casser l'épine dorsale de l'anaconda, lorsque Wilkins l'arrêta en disant :

« Restez donc tranquille. Cette espèce de serpent ne mord pas, mais elle broie un corps vivant comme le ferait une meule de moulin. Laissez faire le reptile, il ne songe pas à nous attaquer ; surveillons-le plutôt. »

Au moment où le convict parlait de la sorte, un joli animal au pelage gris foncé, que les voyageurs reconnurent aussitôt, sans en avoir jamais vu de pareil, sortit, en bondissant, du milieu de l'herbe ; et, au moment où les jeunes gens s'écriaient : « Un kangarou ! un kangarou ! » le hideux serpent s'élança, enveloppa dans ses replis le gracieux quadrupède, qu'il ne tarda pas à étouffer. C'était prévu.

« Maintenant il est à nous, s'écria Wilkins ; attaquons - le tous ensemble. »

Et tout aussitôt les jeunes gens, armés de bâtons, se jetèrent sur le serpent, le frappant à la tête à coups redoublés.

L'anaconda, cherchant à se défendre, lâcha sa proie ; mais au même instant les jeunes chasseurs l'attaquèrent à coups de couteaux, jusqu'à ce qu'il tombât sur le sol.

« Assurons-nous surtout de sa mort, dit le convict ; nous pourrons faire ensuite comme les noirs de ce pays, qui mangent du serpent en guise d'anguille. »

Une pareille « matelote » n'était point du goût des estomacs civilisés de nos voyageurs ; aussi abandonna-t-on le serpent à la voracité des animaux carnassiers, après avoir pris cependant le temps nécessaire pour l'examiner en détail.

Le boa en question avait vingt pieds de long ; il ressemblait plutôt à ses congénères africains qu'à ceux des grandes espèces d'Amérique. Max Mayburn eût bien désiré en garder la peau ; mais il y avait tant de paquets à porter, qu'il dut renoncer à cette idée.

« Emportons plutôt ce kangarou, qui est un délicieux gibier, observa le convict ; le train de derrière passe pour un mets excellent. »

Le kangarou étouffé par le boa était de la petite espèce, tout en ayant quatre pieds de long. Le reptile lui avait brisé les côtes, et, dans la poche que la gracieuse bête portait sous le ventre, il y avait un petit étouffé comme sa mère. Wilkins, lorsque la curiosité de tous eut été satisfaite, dépouilla le marsupial de son enveloppe poilue, qu'il étendit à l'aide de bâtons pour la faire sécher, dans l'intention d'en faire des bottes au besoin.

Avant de s'éloigner on fit rôtir la chair du kangarou, qui devait servir au souper ; puis chacun se mit en route dans la même direction que celle suivie la veille, s'avancant, sans alarmes, à travers un paysage enchanteur, peuplé d'oiseaux de toutes sortes, embelli par des fleurs multicolores : un vrai paradis terrestre, une nouvelle Arcadie.

La nuit, qui survient très-vite sous les tropiques, contraignit les voyageurs à s'arrêter au pied de collines à l'aspect sauvage, couvertes de broussailles et sises dans le voisinage d'une vaste forêt. De petits ruisseaux coulaient deci delà, une herbe drue poussait sous les arbres : ce qui prouvait que l'on était bien éloigné de la contrée aride du pays.

Le repos de la nuit fut troublé par des cris poussés par les indigènes, à une certaine distance toutefois. Afin de permettre à Max Mayburn et aux « dames » de reposer, il fut convenu qu'on ferait bonne garde. Wilkins fut d'avis que les deux « veilleurs » de nuit devaient parler très-haut, de façon à ce que les sauvages restassent éloignés ; car ils n'attaquent jamais une caravane qui se tient sur ses gardes.

« Ces moricauds-là vont nous suivre, monsieur Arthur, dit Wilkins au jeune homme resté en sentinelle avec lui : c'est leur façon d'agir. Ils espèrent pouvoir attaquer ceux qui ne s'y attendent pas, pour les voler et les assassiner ; j'ajouterai même pour les manger au besoin.

— Allons donc ! les habitants de l'Australie ne sont pas comme ceux de la Nouvelle-Zélande. C'est une erreur.

— Vous ne parleriez pas ainsi si je vous montrais un jour, le long de notre route, des os rongés qui n'ont jamais appartenu à la carcasse d'un kangarou ou d'un opossum. Vous savez bien que la chair humaine passe pour avoir meilleur goût que celle d'aucun gibier. En somme, je suis sûr de ce que j'avance ; et nous n'avons pas eu de chance en nous laissant voler un fusil par Black Peter.

— Qu'importe ! je ne m'en serais point servi contre ces malheureux, répliqua Arthur. Je ne me crois pas le droit de tirer sur un habitant de ce pays, comme je le ferais sur un kangarou.

— Il y a ceci de vrai, Monsieur, ajouta le convict : c'est qu'un kangarou est bon à manger, et qu'un indigène me semblerait indigeste. Dieu nous préserve de tomber dans les mains de ces païens-là, quoi que vous en disiez. Quant à moi, je me défendrais jusqu'à la mort contre les noirs et contre Black Peter, qui est peut-être avec eux.

— Qu'est-ce que ceci ? demanda le fils Mayburn. J'ai entendu du bruit.

— Cela n'a rien d'étonnant. Des cacatoès se sont envolés en poussant des cris de terreur : c'est qu'ils ont été réveillés par des gens qui marchaient sous les arbres où ils étaient au repos.

— Ils ont l'ouïe plus fine que la nôtre. Dans ce cas, que faut-il faire ?

— Prévenez tout le monde et surtout engagez-les à ne pas donner le moindre signe de terreur. Nous n'aurons pas de difficulté à nous débarrasser de ces maudits sauvages. »

Arthur s'empressa de réveiller son père et Marguerite, en leur recommandant de se tenir tranquilles ; quant aux autres jeunes gens, ils n'eurent pas plutôt entendu parler de la possibilité d'une attaque qu'ils furent debout et prêts à se défendre.

Tout à coup, à un signal convenu, ils se mirent à pousser des cris qui eussent réveillé des morts, et dont l'écho répercuta les sons. Un grand remue-ménage s'opéra aussitôt devant l'endroit où les voyageurs s'étaient établis pour la nuit, et à la clarté de la lune ils purent apercevoir une douzaine environ de corps noirs comme l'ébène qui se dressaient du milieu des buissons et se mettaient à fuir à travers la plaine.

« Nous sommes sauvés ! s'écria Hugues, pour cette fois du moins. M'est avis, cependant, que nous ne devons plus coucher ainsi au milieu des bois, car nous pourrions être surpris une fois ou l'autre. J'ai entrevu un certain nombre de grottes, pendant l'excursion que nous avons faite hier. Nous agirons donc sagement en nous établissant dans une de ces cavernes ; de cette façon, nous n'aurons plus qu'à en garder l'entrée.

— Ce que tu dis là, cher ami, est fort logique, répliqua Géraud. Mais comment ces gens-là, qui étaient armés de zagaies, n'ont-ils pas essayé de nous atteindre en nous en lançant quelques-unes ?

— Ils sont trop rusés pour agir de la sorte, objecta Wilkins. S'ils avaient pu nous surprendre pendant notre sommeil, c'eût été leur affaire, et nous eussions été massacrés sans pitié. A cette heure, ils continuent à nous épier : nous n'avons qu'à nous tenir sur nos gardes ; ils finiront par se lasser.

— Je voudrais pouvoir mettre une grande rivière entre eux et nous, ajouta Jack. J'ai trouvé hier de nombreuses plantes fibreuses, et si vous voulez m'aider tous, nous les couperons et les traînerons avec nous. Quand nous aurons trouvé la rivière, nous la traverserons sur un radeau que nous fabriquerons. »

CHAPITRE XIII

Fabrication de cordages. — La grotte aux peintures murales. — Ruth près des étangs. — Provisions pour la forteresse. — Blocus. — L'attaque et la défense. — Effusion de sang. — Resserrement du siège des sauvages. — Craintes de famine.

Max Mayburn éprouva une grande inquiétude jusqu'au moment où, l'aube ayant paru, il put se mettre en route avec tout son monde, car les buissons, selon lui, étaient un emplacement excellent pour leurs ennemis.

Tout en s'avancant, les jeunes gens trouvèrent des quantités de lianes textiles, dont les filaments avaient une vingtaine de pieds de long et pendaient aux arbres de tous les côtés. Ils en firent ample provision et s'éloignèrent en emportant ce fardeau, qui pouvait les tirer d'embarras.

Ils parvinrent ainsi devant une sorte de colonne, formée par un rocher très-élevé, plantée dans la terre, au milieu d'un espace ouvert où l'attaque des ennemis n'était point à craindre. On fit halte pour le déjeuner, qui se composa de grillades de kangarous. Le repas terminé, Jack attacha une extrémité de ses lianes filamenteuses à un arbre, et commença une corde qui atteignit bientôt une très - grande longueur. Ses camarades se livrèrent au même travail ; si bien que, lorsque vint le moment du départ, tous les jeunes gens se trouvèrent chargés à un tel point qu'ils pliaient sous le poids. Ils ne marchèrent pas moins courageusement, avec le désir d'employer, aussitôt que possible, ces cordes à l'ouvrage proposé par Jack.

Leur route les amena vers une chaîne de collines s'étendant de l'est à l'ouest, au pied de laquelle ils parvinrent avant la fin du jour.

On trouve toujours dans les gorges de ces montagnes de l'Australie des grottes où l'on peut se cacher. Les voyageurs ne tardèrent pas à rencontrer une de ces cavernes qui peuvent contenir vingt personnes au moins ; elle était parfaitement sèche, et un sable fin en couvrait le sol. Dès que le feu eut été allumé, les nouveaux venus découvrirent que déjà la grotte avait été habitée, car les parois en étaient couvertes de peintures sauvages, représentant des animaux et des hommes, coloriés et d'un aspect saisissant.

Ce fut avec un grand plaisir que les jeunes gens examinèrent les dessins figurant des kangarous, des opossums, des lézards de diverses grandeurs et des têtes d'homme colossales, dont les lignes ressemblaient fort à celles que tracent les enfants au début de leurs leçons.

« Je ne crois pas qu'il me fût possible de dessiner un kangarou aussi bien que celui-là, observa Gérald ; mais je pense que je rendrais mieux une tête d'homme. Regardez, miss Marguerite, en voilà une qui a les cheveux rouges et le nez vert.

— C'est drôle, mais très-instructif, répondit Max Mayburn, car cela prouve que ces sauvages ne sont pas si ignorants qu'on veut bien le dire. Je voudrais pouvoir établir des relations amicales avec quelques-uns des habitants, fit-il en s'adressant à Arthur.

— Cela serait possible s'ils venaient à nous ouvertement, d'une façon amicale, mon cher père, répondit-il ; mais, à les voir se glisser dans l'ombre et chercher à nous surprendre, nous devons penser que leurs intentions sont hostiles. Ne sommes - nous pas forcés, en ce moment, de songer à nous défendre contre leurs attaques ? Ne nous faut-il pas monter la garde de peur de surprise ? A ce sujet, je suis d'avis que nous ferons bien de nous barricader. »

Chacun approuva la motion d'Arthur, et l'orifice de la grotte fut bien vite protégé par une masse de pierres.

On procéda ensuite au souper, puis chacun se coucha, et l'on dormit avec plus de quiétude que la nuit précédente.

« Qui donc a renversé ces pierres ? demanda Wilkins en se levant d'un bond, aux premières lueurs du jour.

— Ce doit être Ruth, répliqua Jenny Wilson, qui, après avoir donné à manger à ses poules et tout arrangé comme si nous étions dans une maison, m'a dit qu'elle allait sortir pour chercher de l'eau. C'est une bonne travailleuse, monsieur Wilkins, mais elle a ses façons à elle.

— Drôles de façons, qui auraient pu donner accès dans notre chambre à coucher à une centaine de moricauds ! Je crois, mon cher Jack, que nous ferons bien d'aller à la recherche de votre sœur. »

Les voyageurs furent très-mécontents en apprenant la sortie extramatinale de Ruth ; mais ils se dirent qu'après tout elle ne devait pas être bien loin, car, devant la grotte, se trouvait une mare et des ruisseaux où l'eau coulait en abondance.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que l'on entendit des cris stridents au dehors. Chacun s'empara de l'arme qui lui tomba sous la main, et, parvenus devant l'orifice de la grotte, on put voir la jeune fille courant à perdre haleine du côté du campement, poursuivie par six indigènes, entièrement nus et armés de zagaies. Ces noirs allaient évidemment s'emparer de Ruth si l'on ne se portait pas aussitôt à son secours.

« Il faut crier à pleins poumons, s'écria Wilkins, et leur adresser une volée de flèches ; visez juste. Tous les coups doivent porter ; c'est indispensable, sinon nous sommes perdus. »

Les indigènes brandissaient leurs zagaies ; mais les voyageurs se mirent à pousser des hurlements et montrèrent leurs couteaux, dont les scintillements au soleil effrayèrent les premiers. Ceux-ci s'arrêtèrent et regardèrent en arrière, comme s'ils s'attendaient à voir leurs camarades arriver à leur secours. Il n'en était rien ; aussi, se voyant seuls, les sauvages lancèrent leurs armes et se sauvèrent au milieu des buissons.

Ruth était tombée de peur sur le sol, et quand Jack la releva, il s'aperçut qu'elle avait été blessée à l'épaule. Par bonheur, ce n'était qu'une égratignure ; la flèche avait été retenue par le vêtement et n'avait fait qu'effleurer la peau.

« Ils vont me manger ! criait-elle. Ils nous croqueront tous. Qu'est-ce que Jenny va dire ? ils m'ont pris ma calebasse pour porter de l'eau ! »

La malheureuse créature avait, en effet, dans un moment de terreur, laissé tomber cet ustensile de ménage, et c'était une perte réelle. Tandis que Gérald ramenait Ruth à la caverne, les autres jeunes gens se dirigèrent vers les mares et les ruisseaux, avec l'espoir de retrouver la gourde et dans l'intention de rapporter de l'eau.

Le récipient fut en effet retrouvé, et l'on se hâta de le remplir pour revenir bien vite au campement, où régnait une véritable panique.

« Je suis d'avis de nous éloigner rapidement d'ici, disait Max Mayburn.

— N'en faisons rien, répliqua Wilkins, qu'Arthur interrogeait du regard. Comment pouvons-nous fuir à travers la plaine, chargés comme nous le sommes ? Nous ne tarderions pas à voir à nos trousses une centaine de noirs, si ce n'est plus, dans le hideux costume que vous savez.

— Mais, mon pauvre garçon, si nous demeurons ici nous serons massacrés, observa le vieillard.

— N'ayez pas peur, cher père, répliqua Arthur. Wilkins me paraît être d'avis de rester ici et d'y soutenir un siège, jusqu'à ce que ces sauvages

soient fatigués de nous tenir en respect.

— Voilà qui est parfaitement dit, ajouta Wilkins ; nous en viendrons certainement à bout ; mais il faut s'occuper des provisions, afin de ne pas mourir de faim. Il s'agit de manger, voyez-vous, pour se défendre avec courage.

— N'oubliez pas l'eau, fit Marguerite, car si nous sommes assiégés pendant quelque temps, ce sera chose importante.

— Ne craignez rien, Mademoiselle, l'eau ne manquera pas. A vrai dire, j'aimerais mieux de la bière. Ah ! si nous avions un tonneau, nous pourrions le remplir avant que ces moricauds fussent de retour. Voyons ! Jenny, avant de songer à faire cuire notre déjeuner, donnez-nous tout ce que vous avez en fait de coquilles et de récipients à eau. »

La cuisinière vida le contenu de la gourde dans l'écaillé de tortue, et Wilkins s'en empara pour aller la remplir aux petites mares, où il fut suivi par tous les jeunes gens, qui portaient les coquillages que l'on devait employer au même usage. On songea également à se procurer des vivres. Les arbres étaient couverts d'oiseaux : on eût dit une volière. Rien n'eût été plus facile que d'en abattre un grand nombre à coups de flèches ; mais l'important était de se munir d'eau avant le retour de l'ennemi. Tout calcul fait, quand les récipients furent pleins, les jeunes gens calculèrent qu'ils en auraient à peine pour deux jours, et encore en la ménageant beaucoup.

A peine eurent-ils pu tuer une douzaine de faisans, que les coo-ee des indigènes se firent entendre de nouveau, toujours de plus en plus près. Ils se virent forcés à rejoindre la caverne pour se préparer à la défense.

Le premier soin des naufragés du Golden-Fairy fut de fortifier sérieusement l'orifice de la cavité à l'aide de grosses pierres. D'autre part, comme il était clairement démontré par les illustrations murales de la grotte qu'elle était connue des sauvages, il parut opportun aux assiégés de se livrer à des recherches sérieuses, afin de s'assurer s'il n'y avait pas d'autres issues par lesquelles les indigènes auraient pu pénétrer et les surprendre. L'examen prouva que les boyaux qui s'ouvraient deci delà n'aboutissaient pas au dehors. On trouvait, en différents endroits, des traces de feu, preuves du séjour qu'avaient fait en cet endroit des habitants prédécesseurs de la famille Mayburn ; mais, à part la petite provision de bois préparée la veille, rien ne pouvait servir à faire cuire les aliments.

« Nous ne sommes pas encore habitués à manger de la viande crue, dit Hugues à son frère ; aussi, monsieur le commandant Arthur, je suis d'avis

de faire une « sortie » pour nous procurer du bois.

— Soit ! répondit celui-ci ; mais, avant tout, il faut s'assurer, en regardant à travers les créneaux, que nous ne risquons rien en quittant nos fortifications.

— C'est convenu, riposta Hugues. Ah ! grand Dieu ! Gérard, regardez tous ces sauvages, là devant nous, tenant leurs zagaies dans la main gauche et prêts au combat. Arrière, Ruth ! petite folle ! n'as - tu pas déjà vu de près ces horribles figures ?

— Oh ! mademoiselle Marguerite, s'écria la jeune fille, ils vont venir vous dévorer. Ils se moquent bien des murs de pierres, ces païens-là ! Ce sont des fantômes noirs, des démons. Oh ! maître Mayburn, nous sommes perdus ! »

Les naufragés du Golden-Fairy, tout en faisant taire la malheureuse fille, examinèrent les sauvages qui se présentaient à leurs yeux. Ils étaient là par centaines, tout nus, le corps badigeonné de craie blanche avec laquelle ils avaient dessiné sur leur peau noire, les uns des figures fantastiques, ou bien les côtes d'un squelette. Ils sautaient, dansaient, gesticulaient, s'écartaient en criant comme des forcenés ; leur agilité était merveilleuse, et ils tenaient dans leurs mains des javelots, qu'ils se disposaient à lancer dès qu'un but humain se présenterait à leur vue.

Tous les prisonniers de la caverne éprouvèrent une sorte de terreur, et Jack, qui d'ordinaire était le premier à excuser les fautes de sa sœur, ne put s'empêcher de s'écrier :

« Oh ! Ruth ! c'est ta faute, si nous sommes ainsi cernés par ces noirs qui en veulent à nos vies.

— Hélas ! mon frère aimé, je n'ai pas cru mal faire en sortant chercher de l'eau. Lorsque j'ai aperçu le premier sauvage qui m'a poursuivie, je me suis mise à courir en criant pour vous prévenir. Tu sais le reste.

— Oui, certainement. Mais, après tout, mieux vaut encore avoir ses ennemis devant soi que derrière. Monsieur Arthur, laissez - moi leur décocher une flèche.

— N'en faites rien, répliqua celui-ci. Il faut épargner nos munitions, » et, d'autre part, je ne veux pas que nous soyons les agresseurs. Si nous possédions de la poudre et des balles, il suffirait de tirer quelques coups de feu pour les mettre en fuite ; mais je tiens particulièrement à ne pas tirer une seule pincée de poudre de notre petite provision. Voyons maintenant ce que font ces horribles coquins. »

Un sauvage d'une grande taille s'était hissé sur un bloc de rocher à trente mètres de la caverne, et, l'arc bandé, se disposait à lâcher la corde qui tenait la flèche. Ses doigts se détendirent, et le roseau pointu vint passer entre les têtes des prisonniers, rassemblés près de l'ouverture de la grotte, pour aller renverser une des coquilles pleines d'eau.

« Gredins ! misérables ! s'écria Jenny Wilson. Voyez, monsieur Mayburn, le malheur qu'ils viennent de commettre.

— Il n'y a pas autant de mal, ma brave femme, que s'ils avaient crevé l'œil de l'un de nous. Nous savons ce que ces sauvages peuvent faire ; c'est à nous de nous garer maintenant. »

Gérald ne put se contenir davantage ; et, prenant son arc, il lança une flèche, artistement barbelée, dans l'épaule du sauvage, qui, poussant un cri de douleur, dégringola du haut de son rocher.

Tous les compagnons de ce guerrier indigène l'entourèrent aussitôt, et quelques instants après, emporté par quelques noirs, il disparaissait dans la forêt, suivi de toute la bande.

Wilkins ne put retenir sa joie : il frappa sur l'épaule d'O'Brien en lui disant : « Bravo, mon garçon ! vous êtes diantrement adroit, et ces damnés chiens doivent savoir ce que nous pouvons faire. Si vous aviez manqué votre coup, c'en était fait de nous tous. Les sauvages s'apercevront que nous sommes à deux de jeu.

— Je ne puis vous approuver, Gérald, observa Max Mayburn. J'espère que le malheureux n'est pas grièvement blessé.

— Cependant, Monsieur, ajouta Wilkins, ces gens-là ont tiré sur nous avec l'intention de nous faire du mal ; aussi n'est-ce qu'un prêté rendu.

— Enfin ils sont partis ! Puissent-ils ne pas revenir ! répliqua Gérald. Ah ! si nous pouvions maintenant nous procurer du bois !

— Un moment, un moment, fit Arthur ; pas d'imprudence. Nous avons assez de combustible pour un jour, et nous ignorons à quelle distance nos ennemis ont pu fuir.

— Pas si loin que vous pourriez le croire, observa Wilkins. Derrière chaque arbre, chaque rocher, il doit y avoir une sentinelle noire. Il nous faut donc manger ce que nous avons, comme nous pourrons. Bientôt nos ennemis nous joueront un autre tour de leur façon. »

Ce qui fut dit fut fait, et la journée s'écoula de la sorte, les yeux au guet, à écouter les cris de signaux des sauvages, sans jamais les apercevoir. Jenny Wilson avait fait rôtir les faisans avec le bois qui se trouvait dans la

caverne, tandis que Marguerite remplissait un sac des plumes de ces oiseaux, afin que son père pût y reposer sa tête, malgré les protestations de ce dernier, qui prétendait n'avoir pas besoin de cette « douilletterie » et ne pas vouloir ajouter un autre bagage à celui dont ils étaient déjà chargés.

« C'est moi qui porterai ce sac-oreiller, répliqua Marguerite. J'espère que nous trouverons bientôt une rivière dont la navigation nous déchargera de tous nos fardeaux.

— Je préférerais, je l'avoue, fit Jenny Wilson, un véhicule traîné par des bœufs ; ceux de M. Deverell, entre autres, dans lesquels vous et M. Mayburn seriez transportés.

— Tandis que nous monterions à cheval, ajouta Hugues. Quoi que vous en disiez, cher père, sur la beauté de la nature dans ce pays, convenez qu'il y manque des animaux de charroi : des chameaux, des éléphants, des lamas, des vigognes, voire même des onagres, que l'on dompterait avec un peu de ténacité. Le seul quadrupède que nous ayons encore rencontré, c'est le kangarou. Je n'ai jamais ouï dire qu'un homme soit parvenu à se servir d'un de ces animaux pour monture.

— C'est que l'on n'a pas essayé probablement, riposta Gérauld. Ah ! si nous rencontrions quelque autruche pour la soumettre à nos volontés !

— Je ne pense pas, remarqua Max Mayburn, que l'émeu, qui est l'autruche de l'Australie, soit de taille suffisante pour porter des fardeaux et que son caractère le dispose à se soumettre à l'homme ; mais aurons-nous jamais la possibilité de rencontrer un de ces oiseaux géants ? »

En se promenant dans les différents boyaux de la caverne, les jeunes gens découvrirent une certaine quantité de bois mort, empilé dans une cavité supérieure. « Si les indigènes connaissaient cette ouverture qui aboutissait au rocher supérieur, se disaient-ils entre eux, ne pourraient-ils pas se glisser parmi nous ? » car il n'y avait pas à récuser l'évidence ; le fait était exact.

« Nous veillerons de ce côté-là, dit Hugues à ses amis. Jenny va être bien contente en voyant cette provision, qui suffirait à alimenter le foyer d'hiver d'une famille ; qui plus est, nous pourrions fabriquer des flèches à volonté. Allons, mettons-nous à l'œuvre : avec les arêtes des poissons que nous avons mises en réserve, nous aurons bientôt des armes excellentes. »

Marguerite vit avec plaisir les deux jeunes gens les plus turbulents de la bande s'occuper sérieusement ; mais son père protesta contre la fabrication de ces engins, dont les pointes, inutiles pour la chasse aux oiseaux et aux animaux, étaient destinées à blesser ou tuer des hommes.

Wilkins, lui, fabriquait une paire de souliers à l'aide de la peau de kangarou, tandis que Jack façonnait de la corde avec le reste de l'écorce textile.

La journée se passa sans la moindre alerte.

La nuit fut également très-calme, et l'aube parut sans que les sauvages eussent fait acte de présence. Cependant, avant midi, l'on aperçut tout à coup une troupe immense qui se rua devant l'entrée de la caverne, de façon à empêcher les assiégés de faire usage de leurs armes.

Les sauvages étaient armés de massues, à l'aide desquelles ils attaquèrent la muraille par trop primitive qui défendait l'entrée de la caverne. C'était là une tactique redoutable, et il fallait accumuler pierre sur pierre, pour remplacer celles que les noirs arrachaient. Mais les jeunes gens ne perdaient pas courage : les indigènes gagnaient du terrain ; il fallait donc agir sérieusement, et Wilkins se chargea de la riposte, en enfonçant jusqu'à la garde son coutelas dans la poitrine d'un sauvage qui avait passé la moitié du corps dans l'un des interstices du mur.

L'homme poussa un cri terrible et tomba au milieu de ses frères, qui l'entourèrent, examinèrent sa blessure et jetèrent leurs regards de tous côtés, sans pouvoir comprendre d'où avait pu partir le coup.

La plupart des noirs se mirent à fuir, poursuivis par une nuée de flèches que lancèrent les jeunes gens. Les autres indigènes demeurèrent près de leur frère, lui prodiguant des soins touchants et l'emportant loin de l'endroit où avait eu lieu sa chute. La blessure du nègre était mortelle.

Il va sans dire que les noirs qui portaient secours à leurs camarades furent respectés, et purent disparaître sans qu'il leur fût fait le moindre mal. Pendant tout le reste de la journée on n'entendit que les gémissements des femmes indigènes, qui s'éteignirent peu à peu dans l'éloignement, et tout redevint calme aux alentours de la caverne.

Quand le jour parut le lendemain matin, les assiégés furent d'avis que la forteresse dans laquelle ils se trouvaient n'était pas tenable, car la chaleur était intolérable et l'eau manquait.

« Il nous faut absolument renouveler notre provision, fit Arthur, sinon nous sommes perdus. Voyons ! trois d'entre nous vont se rendre à la source pour remplir nos récipients, tandis que nous ferons bonne garde et que nous protégerons leur entreprise. »

Hugues, Wilkins et Arthur s'emparèrent de la gourde et des coquilles. On laissa Jack et Gérald pour défendre l'entrée et veiller sur les femmes.

Arthur ne voulut pas emporter le fusil : ce fut Jack qui le garda, avec ordre de s'en servir à toute extrémité.

Lorsque le moment fut venu, les trois explorateurs, armés de flèches et d'arcs, emportant les vases à eau, sortirent avec précaution, tandis que Jack et O'Brien se tenaient près de l'ouverture qui avait été pratiquée pour leur livrer passage, avec ordre de boucher l'entrée, au cas où cela serait nécessaire.

Les trois amis arrivèrent sans être inquiétés jusqu'à la mare la plus proche et se jetèrent tout d'abord à genoux pour étancher la soif qui les dévorait. Puis ils remplirent tous les récipients qu'ils avaient apportés et se disposèrent à retourner à la caverne.

En ce moment-là un terrible coo-ee frappa leurs oreilles et leur prouva que leur tentative avait été découverte. Ce cri fut répété par les échos des montagnes et par les sauvages qui se tenaient en embuscade ; les jeunes gens couraient de toutes leurs forces. A un moment donné, une flèche siffla au oreilles de Wilkins. Les trois camarades posèrent par terre leurs réservoirs pleins d'eau et bandèrent leurs arcs. Ils se virent alors poursuivis par une douzaine de sauvages qui se tenaient à quarante pas derrière eux. Les flèches sillonnèrent l'espace, et l'on put s'apercevoir, à la confusion qui régna dans la troupe des noirs, que les coups avaient porté. Ce temps d'arrêt donna aux jeunes gens la facilité de reprendre leurs vases pleins d'eau et de parvenir à l'entrée de la caverne, avant que les sauvages eussent pu se rallier et les empêcher de passer derrière la barricade.

« Tirez ferme sur tous ces maudits ! Enfin nous voilà en sûreté. Il nous sera possible de tenir encore pendant deux ou trois jours.

— Nous serons réduits, en ce cas, à nous nourrir de pommes de terre et d'avoine verte, objecta Jenny, car il ne nous reste plus que six faisans, qui se décomposent par l'effet de la chaleur. Nous avons, il est vrai, des poules qui mangent plus qu'elles ne valent et qui seront excellentes rôties.

— J'espère que vous ne ferez pas cela, s'écria Ruth. Voyez donc ! elles ont pondu six œufs : cela vaut bien la peine qu'on nourrisse ces pauvres bêtes. Oh ! mademoiselle Marguerite, ne permettez pas qu'on tue mes poules ! »

Miss Mayburn accorda grâce entière aux volailles de Ruth, car elle fit observer que la valeur édible des œufs répondait à celle de l'avoine picorée par elles.

« Jenny, dit-elle à la cuisinière, ayez confiance en Dieu, qui nous fournira notre pain de tous les jours. »

CHAPITRE XIV

Recherches dans la caverne. — Le bosquet enchanté. — Un passage difficile pour conquérir la liberté. — Préparatifs de fuite. — Usage du fusil. — Un cas de conscience. — Le départ. — Voyage à travers les fondrières. — La rivière. — Fabrication d'une hache. — Une plante nouvelle.

Après avoir dîné avec la plus stricte sobriété, et après s'être assurés que les sauvages s'étaient pour le moment retirés dans les bois, les prisonniers de la caverne reprirent leurs occupations. Hugues et Gérard, ne pouvant rester en place, se mirent à fureter, deci, delà, dans les méandres de boyaux qui s'ouvraient de toutes parts, le long des parois de la caverne. C'est ainsi qu'ils se risquèrent le long d'une fissure aboutissant à une double muraille, tapissée, comme un bosquet enchanté, de lianes fleuries au milieu desquelles chantaient des oiseaux invisibles.

« Quelle admirable découverte ! dit Hugues à Gérard. Il s'agit maintenant de trouver en quel endroit aboutit ce passage. »

Un bloc de pierre, tombé du haut de la montagne, terminait ce bosquet enchanté. Mais il était haut d'environ deux mètres, et pour parvenir à son sommet nos deux explorateurs amoncelèrent des pierres en forme d'escalier, au moyen duquel ils se hissèrent sur la pointe. Un coup d'œil jeté sur ce qui les entourait leur fit apercevoir un chaos de roches superposées, enchevêtrées dans des massifs de verdure.

Les jeunes gens ne purent résister à la tentation de humer l'air extérieur, et ils s'avancèrent sans difficulté à travers les bosquets touffus.

« Faisons en sorte de retrouver l'entrée de ce labyrinthe, dit Hugues à Gérard. Mais comment faire ? Ah ! j'y suis. Voici de la craie, la même sans doute que celle dont les sauvages se barbouillent le corps ; ramassons-en pour marquer le chemin. »

En effet, à l'aide de cette terre blanche, O'Brien et son ami tracèrent une croix à l'issue du bosquet enchanté. C'était le point de départ.

« Il sera impossible de se perdre, dit Hugues. Nous voici en face du midi, et si nous pouvons découvrir la route qui aboutit hors de la forêt, il nous

sera facile de continuer notre route. En avant ! »

Ce n'était pas chose facile que de suivre directement les méandres de ce désert broussailleux, émaillé de temps à autre de champs de gazon et sillonné par des ruisseaux le long desquels s'élevaient de grands arbres : eucalyptus, noyers muscades, et acacias couverts d'une multitude de fleurs dorées. Toutes ces essences croissaient entre les roches et offraient aux yeux un spectacle grandiose.

Les jeunes explorateurs ne négligèrent pas de tracer sur les arbres et les roches de grandes marques qui, pareilles au fil d'Ariane ou aux cailloux du Petit - Poucet, devaient les aider à revenir sur leurs pas. Mais à chaque instant ils s'arrêtaient pour admirer des oiseaux s'élançant hors de leurs nids, comme pour protester contre la présence de ces étrangers envahisseurs.

« Ne ferions-nous pas bien, dit enfin Hugues à Gérard, de nous approvisionner de gibier et d'œufs pour pouvoir tenir pendant une semaine dans notre forteresse ?

— Cela me paraît inutile, répliqua Hugues, puisque nous ne pouvons pas conserver nos vivres, en raison de la chaleur. Qu'il nous suffise d'apporter quelques spécimens de ces oiseaux à mon père et à ma sœur, pour prouver la vérité de notre découverte. Ce dont il s'agit, c'est de trouver l'endroit où aboutit ce défilé, qui nous conduira peut-être à la liberté.

— Le chemin en est difficile de toutes façons, fit Gérard, mais continuons. »

En effet, les deux amis se glissèrent sous les buissons, sautèrent de roche en roche, traversèrent quelques ruisseaux, pendant une heure environ, jusqu'au moment où Hugues dit à son ami qu'à son avis ils feraient bien de retourner, de peur d'alarmer leurs parents et amis.

« Mais qu'entends-je ? dit alors O'Brien ; on dirait le bruit d'un cours d'eau. »

Et voilà les deux jeunes gens qui s'aventurèrent encore au milieu de mille difficultés de terrains, et parvinrent enfin sur la rive d'un fleuve resserré entre des montagnes et se dirigeant vers l'ouest. Le lit du courant d'eau avait environ quarante mètres de large ; mais il était tellement encaissé qu'il semblait impossible de le traverser. Des massifs de bambous croissaient sur les bords ; mais, en regardant plus loin, les jeunes gens s'aperçurent que le pays était très-découvert.

« Plût à Dieu que nous pussions traverser ce fleuve ! dit Gérald ; nous  chapperions ainsi à ces méchants sauvages, qui probablement n'ont pas de canots. Nous conduirons Jack en cet endroit, et il pourra fabriquer une embarcation qui nous donnera les moyens de fuir ces lieux inhospitaliers et cette peuplade de démons. Nous allons lui porter un morceau d'écorce comme preuve de la possibilité de l'essai que nous lui proposons. »

Tout en parlant ainsi, les jeunes gens coupèrent une grande lanière d'eucalyptus, qu'ils roulèrent de façon à en faire un vaste cornet, au milieu duquel ils placèrent quatre faisans et une certaine quantité d'œufs. Cette récolte se fit pendant qu'ils retournaient sur leurs pas, en suivant les traces blanches faites avec la craie ; si bien que Hugues et O'Brien parvinrent bientôt devant la croix qu'ils avaient tracée au sortir du « bosquet enchanté ».

Quelques minutes après, ils rentraient dans la caverne et se montraient aux yeux de ceux qui y étaient restés.

« Nous sommes allés en maraude, dit Gérald en tirant les faisans de son cornet d'écorce. Que penses-tu de notre chasse, général Arthur ?

— Je crois que vous avez commis une grande imprudence, mon frère et toi, répondit l'aîné des Mayburn ; mais je devine que vous avez trouvé quelque issue cachée hors de cette caverne. Toutefois, comment vous êtes-vous risqués ainsi pour le plaisir de nous rapporter ces quatre faisans ?

— Oh ! nous avons fait une découverte très-importante, observa Hugues, et je suis certain que ni notre père ni Marguerite ne nous bl meront lorsqu'ils auront jugé par eux-mêmes de la beauté et de la sûreté du lieu d'où nous venons. »

Et les deux jeunes gens se mirent à raconter leur voyage aventureux hors de la caverne assiégée, bénis par leurs auditeurs, qui retrouvaient l'espoir de fuir loin de ces lieux sombres, où la faim et la soif les eussent, un jour ou l'autre, livrés aux sauvages.

« Qui nous empêche de partir tout de suite ? observa Max Mayburn.

— C'est impossible, mon père, répliqua Arthur. Il nous faut d'abord trouver les moyens de traverser le fleuve, et, d'autre part, la journée est trop avancée pour que nous puissions quitter la caverne avant la nuit. En dernier lieu, il faut que les sauvages restent persuadés que notre intention est de leur résister dans cette caverne.

— N'importe, monsieur Hugues, dit alors Jack ; si vous n'êtes pas trop fatigué, vous m'obligeriez fort en me montrant le « bosquet enchanté » :

Wilkins viendra avec nous, afin de m'aider à porter mes cordes. »

Le convict ne se le fit pas dire deux fois : il prit un rouleau des câbles fabriqués par Jack, et suivit O'Brien et le jeune Mayburn, qui accompagnaient l'habile ouvrier, l'industriel compagnon.

Ce que les deux amis leur montrèrent les combla de joie ; ils ne pouvaient en croire leurs yeux.

« Ah ! fit alors le convict, foin des oiseaux et des œufs ! Que ne pouvons-nous mettre à bas un de ces kangarous ! Vive le ciel bleu ! j'apprécie cela, moi qui sais ce que c'est qu'une prison. Dieu me préserve d'y revenir !

— Quels beaux arbres ! s'écria Jack. Hélas ! il ne nous manque que des outils. Morbleu ! si j'avais la hache que brandissait hier dans ses mains un de ces méchants sauvages ! Il m'a semblé qu'elle était fabriquée avec une sorte de pierre dure : plaise au Ciel que nous trouvions un morceau de cette espèce de caillou dur !

— Vous oubliez, mon cher Jack, fit Wilkins, que nous ne pouvons point songer à abattre des arbres, entourés comme nous le sommes par des ennemis. Faisons plutôt une embarcation avec de l'écorce.

— En effet, répondit Jack. Écorcer un arbre peut se faire sans bruit : aidez-moi, et je ferai une sorte de bac pour traverser le fleuve. »

L'arbre fut dépouillé de son enveloppe extérieure, et on se hâta de cacher cette écorce dans les buissons, pour rentrer à la caverne. L'ombre descendait, et en s'attardant un peu il eût été à craindre que l'on n'aperçût plus les traces blanches et la croix qui les terminait.

Ils arrivèrent enfin.

« Allons, ma bonne Jenny, s'écria Gérald en rentrant dans la caverne et en dansant devant elle, préparez les paquets ; toi, Ruth, remets tes poules dans leur panier, afin d'être prête au bon moment. Dès le lever du soleil, quand je me mettrai à siffler, vous m'entendrez vous dire : En avant, marche !

— Nous agirons sagement, à mon avis, dit Arthur, en faisant une fausse sortie, pour laisser croire à nos ennemis que nous tenons toujours et que nous les bravons.

— Excellente idée, monsieur Arthur ! s'écria Wilkins. Nous leur fournirons une volée de flèches pour leur faire nos adieux. »

Le lendemain matin, quand tout était prêt pour quitter la caverne, après l'absorption d'un repas substantiel, Ruth, s'étant avancée du côté de la

muraille qui barricadait l'entrée de la caverne, recula avec terreur et annonça aux assiégés que les hideux sauvages étaient toujours là.

Chacun se précipita du côté des meurtrières, et on put voir alors les indigènes qui avaient apporté d'énormes brassées de bois sec devant la caverne, et avaient allumé un feu avec l'intention apparente de s'établir en cet endroit pour monter la garde. Mais les coquins se tenaient sur leurs gardes, et ils avaient eu la précaution de se placer sur le côté, de façon à ne pas être atteints par les flèches des assiégés. Cette surveillance était réellement vexatoire.

« Allons ! dit alors Wilkins, il va falloir « brûler un peu de poudre aux moineaux » pour empêcher ces jolis « blondins » de nous épier et de parvenir, peu à peu, à se glisser au milieu de nous. Voyez là-bas ce moricaud peint en rouge qui frappe le sol avec sa hache : c'est celui qui a eu l'intention de m'atteindre avec sa flèche, dont j'ai senti le sifflement à mon oreille gauche. Voyons, monsieur Arthur, laissez-moi faire. Je ne veux pas le tuer, mais je compte lui faire une peur épouvantable. »

Arthur, nous l'avons dit, redoutait fort de tirer inutilement un coup de feu ; mais l'arrogance du sauvage et les chocs qu'il donnait à la muraille de pierre lui prouvèrent qu'il fallait en finir. Comme Wilkins lui promit de ne point blesser mortellement ce redoutable champion, l'aîné des Mayburn chargea le fusil et le remit aux mains du convict, qu'il savait être un très habile tireur.

Wilkins choisit attentivement son but, et attendit le moment favorable pour tirer. Le sauvage levait sa hache pour abattre une pierre, lorsque la balle le frappa à l'épaule. Un cri de douleur répondit à la détonation, et le blessé tomba la face contre la terre. Tout aussitôt la troupe qui l'entourait se prit à fuir du côté des bois : deux indigènes seulement s'empressèrent de relever leur compagnon, qu'ils emportèrent en poussant d'affreux gémissements.

« Nous voilà débarrassés pour quelque temps de ces messieurs, fit Wilkins. Allons ! mettons-nous en route.

— Je voudrais bien m'emparer de la hache, dit alors Jack. Je ne crois pas, monsieur Arthur, que vous trouviez quelque objection à cela.

— Ni moi non plus, s'écria Gérald : les dépouilles du vaincu appartiennent au vainqueur. »

Max Mayburn, avec cette bonhomie qui était son partage, fit bien quelques objections, qui ne furent point prises en considération par ses

autres compagnons ; mais Arthur déclara qu'il ne fallait rien prendre aux sauvages, et Jack dut se résigner.

Sans perdre plus de temps, tous les assiégés, chargés de leurs paquets, quittèrent la caverne, précédés par les deux pionniers de la découverte. Ils arrivèrent enfin, à leur grande joie, en plein air, sous le « berceau enchanté », et sortirent ensuite au milieu de la ravine aboutissant au fleuve.

Max Mayburn était aux anges de se trouver ainsi délivré, de pouvoir admirer encore cette étrange végétation de l'Australie, ces oiseaux multicolores qu'il eût voulu tous emporter avec lui. Mais il fallait user de prudence, et ordre fut donné de ne point parler et d'éviter de faire rouler des pierres, de peur du bruit. C'est de cette façon que l'on parvint sur le bord de la rivière.

Jack retrouva facilement les lanières d'écorce coupées la veille par ses amis et lui : il façonna, avec ces débris et les cordes fabriquées à l'avance, une sorte de radeau auquel il ajouta deux rames également faites de morceaux d'écorce adaptés à des tiges de bambou.

« Allons ! monsieur Hugues, fit-il alors, venez avec moi faire l'essai de cette embarcation. Prenez un des bouts de la corde, et quand nous aurons passé de l'autre côté nous fixerons l'autre extrémité du câble : si bien que par un va-et-vient tout le monde se trouvera transporté sur la rive opposée. »

Hugues, enchanté d'être choisi pour passer le premier, descendit sur la fragile embarcation, et, avec le concours de Jack, se hasarda sur le courant du fleuve. Les deux hardis navigateurs ne tardèrent pas à atteindre l'autre rive. Ils se glissèrent au milieu des roseaux, parvinrent sans peine à fixer solidement la corde à un arbre. A l'aide d'un second câble qui passait dans un anneau formé de branches d'arbres, le radeau-bac put revenir près des autres voyageurs. Marguerite prit place à son tour, et arriva sans encombre vers son frère et leur ami Jack. L'un après l'autre les naufragés du Golden - Fairy risquèrent la même entreprise, et réussirent à débarquer sains et saufs. Seulement le dernier, ce fut Wilkins, coupa la corde qui retenait le bac du côté du départ, et fut halé doucement près de ses camarades d'aventures.

Cela fait, on laissa le radeau-bac s'en aller à la dérive, tandis que l'on se frayait un passage à travers les joncs et les bambous qui obstruaient les bords du courant d'eau.

En parvenant sur le point culminant de la berge, les voyageurs aperçurent devant eux une plaine verdoyante, qui s'étendait aussi loin que les yeux

pouvaient s'égarer à l'horizon.

« Dieu soit loué ! s'écria Gerald O'Brien en sautant de joie, me voici revenu sur le sol de la « verte Érin », ma patrie, la vieille Hibernie. Nous n'avons plus à craindre de mourir de la pépie : l'eau coule partout ; je la sens clapoter sous la semelle de mes bottes.

— Parbleu ! nous sommes dans un marécage, dit Wilkins, et il nous serait impossible de courir si nous le voulions. Il nous faudra faire attention pour ne pas enfoncer. Allons ! la main aux dames. »

Jenny Wilson, à qui le convict adressait ces paroles polies, n'était pas accoutumée à sauter ; cependant, tout en obéissant aux mouvements indiqués par Wilkins et en faisant appel à ses souvenirs de jeunesse, elle parvint à franchir d'un endroit sec à l'autre tout l'espace occupé par le marécage. A chaque instant les voyageurs effarouchaient de nombreuses volées d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels de superbes grues au plumage admirable, que Max Mayburn suivait dans l'espace. D'autre part, le passage des naufragés soulevait des myriades d'insectes dont les piqures étaient fort désagréables : mais l'espoir de conquérir la liberté faisait oublier ces inconvénients.

En effet, toute la journée fut employée à franchir cette fondrière, et le soleil descendait derrière l'horizon lorsque les voyageurs parvinrent sur la lisière, devant un arbre aux feuilles larges et semblables à celles du noyer, essence très-rare en Australie.

Les jeunes gens se mirent alors en chasse, et rapportèrent des canards sauvages pour le repas du soir. Max Mayburn et tous ceux qui l'entouraient adressèrent à Dieu des actions de grâces, et chacun chercha ensuite dans le repos l'oubli et la réparation de ses fatigues.

Le lendemain, dès le matin, on se remit en marche, en s'appuyant sur des bâtons que les jeunes gens avaient coupés pour chacun, et on eût pu les prendre pour des pèlerins se rendant à quelque chapelle lointaine.

Il leur fallut encore traverser des marécages ; mais, grâce à leur appui, ils purent franchir ces obstacles le cœur gai et sans trop de fatigues.

Très-souvent les jeunes chasseurs voyaient des kangarous bondir devant eux, des opossums s'élancer dans les branches des arbres, et bonne envie leur prenait de les poursuivre.

« A quoi bon ? disait Arthur : ne sommes-nous pas assez chargés ? Il nous serait impossible de porter autre chose sur nos épaules. Prenez patience jusqu'au moment où nous arriverons à l'endroit où nous ferons halte. Il y a

tant de gibier dans ce pays-ci, que nous trouverons aussitôt à nous approvisionner. Mais, attention ! nous nous éloignons des montagnes, et nous enfonçons de plus en plus au milieu des marécages. Mon avis est de nous porter à l'ouest, et de tenter l'ascension du sol élevé avant de nous arrêter pour passer la nuit. »

Ce n'était pas chose facile que de gravir ces montagnes, couvertes de broussailles, par une chaleur étouffante ; mais, quand nos voyageurs atteignirent le sommet, ils furent récompensés de leur peine par la vue d'une ravissante vallée dont le niveau était plus bas que celui du pays qu'ils avaient parcouru, mais qui était couverte de monticules verdoyants, d'arbres géants sous lesquels poussait un gazon épais, émaillé de fleurs de toutes couleurs dont les parfums pénétrants embaumaient l'atmosphère.

Des perroquets au plumage chatoyant se jouaient au milieu des arbres, faisant entendre des cris rauques interrompus quelquefois par des sons mélodieux provenant d'un oiseau inconnu ; des ruisseaux sans nombre sillonnaient de toutes parts cette plaine qui rappelait le paradis, et à l'extrémité de laquelle Arthur aperçut un grand courant d'eau.

« Il nous faudra traverser encore ce fleuve, observa Hugues : ainsi, mon cher Jack, vous aurez à nous construire encore quelque embarcation.

— Pourquoi, ajouta Max Mayburn, ne nous établirions - nous pas au milieu de ce vallon, image du paradis terrestre ? Nous élèverions une hutte suffisante pour nous abriter, et nous vivrions ici dans la joie et l'abondance. Qu'en dis-tu, Marguerite ?

— Je crois, mon père, fit celle-ci, que notre existence serait oisive et sans aucun but.

— Vous oubliez, Monsieur, continua Wilkins, que les sauvages ne tarderaient pas à nous découvrir et à nous faire un mauvais parti.

— Sans compter, ajouta Jenny Wilson, que nous n'aurions pas la possibilité de nous vêtir convenablement quand les habits déchirés que nous portons seraient complètement usés.

— Allons ! cher père, les votes sont contre votre motion, observa Arthur. Moi aussi je pense que les sauvages connaissent le pays où nous sommes, et qu'un jour ou l'autre ils nous surprendraient traîtreusement, comme ils ont voulu le faire.

— J'ai tort, et j'en conviens, fit Max Mayburn.

— Voilà ce que nous allons faire, continua Arthur : nous parcourrons la vallée en nous avançant du côté du grand fleuve, là-bas ; quand nous

l'aurons traversé, nous saurons du moins que nous avons laissé nos ennemis sur ce bord, et nous garderons l'espérance de ne plus rencontrer de sauvages sur l'autre rive. »

En effet, le voyage continua à travers un pays accidenté de montagnes, de ruisseaux, de forêts. Du haut d'un pic élevé, nos explorateurs aperçurent un large courant d'eau qui leur parut ne pouvoir être franchi autrement que dans une sérieuse embarcation.

« Nous ferons bien d'aller en avant pour reconnaître le territoire, observa Hugues.

— Et bien vous agirez, ajouta Wilkins. Attention, seulement ; vous allez trouver d'énormes poissons, des limaces, des serpents et toutes sortes de reptiles. Oh ! ne tremblez pas ainsi, mistress Wilson. Moi qui vous parle j'ai trépigé sur toutes ces vermines-là, et elles ne m'ont pas dévoré. Mais que vois-je ? un « rond noir » devant nous ! »

Le « rond noir » désigné par Wilkins était un espace en cercle, au milieu duquel on avait allumé du feu peu de temps auparavant. Au milieu de ce campement se trouvaient des flèches à moitié finies, armées de pierres pointues, dont la provision était amoncelée en tas ; il y avait, en outre, une hache de pierre non montée.

« Je ne m'approprierai pas cette arme, fit Jack à Arthur ; mais, quant à cette pierre informe, elle appartient à tout le monde, et je vais, à l'aide de ce silex, façonner un instrument pareil à celui que j'ai là sous les yeux. »

Il va sans dire que Jack réussit à imiter le modèle ; Hugues avait coupé une branche d'arbre pour façonner le manche, et Gérard recueillait de la gomme d'un eucalyptus. De cette façon, Jack put se faire une hache très-solide, et il eut l'envie d'en fabriquer une seconde, tandis que tous les voyageurs le regardaient travailler en se reposant.

Max Mayburn ne se sentait pas à l'aise dans cet endroit fréquenté par les sauvages. On se remit donc en marche, et l'on parcourut la route aboutissant au fleuve, en traversant un territoire couvert de belles herbes et d'avoines sauvages en pleine maturité, dont on fit ample provision.

Il fallut ensuite traverser un second marécage, qui avait été inondé à l'époque des pluies, et sur lequel avait poussé une forêt de mangliers, dans les feuilles desquels les moustiques bourdonnaient sourdement. Le passage de ces « paluds » fut assez difficile pour arriver jusque sur les bords du fleuve, qui avait environ trois cents mètres de large et s'écoulait dans la direction de l'ouest. On ne pouvait pas songer à traverser le courant d'eau à

gué ; et comme, de l'autre côté, de grandes montagnes empêchaient la vue de s'étendre au loin, on devait recourir à des canots pour aller en avant.

« Nous n'avons pas d'embarcation sous la main, remarqua Arthur ; je propose donc de descendre le courant pendant un ou deux jours ; tout en marchant, nous recueillerons des matériaux pour fabriquer un bateau. »

Les jeunes gens se prêtaient à tout ce qui pouvait être utile ; aussi se mirent-ils à chercher de tous les côtés pour trouver des arbres d'essences nouvelles : chênes, ormeaux, cèdres, bois, ou tout au moins leurs équivalents dans la faune australienne. Max Mayburn indiqua à ses enfants le xanthorrhea arborea, dont le tronc, haut de dix à douze pieds et large de deux mètres environ, était couronné par un massif de palmes d'une forme très-gracieuse.

Wilkins désigna à la curiosité des voyageurs la plante à thé, que les colons d'Australie emploient au lieu et place de l'herbe chinoise. Jenny, qui en fit une infusion, déclara qu'elle trouvait cette boisson excellente, mais qu'elle serait encore meilleure si l'on avait du sucre et du lait.

Max Mayburn ajouta que cette plante devait être de l'espèce de celles qui sont très-utiles dans la thérapeutique, car elle avait indubitablement une propriété bienfaisante pour le corps humain, et produisait, par l'ébullition, une boisson salubre et agréable.

« Je suis d'avis, ma chère Jenny, dit-il à la vieille servante, qu'il est inutile de faire une trop grande provision de ce thé d'Australie, car, vous le voyez, la plante pousse partout, et nous avons déjà trop de choses à porter par cette chaleur accablante de la saison d'été. »

CHAPITRE XV

Escarmouche avec les indigènes. — Les héros blessés. — Le champ de bataille. — La veuve du noir. — Wilkins sert d'interprète. — Deux voyageurs de plus. — Continuation du voyage.

« Quand prendrons - nous notre repas ? demanda Hugues. Je meurs de faim et je mangerais volontiers un de ces cacatoès, fût-il à moitié cuit. D'ailleurs, Marguerite me semble avoir besoin de repos.

— Un peu de courage ! tâchons de gagner une de ces vertes montagnes : nous trouverons là, sans doute, quelque grotte pour nous réfugier ; et, tout en marchant, nous récolterons des œufs pour souper. »

Arthur avait sagement parlé ; la récolte dans les nids fut copieuse ; on tua même quelques oiseaux, et l'on découvrit une grotte assez spacieuse pour servir de logement, de cuisine et de forteresse contre toute attaque ennemie.

Tandis que les voyageurs devisaient ensemble, en prenant leur repas, un coo - ee éloigné vint leur apprendre que les sauvages ne les avaient pas perdus de vue. Ils se hâtèrent d'éteindre leur feu et se retirèrent dans le fond de la caverne, convaincus de pouvoir ainsi échapper à la découverte des indigènes.

Dès que le jour parut, Jack se mit au travail de la construction des canots, travail que le voisinage des noirs rendait urgent. Hugues et Gérard, qu'il réveilla, s'empressèrent de l'aider, et pendant ce temps-là Arthur se dirigeait vers le fleuve, afin de trouver un endroit favorable pour le traverser.

Il lui parut impossible d'aborder de l'autre côté, car les rives se trouvaient de niveau avec les hautes palissades de roches perpendiculaires. Le courageux chef de la petite troupe remonta alors le fleuve, sans mieux rencontrer ce qu'il cherchait. Il revint donc au campement afin de hâter l'heure du déjeuner et d'emmener tout son monde en amont du fleuve, de façon à découvrir le passage souhaité. Le repas achevé, chacun reprit son fardeau, et l'on n'oublia pas non plus l'ébauche du canot, qui devait être terminée lorsque le moment opportun serait venu.

Déjà les voyageurs avaient franchi deux milles, lorsque Marguerite montra à son frère un sentier ouvert à travers les mangliers et aboutissant au fleuve, où l'on devait trouver un passage plus facile, et peut-être une place pour s'embarquer et arriver sain et sauf sur l'autre berge.

« Traversons vite le marais, dit Arthur à sa sœur, pour parvenir à cet endroit ; nous calmerons ainsi les inquiétudes paternelles, qui influent sur mon énergie. »

Arrivé sur le bord du fleuve, Arthur fut en quelque sorte mis en défiance à l'aspect de l'entourage touffu de cette partie du territoire australien.

« Marguerite, dit-il alors à sa sœur, tu trouveras, avec mon père et les autres, un excellent refuge sous ces mangliers recouverts de lianes ombragées. Mon désir est que tu restes en cet endroit, tandis que nous, les jeunes, nous irons en reconnaissance. »

Marguerite sentit son cœur gros, en voyant son frère prêt à mettre ce projet à exécution.

« Surtout, dit-il encore, empêchez Ruth de bouger, de pousser le moindre cri, un soupir même, quoi qu'elle voie, quoi qu'il arrive. Bonne espérance et au revoir ! »

Sur l'ordre d'Arthur, les jeunes gens se mirent en marche. Parvenus à l'issue du sentier, ils aperçurent des arbres brûlés et un certain espace défriché.

Avant qu'ils eussent eu le temps d'examiner la position et de décider s'il fallait se retirer ou avancer, deux indigènes se montrèrent à eux venant du côté du fleuve ; mais à peine eurent-ils vu les visages blancs, qu'ils s'enfuirent en rebroussant chemin.

« Préparons - nous à repousser une attaque, observa Arthur ; mais auparavant abordons les noirs avec des témoignages d'amitié. Nous allons nous placer tous sur une même ligne et prendre des airs fanfarons, des façons de matamores. »

Des cris aigus se firent bientôt entendre, et tout à coup nos jeunes gens virent devant eux une troupe d'indigènes armés d'arcs, de flèches et de casse - têtes. Ils paraissaient très - irrités, quoique leur corps ne fût pas peint comme il l'est quand les sauvages vont en guerre.

Arthur, ayant coupé une branche verte, leur adressa des signes amicaux et continua à s'avancer, suivi de ses amis. Pendant quelques minutes les noirs parurent stupéfaits de tant d'audace ; mais tout à coup ils hurlèrent de nouveau et brandirent leurs armes comme pour s'en servir.

Les « visages blancs » ne se laissèrent pas décourager dans leurs intentions pacifiques ; ils avancèrent encore jusqu'au moment où une flèche vint blesser Wilkins à l'épaule.

Le convict s'élança alors en poussant un terrible blasphème ; brandissant une massue qu'il tenait à la main, il atteignit à la tête le sauvage qui l'avait blessé et l'étendit mort sur place.

Les indigènes, criant toujours à pleins poumons, lancèrent une grêle de flèches : deux d'entre eux saisirent Wilkins par les bras ; mais celui-ci parvint à les repousser comme il l'eût pu faire de deux enfants, tandis que les jeunes voyageurs, ses camarades de danger, ripostaient aux attaques des noirs par une volée de flèches bien dirigées.

A ce moment-là, Wilkins, qui était rentré dans les rangs, s'écria : « Le fusil, le fusil, vous dis-je, ou nous sommes perdus ! »

Il n'y avait pas à hésiter un seul moment ; Arthur déchargea un des canons de son arme, de façon à ce que le coup passât par-dessus la tête des assaillants ; mais au même instant un sauvage, sautant, suivant l'usage, reçut en pleine tête la balle de plomb, et tomba mort dans les bras de ses compagnons, qui l'emportèrent en poussant des cris terribles ; et les autres sauvages se dispersèrent, sans oublier le cadavre de leur ami atteint par la massue de Wilkins.

Les vainqueurs suivirent des yeux les indigènes, qui, se frayant un passage à travers les mangliers, en amont de la rivière, s'enfuirent vers les montagnes dans la direction du nord, convaincus, sans doute, que là seulement ils se trouveraient en sûreté.

Arthur s'aperçut alors que Wilkins avait toujours la flèche dans la plaie et que le sang en découlait ; Hugues avait eu la main assez sérieusement écorchée par un des projectiles des sauvages, et Gérard arrachait de son chapeau de joncs, tressé par Marguerite, une nuée de flèches qui avait arraché son couvre-chef de dessus sa tête, sans le blesser pourtant en aucune façon.

« Marguerite sera fière de son œuvre, quand elle saura que son « casque » m'a si bien préservé des coups de nos ennemis.

— Ce n'est heureusement qu'une égratignure, » observa Wilkins, qui retirait la flèche de sa blessure.

Mais, au même instant, le sang jaillit avec tant de force, qu'Arthur crut opportun de renvoyer Hugues et Gérard pour accompagner le blessé jusqu'à Marguerite, afin qu'elle le pansât sérieusement.

Pendant ce temps-là, Arthur, avec l'aide de Jack, examina attentivement le champ de bataille. Le sol était couvert de casse-têtes, de zagaies, de flèches et d'arcs, d'amas d'avoine coupée, de coquilles, de moules d'eau douce et d'os de poissons. Il y avait aussi de grands morceaux d'écorces remplis de mousse qui devaient servir de lit.

Jack compris à l'instant le profit qu'il pourrait faire de ces dépouilles, et il demanda à Arthur s'il pouvait s'en emparer pour la construction de ses canots.

« Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le fils aîné des Mayburn. Mais pouvons-nous traverser bientôt ? Il me semble que, de l'autre côté, la place est excellente pour aborder.

— Je vais me hâter de fabriquer les embarcations, répondit Jack, car il importe de nous en aller le plus tôt possible loin de ces gens-là, qui reviendront assurément chercher leurs ustensiles. Je vais me servir de leur hache pour avancer le travail, quitte à la leur laisser lorsque j'aurai fini. »

Le jeune charpentier ne perdit pas de temps ; tandis qu'Arthur allait chercher son père, sa sœur et les autres, il façonna, à l'aide des écorces abandonnées par les noirs, deux canots assez solides. Quand tout le monde fut réuni, on se rassura mieux encore. Wilkins et Hugues avaient été pansés. Tout allait le mieux possible.

« Mauvaise affaire, dit le convict, qui souffrait, mais faisait contre fortune bon cœur. Voilà deux d'entre nous aux invalides, pour le moment. Il faudra que vous donniez un coup de main, monsieur Mayburn, ajouta-t-il en s'adressant au vieillard.

— Hélas ! je suis un assez mauvais ouvrier, répliqua celui-ci.

— Mais du moins vous pourrez nous aider à ramer. Au surplus, il me reste mon bras droit dont je puis me servir : je suis attristé de voir que votre fils cadet a eu la main droite endommagée. Allons ! nous fabriquerons des rames avec ces morceaux d'écorce ; aidez-moi, monsieur Gérald.

— Surtout ne touchez pas aux armes des indigènes, riposta Max Mayburn ; vous savez quelle est ma façon de voir à ce sujet.

— J'aime à croire que vous ne nous empêcherez pas d'emporter, comme trophée, les flèches avec lesquelles nous avons été blessés.

— Va pour celles-là, dit Arthur, c'est de bonne guerre ; mais hâtons-nous, afin de nous trouver au plus tôt en sûreté sur l'autre bord. »

Trois heures s'écoulèrent cependant, avant que les ouvriers disponibles eussent achevé les embarcations et les eussent mises à l'eau. Pendant que

ceci se passait, Wilkins et Hugues cherchaient des œufs dans les nids de canards et s'emparaient de jeunes oisillons, que Jenny Wilson fit cuire pour les provisions du moment et de l'avenir.

En somme, trois canots se trouvèrent à l'eau, y compris celui qui avait été ébauché par Jack avant l'escarmouche avec les indigènes.

Il fut convenu que l'on remonterait le cours de la rivière aussi longtemps que cela serait possible ; car, après tout, c'était un travail moins rude que celui de marcher avec des fardeaux.

On navigua de conserve, sans autre alarme que celle causée par les feux des noirs, allumés sur la rive que l'on avait quittée. Le paysage était admirable, et quand le soleil déclina à l'horizon, les voyageurs abordèrent dans un endroit favorable pour y passer la nuit.

Le lendemain, au point du jour, le voyage continua ; et, à part les temps d'arrêt nécessaires pour la recherche de vivres ou les heures de repos, l'on avança ainsi pendant une semaine sur le grand fleuve. La fumée des feux des sauvages se montrait bien à divers endroits, mais on n'apercevait nulle part des indigènes.

Un jour, cependant, la quiétude des voyageurs fut troublée, car on entendit des cris poussés par des sauvages en fureur, ce qui leur fit croire que les indigènes se battaient entre eux. On se hâta donc d'atterrir dans un endroit qui parut très-convenable pour se défendre en cas d'attaque.

Les hurlements devinrent de plus en plus féroces ; mais enfin le calme revint peu à peu : la bataille, quelle qu'elle eût été, était donc terminée.

Arthur, Gérald et Wilkins voulurent alors se rendre compte par eux-mêmes des résultats de ce combat. Ils laissèrent leurs compagnons sous la protection de Jack, et se dirigèrent, à travers la jungle, vers l'endroit où il leur semblait que la querelle avait eu lieu. En effet, au milieu d'un espace ouvert dans une forêt d'arbres rabougris, ils aperçurent devant eux une grande quantité d'armes éparses deci, delà, et des cadavres percés de part en part, saignants et ne donnant plus signe de vie.

C'était un hideux spectacle. Les explorateurs se disposaient à partir, lorsqu'à leurs oreilles parvinrent des soupirs violents, des cris de désespoir poussés dans le voisinage de l'endroit où ils se trouvaient. Ils cherchèrent dans les buissons, et se trouvèrent en présence d'une femme indigène qui versait d'abondantes larmes sur le corps d'un homme blessé. La malheureuse tenait dans ses bras un petit enfant âgé de quatre ans à peine.

En les voyant approcher, la femme voulut fuir ; mais Wilkins la prit par le bras, et, lui montrant le cadavre, lui parla dans un langage bizarre qu'il avait appris pendant son séjour en Australie.

La négresse répondit à Wilkins avec une voix douce et par des paroles vraiment harmonieuses.

« C'est la jiu du mort, autrement dit sa femme, dit enfin Wilkins après avoir écouté le discours de la veuve, et celui qu'elle pleure a péri de la main de Black Peter. »

La négresse avait poussé un cri de terreur en entendant ce nom abhorré, qu'elle répéta d'une voix caverneuse, en serrant son enfant sur son cœur.

« La malheureuse connaît ce coquin-là, s'écria Wilkins. Voyez ! elle désigne la blessure faite au mort et prononce le nom de Peter. En effet, ajouta-t-il en examinant la blessure, ceci n'est point l'œuvre d'une flèche, mais bien d'un coutelas, de celui de ce maudit scélérat. »

La femme avait compris que les « visages blancs » avaient pitié de son sort, et, confiant à Arthur l'enfant qu'elle portait dans ses bras, elle apprit aux trois explorateurs, par l'entremise de Wilkins, que Peter devait revenir pour la tuer, elle et son enfant. Elle se coucha alors près du cadavre de son époux, en déclarant qu'elle se disposait à attendre la mort.

« Que faut-il faire, monsieur Arthur ? demanda Wilkins. Mon cœur parle en faveur de cette moricaude ; mais peut-être votre père ne trouvera-t-il pas bon que nous lui amenions une femme aussi peu vêtue. Et pourtant, si nous la laissons ici, le coquin reviendra pour la massacrer ; sans doute son époux était un chef ne s'entendant pas avec le bandit qui lui a ravi l'existence.

— Emmenons la mère et l'enfant, dit alors Gérard. Je vais aller en avant pour porter le bébé à miss Marguerite, et je rapporterai des vêtements pour la mère. »

Sans attendre l'assentiment d'Arthur Mayburn, O'Brien se sauva en courant, tandis que la négresse le suivait des yeux, ne sachant pas ce qui se passait. Wilkins lui fit comprendre qu'elle devait suivre le jeune homme qui avait emporté son enfant, et elle devina bien vite qu'on ne lui voulait pas de mal.

Gérard revint bientôt, suivi de Jenny Wilson, qui portait des jupons et une camisole dont elle revêtit la pauvre Indienne, quoique celle-ci ne saisît pas la nécessité de cette transformation.

Toutefois Arthur, avant de se charger de cette femme, avait voulu consulter son père et sa sœur. En arrivant en présence des « visages

blancs », la veuve noire vit son enfant emmaillotté dans des mouchoirs de soie ; elle s'avança aussitôt près de la jeune fille et de Max Mayburn, les yeux exprimant la reconnaissance, et se prosterna à deux genoux.

« Pauvre femme ! s'écria le vieillard ; ne pouvons-nous pas la rendre à sa vocation ? Voyons, Wilkins, vous qui savez vous faire comprendre, demandez-lui quelles sont ses intentions. »

Le convict s'adressa à la veuve ; il expliqua à Max Mayburn que tous ceux qu'aimait l'infortunée avaient été tués, et que son désir le plus vif était de rester avec les « visages blancs ».

« Triste compagnie pour miss Marguerite ! observa Jenny Wilson. Wilkins se chargera d'elle, alors.

— Pourquoi pas ! Dieu nous a faits tous égaux, comme dit M. Mayburn, quoique cependant le noir ressemble peu au blanc. Qu'importe, si cette moricaude n'a pas l'éclatante blancheur de ma chère Susanne Raine, que je devais épouser avant... mes malheurs ! je m'en chargerai tout de même.

— Quel nom avez-vous prononcé là, Wilkins ? demanda Marguerite. Il y avait dans le paquebot l'Amoor, sur lequel nous sommes venus à Melbourne, une jeune fille, très-accorte et fort honnête, qui s'appelait Susanne Raine ; elle faisait partie du personnel emmené en colonisation par M. Deverell.

— Voici deux ans passés que je n'ai reçu de lettre d'elle, répondit Wilkins, dans les yeux duquel coulèrent deux grosses larmes. La chère créature ne savait pas plus écrire que moi ; sans doute elle n'a trouvé personne pour lui tracer une missive à mon adresse, et probablement, n'entendant plus parler de moi, elle s'est mariée. Le désespoir m'a pris alors, et je me suis concerté avec Black Peter et les autres pour fuir dans le désert. Hélas ! voyons, veuillez me dépeindre cette passagère de l'Amoor.

— Elle était blonde, elle avait des yeux bleus et un teint blanc et coloré. Son langage était celui des pays du Nord.

— Que Dieu me pardonne mes fautes et me ramène près de cette femme ! C'est bien elle, c'est bien ma Susanne ! s'écria Wilkins, dont les pleurs redoublèrent. Si jamais nous nous trouvions en contact de nouveau avec Black Peter, monsieur Arthur, attachez-moi, bouchez-moi les oreilles, bandez-moi les yeux, pour que je ne le voie pas, et que je n'écoute plus ses mauvais conseils.

— Priez plutôt Dieu pour qu'il vous donne la force de résister à la tentation, ajouta Max Mayburn ; il exaucera vos vœux.

— Hélas ! je ne sais pas prier, moi, répliqua Wilkins ; n'importe, j'essaierai ; vous m'apprendrez, vous qui êtes un brave et digne homme. J'espère que le Seigneur me donnera la force de ne plus vous quitter. »

La question de conserver la négresse et son enfant avec les voyageurs fut vite décidée par l'affirmative. La nouvelle venue se coucha donc dans le fond de l'un des canots, en serrant son enfant sur sa poitrine.

Le fleuve était très-calme, et les trois embarcations se dirigèrent sans accident loin du lieu de carnage des indigènes australiens.

Il était temps de quitter ce rivage inhospitalier, où les sauvages devaient indubitablement revenir bientôt pour reprendre leurs armes et ensevelir leurs morts.

Et enfin la veuve faisait comprendre, par l'interprète Wilkins, que sa vie et celle de son enfant couraient le plus grand danger.

CHAPITRE XVI

La mère et l'enfant. — L'intérieur du pays. — Une autre cataracte. — La troupe des pèlerins. — Ascension difficile. — Le lézard à jabot. — La chasse aux kangarous. — La route d'Érin.

C'est en s'éloignant du lieu de carnage où elle laissait le corps de celui qui était le père de son enfant, que la sauvagesse de l'Australie raconta toute son histoire et les menaces de Black Peter contre sa personne et celle de son cher bébé.

Max Mayburn conclut du récit de cette femme que les Australiens vivaient en famille, en clans, plutôt qu'en tribus, et qu'il y avait un chef à la tête de chaque réunion d'individus. La veuve lui apprit aussi que ses frères n'avaient pas de maisons, qu'ils vivaient et dormaient en plein air tant qu'il faisait beau, et se retiraient dans les grottes à l'époque des pluies.

Enfin l'abandonnée dit son nom à ses nouveaux amis ; on l'appelait Baldabella, et son enfant Nakina. A tout prendre, la jeune mère était assez bien tournée, ses yeux étaient brillants et sa voix sympathique ; par malheur, elle s'était fait percer le cartilage nasal entre la paroi intérieure et y portait, comme ornement, un os de poisson. Lorsqu'on avait rencontré pour la première fois Baldabella, elle était couverte d'un manteau de peaux d'opossum, que les voyageurs avaient échangé contre un accoutrement européen.

Sur le déclin du jour, lorsque les naufragés du Golden-Fairy atterrirent dans une anse du rivage, Baldabella examina avec une expression de curiosité tous les arrangements faits pour passer la nuit, et particulièrement la cuisson des mets pour le repas du soir. A ce moment-là, quand on lui offrit sa part du souper, elle manifesta un sentiment de dégoût et s'éloigna pour chercher sa nourriture.

A quelques mètres du campement, Baldabella se mit à fouiller dans la vase, et revint bientôt près de Marguerite, à qui elle voulut offrir des espèces de limaces grises, en lui faisant signe que c'était excellent à manger. La fille de Max Mayburn refusa cette « gourmandise ». Baldabella commença à mordiller ces reptiles tout crus, et en fit avaler un à son

enfant ; puis elle s'éloigna de nouveau afin d'aller chercher d'autres limaces dont elle se nourrit exclusivement.

Jenny Wilson n'avait pu s'empêcher de jeter les hauts cris en signe de dégoût, et Ruth s'était détournée avec une expression d'horreur, comme elle eût pu le faire en présence d'une sorcière. Gérald se contenta de remarquer qu'il n'y avait pas grande différence entre ces limaces crues et les huîtres dont les Européens se nourrissaient avec délices. Tout cela venait de l'éducation reçue.

« Mais les huîtres sont excellentes, surtout avec un peu de poivre et de jus de citron, ou bien encore une goutte de vinaigre, tandis que les canards eux-mêmes refuseraient les limaces.

— Les canards se montreraient alors difficiles, objecta Marguerite ; mais, ne craignez rien, à force de rester avec nous, Baldabella s'habituerait à notre nourriture ; elle ne croquera bientôt plus des vers de terre et autres reptiles du même genre. »

Plusieurs jours encore les voyageurs suivirent les bords du fleuve en remontant son cours, et la jeune femme australienne s'accoutumait de plus en plus à la vie de ses nouveaux amis. Elle avait même consenti à enlever de son nez ce hideux os de poisson qui la défigurait ; chaque matin elle se baignait, elle et son enfant, et enfin, un beau jour, elle demanda à goûter aux mets des voyageurs, et cessa de recourir à son ancienne provision d'insectes et de reptiles.

Nakina, vêtue d'une robe par les soins de Marguerite, balbutia enfin les noms anglais des objets en usage parmi les Européens. Baldabella, au grand regret de Max Mayburn, manifestait la plus complète indifférence au sujet des exercices religieux de la famille Mayburn ; elle trouvait extraordinaire de voir ses amis s'agenouiller soir et matin quand Max Mayburn faisait la prière, et on la voyait s'éloigner pour couper du bois.

Nakina, au contraire, observait attentivement ce qui se passait ; elle vint un matin s'agenouiller près du chef de la famille, et joignit les mains à l'exemple des autres en écoutant la prière sans en comprendre le sens ; mais cette façon d'agir parut faire grand plaisir à tous les voyageurs.

« Est-il donc possible, demanda Max Mayburn à Wilkins, que ces sauvages ne connaissent même pas l'existence de Dieu ?

— C'est comme cela, répliqua le convict. Ça vit à l'égal des animaux, particulièrement les femmes, qui travaillent du matin au soir, portent d'énormes fardeaux, et ne reçoivent que des coups pour tout salaire. »

Les regards de Baldabella, humbles, craintifs même, prouvaient bien l'assertion de Wilkins ; mais Marguerite espérait qu'avec de bons traitements elle parviendrait à développer l'intelligence de cette pauvre femme.

En remontant le long du fleuve, les voyageurs parvinrent près de rapides formés par des roches tombées dans le lit du courant d'eau, et il leur fallait, à chaque instant, descendre à terre et se frayer un passage à travers les jungles, ou bien sous les voûtes creusées en dessous des falaises élevées qui surplombaient le fleuve.

Ils aperçurent enfin une chaîne de montagnes à l'horizon, ce qui leur fit comprendre qu'ils allaient bientôt atteindre la source de cet affluent et être forcés d'abandonner leurs embarcations pour se remettre en route chargés de fardeaux.

« Nous ne pourrons plus franchir alors de longues traites, observa Gérauld. Pourquoi n'emporterions-nous pas avec nous nos canots, jusqu' à ce que nous ayons la bonne chance de rencontrer une autre rivière ? Plut à Dieu que nous puissions trouver un courant d'eau se dirigeant à l'ouest ou vers le sud !

— Cela n'est guère probable, mon cher ami, fit Arthur, car nous sommes fort éloignés encore du centre du pays ; aussi je ne suis pas d'avis d'emporter nos embarcations : dans ces vastes forêts nous retrouverons toujours des arbres pour reconstruire des bateaux lorsque nous en aurons besoin. N'entends-tu pas le bruit de l'eau ? nous approchons certainement d'une grande cascade. Mon avis est que nous ferons bien de chercher une grotte dans les rochers, afin d'y déposer nos bagages et nous enquérir ensuite d'une route facile pour sortir de cet entonnoir.

— Je ne pense pas que ce soit chose bien malaisée, répondit Gérauld.

— Pour toi, pour nous, c'est possible ! mon cher ami, répliqua Arthur ; mais tu oublies mon père, Marguerite, Baldabella et son enfant, y compris Jenny Wilson et Ruth, et le bagage, qui doublera de poids pendant l'ascension. Il faut, à toute force, découvrir un passage facile, et nous débarquerons dès que nous l'aurons trouvé. »

Max Mayburn et sa fille firent observer à Arthur et à Wilkins qu'ils s'exposaient tous les deux à plus de dangers que les autres ; mais on leur répondit que l'expédition à la découverte pourrait être plus aisément conduite par quelques personnes que par un grand nombre. En conséquence, on remonta deux canots sur le rivage, et on les cacha, avec

tous les paquets qu'ils contenaient, sous un abri touffu, tandis que le convict et le fils aîné de Mayburn demeuraient dans le troisième pour continuer leur excursion.

Marguerite et son père les regardèrent partir avec anxiété, mais ils se résignèrent en songeant à la nécessité de cette entreprise. Hugues et Gérald s'aventurèrent dans les bois pour chercher des oiseaux, et pendant ce temps-là Jack coupait des branches pour confectionner des arcs et des flèches.

Jenny et Ruth s'occupaient de la cuisine ; Baldabella, armée d'un épieu, se rendit le long de la crique, et eut la bonne chance d'y harponner deux énormes poissons semblables à ceux que la petite troupe avait déjà pêchés en arrivant sur la côte.

Ce fut avec un sentiment de joie véritable que l'on vit revenir les deux explorateurs dans leur canot.

« Il nous faut continuer notre voyage le long des berges, annonça Arthur, car le cours du fleuve est trop impétueux pour qu'on le remonte. D'ailleurs, à peu de distance d'ici, il y a une grande chute d'eau semblable à celle que nous avons déjà rencontrée. Wilkins et moi, après avoir amarré notre embarcation au pied d'une touffe de mangliers, nous avons grimpé sur les rochers, et, parvenus au faîte, nous nous sommes rendu compte de la situation. Nous avons observé que nous étions à la base d'une rangée de montagnes, au centre desquelles s'élève un pic inaccessible. Du haut de ces rochers se précipitent, deci, delà, des ruisseaux qui forment le fleuve, et dont la réunion a lieu un peu avant la cataracte près de laquelle nous étions parvenus. »

Afin de continuer leur voyage, les naufragés du Golden-Fairy durent atteindre le pays situé au-dessus de la chute d'eau. Alfred, à son retour, avait annoncé qu'il avait découvert un endroit favorable pour se hisser au sommet, mais que ce chemin était très-fatigant.

Le repas se composa de gibier rôti et de poisson cuit sur la braise. Il fallait prendre des forces pour entreprendre l'ascension. On réduisit au strict nécessaire les bagages à emporter, et on abandonna les embarcations avec le plus grand regret.

Enfin, Arthur servit de guide, et toute la bande s'avança à sa suite, y compris Baldabella, qui portait son marmot sur l'épaule et s'appuyait sur un bâton pointu.

Les voyageurs gravissaient avec difficulté l'étroit sentier, se voyant tantôt forcés de traverser un endroit boueux ou de franchir des amas de bois et des

broussailles épineuses. Ils s'arrêtaient cependant quelquefois, désespérant presque de parvenir au but ; mais, à la fin, l'aîné des Mayburn retrouva le chemin qu'il avait déjà parcouru, lequel se composait de rochers tombés et formant une sorte d'escalier, bien moins obstrué par les broussailles qu'on n'aurait pu le craindre.

« Voici notre route pour arriver là-haut, dit alors Arthur. Le plus fort va passer devant pour aider les faibles. Nous nous servirons, pour nous hisser, de ces longues lianes, très-favorables à cet usage. Allons ! la main aux dames ! Donne-moi la tienne, Marguerite. »

Après bien des faux pas, de nombreux cris d'effroi et quelques accrocs aux vêtements, les femmes atteignirent la cime de la montagne. Baldabella seule, refusant toute assistance, avait grimpé avant tous les autres. Elle s'était dépouillée pour cela de tout vêtement trop flottant, et, tenant son enfant dans ses bras, était arrivée au but sans une seule égratignure, se hâtant de se revêtir avant que les voyageurs eussent atteint l'endroit où elle s'assit en les attendant.

La troupe des voyageurs se reposait de ses fatigues, lorsque tout à coup Ruth poussa un cri perçant et se précipita au milieu des buissons, poursuivie par son frère, qui s'empara d'elle et la ramena de force près de Mayburn.

« Laisse-moi, Jack, s'écriait-elle, j'ai peur ; là, là je viens de voir une petite fée, bien vieille, toute ratatinée, avec une longue queue, et cette fée grinçait des dents. »

Jack avait trop de cœur pour reculer devant une apparition fantastique, munie d'un appendice caudal ; aussi persista-t-il à retenir sa sœur, qui poussait toujours des hurlements sinistres.

En entendant la jeune fille vociférer de la sorte, les voyageurs s'avancèrent vers l'endroit désigné, et découvrirent entre deux roches « la vieille fée » sous la forme d'un lézard vraiment extraordinaire, lequel se tenait sur sa queue, la tête en l'air, et semblait défier ses ennemis.

Son corps, de la tête à l'extrémité de la queue, était long d'environ cinquante centimètres, et tout couvert d'écaillés jaunâtres. Son faciès ressemblait assez à celui de la race humaine ; c'est ce qui avait effrayé Ruth, et toute autre qu'elle, aussi naïve et aussi craintive, eût pu éprouver le même sentiment de peur.

« Je reconnais le reptile, dit alors Max Mayburn : c'est celui que les naturalistes, en décrivant l'Australie, ont appelé le *chlamydosaurus kingii*, dont les joues et la poitrine sont recouvertes d'une sorte de jabot, très-

curieuse membrane, qui se gonfle et devient énorme lorsque l'animal se met en colère.

— En effet, cher père, dit Hugues, il paraît ne pas être enchanté de la description que tu fais de lui, car il se gonfle comme la grenouille de la fable. Faut-il l'abattre ?

— Je voudrais bien conserver cet animal pour l'empailler, répondit Max Mayburn ; mais voici Arthur qui me fait encore signe qu'il est impossible d'emporter d'autres fardeaux : il est donc inutile de mettre à mort ce reptile inoffensif. »

Baldabella n'écoutait point la défense du vieillard, et dans son langage nouveau, — un anglais antigrammatical, — elle s'écria : « Moi, manger bête ! » Au même instant elle lança au lézard un coup de bâton qui ne l'atteignit pas. En quelques secondes le reptile avait grimpé sur la plus haute branche de l'arbre voisin, hors de toute portée ; il se gonflait à outrance, sans cesser de regarder la négresse d'un air de défi.

« Eh bien ! s'écria Ruth, ne vous avais-je pas dit que c'était une bête enchantée ? Elle a entendu ce que l'on disait d'elle. »

On voit que la jeune innocente n'était nullement convaincue par les paroles de Max Mayburn : elle se croyait toujours en présence d'un être antinaturel.

Arthur rappela bientôt ses amis à la réalité de leur position ; au lieu de perdre le temps à faire de l'histoire naturelle, il était important de continuer la route.

Devant la petite troupe se dressaient des collines et des montagnes entre lesquelles coulaient des ruisseaux allant tous se jeter dans le fleuve que l'on venait de traverser. Ces élévations formaient la base de la grande chaîne, aux pics ards qu'on croyait inaccessibles : elle s'étendait, aussi loin que l'œil pouvait s'aventurer, du nord-ouest au sud-ouest, de façon à intercepter le chemin que les voyageurs devaient parcourir.

« N'importe ! nous traverserons ces montagnes coûte que coûte. Peut-être trouverons-nous quelque passe fréquentée par les kangarous ; car, ajouta Arthur, j'aperçois là-bas de nombreuses hordes qui bondissent le long des déclivités, sous les arbres qui les couvrent.

— Ah ! si nous pouvions faire la chasse aux kangarous ! s'écria Hugues. Nous avons d'ailleurs besoin de viande, car il est important de se nourrir.

— Évidemment, ajouta Wilkins. Voyons ! nous allons organiser une battue. Mais sachez bien que ces maudits kangarous sont très-fins, et qu'il

sera bien difficile de les aborder.

— Essayons toutefois, » fit Arthur.

Au même instant les jeunes gens, s'armant d'arcs, de flèches et d'épieux, s'en allèrent au-devant, suivis par Baldabella, qui avait trouvé une massue et savait admirablement s'en servir. Wilkins, qui s'était chargé de diriger la chasse, fit placer les jeunes gens sur une seule ligne, de façon à garder le pied de la montagne, car il affirmait que les kangarous cherchaient toujours à descendre lorsqu'ils étaient poursuivis ; leurs pattes de devant touchant rarement le sol, ils employaient celles de derrière pour faire d'immenses bonds, ce qu'ils n'eussent pas pu accomplir en courant à la montée.

A peine les gentils animaux eurent-ils aperçu les chasseurs, qu'ils s'élancèrent avec une rapidité telle, qu'il eût été impossible, à moins d'avoir souvent assisté à cette façon de courir, de croire que c'était en sautant qu'ils s'éloignaient ainsi. Quelques kangarous, affolés, cherchèrent à franchir la ligne des chasseurs, tandis que les autres fuyaient à gauche et à droite. Les flèches, les épieux, volaient deci, delà, et plus d'une pauvre bête disparut, emportant le morceau de bois pointu dans la blessure qui lui avait été faite.

Baldabella remporta la victoire à l'aide de son boomerang, autrement dit sa massue, qu'elle lança d'une main sûre dans la direction d'un énorme kangarou. La bête tomba lourdement, et Wilkins se hâta de l'achever d'un coup de couteau.

Arthur rappela alors les chasseurs et leur dit :

« Assez de boucherie comme cela, ce riche butin suffira pour nous nourrir pendant plusieurs jours ; il ne faut donc plus tuer pour le plaisir de détruire. »

Tous les chasseurs convinrent de la justesse de ce raisonnement, et Wilkins, aidé de Jack, suspendant le kangarou par les pattes à une perche qu'ils placèrent sur leurs épaules, accompagnèrent les jeunes gens dans la direction de la route que l'on devait suivre.

On gravit et l'on descendit bon nombre de montagnes, et l'on parvint enfin, vers la tombée de la nuit, devant une grotte qui parut très-propice pour passer la nuit.

Jenny Wilson se hâta d'allumer le feu pour faire la cuisine, qui consista en une certaine quantité d'excellentes tranches de venaison.

Le repas du soir terminé, toute la troupe chercha un endroit favorable pour reposer, et le sommeil ne tarda pas à fermer toutes les paupières de ces braves cœurs, qui n'oubliaient jamais de se recommander à Dieu.

« Debout ! debout ! Arthur, s'écria Hugues, dès que le jour parut. J'aperçois la passe que nous allons suivre à travers les montagnes. Je propose de la nommer le chemin d'Érin. »

CHAPITRE XVII

Le chemin périlleux. — Les voyageurs accouplés. — Le labyrinthe des montagnes. — L'émancipation des volailles de Ruth. — Un combat à outrance. — L'ornithorhynque. — La forêt des montagnes. — Les oiseaux chanteurs. — Les ânes rieurs.

Arthur s'était hâté d'accourir près de son frère, et, suivis de Gérard, les deux fils de Max Mayburn se dirigèrent vers la colline la plus rapprochée du campement. Là, tous les trois purent voir devant eux, à trois cents mètres du côté du sud-ouest, une gorge étroite serpentant à travers la chaîne, et dont l'ouverture se trouvait plus bas que l'endroit où ils se tenaient en ce moment.

« Qui sait, dit Arthur, après avoir examiné le passage désigné, si nous pourrons nous ouvrir un chemin par là ? »

— J'en suis sûr, moi, mon ami, répliqua Gérard ; car, avant de vous réveiller, votre frère et moi nous sommes allés explorer les lieux, et notre avis est que nous passerons à la file les uns des autres. Nous nous contenterons de mettre un bandeau sur les yeux de Ruth.

— En ce cas, essayons, ajouta Arthur. Après déjeuner, nous nous mettrons en route.

— Nous ferons peut-être bien de laisser ici ce qui nous restera du kangarou.

— Ce n'est pas mon avis, répliqua Arthur, nous emporterons des provisions pour un jour, à tout hasard. »

En effet, on se contenta d'abandonner les os et la peau, quelque utile que pût être cette dernière, car il ne fallait pas se charger d'objets inutiles.

Ruth seule résista, et ne voulut point laisser là ses volailles, qu'elle emporta dans leur panier.

On se mit donc en route, et une demi-heure après le départ, on parvenait à l'entrée de la passe désignée par Hugues et O'Brien. Ce talus naturel était formé de pierres plates, brisées à de certains endroits, et remplacées par un ravin d'un mètre de large qu'il s'agissait de franchir. Mais le long des broussailles il y avait de nombreuses lianes qui aidaient les voyageurs.

Néanmoins on s'avavançait avec les plus grandes précautions, car, sur le côté gauche de ce talus, il y avait le lit d'un torrent qui se trouvait en ce moment presque à sec, mais qui, lors des pluies, devait être rempli jusqu'au bord et entraîner des troncs d'arbres, dont quelques-uns étaient encore couchés au fond et formaient des cataractes lilliputiennes.

Dans les interstices des pierres, de grands arbres avaient pris racine : on voyait sur la route les gommiers au vert feuillage, les casuarinas élégantes, et un arbuste vivace dans le genre du buis arborescent. Des volées de perroquets et de cacatoès voltigeaient au milieu des arbres, et l'on voyait s'ébattre dans les buissons des centaines d'opossums, que l'on eût pris pour des singes.

Max Mayburn, qui examinait avec grand intérêt tous ces spécimens de la nature australienne, faillit, à deux reprises différentes, tomber dans le lit du torrent. Il fallut qu'Arthur le saisît par le bras pour l'empêcher de choir.

— Savez-vous ce qu'il faut faire, Arthur ? dit alors Gérald à son ami, nous allons marcher deux par deux, comme les voyageurs des Alpes, de telle façon que, si l'un fait un faux pas, l'autre pourra le retenir.

— C'est là un plan fort sage, mon cher O'Brien. Les plus prudents, les plus forts d'entre nous, vont prendre soin des faibles et des timides de notre troupe. Moi, je donnerai le bras à mon père ; Jack accompagnera sa sœur ; Hugues sera le compagnon de Marguerite, et Wilkins celui de Jenny Wilson. Quant à toi, je te réserve à la protection de Baldabella, qui vous surveillera toi et son enfant. »

Arthur plaisantait, car il n'avait pas la moindre crainte au sujet de la sauvagesse, qui paraissait marcher aussi facilement qu'elle eût pu le faire dans une route macadamisée.

L'aîné des Mayburn, qui marchait en tête de la caravane, commença bientôt à éprouver quelques inquiétudes en regardant devant lui : il lui sembla que le désert s'étendait à perte de vue. On eût dit un labyrinthe formé de rocs pointus, plats, bizarres, informes, situés aux confins du monde. Cette vue était terrifiante, et Arthur, quel que fût son courage, ne put cacher un sentiment d'appréhension.

Il fut tiré de ses tristes pensées par un cri strident poussé par Ruth, qui avait laissé tomber sa cage à poules au fond du ravin, à deux cents pieds en dessous du sentier suivi par les voyageurs. La cage s'était ouverte ; les oiseaux s'étaient frayé un passage hors de leur prison d'osier, et, après s'être reconnus, picoraient les grains épars sur le sol. Le coq, un très-joli

bantam, après avoir secoué ses ailes, chantait de sa voix rauque un hymne à la liberté.

« Voilà les poules prêtes à coloniser : il est inutile de s'ingénier à les rattraper maintenant. Les bêtes domestiques vont devenir sauvages, et dans quelques années, les voyageurs qui passeront dans ces parages découvriront le gallus ruthianus, et écriront des volumes entiers sur cette trouvaille ornithologique. »

Hélas ! le chef de cette colonie ne devait pas coloniser aussi facilement qu'on eût pu le croire. A son chant de triomphe, un coq-faisan avait répondu par des cris de défi, et quelques secondes suffirent pour qu'il sortît du fourré et s'élançât sur l'élève de Ruth, en l'attaquant à grands coups de bec. Le courageux bantam riposta avec énergie, et le combat le plus terrible s'engagea entre les deux oiseaux, en présence des poules, qui remuaient la tête comme pour prouver qu'elles prenaient grand intérêt à cette escarmouche.

Ruth criait et se désespérait.

« Il va être tué ! Jack, mon cher Jack, jette une pierre à ce maudit faisán ; chasse-le ! Chuck, chuck ! » faisait-elle avec angoisse.

Les cris de la pauvre fille avaient bien attiré l'attention des poules, qui reconnaissaient leur maîtresse ; mais ils étaient insuffisants pour arrêter l'ire du coq, leur chef de famille, contre l'ennemi qu'il combattait. Tandis que les poules remontaient de roc en roc pour rejoindre Ruth, le combat continuait à outrance.

Enfin, la victoire resta à l'oiseau anglais : le faisán dut lui céder la place, et s'en retourna clopin clopant dans le fourré, tandis que le héros emplumé se hissait sur une branche et célébrait sa propre gloire avec des cris dont la note aiguë faisait retentir les échos.

Tandis que Jenny aidait Ruth à réintégrer les poules dans d'autres paniers, et même dans des sacs, en attendant qu'on leur façonnât une seconde cage, le vainqueur reprit le chemin qui le rapprochait des voyageurs, et se laissa facilement emprisonner avec les femelles.

Cet incident avait retardé la marche des naufragés du Golden-Fairy, tout en les amusant beaucoup, à cause de la nouveauté du spectacle. Ruth seule continua à gémir de la perte de son panier ; mais Jack la gronda alors sérieusement, car c'était sa pusillanimité qui avait occasionné tout le mal ; il ajouta que ces maudites poules étaient un grand embarras dans un pays où le gibier et les œufs de toutes sortes abondaient à ne savoir qu'en faire ;

mais quand il vit que ses remontrances arrachaient des larmes cruelles à sa pauvre sœur, il s'arrêta, et promit de fabriquer une autre cage qui serait plus facile à porter que la première, et donnerait plus d'aisance aux prisonniers.

La traversée de la « route d'Érin » dura deux journées entières, à travers mille dangers, au milieu de difficultés sans nombre ; enfin, le troisième jour, les naufragés s'aperçurent que le torrent qui coulait dans le ravin avait complètement disparu, et que le lit en était à sec. Ils résolurent donc de suivre les sinuosités de ce torrent, afin de sortir, si faire se pouvait, de cette dangereuse route à travers les rochers amoncelés.

Le quatrième jour, il leur sembla que la descente était bien plus praticable qu'elle ne l'avait paru depuis leur entrée dans la « route d'Érin ». A douze pieds en dessous de l'endroit où ils se trouvaient, on apercevait une large pierre plate au-dessus du lit desséché du torrent. Mais la descente était à pic.

Jack proposa de tailler les buissons en forme d'escalier, afin de faciliter ceux qui auraient peur.

Les jeunes gens ne demandaient pas mieux que de travailler et de se rendre utiles. Ils employèrent alors avec succès les haches de silex, et ils eurent ainsi bientôt taillé six marches, dont la partie sur laquelle on devait s'appuyer était dallée avec des branches coupées. De cette façon, on pouvait arriver sur la terrasse inférieure. Quand tout fut préparé, les courageux pionniers donnèrent la main aux femmes, qui arrivèrent bientôt sans encombre sur la roche plate.

C'était là un grand point de gagné, et les voyageurs purent alors voir au-dessous d'eux le lit bourbeux du torrent. Pour y parvenir, la déclivité était peu sensible, et, au moyen des haches, on fraya encore un passage à toute la troupe, qui mit enfin les pieds sur le sol ardemment désiré.

L'aspect des grandes palissades de pierres qui s'élevaient des deux côtés dans ce ravin profond était vraiment lugubre ; aussi Gérald crut-il devoir adresser une plaisanterie à Marguerite pour détourner ses pensées.

« Il ne manque plus maintenant, dit-il, qu'une forte pluie pour que nous nous trouvions dans la même position que l'homme avant le déluge.

— Ne riez pas des livres sacrés, mon enfant, observa Max Mayburn. Remarquez, mon cher Arthur, ajouta-t-il en s'adressant à son fils, que nous sommes à l'époque des pluies tropicales.

— Je ne crois pas, mon père, répliqua celui-ci, car les déluges de l'Australie n'ont lieu qu'en février et mars, et nous voici seulement au milieu de l'été. Toutefois, les orages sont fréquents dans cette saison ; mais

j'espère que nous aurons franchi ce tombeau avant qu'un d'eux n'éclate sur nos têtes. Nous avançons, à n'en pas douter, vers le but que nous nous proposons d'atteindre. Par bonheur, nous rencontrons sur nos pas des vivres et de l'eau en abondance, et jusqu'ici les animaux féroces me paraissent inconnus ; les hommes eux-mêmes de ce pays sont plutôt craintifs que hardis. Je ne crains donc rien autre chose que la fatigue pour vous et ma chère Marguerite.

— N'éprouve aucune appréhension à notre endroit, répliqua celle-ci à son frère. Je suis, Dieu merci, très-forte, et mon père a retrouvé sa vigueur sous ce climat splendide. Regarde-le, là, près de ce creux rempli d'eau ; il admire sans doute quelque objet inconnu. Voyons, cher père, qu'avez-vous découvert ?

— Une créature étrange, mes enfants ! un ornithorhynque, un platypus de l'espèce des animaux à bec de canard. Je reconnais cet animal dont j'ai vu si souvent les gravures, et j'avais bien souvent désiré en contempler un en vie dans le pays où il vit en liberté.

— Est-ce un canard, Mademoiselle ? demanda Ruth avec une sorte de crainte.

— As-tu donc vu des canards possesseurs de quatre pattes, avec du poil sur le dos, le tout terminé par une queue pointue ? répliqua O'Brien.

— En effet, c'est une bête étrange que celle-ci, ajouta Max Mayburn. Les naturalistes la classent parmi les mammifères, et prétendent qu'elle est ovovivipare, c'est-à-dire qu'elle donne des œufs qui éclosent au moment où ils sont pondus, et d'où sortent des petits qui tettent la mère. Ces animaux, mes enfants, se nourrissent de vers et d'insectes ; ils dorment roulés sur eux-mêmes, comme les hérissons ; quant à leur naturel, il est aussi drôlatique que celui du singe ; ils sont doux comme des chiens. Les ornithorhynques sont de très-curieuses créations de la nature, qui s'est complue à nous offrir une singulière variété de formes dans ces animaux excentriques.

— N'importe ; ces bêtes-là sont loin d'être jolies, riposta Jenny Wilson, et comme nourriture je préférerais le canard. »

Les voyageurs laissèrent là cette causerie sur le mammifère, dont les congénères se trouvaient devant eux, au bord de chaque flaque d'eau, et ils s'avancèrent jusqu'au moment où ils découvrirent que le ravin devenait plus large, quoique les parois en fussent toujours à pic et très-hautes. Bientôt les trous remplis d'eau furent remplacés par de grandes herbes, et des arbres élevés se montrèrent sur les cimes des rochers, assombrissant le

paysage et lui donnant un aspect réellement sévère, bien fait pour inspirer la terreur. Heureusement les richesses de la nature australienne se dressaient à chaque pas devant les voyageurs, qui pouvaient cueillir en passant des plantes fort rares, des fleurs odorantes revêtues de couleurs éblouissantes, des orchidées inconnues, des fougères d'une beauté sans pareille. On eût dit l'intérieur d'une serre peuplée des plantes les plus rares, au milieu de laquelle eussent voltigé des oiseaux rares et au plumage diamanté.

On observait, sur les branches des arbres, le « merle sonneur », dont les cris ressemblent à ceux d'une cloche qui tinte ; la « pie sans queue », que les naturels nomment « l'orgue ailé », à cause des sons qu'il module dans les airs ; et enfin « l'oiseau moqueur », qui semble rire de tout ce qui se passe autour de lui.

« Cher père, demanda Hugues, n'est-ce pas cet oiseau que l'on appelle l'âne rieur ? N'entendez-vous pas ces notes aiguës : Ha ! ha ! ha ! Il a réveillé tous les cacatoès et tous les perroquets du voisinage, ce qui produit une étrange cacophonie.

— Écoute, Hugues, ajouta Gérald, la trompette du moqueur : quel bruit ! quel vacarme ! on se croirait à une foire de campagne. Voilà Ruth qui a peur.

— On s'imaginerait réellement, monsieur O'Brien, assister à une assemblée de démons, fit la jeune fille.

— En effet, ne voit-on pas des singes à plumes, des polichinelles qui volent, des oiseaux moqueurs reproduisant des voix qu'ils n'ont jamais entendues ? observa Hugues. Regardez, mon père, ce nouvel oiseau, possesseur d'un gros bec.

— Je l'ai déjà remarqué, répliqua celui-ci. Les naturalistes, je crois, l'ont classé parmi les alcyons, et c'est le *dacelo gigantea*, dont les mœurs et la voix sont pareilles à celles du geai. N'est-il pas étrange de voir ce plumage simple et uniforme, au milieu de tous ces autres vêtements empennés de couleurs éclatantes ? Remarquez, mes amis, que le *dacelo* se plaît dans les branches de l'arbre à gomme, dont les feuilles sombres lui offrent un abri et une cachette. Combien je regrette de ne pouvoir faire en ce moment une collection de tous ces oiseaux ! Hélas ! il est impossible de rien ajouter à nos bagages.

— Attendez, monsieur Mayburn, dit Gérald, que nous ayons pu nous emparer de quelques quaggas. Jack nous fabriquera alors une charrette que

nous pourrions convertir en ménagerie, remplie de toutes sortes d'animaux, et que traîneront nos quadrupèdes.

— Tu oublies, mon cher O'Brien, que les quaggas ne sont pas originaires de l'Australie, observa Max Mayburn, et qu'en fait de bêtes de trait nous n'aurions d'espérances à concevoir que quant aux chevaux de nos amis Deverell. Hélas ! quelle distance ne nous reste-t-il pas à franchir pour arriver jusqu'à eux, si nous y parvenons jamais ! »

Marguerite soupira en entendant ces paroles.

« Cher père, dit-elle, je voudrais bien remonter le long de vastes plaines au milieu desquelles nous avancerions sans difficultés. Rien n'est plus beau, j'en conviens, que ce pays sauvage, ces montagnes escarpées ; mais je préférerais une nature moins excentrique et plus calme. Si nous avions tenu un journal exact de toutes nos aventures, de toutes nos découvertes, on n'eût pas voulu croire à ces récits, qui eussent paru fantastiques.

— Et pourtant, répondit le vieillard, ces féeries de la terre australienne sont des réalités.

— Retournons-y, cher père, fit Arthur ; continuons notre route, ne fût-ce que pour échapper aux coo-ee des natifs que j'ai encore entendus, quoique très-éloignés de nous. Ne tremblez pas, nous n'avons rien à craindre des noirs. »

Tout en causant ainsi, les voyageurs avançaient avec précaution, Arthur gardant le poste d'éclaireur, lorsqu'il héla son frère et Gérard en leur disant qu'il venait de rencontrer un tunnel et qu'il fallait aller le visiter. L'entrée de cette ouverture à travers la montagne était très-vaste, et semblait être celle d'une immense grotte. Arthur fut d'avis que son père et les autres fissent halte en cet endroit, tandis que Hugues, Gérard et lui, iraient à la découverte.

Ils allumèrent alors des torches fabriquées avec des branches de bois résineux et pénétrèrent dans le souterrain, avec la satisfaction de savoir que leurs parents et amis étaient en sûreté.

Les trois jeunes gens descendirent dans ce tunnel graduellement, en rencontrant tantôt des passages bas et étroits, tantôt des voûtes élevées et des murailles distancées l'une de l'autre ; le sol était seulement couvert de débris de roches.

Quoi qu'il en fût, la passe était aérée, et ils marchèrent en avant pendant un mille environ. Cependant, à la fin, ils perdaient déjà courage, lorsqu'ils virent devant eux une ouverture à travers laquelle la lumière paraissait.

Il y avait là un rideau de lianes, retombant sur d'épais buissons, à travers lesquels ils se creusèrent un chemin. Ils aperçurent alors l'immensité du ciel au-dessus d'une masse de rochers ; mais ces montagnes étaient moins élevées et bien moins abruptes que celles qu'ils venaient de parcourir.

« Il me paraît opportun, dit Hugues, d'aller querir tout notre monde pour l'amener ici, où nous serons bien plus en sûreté que de l'autre côté.

— Avant d'en rien faire, laissez-moi examiner l'horizon, dit Arthur, qui se hissa sur le sommet d'une haute roche, en se cramponnant des mains, en se soulevant des pieds.

— Nous serons très-bien ici, s'écria-t-il. Je remarque de grandes plaines là-bas ; seulement, la descente sera difficile, et Jack aura à nous fabriquer encore un escalier de sa façon. »

Les trois jeunes gens se hâtèrent de rejoindre leurs parents et amis, qu'ils trouvèrent en grande conversation. Les cris des sauvages s'étaient rapprochés, et on les croyait si près, que Marguerite avait prié Wilkins et Jack de fermer l'ouverture à l'aide de grosses roches.

Les sauvages s'étaient alors avancés davantage, et on devinait qu'ils se trouvaient à quelques pas.

Baldabella, qui pouvait déjà balbutier quelques mots de la langue anglaise, disait à mi-voix :

« Un grand nombre de visages noirs ! très-méchants tous... Un blanc est avec eux !... Noirs venir à petits pas !... Noirs prendre nous, manger maître... Manger Mademoiselle, manger moi, manger Nakina !... Tous, tous dévorés ! »

Ce fut avec la plus grande difficulté que l'on parvint à empêcher Ruth de crier et de pleurer à chaudes larmes, lorsqu'elle apprit qu'il était question d'être mangée. Quoique Max Mayburn ne voulût pas croire à l'existence du cannibalisme en Australie, Wilkins et Jack réussirent à convaincre tous les autres, afin qu'ils profitassent de la découverte des trois explorateurs pour s'éloigner immédiatement et ne pas être découverts par les indigènes.

CHAPITRE XVIII

L'ouverture à travers la montagne. — Une chasse à l'émeu. — Escarmouche avec les naturels.— Délivrance de Baldabella et de son enfant. — Construction d'un pont. —Encore des embarcations. — La pêche de Baldabella.

Le rapport fait par les jeunes gens décida, en effet, la famille entière à quitter au plus tôt la grotte devant laquelle les indigènes semblaient faire sentinelle.

Arrivés de l'autre côté du tunnel, les voyageurs cherchaient déjà à gravir les roches le plus prestement possible, lorsque, au son de leurs voix, une horde de kangarous se montra à leurs yeux. Ces animaux sautaient à travers bois pour parvenir à un endroit plus sûr, lorsque les chasseurs qui les avaient poursuivis s'aperçurent que les buissons étaient moins épais et les rochers moins glissants que ceux qu'ils avaient vus du haut du pic où Arthur avait examiné les environs.

Les plus forts donnèrent leur appui aux plus faibles, et toute la troupe, avec quelque difficulté cependant, parvint sur les cimes, d'où leurs yeux contemplèrent à loisir toute l'étendue des plaines qui bornaient l'horizon.

La descente fut assez difficile, car il fallut recourir aux haches et aux cordages ; mais enfin toute la petite troupe eut la facilité de se reposer sur un sol uni et couvert d'herbages, à travers lequel serpentaient quelques langues de terre plantées d'arbres nains.

La marche devait être plus rapide, mais elle pouvait être plus facilement observée par les ennemis.

« Nous manquons d'eau et de provisions de bouche, dit Jenny Wilson avec découragement.

— Il nous reste des pommes de terre, répliqua Marguerite, et, quoique nous n'ayons pas encore rencontré la moindre trace de gibier, je suis certaine que nous ne mourrons pas de faim. Tenez, là-bas, sous ces acacias, il me semble apercevoir du mouvement au milieu des herbes.

— Hurra ! mon père, s'écria tout à coup Hugues ; voici enfin un émeu. Je reconnais l'oiseau pour en avoir vu un pareil au jardin zoologique de

Londres. Il faut que nous nous emparions de celui-ci ; mais sa peau n'est-elle pas trop dure pour que nos flèches puissent la perforer ? D'autre part, mon frère n'aime pas à faire usage de son fusil.

— Par une raison bien simple, c'est qu'il ne me reste que quatre cartouches, répliqua celui-ci, et qu'ensuite la détonation d'une arme à feu attirerait infailliblement sur nous les sauvages qui nous poursuivent. Servons-nous donc d'arcs et de flèches, et du boomerang ensuite, au besoin.

— Agissez avec ruse, surtout, observa Wilkins, qui avait grand'peine à cacher son émotion ; suivez l'émeu par derrière, car cet oiseau peut voir à un mille de distance devant lui. Par bonheur, il est très-sourd ; le point essentiel est donc qu'il ne nous aperçoive pas, car autrement il fuirait avec la rapidité d'un cheval, et disparaîtrait bientôt hors de la portée de nos yeux et de nos flèches. Baldabella, tu essaieras de lui lancer ton boomerang. »

La sauvagesse comprenait parfaitement l'empressement de ses protecteurs, qu'elle partageait en vraie enfant du désert. Elle fit signe que la chasse de l'émeu était fort pratiquée parmi les siens. Chaque chasseur s'avança à une certaine distance l'un de l'autre, puis, voyant que l'oiseau, occupé à brouter quelque racine, levait la tête, comme s'il se disposait à partir, ils lancèrent sur lui une volée de flèches et de javelots. Deux de ces derniers vinrent s'implanter dans le corps de l'émeu.

Baldabella lança alors le boomerang, qui atteignit l'oiseau et le renversa. La pauvre bête poussa un cri déchirant, mais elle se releva et reprit sa course. En ce moment, quelques flèches encore volèrent en l'air et frappèrent l'émeu, qui s'affaissa pour ne plus se relever.

Tous les chasseurs s'étaient élancés vers leur proie ; O'Brien, plus ardent que les autres, allait mettre la main sur l'oiseau, lorsque Wilkins détourna fort à propos son bras. Il était temps : l'émeu, se débattant, lança à Gérald un coup de patte qui fit voler au loin son arc et les flèches qu'il tenait dans l'autre main.

« L'émeu vous aurait cassé la jambe, s'il eût pu vous atteindre, lui dit Wilkins. C'est un marteau que cette jambe-là. Mon avis est qu'il faut achever l'oiseau à coups de lance avant de nous en approcher. »

Baldabella, sans avoir entendu les paroles du convict, s'était approchée, et d'un coup de sa massue avait achevé l'émeu, dont l'agonie fut très-courte.

En un instant il fut dépecé et vidé. Cependant les chasseurs se contentèrent d'emporter les deux cuissots ; car Wilkins, qui s'y connaissait,

déclara que c'étaient les seuls morceaux bons à manger, et qu'il y avait là pour deux jours de provisions.

« Voici des œufs, observa Hugues, que nous ferons bien d'emporter pour les donner à mon père. Mais voyez comme ils sont lourds et énormes !

— Ces œufs sont, en effet, excellents à manger, dit Arthur, mais nous avons assez de vivres. N'importe, nous en prendrons deux, qui, après avoir été offerts à notre père, serviront de récipients pour porter de l'eau. »

Max Mayburn, qui avait assisté de loin à la chasse des jeunes gens, s'était fort intéressé à cette poursuite terminée par une victoire. Il examina avec l'attention d'un naturaliste les œufs verdâtres et la dépouille plume-poil de l'émeu, qui lui avait été présentée.

Après la chasse, on continua à s'avancer à travers la prairie verdoyante et fleurie, et l'on ne s'arrêta que le soir, à l'ombre d'un arbre à gomme, sous lequel on alluma le feu. Le repas se composa de steaks d'émeu, que chacun déclara préférables à ceux du meilleur bœuf d'Angleterre. Il ne manquait qu'un peu de sel pour l'assaisonnement. Personne ne se plaignit cependant, quoique l'eau manquât depuis le matin. Mais tous avaient confiance en Dieu, qui devait leur procurer cette douceur. Les deux œufs d'émeu avaient été vidés avec soin par Jack, qui les emmaillotta de cordelettes de sparterie, pour les rendre plus transportables lorsqu'ils seraient remplis d'eau.

Le lendemain matin, la caravane repartit très-fatiguée et souffrant de la soif. Après deux heures de marche, quelle ne fut pas la joie des voyageurs, en apercevant devant eux une longue rangée d'arbres qui s'élevaient le long du lit d'un torrent ! Hélas ! le lit était à sec, et il leur fallut s'avancer encore fort longtemps dans ce fossé rempli de boue desséchée avant de trouver un creux rempli d'eau, où ils se désaltérèrent à loisir, et dans lequel ils remplirent leurs récipients.

Les pionniers, égarés sur ce vaste continent australien, continuèrent à marcher, en franchissant de temps à autre de nombreux torrents desséchés, qui devaient être des rivières à l'époque de la saison des pluies. Cette pensée d'inondation subite dans un pays où l'on vivait à ciel ouvert, remplissait leur cœur des plus vives appréhensions ; car, avec les pluies, il leur serait impossible d'avancer pour atteindre le but ardemment convoité.

Pendant deux jours les voyageurs se nourrirent de la chair de l'émeu et se désaltérèrent avec l'eau des ravins. Ils étaient ainsi parvenus à la base d'une chaîne de montagnes basses où le courant d'eau prenait sa source. Ce fut à coups de couteaux et de haches que les jeunes gens frayèrent un chemin à

toute la troupe, lequel chemin aboutissait à une plaine plus fertile et plus verdoyante que celle qu'ils avaient déjà parcourue.

En ce moment-là quelle ne fut pas leur épouvante, en voyant, à une très-petite distance, une troupe de sauvages, réunis autour d'un feu allumé et occupés à fabriquer des arcs et des flèches dont ils appointaient les extrémités sur les charbons !

Avec eux se trouvaient deux femmes noires, écrasant du grain ou des noix entre deux pierres. Ces femmes étaient revêtues de peaux d'opossum ; mais les hommes paraissaient presque nus, et leur corps était sillonné d'horribles cicatrices.

Quoique ces sauvages eussent vu les étrangers s'avancer vers eux,—les premiers visages blancs qu'ils voyaient peut-être, — ils ne se dérangèrent en aucune façon, et continuèrent leurs travaux sans paraître s'apercevoir de leur présence.

Arthur recommanda à tout le monde de continuer à marcher sans faire la moindre attention aux sauvages, et surtout sans avoir peur d'eux.

On arriva ainsi à dix pas des naturels ; mais alors Nakina, attirée par la vue d'un enfant du même âge qu'elle et jouant avec sa mère, s'élança à sa rencontre.

Le plus grand des sauvages la prit aussitôt dans ses bras. A ce moment, Baldabella, qui cherchait à retenir sa fillette, fut saisie par deux indigènes qui l'empêchèrent d'accomplir son dessein. La malheureuse se mit alors à crier à l'aide en demandant secours à ses amis les blancs.

Arthur, très-contrarié de cet incident, redoutait que ce ne fût là le prélude d'une querelle. Toutefois il ne voulait pas abandonner Baldabella, qui se refusait évidemment à retourner à la vie sauvage. Il somma donc Wilkins de l'accompagner, et, marchant droit à l'homme noir qui tenait Nakina dans ses bras, il chercha à reprendre doucement l'enfant. Le sauvage résista et voulut repousser Arthur ; mais celui-ci, affectant une grande colère, appuya cette feinte de quelques paroles menaçantes, en montrant le fusil qu'il portait en bandoulière.

Le sauvage éprouva un sentiment de crainte en présence d'Arthur et à la vue de son arme à feu ; puis, avec des gestes, il chercha à faire comprendre que la couleur de la peau de l'enfant, de celle de sa mère et de la sienne lui donnaient le droit de rendre la liberté à des prisonniers des visages blancs.

Arthur, à ces signes qu'il comprit, enjoignit à Baldabella de dire à ses compatriotes que c'était de son plein gré qu'elle restait avec eux, et que,

s'ils ne la laissaient pas aller, ils s'exposaient à être tous tués par les voyageurs.

Baldabella obéit, et le sauvage lui répondit aussitôt d'une façon brutale.

« Mon frère visage noir, dit alors la pauvre sauvagesse à Arthur, dit que Black Peter veut Baldabella, et qu'elle doit aller le rejoindre. Non ! non ! Bon blanc, ne permets pas cela ! Méchant Black Peter tuerait Baldabella et Nakina. »

Ces paroles apprirent à Arthur que les naturels avaient fait la connaissance du maudit convict évadé ; mais il se refusa mentalement à laisser Baldabella aux mains des noirs, quoi qu'il dût arriver de ce refus. Tandis qu'il réfléchissait au parti qu'il devait prendre, une des deux femmes, qui jusqu'alors était restée impassible, se leva, et s'approchant du noir dans les bras duquel se trouvait Nakina, lui parla d'une voix douce en s'efforçant de s'emparer de l'enfant. Le mécréant, laissant tomber l'enfant, saisit un bâton et en frappa la femme, qui s'affaissa, sinon morte, du moins sans connaissance.

Arthur ne put pas contenir davantage son indignation, et, apercevant un troupeau de kangarous qui passait à sa portée, attira l'attention de l'homme noir dans cette direction, et fit feu. Un des animaux tomba mort.

Les naturels, jusque-là très-calmes, furent frappés de terreur, et quelques-uns se mirent à fuir.

Arthur, désignant alors le kangarou et ensuite Baldabella, exprima son désir d'échanger l'animal contre la femme noire et son enfant Nakina. Les deux sauvages qui retenaient Baldabella par les bras lâchèrent prise et coururent vers la proie, bien plus désirable pour eux,— le kangarou mort, — suivis de leur camarade à la grande taille, qui avait repoussé du pied la petite Nakina.

Baldabella saisit vivement son enfant et se réfugia au milieu de ses amis, se prosternant devant Arthur, dont elle prit le pied qu'elle plaça sur son cou, en signe de servage. Cela fait, elle se releva, et, d'un pas léger, reprit sa place dans l'ordre de la marche des voyageurs, qui s'éloignèrent en voyant avec plaisir que la victime de la brutalité du grand indigène avait été relevée par sa compagne, qui en prenait soin et lui prodiguait des paroles affectueuses.

« Quel dommage, s'écria Wilkins, de laisser cet excellent gibier aux mains de ces noirs ! Votre coup de fusil, monsieur Arthur, les a tous mis en fuite, et il faut espérer que nous ne les reverrons pas de sitôt.

— Ayez confiance en Dieu, mon cher Wilkins. Déjà nous avons été nourris comme le prophète dans le désert, dit Max Mayburn, et Dieu ne nous abandonnera point.

— Je pense que nous ne devons pas nous arrêter, même pour faire des provisions, répliqua Arthur. Pressons notre marche pour trouver au plus tôt un abri, loin des yeux de ces sauvages, qui, croyez-m'en, ne nous perdront pas de vue s'ils le peuvent.

— Dans ce cas, vous avez mal fait de leur donner à manger, observa le convict. Ils nous suivront, c'est sûr, comme des chiens, pour avoir nos restes. »

Cette juste remarque n'était pas faite pour rassurer les voyageurs, et le chef de la troupe, tout en doublant le pas, se consulta avec Marguerite.

Des deux côtés de la route que suivaient les naufragés, au milieu de cette terre enchantée couverte de fleurs et d'arbustes, qui font les richesses des serres chaudes d'Europe, ils apercevaient des hordes de kangarous, des émeus et des opossums ; mais la prudence recommandait de ne point s'arrêter pour chasser. Ils ne firent donc halte que lorsque la fatigue les força à se reposer, sur le penchant d'une montagne couverte de verdure. Les moins harassés d'entre les voyageurs s'éloignèrent alors à la recherche d'œufs et d'oiseaux, dont ils rapportèrent une provision suffisante pour le souper de toute la compagnie.

« Regarde dans la direction du sud-ouest, mon cher Arthur, dit Marguerite, il me semble voir un horizon bordé de vert. Plaise à Dieu que ce soit là l'indication d'une rivière !

— En effet, répliqua celui-ci, car nous avons grand besoin d'eau. Demain matin nous nous dirigerons de ce côté. Plaise à Dieu que nous puissions continuer bientôt à voyager en canots ! En admettant même que le fleuve fût à sec, nous descendrions en suivant les méandres de son lit, et nous trouverions bien, deci, delà, quelques mares d'eau fraîche. Ce qui me désole, ma chère Marguerite, c'est de songer que nous sommes en janvier, époque des pluies d'automne, et je me demande en quel endroit nous pourrions trouver un abri sûr pour notre père, pour toi-même et nous tous.

— Bah ! s'écria Jack ! ne vous inquiétez pas ; il ne me serait pas impossible de construire une hutte avec un toit d'écorces d'arbres.

— Je n'en doute pas, mon brave garçon reprit Arthur, car ton habileté et ton courage me sont connus ; mais le plus difficile serait de trouver un gîte

hors de la vue des sauvages, et surtout de celui que je redoute le plus, cet infâme Black Peter, qui semble s'obstiner à notre poursuite.

— C'est plutôt à moi qu'il en veut, observa Wilkins, et puis il désirerait s'emparer de notre fusil et d'autres objets qui nous restent, sans compter l'argent que vous possédez.

— Et à quoi lui servirait le métal monnayé dans ce pays sauvage ? répliqua Max Mayburn.

— Pour quitter la compagnie des sauvages, se rendre dans les contrées habitées par les convicts échappés et y entreprendre quelque chose, toujours contre la société des gens honnêtes.

— C'est une méchante vie que celle-là, Wilkins, répliqua Max Mayburn. Dieu merci, vous ne songez plus à suivre un aussi fatal exemple.

— J'y vois clair maintenant, grâce à vous, Monsieur ; et puis j'ai compris qu'il n'y avait pas de honte à rebrousser chemin lorsqu'on était dans une mauvaise voie. »

Le convict n'était pas un méchant homme au fond, et la semence jetée dans son âme y avait porté des fruits qui n'étaient cependant pas encore mûrs.

Dès que l'aube parut, les voyageurs se mirent en marche dans la direction de l'horizon verdoyant qu'ils avaient découvert la veille. Ils parvinrent enfin au but désiré. La récompense de leurs fatigues était là, sur les bords d'une belle rivière, bordée d'arbres verts, qui coulait dans un lit étroit et profond, de telle sorte que, du côté où ils étaient, il n'y avait pas possibilité d'atteindre le niveau et de se procurer de l'eau.

C'était un grand désappointement pour les voyageurs, qui continuèrent à suivre le cours du torrent écumeux en observant un profond silence. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à un certain endroit où le lit du courant d'eau s'était rétréci. Jack s'arrêta alors, et, montrant à ses amis un arbre élancé qui croissait sur le bord, proposa de l'abattre pour en faire un pont sur lequel on passerait du côté opposé.

Il n'y avait pas à balancer ; il fallait mettre la rivière entre les voyageurs et leurs ennemis, qui probablement n'auraient pas l'ingéniosité de suivre cet exemple. Il fut donc convenu que l'on allait tenter l'opération.

Tout en parcourant la plaine, les naufragés errants avaient trouvé et recueilli de l'avoine mûre, et Ruth s'occupa à broyer et à moudre du grain pour en faire des galettes. Pendant ce temps-là, Jenny Wilson faisait cuire

des pommes de terre sous la cendre, et cherchait dans les bois environnants l'herbe à thé, dont elle eût bien désiré prendre une infusion.

Les jeunes gens, laissant les femmes occupées à leurs travaux, se disposèrent à abattre l'arbre qui devait servir de pont. Quoique leurs haches de pierre ne fussent pas très-bien affilées, ils parvinrent, avec quelques difficultés cependant, à entamer le tronc, à augmenter peu à peu l'entaille, si bien qu'à un moment donné un grand craquement se fit entendre, et que le géant s'inclina pour tomber sur le bord opposé du courant d'eau.

Cela fait, les travailleurs infatigables se hâtèrent de couper les branches qui obstruaient le passage, d'aplanir le tronc et de traverser plusieurs fois ce pont improvisé pour s'assurer de sa solidité. Enfin, Jack fabriqua une corde, qu'il lia à des morceaux de bois taillés à cette fin, de façon à servir de rampe pour rassurer les peureux.

Max Mayburn donna l'exemple du courage en passant le premier, guidé par son fils aîné. Vint ensuite Marguerite, que Gérard accompagna avec les plus grandes attentions ; Jenny Wilson et Ruth traversèrent en poussant quelques cris de terreur, mais sans trop de difficultés. Quant à Baldabella, son enfant sur l'épaule, elle s'avança sans manifester la moindre crainte.

Dès que tous les naufragés du Golden-Fairy se trouvèrent réunis sur l'autre rive, on retira la corde, puis à grands coups de haches on coupa le point d'appui du tronc d'arbre, et le pont improvisé roula dans l'abîme, entraîné par le courant. De cette manière, les sauvages se trouvaient dans l'impossibilité de poursuivre les visages blancs.

Le sol sur lequel les voyageurs se trouvaient réunis était bien moins ondulé que celui qu'ils venaient de quitter. De tous côtés on apercevait des massifs de bambous et de joncs ; le long de la rivière se trouvaient des ouvertures au moyen desquelles il était possible d'aller puiser de l'eau, dont les pauvres gens étaient privés depuis vingt-quatre heures.

La petite troupe s'aventura le long d'une sorte de route marécageuse qui longeait la rivière, en se lamentant de ne pas avoir de canots, à l'aide desquels ils eussent pu continuer leur voyage sans trop se fatiguer.

Jack déclara qu'il allait se mettre à l'œuvre, mais que l'important était de se procurer le bois indispensable pour la construction désirée.

Le lendemain, l'arbre en question était trouvé ; on le dépouilla de son écorce, et tous les jeunes gens aidant le brave charpentier, l'un allant chercher de la gomme, l'autre fabriquant une sorte d'étoupe végétale, on

put bientôt se trouver en présence de deux canots assez vastes et très-confortables.

On attendit une journée pour que les embarcations fussent consolidées et bien sèches, et, pendant ce temps-là, on façonna des rames et des gaffes, et on récolta de la paille d'avoine pour servir de litière dans les canots. Les « dames » s'occupaient, durant ces heures de repos, à préparer des galettes de farine d'avoine, à faire cuire du poisson pêché dans la rivière, en un mot, à approvisionner les embarcations.

Le lendemain du troisième jour, dès l'aube, les voyageurs s'embarquèrent, ravis d'échapper ainsi, grâce à ces transports faciles, aux fatigues d'une étape à pied, à travers des obstacles multiples. La manœuvre des rames était comparativement chose aisée et peu pénible.

La pérégrination dura ainsi pendant plusieurs jours. On apercevait bien de temps à autre de la fumée provenant des feux allumés par les sauvages ; on entendait maintes fois les coo-ee de ces ennemis invisibles, qui faisaient toujours craindre aux voyageurs d'être épiés ; mais leurs moyens de locomotion défiaient toute poursuite.

On s'arrêtait une fois par jour sur le rivage pour se mettre à la pêche, et Baldabella, d'une adresse sans pareille au maniement du harpon, se chargeait de fournir aux exigences du déjeuner et du souper. Le poisson pris ordinairement de cette façon était la morue d'eau douce, mais d'une très-grande espèce.

Chaque matin, après le premier repas, les voyageurs exploraient le pays, afin d'y trouver un endroit favorable pour s'y retirer à la saison des pluies ; hélas ! leurs recherches étaient inutiles.

Il y avait pourtant toujours de hautes montagnes du côté opposé à celui où marchaient les naufragés ; mais, sur la rive en question, le pays était bas et marécageux, et s'étendait aussi loin que la vue pouvait se porter.

CHAPITRE XIX

Une cache. — La forêt noire. — Un emplacement pour une cabane. — Les aigles. — Accident arrivé à Gérauld. — Une grotte. — La plante à réservoir d'eau. — Un champ de pommes de terre. — Les figuiers. — Les « petits fours » australiens. — Le convive affamé.

Les voyageurs se lassèrent enfin de leur voyage monotone, et quelque matin on eût pu les voir gravir la berge de la rivière, afin d'examiner si le paysage n'était point changé.

A la place du marécage, ils aperçurent de jolies collines couvertes d'arbres, dont le feuillage était constellé de fleurs éblouissantes. Le parfum des acacias et des eucalyptus embaumait l'atmosphère, et les voyageurs pensèrent que ce serait là un charmant endroit pour y trouver un abri.

« Halte ! s'écria tout à coup Wilkins, arrêtons-nous ici. Examinez bien cet arbre que voilà. Nous ne sommes pas les premiers visages blancs qui aient foulé cette terre. Je m'y connais, monsieur Arthur ; il y a ici, sous cet arbre même, une cache. J'ai deviné cela en jetant les yeux sur ces lettres sculptées, entaillées à l'aide d'un couteau pointu. Creusons, et vous allez voir si je me suis trompé. »

Arthur refusa d'abord de consentir à ce qu'il croyait être un vol ; mais il se dit qu'après tout il trouverait peut-être quelque information utile dans la cache découverte par le convict.

On alla donc chercher les outils nécessaires à creuser, qui se trouvaient dans le canot, et chacun se mit à travailler avec autant d'ardeur que s'il se fût agi de trouver des pépites d'or.

« Si nous allions découvrir un précieux filon ? dit tout à coup Gérauld.

— Je préférerais infiniment trouver une bonne scie, répliqua Jack.

— Et moi une marmite de fonte, ajouta Marguerite.

— Que ne puis-je me procurer ici un télescope ! observa Hugues.

— Et vous, Jenny Wilson, que voudriez-vous rencontrer au fond de la cache ? demanda Arthur.

— Ma foi ! puisque vous m'interrogez, je souhaiterais un baril de farine, fit la bonne cuisinière.

— Nous y sommes ! je sens quelque chose de dur, s'écria Gérauld.

— Attention, répliqua Arthur. Agissons de sorte à ne rien briser. Ah ! nous y voilà ; il y a des corbeilles et des sacs.

— Qui contiennent du sucre et du thé, observa Ruth en battant des mains.

— Allons donc ! fillette, est-ce que l'on enterre ces ingrédients-là ? Je parie que nous allons trouver de la poudre et des balles, ce qui vaut bien mieux dans notre position. Regardez, monsieur Arthur, vous qui êtes instruit. Ne voyez-vous pas les cachets d'un navire de la marine anglaise ?

— En effet, répliqua celui-ci ; je trouve aussi la date de l'époque où cette « cache » a été pratiquée : il y a de cela trois ans. Il est probable que ceux à qui ces objets appartenaient ne reviendront jamais les chercher ici.

— Tant mieux pour nous, fit Wilkins. Les trouveurs sont les gardeurs, n'est-ce pas, monsieur Arthur ? »

Le fils aîné des Mayburn ne répondit rien, et adressa un regard à son père.

« Les proverbes du monde, observa celui-ci, ne sont pas toujours les paroles de Dieu. Mais, en ce cas, comme les munitions de guerre appartiennent certainement au gouvernement anglais, mon avis est que nous pouvons nous approprier une partie de ce que contient cette « cache ». Ne penses-tu pas ainsi, Marguerite ? Nous laisserons ici une reconnaissance de ce que nous aurons pris, ou plutôt emprunté. Si le Ciel nous conduit à bon port, nous rendrons compte à qui de droit de ce qui s'est passé aujourd'hui.

— C'est parfaitement dit, cher père, » répondit Marguerite Mayburn.

Wilkins, sans se préoccuper de toutes ces paroles, avait pris sur lui de transporter les petits barils et les sacs dans les canots.

« Gardez seulement ce qui nous sera utile, lui dit Marguerite.

— Qui peut dire quels seront nos besoins de munitions ? répliqua le convict. Nous avons encore une longue route à parcourir, et nous serons bien forcés de nous défendre contre des coquins bien plus dangereux encore que des sauvages, les « rôdeurs des bois ».

— Mon père va écrire au crayon une note dans laquelle il reconnaîtra que nous avons emporté la moitié du dépôt, en expliquant la position dans laquelle nous nous trouvons. »

En effet, Max Maxburn ayant tracé cette déclaration, on l'enferma dans une enveloppe d'écorce solidement ficelée que l'on attacha à l'un des sacs replacés dans le trou. Cela fait, on combla la fosse, et l'on étala avec soin le

gazon, de façon à ce que les indigènes ne pussent point à leur tour découvrir la cache.

« Il faudra prendre garde de mettre le feu à notre arsenal, observa Arthur, et aussi de mouiller la poudre, car alors notre riche et inappréciable provision deviendrait chose inutile. Je suis de l'avis de Wilkins ; nous allons prendre le chemin à travers bois. Certainement ce pays est fort pittoresque ; mais je préférerais nous voir tout à fait cachés par les arbres de la forêt.

— Regarde là-bas, vers le sud, dit Hugues à son frère ; j'aperçois un point noir qui ressemble fort à une zone boisée. Si nous quittons la rivière, nous aurons là un point de repère très-facile à retrouver. Qu'en dis-tu ? Allons-nous là-bas ? »

Arthur examina avec attention la forêt lointaine que lui désignait son frère, et comme il n'y avait pas de fumée dans les environs, tout portait à croire que les noirs ne se trouvaient pas dans ces parages.

Cette considération engagea donc les voyageurs à abandonner le moyen commode de locomotion des canots. Chargeant leurs bagages sur leurs épaules, sans oublier surtout les munitions, ils se mirent en marche du côté de la forêt sombre.

La plaine qu'ils traversaient était couverte d'une haute et épaisse herbe à fourrage, où des milliers de bêtes à cornes, où des chevaux sans nombre, eussent trouvé une abondante provende ; mais à leur place bondissaient, deci, delà, des hordes de kangarous et des groupes d'émeus aux pieds rapides. Sur tous les arbres s'ébattaient des oiseaux chanteurs et siffleurs, dont les cris assourdisaient les voyageurs.

En approchant du bois sombre découvert par le frère de Marguerite, celle-ci remarqua que Baldabella paraissait inquiète et semblait se refuser à aller plus avant. Après une demi-heure de marche, la sauvagesse se mit à trembler de tous ses membres, et dit à la sœur d'Arthur d'une voix émue :

« Bonne demoiselle, n'allez pas là. Méchants esprits tueront tout le monde ; bon maître, vous, Baldabella. Méchants esprits très en colère : eux disent que personne doit pénétrer là dedans. »

Marguerite essaya de raisonner la malheureuse femme terrifiée. Elle se disposait à fuir en emportant son enfant, et en cherchant à l'arracher des bras de Marguerite. Mais lorsque la négresse vit que la fille de Max Mayburn continuait sa marche, tenant toujours Nakina sur sa poitrine, Baldabella s'écria d'une voix ferme qui dénotait un effort de courage :

« Je mourrai, soit, mais je n'abandonnerai pas mes amis. »

Et elle reprit sa place aux côtés de Marguerite.

Arthur n'ignorait pas que les naturels croyaient superstitieusement à l'influence fatale des forêts sombres ; mais il s'imagina que Baldabella avait quelques notions particulières sur ce bois, lequel semblait un lieu redouté pour ses compatriotes. Cette découverte lui faisait désirer de plus en plus d'amener son père et ses compagnons sous ces arbres touffus, où nul ne viendrait certainement les attaquer.

Parvenus devant la forêt, les voyageurs comprirent facilement que cette obscurité profonde qui régnait en cet endroit fit naître la terreur dans l'esprit des sauvages. Ni les bêtes féroces, s'il y en avait, ni la lumière du ciel, ne devaient pouvoir se glisser sous ces feuillages impénétrables. Ce bois mystérieux, composé d'arbres élevés de l'essence des pins, des noyers et des cyprès, poussant les uns contre les autres, était tellement compacte, tellement tressé de branches en branches par des lianes inextricables, qu'il formait pour les naufragés-voyageurs une forteresse capable de défier les attaques de tous les noirs réunis des pays australiens.

« Quel est parmi nous le « prince charmant » qui va se frayer un passage à travers la forêt enchantée ? dit alors O'Brien. Voilà une riche aventure, ou je ne m'y connais pas : qu'en penses-tu, Hugues ? Allons ! jouons du couteau et de la hache.

— Un peu de patience, mes amis ! observa Arthur. Nous allons d'abord faire le tour de la forêt, afin de découvrir, si faire se peut, un endroit accessible. Avançons avec prudence. Nous ouvrirons une sorte de tunnel sous bois dont nous fermerons le passage, afin de ne laisser ici aucune trace de notre présence.

— Je me plairai fort en ces lieux, ajouta le vieux Mayburn, car il me serait facile de m'adonner à l'étude de l'histoire naturelle sous ces arbres qui me sont inconnus.

— Et moi j'aimerai à vivre abritée par une cabane, continua Marguerite, quelque mal que l'on y soit ; mais, du moins, nous nous reposerons sans appréhension, nous pourrions rapiécer nos habits usés et nous fabriquer des chaussures, dont nous avons le plus grand besoin. Je crains, toutefois, que la vie ne soit fort triste sous ces abris ensevelis dans une sorte de nuit perpétuelle.

— Bah ! nous nous construirons un nid au milieu des arbres, observa Gérard, comme cela se passe dans le roman du Robinson suisse, et nous y vivrons parmi les perroquets et les cacatoès. Tenez, voici justement un

figuier qui ressemble probablement à celui où demeura la famille suisse : mais je ne me trompe pas ! l'arbre est couvert de figues ; elles sont mûres et excellentes à manger, fit-il en en croquant une qui se trouvait à sa portée.

— Patience ! mon ami, répliqua Arthur, nous retrouverons ce figuier ; mais songeons au plus pressé. Hâtons-nous de nous frayer un passage sous bois ; car, à la chaleur accablante et à un bruit lointain qui ressemble fort à celui du tonnerre, je suis porté à croire que nous sommes menacés d'un violent orage. Il nous faut donc construire un abri dans le plus bref délai possible. »

L'endroit de la forêt sombre devant lequel se trouvait la petite caravane, quoique impénétrable, était moins encombré de ronces et de lianes que ceux devant lesquels les voyageurs avaient passé ; les jeunes gens se mirent donc à l'œuvre, et ouvrirent une issue de quatre pieds de haut et de deux pieds de large, suffisant pour le passage d'une seule personne. Ils eurent soin de faire de petits fagots avec les branches abattues, afin de les transporter à l'intérieur du bois lorsque le passage serait terminé ; mais leur travail allait fort lentement, car les arbres étaient très-serrés, et ils furent heureux de rencontrer un endroit où régnait une éclaircie. Ils réussirent ainsi à frayer un boyau pour y introduire les femmes et les bagages.

La clairière au milieu de laquelle ils se trouvaient était composée d'une prairie émaillée de fleurs peintes de ces couleurs éclatantes particulières à la flore des régions tropicales. Un peu plus loin s'élevait une colline couverte d'avoines sauvages, protégées par des buissons épineux qui grimpaient le long des flancs d'un rocher isolé dont la cime semblait être aplatie.

Les jeunes gens déclarèrent que ce séjour était enchanteur et enchanté ; car, pour y parvenir, il fallait gravir facilement des sortes de gradins terrassés et couverts d'arbustes, de gazon et de fleurs. Si essoufflés qu'ils fussent pour arriver au sommet du rocher, ils y parvinrent, et, à leur grand étonnement, aperçurent devant eux l'entonnoir d'un cratère éteint couvert de verdure.

« C'est ici, déclara Hugues, qu'il nous faut élever une cabane pour nous abriter tous. Marguerite ne se plaindra pas de la tristesse du lieu ; car, du haut de cette plate-forme, on peut voir tout le pays, et l'on se trouve à l'abri de surprises. Et puis il y a des fleurs et des oiseaux à revendre. Tenez, regardez, mon père, ces deux énormes aigles qui tournoient au-dessus de nos têtes. Sans doute leur aire n'est pas éloignée d'ici. »

Tandis que les regards de tous les voyageurs se tournaient du côté des oiseaux de proie, O'Brien, qui se tenait à l'écart, avait bandé son arc, et, avant que personne eût pu s'opposer à son projet, il décochait une flèche bien dirigée sur l'aigle le plus rapproché. Il atteignait l'oiseau de proie, et celui-ci venait tomber au milieu du buisson.

« Victoire ! victoire ! s'écria-t-il en se retournant du côté de Max Mayburn. J'ai tué l'aigle !

— C'est une mauvaise action que vous avez faite là, mon ami, répondit celui-ci. Je regrette infiniment que vous ayez atteint le but. Ce n'est donc pas une victoire que vous avez remportée, mais un acte de pure cruauté que vous avez commis. Il était inutile de mettre à mort ce noble oiseau, et je suis très-peiné en entendant les cris poussés par sa compagne, cruellement séparée de son camarade de solitude. Voyez comme elle tourne autour de l'endroit où votre victime se débat.

— Je suis très-marri de vous avoir déplu, mon excellent tuteur, observa O'Brien. Je pensais, au contraire, vous être très-agréable en mettant sous vos yeux un individu de l'espèce australienne.

— L'oiseau est tombé derrière ce buisson couvert de fleurs jaunes, qui ressemble si bien au genêt de notre pays. »

Gérald se dirigea vers l'endroit désigné, tandis que Marguerite et son père exploraient des yeux le plateau sur lequel ils se trouvaient, écoutant Jack, qui déclarait pouvoir construire en deux jours une hutte basse de plafond, et façonnée avec des écorces d'arbres reliées ensemble par des lianes tressées.

Tandis que les trois personnes discutaient au sujet de cette construction, ils entendirent les cris d'alarme poussés par Gérald.

« Au secours ! à l'aide ! criait-il. L'enchanteur de la montagne s'est emparé de ma personne. Arthur ! jette-moi une corde. »

Tous les voyageurs éprouvèrent un sentiment d'angoisse, et ni les uns ni les autres ne savaient où jeter la corde, car on n'apercevait point O'Brien.

Arthur, accompagné de Jack, emportant l'un et l'autre une perche et des cordes, retrouvèrent enfin Gérald, qui se cramponnait à un buisson et paraissait enfoncé dans un trou.

« Prenez garde ! leur cria celui-ci : il y a peut-être d'autres ouvertures dans les environs. Tendez-moi la perche, et je m'en tirerai. J'ai peur que ce diable d'aigle, que j'ai si malencontreusement abattu, ne se jette sur-moi, car il se débat au-dessus de ma tête et paraît furieux. »

A l'aide de la bille de bois et des cordes qu'on lui tendit, grâce aux efforts de ses amis, Gérald parvint à sortir de son trou. Cela fait, il indiqua à ses sauveurs la grotte ou l'excavation au milieu de laquelle il se débattait quelques instants auparavant. Cette découverte intéressait trop nos jeunes gens pour qu'ils ne voulussent pas savoir sur-le-champ à quoi s'en tenir. Jack tenta le premier l'épreuve, et, attachant solidement une corde à un arbre, il prit un long bâton d'une main afin de sonder les parois, et s'aïda de l'autre pour descendre dans ce trou obscur.

Il ne tarda pas à toucher le fond, après avoir descendu environ quatre à cinq mètres, et se trouva au milieu d'une vaste grotte, sur un tapis de sable fin. Les parois de cette excavation naturelle étaient ornées de guirlandes de plantes grimpantes, et le jour pénétrait à l'intérieur par de nombreuses crevasses, pareilles à celle où était tombé O'Brien.

Il y avait en outre quelques couloirs, à l'entrée desquels Jack jeta les yeux, et quand ses amis l'eurent rejoint, ils purent s'assurer avec lui que l'endroit était inhabité. Arthur déclara que cette grotte était d'origine volcanique, et qu'à ses yeux c'était là une portion du cratère éteint.

« Voilà qui va faire un excellent entrepôt pour y déposer nos munitions de guerre et de chasse, observa Jack. La partie éclairée servira de cuisine pour Jenny, tandis que nous, nous nous occuperons à construire la cabane. Je vais fabriquer une échelle ; car les femmes ne pourraient jamais se hisser de bas en haut et de haut en bas au moyen d'une corde, comme le font des garçons de notre âge. »

Arthur remonta le premier, et voulut, une fois en haut, secourir l'aigle et retirer la flèche de sa blessure ; mais l'oiseau de proie chercha à se précipiter sur lui ; aussi l'aîné des Mayburn crut-il devoir remettre cette opération à plus tard.

Les trois amis, remontés à la surface de la montagne, se hâtèrent d'aller annoncer à Max Mayburn et aux autres la découverte qu'ils venaient de faire.

Wilkins était allé cueillir de l'avoine, tandis que Marguerite et son père avaient découvert une mare pleine d'eau potable, qui devait être bien plus remplie encore, quand la pluie aurait rendu ce que le soleil avait pompé.

Autour de ce réservoir à eau, Max Mayburn avait cueilli des plantes curieuses ; l'une, entre autres, nommée le *cephalotus follicularis*, autrement dit, la plante cuvette, qui offrait à la vue des membranes reliées ensemble,

dans lesquelles l'eau s'accumulait et entretenait naturellement la fraîcheur de la tige.

« Cela ressemble fort à nos chardons d'Europe, n'est-ce pas ? observa Marguerite. Mais, mon père, le sol me paraît très-fertile en cet endroit ; pourquoi ne planterions-nous pas ici une partie des pommes de terre qui nous restent, afin d'augmenter notre provision ?

— Bien pensé, répliqua Hugues. Le terrain me paraît excellent à cet usage. Allons ! Gérard, à l'œuvre. Plantons notre jardin potager avant que la pluie survienne. Cela vaudra mieux que de tuer des aigles. »

La découverte de la grotte fit un plaisir inexprimable à tout le monde ; mais, quelle que fût la curiosité éprouvée par tous d'aller en parcourir l'intérieur, il fallut qu'on attendît que l'échelle fût construite. Gérard se mit au travail, tandis que les autres voyageurs retournaient à l'entrée de la forêt sombre pour fermer l'entrée de l'ouverture qu'ils avaient pratiquée au milieu du fourré. A l'aide de cordelettes imperceptibles, ils ramenèrent les branches et réussirent à cacher à l'œil le plus exercé les abatis pratiqués dans l'intérieur du bois. Les petits fagots formés avec les branches coupées furent emportés vers le campement afin d'allumer le feu.

Hugues et O'Brien n'oublièrent pas le figuier, sur les branches duquel, après avoir chassé les oiseaux qui les broutaient, ils firent une ample cueillette de fruits mûrs et succulents.

Jenny confectionna avec le jus de ces figes mêlé à la farine d'avoine des galettes qui parurent excellentes aux voyageurs, depuis longtemps privés de sucre ou de matière saccharine. Les jeunes gens nommèrent ces gâteaux des « petits fours » australiens.

Wilkins avait aidé Jack à abattre une sorte de pin pour fabriquer une échelle, et Marguerite occupa ses loisirs à planter des pommes de terre au fur et à mesure que le convict défrichait le terrain.

A la fin, cependant, il fallut se reposer ; car le travail et la marche avaient épuisé les forces de tous les voyageurs, et, de plus, la chaleur orageuse du temps était intolérable.

Vers le soir, quelques gouttes d'eau ranimèrent le courage abattu des hardis voyageurs.

« Nous n'aurons pas le temps de construire aujourd'hui, observa Wilkins. La pluie va tomber, et je suis d'avis que nous devrions creuser le réservoir de là-bas un peu plus qu'il ne l'est : s'il venait à déborder, nous serions noyés. »

Arthur imagina de pratiquer une autre mare en dessous de la première, dans laquelle, à l'aide d'une rigole, le trop plein irait se verser. De cette façon, on aurait deux réservoirs d'eau au lieu d'un, et l'on préserverait de l'inondation la plantation des pommes de terre.

« Maintenant que voilà l'échelle terminée, fit Marguerite, je serais d'avis que mon père et moi nous descendissions dans la grotte, où nous disposerions toutes choses pour le moment, c'est-à-dire jusqu'à ce que Jack ait pu construire la cabane qu'il a le projet d'élever ici. La pluie va indubitablement bientôt tomber.

— Suivez-moi, lui dit Gérald ; je vais vous guider dans le domaine que j'ai découvert. C'est là que Ruth ne pourra plus faire de balourdises, car elle se trouvera en prison, sous terre. Allons ! descendez au milieu de la montagne en feu, et prenez bien garde de ne pas être déchiquetés par mon aigle.

— Est-il vrai, Monsieur, que la montagne est en feu ? demanda Ruth, qui tremblait déjà.

— Il y avait là un volcan ; mais, depuis cent ans au moins, ce cratère est éteint, répliqua Max Mayburn. A cette heure, ce n'est plus qu'un admirable souterrain.

— Mais si le volcan allait se rallumer dans le temps que nous serons en bas ? » ajouta Ruth toujours craintive.

Marguerite et Jenny Wilson grondèrent la pauvre fille de sa pusillanimité, tandis que les jeunes gens se moquaient d'elle, et, Jack aidant, la servante descendit dans la grotte où Marguerite et la cuisinière avaient déjà désigné chaque coin pour servir : l'un à la cuisine, l'autre au « placard » à provisions, celui-ci au dortoir des hommes, celui-là à la chambre des dames.

Baldabella et Nakina, qui s'étaient résignées à la volonté des « visages blancs », semblaient avoir oublié tout sujet d'appréhension, et se tenaient accroupies dans un angle que la fille de Max Mayburn appela « la chapelle » ; car ce lieu offrait l'ensemble d'un autel surmonté de flambeaux de pierre. Une sorte de berceau de lianes qui poussaient sous une des crevasses fut dénommé le « salon de réception », à la condition que la pluie ne vînt pas en chasser les visiteurs et les habitants.

On établit des sièges au moyen des grandes pierres, et l'on éleva sur deux roches une « tranche » de brèche plate, qui devait servir de table. C'est là que Jenny servit le repas, qui se composait seulement de thé et de galettes.

Max Mayburn voulait examiner de près l'aigle, qu'il avait reconnu être de l'espèce nommée aquila fucoso ; mais il fallut que Wilkins et Jack s'emparassent de l'oiseau. Ils le prirent par les ailes et le cou, tandis qu'Arthur arrachait la flèche qui lui avait cassé le fouet extrême de l'envergure. En examinant la blessure, il parut certain que l'oiseau pouvait guérir en fort peu de temps.

Mais il s'agissait de nourrir cet invalide, qui semblait mourir de faim et dédaignait les morceaux de galette qu'on lui offrait. Hugues et Gérard promirent d'aller tuer quelques oiseaux ou un opossum pour cet hôte affamé dès qu'ils auraient achevé le réservoir à eau qu'ils étaient occupés à creuser.

CHAPITRE XX

Le réservoir. — Les pluies. — L'ami des colons. — Occupations de la vie de prison. — Une chasse malheureuse. — Narration de la capture de Wilkins. — Récit des tentatives de Black Peter. — L'aigle rendu à la liberté. — Départ des jeunes gens pour délivrer le prisonnier.

Le réservoir creusé par les jeunes gens avait quatre mètres de profondeur sur huit de diamètre. Le fond en était pavé de pierres plates tirées de l'intérieur de la grotte et scellées ensemble par une excellente terre glaise. Ce travail demanda deux jours, et le surlendemain, tandis que Jack et Wilkins mettaient la dernière main à leur ouvrage en creusant une rigole qui devait conduire l'eau de la première à la seconde mare, Hugues et Gérald s'écartèrent du campement pour tuer des oiseaux.

Avant la fin de la journée, les ouvriers et les chasseurs furent forcés d'abandonner leur partie pour éviter une averse qui trempa particulièrement jusqu'aux os les pourvoyeurs de gibier. Par bonheur, ils n'avaient pas fait une mauvaise chasse ; loin de là, ils courbaient sous le poids de couples de faisans, de cacatoès et de dindons sauvages, aussi forts que ceux des basses-cours du Royaume-Uni.

Le repas fut excellent, et l'aigle, affamé et à moitié dompté, eut une large part de cette provende.

Pendant que les voyageurs se rassasiaient, l'orage éclata ; les coups de tonnerre retentissants trouvaient un écho immédiat dans la montagne, et l'on eût dit que les rochers tremblaient à leur base. Ruth poussait des cris et regardait autour d'elle avec terreur, comme si on eût dû s'attendre à l'éruption d'un volcan. L'aigle lui-même semblait redouter cette voix bruyante du ciel.

La pluie tombait par torrents, et retombait à l'intérieur de la grotte à travers le feuillage qui croissait dans les crevasses ; si bien que les naufragés du Golden-Fairy se virent forcés de se retirer sous la partie obscure de l'excavation naturelle ; bien heureux encore d'avoir trouvé cet asile qui les mettait à couvert.

« Je ne vois pas qu'il soit utile de rester dans l'obscurité, observa Hugues. Allons ! Gérald, allumons les « flambeaux » et fixons-les contre les parois de la grotte. Grâce à ces guirlandes vertes qui sont suspendues aux rochers, nous pourrons nous croire dans une salle de bal. »

En effet, la grotte brilla bientôt comme les deux jeunes gens l'avaient dit, et Max Mayburn put examiner à loisir un des oiseaux qui avaient été rapportés, celui qui ressemblait aux dindons anglais.

« C'est ce que les naturalistes ont nommé le watled telegalla, fit-il, le représentant du genre en Australie ; un très-bel oiseau vraiment.

— Et un excellent rôti, » ajouta Marguerite.

Pour occuper leurs loisirs pendant que la pluie faisait rage, les jeunes gens vannèrent l'avoine et enfermèrent le grain dans des sacs, réservant la paille pour servir de litière en guise de matelas, un vrai luxe pour les pauvres voyageurs, qui, depuis leur naufrage, ne couchaient plus que sur la terre dure.

Marguerite s'occupait de Baldabella et de Nakina, à qui elle enseignait à parler anglais, tout en leur montrant les choses de la civilisation et en leur apprenant ce que c'était que Dieu.

Wilkins, qui n'aimait pas à rester les bras croisés, donnait volontiers un coup de main à Jenny et à Ruth ; il disposa la cheminée, devant laquelle il appliqua un foyer de pierre ; puis il pluma les pièces de gibier, et enfin prépara une niche grillagée pour y disposer les poules en liberté. La pluie ne lui faisait pas peur, et il s'en allait chercher de l'eau quand on en avait besoin.

Trois jours se passèrent ainsi dans une reclusion complète ; car l'orage n'avait pas cessé un instant. Aussi les prisonniers commençaient-ils à s'ennuyer et à désirer de pouvoir remonter sur la terre. Ils s'en allèrent donc aux provisions, en priant Jenny Wilson de leur préparer des vêtements secs pour le retour de leur expédition. Les trois amis, suivis de Jack et de Wilkins, tous armés d'arcs et de flèches, et portant des sacs, s'aventurèrent hors de la grotte, sans plus s'inquiéter de la pluie.

« Arthur, dit tout à coup Hugues à son frère, regarde donc ces oiseaux, qui ont une crête rouge sur la tête et un grand bec, que l'on dirait être de bois. Un d'eux, le plus gros, ferait un bon plat pour notre souper. Cela ressemble fort à des cigognes.

— On trouve des oiseaux pareils dans toute l'Australie, remarqua Wilkins. Les colons nomment ces oiseaux les « amis des indigènes ». Ils

sont si familiers, qu'on peut s'approcher d'eux et leur tordre le cou.

— Je m'opposerai à une pareille trahison, Wilkins, répliqua Arthur, puisque ces pauvres volatiles sont « nos amis ». Allons ! bornons nos exploits à la tuerie des cacatoès et des perroquets. Puis, cela fait, je propose de descendre au pied de la montagne pour faire du bois et chercher quelques opossums qui serviront de nourriture à notre aigle. Les fourrures seront employées pour fabriquer des manteaux, chose très-utile pour nous, en temps de pluie surtout. »

Sans plus songer à la pluie, les joyeux compagnons descendirent à travers bois et réussirent à tuer plusieurs opossums. Ils purent aussi faire ample provision de figes mûres, et enfin, après avoir fait de nombreuses chutes sur le gazon glissant, ils abattirent un superbe kangarou qui, sans doute pour se mettre à l'abri, s'était, contre toutes les habitudes de ces animaux, glissé sous bois.

Jack avait dépouillé un eucalyptus de son écorce, et il la traîna du côté de la grotte, tandis que Wilkins jetait le kangarou sur ses épaules, imité par les autres chasseurs, tous chargés de différentes dépouilles.

Ils atteignirent enfin l'entrée de la grotte, au grand contentement de Max Mayburn et des autres, et se hâtèrent de changer de vêtements.

« Veuillez examiner cette écorce, dit Jack à Max Mayburn : on dirait une planche. Elle est épaisse d'environ trois centimètres, et nous pourrions l'employer à toutes sortes d'ustensiles. J'essaierais au besoin de tailler là dedans une légère carriole si nous avions sous la main des bêtes de somme. Allons ! je vais d'abord façonner une table et quelques sièges, des seaux pour l'eau, des plats, etc. etc. Puisque nous ne pouvons plus nous promener, travaillons, afin de tuer le temps. »

Ces projets furent, en effet, réalisés. Un morceau d'écorce coupé en carré, et aplati à l'aide de larges pierres plates, servit à faire une table que l'on fixa sur quatre poteaux. On façonna de la même manière des bancs et des escabeaux. Puis vint le tour des récipients pour l'eau, de verres à boire, de tasses, un peu rudes de formes, il est vrai, mais en somme très-utiles ; car tous ces objets, cimentés avec de la gomme, étaient réellement d'un parfait usage.

Les dames se réconciliaient presque à l'existence aventureuse qu'elles menaient, en se voyant ainsi munies des ustensiles les plus indispensables à la vie civilisée. Ce plaisir fut doublé lorsque, la pluie venant à cesser, elles

purent s'établir sur le devant de la grotte, où la lumière se faisait un passage à travers les lianes appendues aux crevasses du rocher.

Le soleil s'étant levé un matin, les jeunes gens furent tentés de sortir de leur retraite forcée et d'aller, hors de la forêt, dans la plaine qui l'environnait, risquer une chasse aux kangarous et aux émeus. En longeant différentes mares d'eau que la pluie avait formées dans des replis du terrain, ils rencontrèrent, sans les déranger, des « amis des colons » et des volées de palmipèdes de toute espèce. Plus loin, dans les champs d'avoine, ils firent lever des compagnies de jolis oiseaux ressemblant fort à des cailles, mais dont la tête était ornée d'une aigrette très-élégante.

Déjà leurs sacs étaient pleins de gibier, lorsque, ayant aperçu une horde de kangarous, ils résolurent de leur faire la chasse. Les animaux cherchèrent d'abord un refuge dans un bouquet de bois, où Wilkins et Jack les poursuivirent. Pendant ce temps-là, les autres chasseurs attaquèrent deux émeus qu'ils ne purent atteindre. Ils revinrent alors, très-désappointés, du côté de l'endroit où se faisait la chasse aux kangarous.

A ce moment-là, le coo-ee des sauvages frappa leurs oreilles. Ces cris provenaient du bois où les animaux s'étaient réfugiés. Il n'y avait pas un moment à perdre, et tous ensemble, se glissant sous les arbres de la forêt sombre, songèrent à regagner la tranchée taillée à travers le bois.

Jack et Wilkins ne se trouvaient pas avec les trois chasseurs, et Gérard proposa à Arthur de les hêler à haute voix.

« Ce ne serait pas prudent, mon ami, répliqua celui-ci. D'ailleurs, nos deux compagnons doivent avoir entendu aussi bien que nous l'appel des sauvages. Mon avis est qu'ils se sont cachés pour livrer passage à nos ennemis. Laissons donc ouverte l'entrée du bois, que l'un de nous gardera. C'est moi qui resterai ici. En attendant, portez à la grotte les sacs de gibier, et revenez bien vite avec mon fusil et des munitions. Je vais me cacher derrière ces buissons afin d'attendre les absents. »

Hugues et Gérard hâtèrent le pas et remirent aux mains de Max Mayburn les sacs qu'ils rapportaient, dans lesquels se trouvaient quelques cailles bien faites pour attirer l'attention de Max Mayburn et de Marguerite ; puis ils s'éloignèrent afin de rejoindre Arthur.

L'aîné des Mayburn les attendait avec impatience. Gérard se hissa sur le tronc élevé d'un arbre, du haut duquel il pouvait tout voir dans la plaine. Tout à coup les deux frères l'entendirent s'écrier :

« Ils l'ont tué ! pauvre diable ! C'est fait de lui ! il ne reviendra plus. Voici Jack qui court de ce côté-ci.

— Que dis-tu ? demandèrent Arthur et Gérauld.

— Oui, Jack s'avance seul. Wilkins n'est pas avec lui, et, certes, Jack n'aurait pas abandonné son compagnon s'il était encore en vie. »

En effet, le frère de Ruth revenait seul : on le voyait très-bien, et quand il fut à portée de voix des trois chasseurs, ils comprirent, à le voir pâle et défait, qu'il lui était arrivé quelque chose de très-grave.

Jack se jeta dans l'ouverture en s'écriant :

« Fermez vite, monsieur Arthur, je me sens mal et ne puis vous aider.

— Où est Wilkins ? » demanda Hugues avec anxiété.

Jack éclata en sanglots.

« Oh ! monsieur Hugues, répondit-il, les sauvages se sont emparés de lui, et, malgré mes efforts, je n'ai pu le retirer de leurs mains.

— Mais, n'y a-t-il plus d'espoir ? Crois-tu qu'ils attendent à sa vie ? demanda Arthur avec anxiété.

— J'espère que non : mais, avant tout, bouchez cette ouverture, et alors je vous dirai ce que je sais. »

Les trois amis firent ce que demandait Jack, et quand ils se furent avancés avec lui jusqu'au fond de la roche volcanique, celui-ci s'exprima en ces termes :

« Nous étions parvenus au milieu du bouquet de bois, à la suite de ces maudits kangarous, quand, tout d'un coup, le cri d'appel des noirs frappa nos oreilles. « Nous sommes « pincés », me dit alors Wilkins. Voyons, jette-toi sous ce buisson ; moi, je reste aux écoutes afin de savoir ce qui se passe. » J'obéis à cette injonction, et je parvins au milieu d'un massif inextricable, m'attendant à chaque instant à voir arriver Wilkins. Quoiqu'il soit plus gros que moi, je m'imaginai qu'il était là, lorsque sa voix, proférant un terrible blasphème, me fit comprendre que le pauvre diable était tombé entre les mains des sauvages. Ceux-ci poussaient des cris de joie qui n'avaient rien d'humain. Ma première pensée fut de revenir sur mes pas pour lui porter secours ; mais je crus prudent de me glisser par terre jusqu'à une éclaircie, et je pus alors apercevoir une centaine de sauvages, au milieu desquels se démenait l'infâme Black Peter, peint et bariolé comme ses noirs compagnons.

« Wilkins était retenu prisonnier par quatre hommes qui avaient arraché de ses mains l'arc et les flèches dont il était armé. Black Peter disait à son

ancien camarade : « Vieux imbécile ! pourquoi es-tu resté dans la compagnie de ces cafards catholiques, ces faiseurs de morale ? Ne valait-il pas mieux venir me rejoindre ? Allons ! tu n'as pas le sens commun. Te voilà maintenant, tu vas venir avec nous, et tu verras que la vie est plus heureuse en notre compagnie qu'avec celle de ces chiens à visage de carême.

« — A mon avis, cependant, répliqua Wilkins, mes amis de là-bas sont plus honnêtes que toi, et surtout plus convenables, car ils sont vêtus et vous ne l'êtes pas.

« — Bah ! le costume ne fait rien à l'affaire, répondit Black Peter. Si je suis tout nu, c'est pour ne pas déplaire à ces moricauds. Il faut hurler avec les loups, vois-tu. Allons ! viens ! nous nous dirigeons vers le sud pour nous procurer des munitions, des liqueurs et de l'argent. Nous achèterons alors des vêtements, et quand nous n'aurons plus besoin de ces imbéciles de noirs, nous les lâcherons afin de jouir du bien que nous aurons acquis. Tout cela sera très-amusant, te dis-je. Dis-moi, les compagnons que tu as quittés ont-ils de l'argent ? J'aurais désiré me procurer le fusil que je leur avais laissé, et surtout de la poudre et des balles, car il ne m'en reste plus. J'ai tout brûlé pour faire peur à ces nègres maudits, qui ne comprenaient rien à mes paroles, mais à qui la peur fait faire tout ce que l'on veut. »

« Wilkins murmura alors quelques paroles à voix basse en s'adressant à Black Peter, et je ne pus rien entendre ; mais je ne crois pas qu'il ait dit un mot de vrai, car Peter continua à lui dire qu'il allait se mettre à notre poursuite, persuadé qu'avec la pluie nous ne pouvions pas lui échapper. Il exhorta encore Wilkins à se joindre à lui, se disant prêt à avoir grand soin de lui et à le conduire dans un endroit sûr : « une vraie bonbonnière, » fit-il.

« Je résolus, continua Jack, de voir moi-même ce que c'était que la « bonbonnière » en question, et quand les noirs furent partis, je les suivis à la piste jusqu'à une clairière qu'ils avaient pratiquée dans le bois, en coupant et brûlant les arbres, dont les troncs noircis couvraient le sol. Vers le côté droit se dressait un énorme rocher dans lequel se trouvait une grotte naturelle où Wilkins fut entraîné. Il disparut, mais je ne pense pas que les noirs veuillent lui faire le moindre mal, car Black Peter peut avoir besoin de son aide. Notre pauvre Wilkins est un rusé compère, et je suis certain qu'il cherchera à s'échapper par tous les moyens possibles. Ne croyez-vous pas, monsieur Arthur, que nous devons trouver un biais pour le tirer des griffes de ces coquins-là ?

— C'est mon avis, répondit l'aîné des Mayburn ; mais, avant de rien entreprendre, il faut tenir conseil. Si nous quittons notre forteresse, nous le ferons avec la plus grande prudence. »

Lorsque la famille Mayburn apprit les événements, chacun pleura sur le sort du pauvre convict ; car, malgré le passé fâcheux de cet homme, quoique ses passions ne fussent pas encore domptées, il était aimé de tous pour son bon naturel et son attachement à ceux qui l'avaient recueilli.

Max Mayburn consentit donc à laisser ses enfants et les autres tenter une expédition dans le but de délivrer le prisonnier, si celui-ci n'était pas de retour dans les vingt-quatre heures.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et la pluie tombait toujours, ce qui empêchait les jeunes gens de s'éloigner pour tirer Wilkins des mains de leurs ennemis. En outre, toutes les provisions étaient épuisées, sauf l'avoine et quelques œufs pondus par les poules de Ruth. A cette nourriture légère et peu substantielle les voyageurs ajoutaient des fruits d'un arbre gigantesque qui s'élevait dans le fourré, au bas de la colline, et qui s'offraient à eux sous la forme de gousses contenant des amandes assez grosses. Ces fruits, tout à fait mûrs, avaient le goût de noisettes et formaient une addition au repas quotidien.

Pendant tout ce qui s'était passé, l'aigle blessé était guéri et servait d'études aux prisonniers de la pluie. L'instinct féroce de l'oiseau semblait défier toute conciliation avec la domestication ; il ne s'amendait que lorsque Arthur ou quelqu'un lui apportait de la nourriture : particulièrement les entrailles des animaux que l'on réservait pour ses repas.

Eu égard à la sauvagerie du roi des airs, Marguerite ayant pitié de la femelle, qui ne cessait de rôder autour de la grotte, demanda qu'on rendît la liberté à l'oiseau guéri, quoique Gérald fût d'avis que l'autre aigle s'était déjà choisi un autre maître. Un matin, profitant de la cessation de la pluie, on coupa la corde qui entravait une des pattes du prisonnier, et on découvrit l'ouverture de la crevasse pour que la lumière pénétrât dans l'intérieur de la grotte. A la vue du soleil, une sensation fit frémir les plumes de l'aigle, qui étendit les ailes, s'éleva jusqu'à la hauteur de la crevasse, par laquelle il disparut aussitôt en fendant l'espace et en tourbillonnant au-dessus du cratère éteint. Jenny et Ruth éprouvaient la plus grande satisfaction d'être débarrassées de ce glouton insatiable.

« Cette vilaine bête aurait pu attraper une de mes deux poules, qui couvent leurs œufs, et ceux que M. Hugues a rapporté du dehors pour faire

des élèves.

— Quels œufs ? demanda Marguerite.

— Parbleu ! des œufs d'un caculus phatianus que j'avais découvert dans le bois. »

En temps opportun, les couvées de Ruth furent écloses, au grand plaisir des habitants de la grotte, qui voyaient avec étonnement les soins que les poules anglaises avaient des jeunes oisillons australiens.

Le second jour de beau temps vit les quatre jeunes gens s'en aller à la recherche du pauvre Wilkins. Arthur s'était fort étonné de ne pas voir le convict retourner auprès de ses amis ; mais il en conclut qu'il était toujours gardé à vue.

Le fusil ne fut pas oublié, et l'on emporta une assez grande quantité de poudre et de balles pour combattre, au besoin, avec tous les avantages possibles.

Baldabella supplia les chasseurs de l'emmener avec eux ; car elle leur affirmait qu'il lui serait facile de se servir du boomerang. D'ailleurs, elle portait une certaine affection à Wilkins, qui s'était montré son protecteur ; elle voulait donc aider à sa délivrance.

En somme, comme elle connaissait le langage des indigènes, ne pouvait-elle pas être utile à un moment donné ?

CHAPITRE XXI

Les abords de la prison. — Stratagème de Baldabella. — Délivrance du captif. — Wilkins raconte l'histoire de son emprisonnement. — Une source. — La récolte de pommes de terre. — L'opossum volant. — La plante à sel.

Les braves cœurs s'avancèrent avec prudence sous le couvert, à travers les arbres et les buissons, puis à travers la plaine, jusqu'au bois écarté où les sauvages s'étaient réfugiés. Le péril était imminent. Jack passait en avant, et les chasseurs marchaient l'un après l'autre dessous, par dessus, à travers les lianes touffues. Enfin, le chef de la bande parvint avec ses compagnons à un endroit d'où l'on pouvait parfaitement voir le rocher dans lequel se trouvait la grotte.

Devant l'ouverture de cette excavation on apercevait deux femmes qui écrasaient des noix au moyen de pierres. Un certain nombre d'enfants jouaient autour d'elles.

Après avoir fait le guet pendant quelques minutes, les jeunes gens, ne découvrant aucun noir, se disposaient à se précipiter en avant, lorsque Baldabella leur proposa de se présenter seule à ses compatriotes, leur demandant seulement de venir la délivrer dans le cas où elle serait faite prisonnière.

Se débarrassant de la robe qu'elle avait consenti à revêtir pour vivre au milieu de ses amis, et ne gardant que son manteau de fourrures, elle saisit un épieu de la main droite, et, passant sous bois, s'offrit soudain à la vue des négresses en feignant d'être harassée de fatigue et de venir solliciter de la nourriture et du repos, comme cela avait été convenu avec ses amis.

En apercevant la nouvelle venue, les femmes sauvages se levèrent d'un seul bond, pendant que les chasseurs se tenaient prêts à aller au secours de Baldabella. Mais celle-ci, mièvre et délicate de forme, n'avait pas excité la crainte chez ses camarades à la peau noire. Elle s'avança et adressa la parole aux deux femmes, en leur demandant aide et secours.

On lui fit signe de s'asseoir et de prendre sa part des amas de noix qu'on lui présentait. A ce moment-là, la pluie recommençait à tomber ; tous,

femmes et enfants, pénétrèrent dans la caverne.

Les chasseurs attendirent avec une certaine angoisse : ils songeaient déjà à s'élancer au secours de leur compagne ; mais, après mûre réflexion, il leur parut préférable de laisser agir Baldabella.

Arthur examinait avec soin son fusil, et plaçait au sec sa provision de poudre sous son manteau de fourrures, lorsque tout à coup la voix de Wilkins frappa ses oreilles, suivie des coo-ee poussés par les femmes. Enfin, Baldabella parut à l'orifice de la grotte, suivie par Wilkins, qui semblait très-excité et fort souffrant. Il tenait un fusil dans la main, et on le vit courir du côté où les jeunes gens attendaient, comme eût pu le faire un homme ivre, c'est-à-dire vacillant sur ses jambes.

« Prenez cette arme, monsieur Hugues, s'écria-t-il, et hâtez-vous de la charger. J'ai les mains tellement engourdis et gonflées par les cordes qui les entouraient, que je serai longtemps avant de pouvoir m'en servir. Quels misérables ! quels gredins ! En route ! vous dis-je ; fuyons puisque nous le pouvons encore. Ces monstres d'enfants vont bientôt attirer sur nous une nuée de guêpes. »

Sans prendre plus de précautions, la petite troupe s'élança à travers bois et parvint à la plaine, tandis que les coo-ee des femmes retentissaient à leurs oreilles, suivis bientôt des rappels exprimés par les hommes noirs à une grande distance.

Wilkins, qui avait eu les jambes ficelées, était dans l'impossibilité de marcher bien vite : Arthur ordonna donc à O'Brien et à Jack de prendre les devants pour garder et fermer au besoin la passe de la forêt sombre, tandis que Hugues, Baldabella et lui, resteraient près de Wilkins pour protéger sa retraite.

Les deux frères attendirent, pour faire usage de leurs armes à feu, que la troupe des noirs eût ouvert les hostilités en faisant pleuvoir sur eux une nuée de flèches. En ce moment-là, Arthur et Hugues pressèrent la détente de leurs fusils dans la direction des noirs, qui se précipitèrent aussitôt en arrière et disparurent au milieu de leur bois.

Deux hommes étaient restés pour faire le guet sur la lisière, mais un coup de feu frappa l'un de ces noirs, et l'autre ne crut pas devoir attendre une seconde décharge.

« Allons, monsieur Arthur ! fit Wilkins, avançons : les sauvages nous épient, et je ne suis pas d'avis de nous diriger droit sur l'ouverture de notre forteresse. Les coquins ont de très-bons yeux. Essayons de les tromper. »

Le convict avait raison, et quoique la route qu'ils suivirent fût la plus longue, ils ne songèrent à pénétrer dans la forêt que quand ils se trouvèrent hors de la vue des indigènes ; mais ils eurent soin de fermer l'entrée qu'ils se firent avec la plus grande précaution.

Le pauvre prisonnier délivré fut ensuite conduit à la grotte, où on le reçut avec des manifestations de joie. On le fit changer de vêtements, on lui offrit un excellent repas, composé d'un faisan, de galettes d'avoine et d'excellent thé préparé par Jenny Wilson : et quand il eut fini de manger, ses amis s'assirent autour de lui pour écouter son histoire.

« Dieu soit loué ! s'écria-t-il, je suis hors des griffes de ces païens ! Ils m'ont gardé pieds et poings liés parce que je n'ai pas voulu promettre par serment de devenir comme eux un bandit des bois ; parce que j'ai refusé de les guider pour vous massacrer tous, vous qui m'avez aimé et nourri depuis notre naufrage du Golden-Fairy. Ce chien de Black Peter m'a accablé de coups dès qu'il m'a vu enchaîné : il m'aurait volontiers poignardé s'il n'avait conçu et entretenu l'espérance de m'entraîner à sa suite. Il redoutait pourtant les noirs, qui auraient pu lui faire un mauvais parti, car ils n'entretenaient point de méchants desseins contre moi. Le maudit donna donc des ordres pour qu'on me privât de nourriture, et, bien sûr, je serais déjà mort de faim et de soif si les femmes n'avaient eu pitié de moi, et ce sont elles qui m'ont offert quelques bouchées de viande et quelques coupes d'eau. J'aurais certainement pu briser une corde de chanvre ; mais les liens d'écorce dont j'étais ficelé m'étreignaient comme s'ils avaient été des chaînes d'acier.

« Je réfléchissais dans ma prison souterraine, et, me rappelant les bonnes paroles que vous m'aviez dites, monsieur Max Mayburn, je passais en revue ma vie entière, je songeais à Dieu, qui me jugerait un jour : si bien que je me mis à réfléchir sérieusement, et que je faisais serment, dans le cas où je recouvrerais ma liberté, de ne jamais prononcer de blasphème, de ne plus mentir et de faire ma prière chaque jour. Après avoir pris ces bonnes résolutions, je sentis la force me revenir, et je me laissai aller à l'espérance, car je pressentais que vous viendriez à mon secours. Je fus très-étonné en voyant cette bonne Baldabella, quoique je ne compris pas ce qu'elle faisait au milieu des autres femmes. Je la regardai et je devinai ce qui se passait. C'est alors que je lui dis à voix basse :

« Prends ton couteau et coupe les cordes ! » Ce qu'elle fit à l'instant. Mais hélas ! je m'aperçus qu'il m'était impossible de remuer mes bras et

mes jambes pour le moment. Cependant, quelques minutes suffirent pour sentir mes forces revenir. Baldabella s'était jetée sur les deux femmes, et de ses deux mains les empêchait de crier. Moi je me dressai d'une pièce, et, m'emparant du fusil, inutile pour Black Peter, qui n'a plus de munitions, je suivis Baldabella, qui m'aida à fuir et à arriver près de mes amis. Vous savez le reste. Dieu soit béni ! Mais, hélas ! cher monsieur Arthur, nous ne sommes pas hors de danger, car ce maudit Black Peter est un grand misérable.

— Soyez certain, mon bon Wilkins, que les noirs ne braveront pas la pluie, répliqua Arthur. Cette eau qui tombe sans cesse va nous permettre de nous préparer au siège que nous subirons peut-être. Il faut d'abord nous procurer d'abondantes provisions. »

A ces mots, Ruth était allée se placer devant son poulailler.

« Mais il y a de nombreux pigeons dans les arbres, observa Wilkins, je puis en attraper un certain nombre tout vivants et les apporter ici. Nous établirons un pigeonnier, dont nous pourrions tirer nos repas au fur et à mesure de nos besoins. »

Être assiégés dans une grotte d'où la fuite semblait impossible paraissait chose alarmante, et chacun donna son avis pour élever des fortifications. Sans se préoccuper de la continuation de l'orage, les jeunes gens sortirent pour aller aux provisions et savoir, si faire se pouvait, ce que projetaient leurs ennemis.

« Regarde donc comme nos pommes de terre ont poussé depuis un mois, dit Hugues à son frère ; une semaine encore, et elles seront bonnes à manger. Notre récolte sera, je crois, très-abondante. »

Quoique tout parût calme aux chasseurs de l'autre côté de la plaine, ils n'osèrent pas s'aventurer hors du bois sombre : ils purent cependant, sans danger, se procurer du gibier, des figues et de l'avoine en abondance. Wilkins prépara les pièges pour prendre des pigeons, Hugues rapporta quelques pommes de terre comme échantillon, puis chacun rentra au campement souterrain avec une charge d'excellentes choses.

Les jours suivants, les jeunes gens augmentèrent les provisions de grains et de fruits, de pigeons envies, que Jack plaça dans une grande cage façonnée à leur intention, remplie de grains et de feuillage, afin de le-s disposer à pondre et à couvrir.

Sous ce climat torride, il était impossible de conserver plus de deux jours une nourriture préparée par la cuisson ; aussi la petite colonie savait-elle

bien qu'avec de l'avoine et des pommes de terre, et surtout avec de l'eau fraîche, il serait facile de soutenir un blocus.

Un jour, les habitants de la grotte découvrirent une infiltration souterraine qui se manifestait dans un coin. L'eau coulait dans un bassin naturel. Jack et ses amis se mirent aussitôt à creuser un puits qu'ils eurent le soin de paver et de murailles avec des pierres et de la terre glaise, et peu à peu la citerne se remplit, à leur grande joie.

Tous ces travaux durèrent une dizaine de jours. Une belle matinée, suivie d'une après-midi très-ensoleillée, permit aux jeunes gens de faire la récolte du champ de pommes de terre, qui fut abondante et de très-bonne qualité.

Marguerite se demandait déjà comment on ferait pour emporter ce surcroît de provisions de toutes sortes si l'on était forcé de se mettre en route.

Certain matin Arthur et Wilkins, après avoir inspecté la plaine, s'aventurèrent hors de la forêt pour se procurer des vivres autres que ceux dont ils se nourrissaient depuis quelque temps. Ils ne virent ni kangarous ni émeus ; mais, craignant de s'aventurer trop loin, ils se contentèrent de tuer quelques opossums, de remplir un sac de feuilles de thé australien, — récolte qui leur avait été expressément recommandée par Jenny ; — ils firent ensuite provision de la plante à sel, qui avait poussé en grande quantité après la pluie. Arthur voulait faire une expérience et s'assurer d'un fait qu'il avait trouvé décrit dans un livre.

« Juste ciel ! monsieur Arthur, dit Wilkins, nous avons fait là un mauvais coup ; car, sans y avoir songé, nous allons laisser ici trace de notre passage : voilà nos pieds imprimés dans la boue du marécage. Nous aurions aussi bien fait de placer ici une enseigne pour indiquer aux noirs l'endroit où ils doivent se couler pour nous trouver là-haut. »

Arthur éprouva un grand déplaisir d'avoir commis une pareille imprudence. Mais il n'y avait plus rien à faire, sinon de former une confusion de pas, deci, delà, dans différentes directions ; c'est ce que l'on fit en se dirigeant de l'autre côté du bois, afin de ne pas indiquer « l'endroit faible », c'est-à-dire le passage.

« Allez, monsieur Arthur, observa Wilkins, si Black Peter devine que nous sommes cachés de l'autre côté du bois, il ne lui sera pas difficile de s'ouvrir ou de se faire ouvrir un passage. Je n'espère qu'une seule chose, c'est que les moricauds qui accompagnent mon gremlin d'ex-compagnon de chaîne ont encore et continueront à avoir peur de cette forêt sombre. Je leur

ai entendu parler des méchants esprits qui hantaient ce « buisson ». Par malheur, Black Peter s'est fourré dans la tête le désir de s'emparer de nos armes, de nos munitions et de notre argent, et il n'abandonnera pas facilement ses projets. J'ai bien fait de lui « chiper » le fusil qu'il avait volé à M. Hugues, n'est-ce pas ? »

Tout en marchant pour contourner la forêt sombre, Arthur se sentit alarmé en voyant de la fumée s'élever au-dessus du bois où se trouvait la grotte des sauvages. Il entendit également ces appels répétés qui annonçaient la présence de l'ennemi, peut-être son espionnage, et il regretta amèrement d'avoir quitté le campement.

Tous les chasseurs se hâtèrent de rentrer dans la caverne du volcan, et il fut résolu que l'on ferait bonne garde, de façon à ne pas être surpris.

Ils trouvèrent, à leur retour, Jack, qui terminait une sorte de four dans le foyer de la cuisine de Jenny Wilson. Celle-ci y fit cuire des galettes de farine d'avoine, et un pâté de pigeons préparé dans une grande écaille de tortue et couvert de pommes de terre nouvelles.

Aucun de ceux qui faisaient partie de la petite troupe ne trouvait la viande de l'opossum de son goût : Jenny déclarait qu'elle préférerait manger du singe ; Ruth n'osait même pas toucher à cet animal avant qu'on l'eût fait cuire ; quant à Max Mayburn, tout en déclarant que la chair devait en être bonne, puisque la bête ne se nourrissait que de racines et de plantes, il ne se refusait pas moins à avaler une bouchée d'un rôti d'opossum.

« Toutefois, disait le vieillard, je suis loin de confondre cet animal avec celui des États-Unis, à qui il ne ressemble que par sa conformation et sa gentillesse. A mon avis, c'est une sorte d'écureuil, et si vous examinez la membrane que l'opossum australien peut étendre à volonté pour s'accrocher lorsqu'il saute, vous comprendrez pourquoi les naturalistes ont appelé cette gracieuse bête « l'écureuil volant ».

Les voyageurs se contentèrent de collectionner les peaux d'opossum pour en fabriquer des manteaux. Il n'y eut que Gérald qui se décida à goûter au plat d'opossum, et il déclara que sa saveur égalait celle d'un ragoût de lapin de garenne.

Arthur montra à son père la « plante à sel » qu'il avait rapportée, et, à la forme de ses grandes feuilles, Max Mayburn déclara que ce végétal devait être le *ragodia parabolica* de Brown, dont les pousses sont bonnes à manger.

Arthur voulut alors tenter l'expérience dont il avait entendu parler. Il fit bouillir les feuilles pendant quelque temps, puis il soumit le jus recueilli à

l'évaporation multiple, si bien qu'à la fin quelques cristaux de sel se montrèrent, au grand plaisir du jeune chimiste et à la grandissime joie de Jenny. La cuisinière recueillit ce sel précieusement, car depuis longtemps elle avait été privée de ce condiment pour assaisonner ses plats. Il fut alors décidé que l'on chercherait à se procurer cette plante si utile partout où cela serait possible.

Les habitants de la grotte du volcan, tout en procédant à leurs préparations culinaires, n'avaient point oublié de prendre les précautions indispensables pour cacher leur refuge. Les tiges des pommes de terre avaient été jetées dans la grotte, destinées à être brûlées, et sur le champ où elles avaient poussé on s'était hâté de jeter des amas de pierres, de façon à ne laisser aucun indice de culture. Une sentinelle se tenait sur les hauteurs, sentinelle que l'on relevait toutes les trois heures ; et sur les crevasses ou ouvertures de la grotte, on avait amené de grandes pierres plates que l'on avait cachées sous les broussailles. De cette façon, il était impossible qu'un accident pareil à celui qui était arrivé à O'Brien fît découvrir la retraite des voyageurs.

On comprendra facilement que l'intérieur de la grotte était réellement fort triste, quoique l'ouverture principale eût été laissée béante ; mais on attendait, pour la fermer, qu'une alarme rendît cette réclusion indispensable. Dès que la pluie cessait, les habitants de la grotte sortaient et demeuraient en plein air, se réjouissant à l'aspect de cette nature enchantée, humant le parfum des fleurs et écoutant le concert des chantes ailés de la forêt.

Le gibier ne manquait pas, et Max Mayburn occupait son temps à étudier l'histoire naturelle « d'après nature ».

La cessation de la pluie ramena l'imminence du danger. Du haut de la montagne on apercevait les indigènes chassant les kangarous et les émeus ; Black Peter, très-reconnaissable parce qu'il était blanc, disait Gérald, se montra un jour, inspectant le sol pour retrouver la trace des « Européens ».

Enfin, un certain matin, par une température sombre, mais sans pluie, l'on put voir une troupe de cinquante hommes environ traverser la plaine, ayant à sa tête le maudit Black Peter, qui les guidait sans hésiter.

Parvenu à cent mètres de la forêt sombre, les noirs firent halte, et Black Peter, après leur avoir adressé la parole, continua seul à chercher la trace sans cacher sa mauvaise humeur et sa rage.

Il s'arrêta enfin à une certaine distance de l'entrée, et, brandissant sa hache au-dessus de sa tête, il appela aussitôt toute la bande. Ceux qui en

faisaient partie répondirent à cet appel en jetant leurs haches sur le sol et en se levant sur les pieds pour garder ainsi une attitude de statue. Les sentinelles qui se tenaient sur le haut de la montagne entendirent distinctement les coups de hache qui abattaient des pins. Comme ils étaient convaincus de l'impossibilité dans laquelle se trouvait un homme de faire une trouée, même en y mettant plusieurs jours, ils se tranquilliserent quelque peu.

Mais les habitants de la caverne du volcan étaient désormais convaincus qu'ils allaient être assiégés ; ils connaissaient la grande obstination de Black Peter, et se disaient qu'il arriverait à entraîner avec lui tous les sauvages. Ces pensées remplissaient de crainte tous les cœurs de ces braves gens. On fit comprendre à Max Mayburn qu'il était urgent de se claquemurer dans la grotte avec Marguerite, Jenny et Ruth. Les hommes devaient veiller à leur sûreté et les tenir au courant de ce qui se passerait.

« Écoutez-moi, monsieur Arthur, dit Wilkins ; mon avis est de pratiquer des meurtrières dans le bois et de tirer sur ces misérables-là comme sur des chiens. Je sais bien que vous n'aimez pas à massacrer vos semblables, mais nécessité n'a pas de loi ; défendons-nous, et laissez-moi faire : je me charge de vous débarrasser de Black Peter et de mettre fin à ses mauvaises actions.

— C'est bien pensé, s'écria Gérald. A l'abri de nos tranchées, nous atteindrons sans péril tous ces coquins-là.

— Mais les sauvages ne sont pas des coquins, objecta Arthur : nous n'avons à leur reprocher que d'être les compagnons du convict. Les fusiller derrière une embuscade, ne serait-ce pas commettre un assassinat ? Que dirait notre père ? Nous n'avons pas le droit de tirer ainsi sur ces êtres humains.

— Bah ! ce sont des sauvages, et il n'en manque pas dans le pays pour repeupler le territoire. »

Arthur, bon gré, mal gré, se refusa à ce plan de défense offensive, et il déclara qu'il voulait se tenir sur l'expectative et ne faire feu qu'à toute extrémité.

CHAPITRE XXII

Le dernier stratagème de Black Peter. — Le feu autour de la forteresse. — La sentinelle. — La pluie survenant à propos. — Le siège sérieux. — Le combat. — Défaite de Peter. — L'abandon de la forteresse. — On se remet en marche. — Repos dans les déserts.

Les jeunes gens comprirent enfin que Black Peter était retourné du côté des noirs, à qui il s'adressait en faisant de grands gestes, leur désignant la forêt sombre et cherchant à les entraîner en avant. Les sauvages s'étaient rapprochés, et se tenaient près d'un massif de buissons peu élevés qui semblait fort les préoccuper.

Quelques moments après, les sentinelles vigilantes virent, à leur grande terreur, des torches s'agiter, briller et petiller dans les mains des indigènes, qui s'avancèrent en courant du côté de la forêt.

Cette résolution était désespérée, et les jeunes gens se hâtèrent de faire retraite du côté de la grotte du volcan, en ayant soin de ne pas laisser la moindre trace de leur passage. Ils se réfugièrent en cet endroit et fermèrent la seule entrée qui restât ouverte avec une grande pierre plate, de façon à ce que cette pierre fût placée en dessous des broussailles. Il ne restait plus que quelques fissures qui donnaient de l'air aux prisonniers volontaires et leur permettaient de voir clair dans l'intérieur.

Lorsque Max Mayburn fut informé des moyens employés par Black Peter et les sauvages pour arriver jusqu'à la petite caravane, le pauvre vieillard resta sans voix, complètement abattu, jusqu'au moment où Marguerite le supplia de reprendre courage.

« Hélas ! ma chère enfant, il ne nous reste plus qu'à nous résigner et à prier Dieu !

— Vont-ils nous brûler tout en vie ? demanda Ruth en sanglotant. Ah ! mes poules ! Oh ! mes pauvres pigeons !

— Silence, Ruth ! fit Marguerite. La puissance du Ciel est grande. En s'adressant à Dieu, il viendra certainement à notre secours.

— Cette grotte n'est pas la seule, fit remarquer Hugues ; Gérard et moi avons découvert quelques boyaux qui doivent aboutir à d'autres issues.

L'important est de tenir bon pour user la patience de ces coquins. »

Max Mayburn avait repris courage ; il s'était adressé au Seigneur, et sa famille avait suivi cet exemple.

« Oui ! je le sens, s'écria-t-il enfin, nous serons secourus par la Providence ! Ayons confiance en elle. »

Les assiégés tinrent alors conseil afin de savoir quels étaient leurs moyens de défense et les ressources dont ils disposaient. La poudre avait été soigneusement serrée dans une excavation de la roche, où aucune étincelle ne pouvait arriver ; les provisions, quoique de qualité intérieure, suffisaient aux besoins : il y avait des pommes de terre en quantité suffisante pour la nourriture d'une année.

« Allons ! nous ne mourrons pas de faim, comme cela arrive, hélas ! dans notre pauvre pays, aux malheureux qui n'ont ni pain ni protée. Mon cher capitaine, viens voir la tour naturelle que Hugues et moi avons découverte pour monter la garde. »

Arthur suivit les deux amis, qui, emportant l'échelle avec eux, l'amènèrent, à travers plusieurs détours, jusqu'à un trou élevé. Là, ils dressèrent l'échelle et montèrent aussi haut qu'ils purent aller à l'aide de cet instrument. Puis ils s'aiderent des pieds et des mains, et parvinrent vers une sorte de tour percée de trous en forme de créneaux, d'où l'on pouvait tout voir du haut au bas de la montagne.

De cette grande élévation, qui était le parapet, la lèvre du cratère, il leur était possible de veiller sur leur domaine jadis si tranquille, et d'examiner les progrès de l'incendie, qui se développait en vastes torrents de fumée. Les arbres verts avaient longtemps résisté à l'inflammation ; mais, comme les noirs ne cessaient d'apporter des branches résineuses pour attiser la conflagration, les sentinelles virent les sillons de feu traverser la forêt, et les arbres brûlés tomber à travers de sombres nuages. Les branches craquaient, la flamme brillait, et le vent poussait l'incendie dans la direction de l'ouest. Les oiseaux, affolés, laissaient échapper des cris de terreur et s'élevaient dans les airs en tourbillonnant. Quant aux sauvages qui avaient ainsi détruit ces merveilles de la nature, on ne les voyait plus, on ne les entendait pas davantage.

Hugues ne pouvait s'empêcher de plaindre le sort de ces oiseaux brillants, que la chaleur intense suffoquait, et qui tombaient morts par terre ; Gérard se lamentait en voyant flamber la récolte mûre des avoines, tandis qu'Arthur, en proie à une émotion à peine contenue, attendait le cruel

moment où, le feu atteignant les broussailles, les pierres qui cachaient les crevasses resteraient à découvert et laisseraient voir les issues de leur cachette.

« Arthur, quel parti allons-nous prendre ? s'écria Hugues. L'incendie fait de grands progrès de notre côté. Il vient de dévorer l'amas de feuilles de pommes de terre que nous avons malheureusement oublié de rentrer. Les flammes atteignent le jardin de Marguerite. Grand Dieu ! voilà les étincelles qui retombent sur les broussailles qui recouvrent la caverne. Pauvre père ! Chère Marguerite !

— Allons les rejoindre au plus tôt. répondit Arthur ; nous n'avons plus rien à faire ici. Nous devons les consoler et les conduire, si faire se peut, dans un des boyaux les plus cachés de la caverne. Là, peut-être échapperons-nous aux fureurs de la conflagration.

— N'avons-nous pas nos fusils pour les défendre ? Notre cause est juste, fit Hugues.

— Certainement, répliqua Arthur. Dieu fasse cependant que nous ne soyons pas obligés de répandre le sang ! nous serions pourtant dans notre droit. Encore un coup d'œil, Gérald, Vois-tu nos ennemis ?

— Non, mais Dieu agit en notre faveur. Voici la pluie qui tombe. Notre forêt sombre ne sera donc pas consumée entièrement ; peut-être même pourrions-nous nous échapper. »

En effet, l'orage était survenu, et l'eau tombait par torrents ; si bien que l'incendie ne tarda pas à être éteint.

Lorsque les explorateurs furent revenus dans la caverne, Wilkins leur déclara que les noirs, dont il connaissait les habitudes, avaient dû se sauver dans tous les trous, dans toutes les cavités des roches, afin d'éviter la pluie, qui leur était antipathique.

« Nous ne pouvons rester plus longtemps ici, mon cher fils, dit Max Mayburn à Arthur. Qu'allons-nous faire ?

— Mon avis est qu'il faut tenir tant que cela sera possible, reprit celui-ci, tout en nous préparant à fuir lorsque l'occasion se présentera. Jack nous indiquera le meilleur moyen pour emporter nos bagages, car nous pouvons arriver dans un désert, et notre provision de pommes de terre nous sera surtout indispensable.

— Nous ne laisserons pas ici mes poulets et mes pigeons ? observa Ruth.

— Nous ferions cependant mieux de leur rendre la liberté, ne fût-ce que pour introduire une nouvelle espèce d'oiseaux dans ce pays. D'autre part,

nous pourrions les manger rôtis. »

La pauvre créature demanda grâce pour ses « volailles », et elle ne cessa de gémir que lorsqu'on lui eut promis formellement que la basse-cour ne serait point oubliée. Jack répara même la corbeille qui contenait d'habitude ces volatiles, et il se mit à disposer tous les bagages de façon à ce que chacun portât un poids proportionné à ses forces.

Jenny fit cuire deux sacs de galettes d'avoine, que l'on fit sécher pour mieux les conserver. Elle aida ensuite Marguerite et Ruth à façonner des manteaux de fourrures d'opossum, tandis que les jeunes gens réparaient leurs chaussures à l'aide de cuir de kangarous et de chevilles de bois en guise de clous.

Toute la journée fut employée à ces préparatifs. Les sauvages n'avaient pas donné signe de vie, mais il fallait songer à fuir, et l'on convint que le lendemain matin, après déjeuner, on se mettrait en route, sans tenir compte de la pluie qui menaçait toujours.

Le jour suivant, dès que l'aube parut, on procéda au repas, puis on s'empara des bagages ; mais, avant de se montrer au dehors, les jeunes gens grimpèrent à leur observatoire pour explorer l'horizon.

Leur séjour sur le sommet du cratère fut de courte durée ; ils descendirent aussitôt pour apprendre aux prisonniers de la grotte que tous les sauvages s'avançaient sur les roches intérieures de la montagne.

« Allons ! nous défendrons chèrement notre vie ! s'écria Hugues, qui s'empara d'un fusil et plaça l'échelle vers une des ouvertures.

— C'est moi qui commande, répondit Arthur ; ôte cette échelle delà et obéis-moi. »

Hugues fit la grimace, mais il ne refusa pas de se soumettre.

« Gérard, ajouta Arthur, tu vas monter à la tour, où Marguerite, notre père, Jenny et Ruth, vont te suivre ; Baldabella et son enfant se rendront aussi là-haut. Nous serons assez nombreux pour défendre la grotte.

— Mais Marguerite suffira pour faire le guet, moi je préfère être du nombre des combattants.

— Tu te contenteras, mon ami, fit Arthur, de me servir d'aide de camp et de m'apporter les nouvelles des découvertes faites par ma sœur. Hâtez-vous, partez ! »

Chacun obéit à ces ordres, et bientôt Gérard vint apprendre à Arthur que Black Peter, suivi par les sauvages, s'avançait sur la montagne, examinant le sol avec une perspicacité sans pareille. Une pomme de terre oubliée qu'il

avait ramassée, le réservoir à eau construit par les jeunes gens et qu'il avait découvert, tout était un indice pour le convict, qui racontait ses découvertes à ses amis les indigènes.

Ceux-ci, sans rien dire, examinaient les rochers tout autour d'eux, comme s'ils se fussent attendus à voir tout à coup quelque démon surgir de dessous terre. Ils reculèrent sérieusement en apercevant le rocher de la grotte où se cachaient les assiégés.

Les noirs ont peur de Bayl-yas, le mauvais esprit, dit alors Baldabella, qui voyait ce qui se passait.

— Voyons, Marguerite ! fit Gérard, laisse-moi leur faire peur : je vais les mettre en fuite. »

Et en parlant ainsi, il poussa un grognement à terrifier le diable.

Les sauvages reculèrent, et il fallut la voix impérieuse de Black Peter, leur chef, pour les ramener près de lui. Le convict n'avait pas tardé à découvrir d'où venait le bruit entendu, car il désignait à ses camarades le pic élevé où les prisonniers se cachaient.

« Quelle imprudence vous avez commise, Gérard ! dit Marguerite à O'Brien. Rendez-vous près d'Arthur et dites-lui ce qui se passe. Les sauvages ne quitteront pas la place avant d'avoir découvert l'endroit où nous sommes réfugiés. »

Gérard, désolé de sa folie, se hâta d'aller raconter à Arthur ce qui avait eu lieu, en lui confessant sa faute. Le fils aîné de Max Mayburn vit bien qu'il lui faudrait infailliblement se servir de son fusil. Il ordonna à Hugues de ne tirer que quand il aurait, lui, fait feu de ses deux coups. A ce moment-là, seulement, il tirerait pendant qu'on rechargerait l'arme. Wilkins et Jack se chargeaient de ce soin-là.

La nécessité forçait Arthur de commettre un acte de cruauté ; mais il s'agissait de légitime défense, et il fallait, de toute façon, se débarrasser de l'infâme Black Peter.

Les sauvages avaient déjà retiré deux des pierres qui couvraient les crevasses de la grotte, mais Peter ne savait pas encore par où pénétrer dans l'intérieur. A la fin, cependant, il trouva la large dalle que ses compagnons arrachèrent du trou qu'elle recouvrait. Il savait enfin à quoi s'en tenir.

Les noirs se refusaient à aller en avant ; ils hésitaient à perdre inutilement leurs flèches dans l'obscurité.

C'est alors que Black Peter, s'inclinant au-dessus de l'ouverture, cria à pleins poumons :

« Allons, lâches ! montrez-vous donc, ou bien donnez-moi les fusils et la poudre, ainsi que l'argent que vous possédez. A ces conditions, je vous laisserai fuir, vagabonds que vous êtes. Décidez-vous, ou je mets le feu à votre tanière. »

Wilkins allait répondre, mais Arthur lui imposa silence. Les sauvages jetèrent quelques pierres et lancèrent plusieurs flèches, comme pour appuyer ces menaces, mais ni les unes ni les autres n'atteignirent les assiégés, qui s'étaient réfugiés dans des creux inattaquables.

Le misérable Black Peter ne se laissait point duper. Il s'adressa à ses compagnons dans leur langage, et Baldabella, qui était revenue dans la grotte, écouta ce qu'il disait.

« Il faut les brûler, disait-il, tous, tous, sans excepter la veuve noire et son enfant Nakina. »

Au même instant, les paroles de Black Peter furent confirmées par l'apparition, à l'entrée de la caverne, de brandons enflammés, qu'Arthur et ses amis éteignirent à l'aide de l'eau du réservoir intérieur, au fur et à mesure qu'ils tombaient devant eux.

Cependant la chaleur et la fumée devenaient intolérables.

« Il faut en finir, ou nous allons périr étouffés, » dit enfin Arthur.

Au moment même, apercevant Black Peter, qui, tenant dans la main une torche allumée, allait la jeter dans l'orifice béant, le fils aîné de Max Mayburn pressa la détente de son fusil. Le convict, atteint par la balle, tomba en avant et roula devant la caverne, au milieu des flammes qu'il allait y jeter.

S'emparant aussitôt de l'échelle que l'on était allé chercher, Arthur gravit les échelons et fit encore feu au milieu des sauvages, puis il descendit pour retrouver ses camarades.

Les balles et la détonation des armes avaient produit leur effet dans les rangs des sauvages. Hugues et Gérard furent dépêchés au haut de la « tour d'observation », afin de savoir ce qui se passait au dehors.

Ils virent Black Peter, soutenu par deux noirs, s'éloigner, ayant en apparence le bras droit cassé. Il sacrait et pestait, car il s'était, en outre, horriblement brûlé, et les sauvages appliquaient des feuilles fraîches sur sa poitrine et sur son visage.

« Je n'ai pas encore eu l'occasion de tirer, observa Hugues. De grâce, Arthur, laisse-moi une fois de plus jeter l'épouvante au milieu de ces horribles coquins.

— Non, répliqua celui-ci : ce serait une cruauté inutile ; car, en somme, les indigènes sont poussés par notre ennemi, qui a été puni par mes mains de son incessante persécution. Si cet homme n'était pas venu au milieu des sauvages les exciter contre nous, tout porte à croire qu'ils ne nous eussent jamais attaqués ; nous serions peut-être parvenus à les rendre sociables. Sois certain que s'ils sont encore là, c'est qu'ils ne veulent pas abandonner Black Peter ; ce sentiment d'humanité doit être respecté.

— Je sais, moi, dit Wilkins, comment Black Peter a rencontré les naturels avec qui il se trouve. Je leur ai entendu raconter cette histoire lorsque j'étais enchaîné dans la grotte de leur campement. Les sauvages disaient que ce vaurien avait été marié à une femme de leur tribu, et qu'après avoir été écorché par une tribu ennemie, il avait été soigné et guéri par un chef. Voilà par quel moyen il avait la peau blanche.

— C'est là une invention de Black Peter, qui a voulu s'imposer en abusant de la crédulité de ces pauvres noirs, dit Max Mayburn.

— Les voilà partis, dit à ce moment Wilkins, qui guettait les mouvements des sauvages. Il n'en reste plus un seul. Je pense qu'ils ne sont pas fâchés de s'en aller. Nous sommes débarrassés de Black Peter pour un certain temps. Je crois que nous ferions bien de partir avant que ces « mal blanchis » aient eu le temps de se concerter. Je suis certain que Mademoiselle pense comme moi.

— En effet, répliqua Marguerite. Je crois que nous devons profiter de ce moment opportun pour nous éloigner ; car sans cela nous aurions la mauvaise chance de voir revenir ce misérable pour nous attaquer encore.

— Moi je suis prêt, fit Gérald, qui fixait sur ses épaules un sac contenant sa part des bagages, et fourrait dans une de ses poches une poire à poudre bien remplie, et dans l'autre un sac de balles. Nous ferons bien d'aller aussi vite que nous le pourrons. Regarde, Arthur, ne suis-je pas bien chargé ?

— Certes oui ! je crois même que tu portes trop, observa le fils aîné de Max Mayburn. Mais que chacun suive ton exemple et prenne sur son dos ce qu'il pourra. Je t'engage à ne pas oublier ton arc, qui te servira de bâton pour t'appuyer en marchant. Allons, hisse ! grimpe à l'échelle. »

Hugues prit également une forte charge ; mais, au lieu d'un arc, il emportait son fusil. Ruth se refusa à abandonner ses poules : on lui confia même un grand sac de pommes de terre. Marguerite, Jenny et Baldabella emportèrent les galettes d'avoine et le reste des pommes de terre, et Nakina se hissa sur les épaules de sa mère.

Max Mayburn prit pour fardeau les coquillages et les récipients à eau qui constituaient le « ménage » des voyageurs. Arthur, Wilkins et Jack emportèrent le reste des effets et des armes défensives.

Les voyageurs se mirent aussitôt en marche en tournant le dos à la forêt qui servait d'asile aux sauvages. Ils s'avançaient d'un pied léger, sans paraître faire attention à leur charge, et ils pressèrent le pas pendant deux heures, sans s'arrêter, en remontant vers le nord.

Le pays était uni, mais très-fertile ; la température se montrait favorable, car le soleil était obscurci par des nuages, quoique la pluie ne tombât pas. Les naufragés de l'Amoor ralentirent enfin leur marche, sans s'arrêter toutefois avant la chute du jour. A ce moment-là, chacun demanda à s'arrêter pour manger et se reposer.

On fit halte au milieu d'un buisson d'arbres à thé et d'autres broussailles, et les jeunes gens, ayant déblayé un endroit pour y faire du feu, creusèrent avec leurs haches des niches pour s'y coucher.

Le souper fut très-maigre, car il se composa seulement d'infusion de thé dans laquelle chacun trempa une galette d'avoine. Il est vrai que ce repas était embelli par un concert auquel prenaient part l'oiseau moqueur, la pie-orgue et des palmipèdes, dont les voix ressemblent fort à celle du courlis.

La nuit se fit, une nuit splendide, comme elle l'est dans les régions tropicales : la brise était embaumée par les parfums des fleurs ravivés par la pluie récemment tombée. Les étoiles dardaient leurs rayons dans l'espace éthéré, les insectes lophophores voltigeaient dans les arbres ; tout semblait célébrer la puissance de Dieu et rappeler vers lui les pensées humaines.

Les voyageurs s'endormirent paisiblement et ne furent réveillés qu'à l'aube, lorsque le jour revint pour éclairer leur marche.

CHAPITRE XXIII

Le traîneau d'écorce. — La tribu amie. — Les melons sauvages. — Une alarme nocturne. — Les wombats. — Bivouac sur la bruyère. — Réapparition des sauvages. — En route pour le sud.

Tandis que la cuisinière préparait le déjeuner avec l'aide de Marguerite et de Ruth, Jack et les deux jeunes amis revinrent au campement, traînant une large feuille d'écorce à laquelle ils avaient attaché des cordes.

« C'est Jack qui a inventé cela, s'écria Gérald. N'est-ce pas bien imaginé ? un wagon pour les bagages ! Plus de havre-sac ! Jenny nous confiera sa batterie de cuisine, nous serons libres de nos bras et de nos jambes, et chacun à son tour s'attellera à ce véhicule. Deux par deux.

— Sans doute, ce sera un moyen de locomotion très-utile tant que nous voyagerons dans la plaine, sur une surface plane ; mais dans les montagnes, à quoi cela nous servira-t-il ?

— Eh bien ! une fois là, nous reprendrons chacun nos paquets et nous laisserons le traîneau. Rien ne sera plus facile que de s'en construire un autre lorsque le chemin sera devenu meilleur. »

L'invention du traîneau était excellente ; l'on put s'en servir pendant plusieurs jours, car on traversait des plaines entrecoupées de ruisseaux et de bouquets de bois où l'on ne s'arrêtait que pour tuer du gibier, faisans et cacatoès, destiné à la nourriture quotidienne.

Une semaine après le départ de la grotte volcanique où les naufragés avaient repoussé les attaques des sauvages et de Black Peter, les chasseurs de la troupe aperçurent des hordes de kangarous qu'ils se mirent à poursuivre. La mort d'un de ces animaux fut le résultat de très-grands efforts, et comme le temps s'était rafraîchi, il fut facile de conserver la viande pendant deux jours. La peau, bien nettoyée et desséchée au soleil, fut tannée avec des herbes odoriférantes et convertie en sacs pour y conserver les galettes confectionnées par Jenny Wilson. La pluie était tombée à divers intervalles, et les voyageurs avaient dû se dépouiller de leurs manteaux de fourrures pour préserver leurs précieuses provisions.

Certain soir, l'orage étant très-violent, la petite troupe, qui cherchait un abri dans un bois près duquel elle passait, vit tout à coup devant elle un groupe de huttes de feuillage ouvertes par devant. Sous ces hangars, un petit nombre de femmes noires couvertes de manteaux de fourrures étaient occupées à écraser du grain et des noix entre deux pierres, et elles chantaient à voix basse un air assez mélodieux.

Quelques hommes de taille élevée se tenaient devant les huttes, revêtus d'un vêtement très-court, fait de peaux de bêtes, qui laissaient leur torse à nu. De cruelles cicatrices sillonnaient leurs poitrines. Ces sauvages fabriquaient des arcs et des flèches, et ils s'appliquaient avec tant de soin à ce travail qu'ils tenaient les yeux baissés.

C'était sans doute la première fois qu'ils se trouvaient en présence de « visages blancs » ; mais ils faisaient, comme tous les sauvages, semblant de ne pas les voir. Les femmes elles-mêmes continuaient leur travail sans interrompre leur chanson. Ce ne fut qu'au moment où Baldabella s'avança vers les cabanes, en tenant son enfant dans ses bras, que tout ce monde-là écouta ses paroles.

Max Mayburn, désignant une de ces huttes vide, s'adressa à Baldabella et la pria d'interpréter ses paroles :

« Abri très-bon pour « visages blancs », qui avaient froid et voulaient se reposer. »

Un signe d'assentiment permit aux voyageurs de s'installer dans la hutte déserte. Jenny se hâta de faire cuire les restes du kangarou, et quand le repas fut prêt, Max Mayburn invita la tribu amie à prendre sa part de ce rôti.

Les naturels s'étaient rassemblés autour des voyageurs avec un sentiment de curiosité, et après avoir goûté à la chair cuite du kangarou, ils parurent la trouver très-bonne. Quant aux pommes de terre cuites sous la cendre, elles ne furent pas de leur goût. Les galettes d'avoine leur plurent davantage, particulièrement les « petits fours australiens », apprêtés au moyen du jus de figes.

Les femmes sauvages, voulant rendre la politesse aux étrangers, leur apportèrent des gousses qu'Arthur reconnut aussitôt pour être le fruit de l'acacia stenophylla, dont le goût ressemble fort à celui de la noix muscade. Les bons noirs offrirent encore des petits melons, ou plutôt des espèces de concombres au goût douceâtre qui croissaient dans les champs, au milieu de ces parages incultes. Déjà, depuis vingt-quatre heures, les voyageurs

avaient souvent rencontré ce cucurbitacé ; mais, ignorant s'il était bon à manger, ils n'avaient pas osé y toucher.

« Je pense que cette plante est le *cucumis pubescens*, dit Max Mayburn. Quelle ressource pour l'entretien de la vie humaine dans ce pays plantureux ! observa le vieillard. La civilisation et la religion propagées parmi les sauvages feraient de cette contrée le théâtre du paradis sur la terre.

— Je me dis, cher père, dit Marguerite, que les Anglais n'ont pas agi très-sagement quand ils ont amené les plus vils de leurs criminels au milieu de ces contrées inconnues. Quelle opinion ont dû avoir les indigènes de ces missionnaires du vice, arrivant tout à coup dans leurs tribus !

— Je conviens que nos compatriotes ont eu tort, ma chère enfant ; il faudra bien du temps pour que le mal soit réparé. Montrons d'abord à ces noirs ce que c'est que la prière. »

Et, sur l'ordre du vieillard, tous les voyageurs se mirent à genoux, contemplés par les sauvages, qui gardaient le silence et s'étonnaient de voir Baldabella et Nakina parler en « répons » avec Max Mayburn et ses enfants.

Lorsque l'oraison du soir fut achevée, les femmes sauvages s'adressèrent avec curiosité à Baldabella, qui, au grand plaisir de Marguerite, répondit à toutes les questions de ses compatriotes.

Quoique les voyageurs eussent cru prudent de monter la garde chacun à leur tour, leur sommeil ne fut pas interrompu, car les noirs étaient réellement très-inoffensifs. Baldabella leur avait sans doute raconté les victoires remportées forcément sur les tribus du nord.

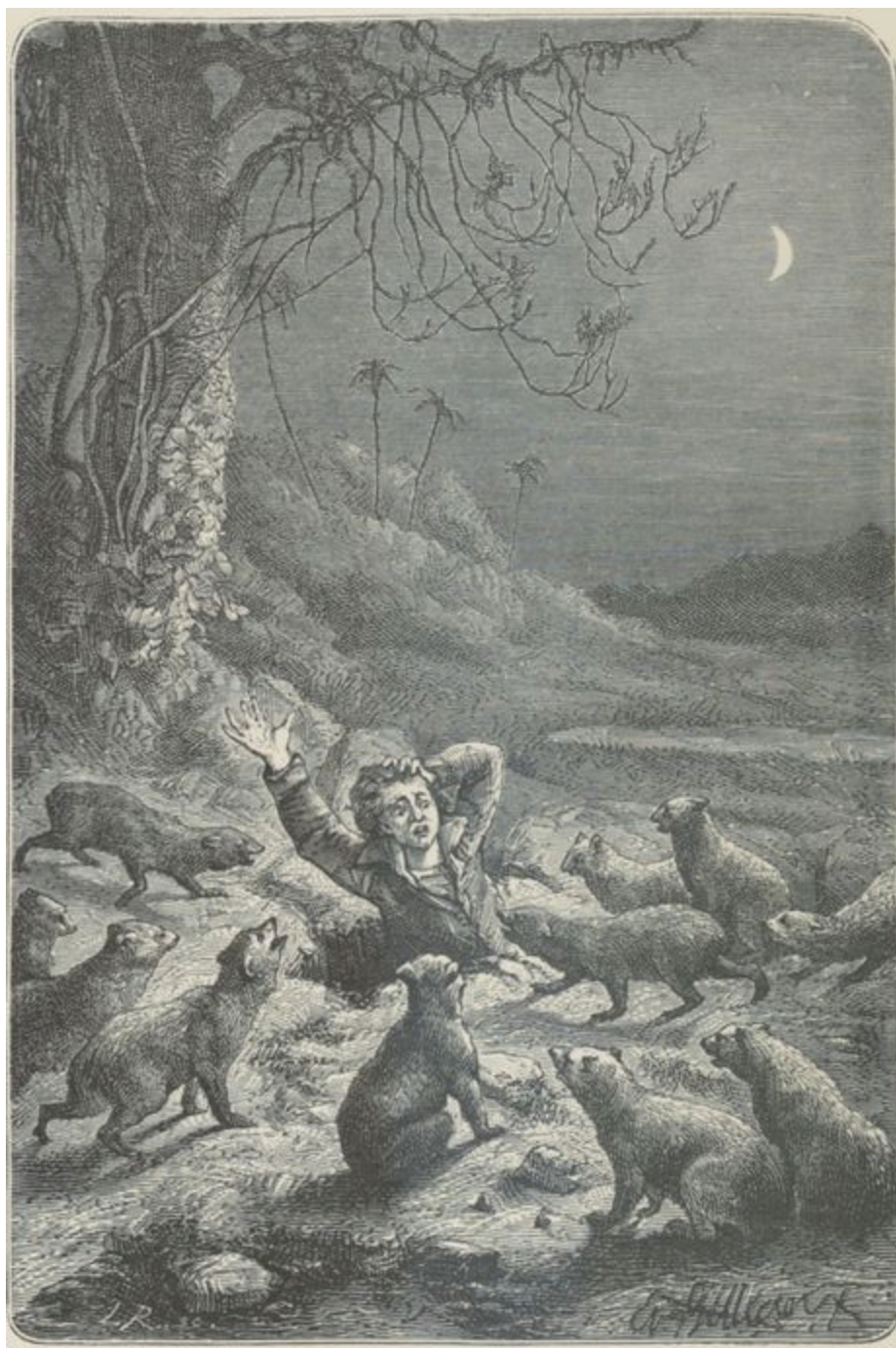
L'interlocuteur de Baldabella lui répondit que, s'ils n'aimaient pas généralement les visages blancs, c'est que ceux-ci venaient dans leur pays pour y faire la chasse aux mennahs, — c'est-à-dire aux kangarous, — et aux émeus. Il ajouta qu'il était convaincu de la bonté de ces « visages blancs », à qui ils se feraient un vrai plaisir de montrer leur route à travers les montagnes.

Les voyageurs, fatigués, acceptèrent cette proposition ; car ils s'inquiétaient déjà d'avoir à gravir sans guide des montagnes qui s'opposaient à leur arrivée vers le sud de l'Australie. Dès que l'aube parut, ils appelèrent les femmes, à qui ils offrirent des galettes et une paire de poules, dont Baldabella expliqua la grande utilité, en enseignant aux sauvages leurs moeurs, leurs habitudes et leur manière de se nourrir.

Puis on se mit en route, en suivant le chef de la tribu, qui montrait le chemin. Après avoir suivi la déclivité des montagnes pendant deux à trois

milles, la petite troupe s'engagea dans une gorge qui servait de lit à un torrent dont les eaux venaient du nord et s'écoulaient vers le sud. En suivant ces bords couverts de plantes magnifiques, de fougères géantes et de fleurs aux couleurs éblouissantes, aux senteurs balsamiques, ils finirent par déboucher à l'entrée d'une vaste plaine moins fertile que celle qu'ils venaient de quitter, mais couverte de ces melons cucumis, dont la maturité était parfaite.

Gérald, tombé dans un trou, est attaqué par une troupe de wombats.



Partout sur la surface du sol on apercevait des trous semblables à ceux d'une écumoire, et le guide noir leur apprit que c'étaient là les gueules des terriers d'un animal sauvage qu'il nommait le wombat. Les jeunes gens manifestèrent le désir de voir ces bêtes inconnues, et de s'emparer d'un ou deux spécimens de cette espèce.

Les voyageurs ayant demandé au chef noir quelle route ils devaient suivre, celui-ci désigna le sud-ouest ; mais il leur apprit, avec l'interprétation de Baldabella, qu'ils se trouveraient dans un désert où l'eau était rare et souvent introuvable.

Cela dit, on se sépara, et Arthur offrit à ce guide obligeant un des couteaux de table, au grand mécontentement de Jenny, mais à la grande satisfaction du sauvage, qui exprima sa joie par des gambades excentriques.

Tandis que la caravane s'éloignait, le chef noir restait immobile, la suivant des yeux. Il se décida enfin à retourner dans sa tribu.

« Attaquons donc les wombats, dit une demi-heure après Gérard, qui examinait en passant les gueules de tous les terriers. »

Arthur fit observer à son impatient ami que ces animaux ne sortiraient pas en entendant du bruit, et que, comme il fallait se mettre à l'affût, on n'avait pas de temps à perdre de cette manière.

On continua donc la route en suivant le ruisseau, qui se divisait souvent en différentes branches qu'il fallait franchir. Tout en cheminant, les voyageurs coupaient des cucumis et les mangeaient avec plaisir. A un moment donné, on aperçut de la fumée dans la direction d'un étang où se jetait le ruisseau. Aussi, voulant éviter la rencontre d'une nouvelle tribu qui aurait pu ne pas être aussi hospitalière que celle qu'ils venaient de quitter, les voyageurs s'avancèrent plus au sud.

La nuit vint, et l'on fut forcé de s'arrêter dans un endroit où il n'y avait pas la moindre source, et on éprouva le regret de n'avoir pas emporté une provision d'eau. Les galettes et les melons composèrent le repas des voyageurs, qui s'endormirent sur le sol dénudé, après avoir adressé à Dieu une fervente prière.

Quelques heures après, Arthur fut réveillé par un cri strident. Il se hâta de prendre son fusil et pria Jack de l'accompagner. La lune brillait, par bonheur, et l'on pouvait voir à une grande distance tout autour du camp. Les deux amis remarquèrent alors quelque chose qui se débattait à cent pas environ de l'endroit où ils se trouvaient. Puis O'Brien, — car c'était lui, — se mit à crier :

« Arthur ! au secours ! viens me délivrer de ces méchantes bêtes qui veulent me défigurer. »

En effet, on voyait distinctement la tête de Gérard, lequel était tombé dans un trou et se débattait pour en sortir. Autour de lui s'ébattaient d'énormes animaux ayant la forme d'un ours et le mufler d'un hérisson, qui,

surpris par le trop audacieux chasseur, l'attaquaient pour lui faire quitter les parages de leur domicile souterrain.

Jack lança une flèche sur un des wombats, qui fut percé d'outre en outre, et aussitôt les autres fuirent de tous côtés et disparurent dans leurs terriers.

Il va sans dire qu'Arthur reprocha vivement à O'Brien l'imprudence qu'il avait commise, et qu'il l'aida à sortir du trou où il était tombé. Le chasseur raconta qu'il s'était réveillé, qu'il avait vu un wombat près de lui, et qu'ayant voulu le poursuivre, il avait disparu dans un énorme gouffre, celui où on l'avait retrouvé.

L'animal tué par Jack était de la taille d'un mouton ; on l'écorcha, et l'on mit aussitôt sa fourrure à sécher. Quand le jour vint, les voyageurs purent apercevoir à très-peu de distance de leur camp de nombreux wombats, qui broutaient les herbes et les racines des plantes.

Wilkins déclara que la chair de ces animaux était excellente et même fort délicate ; mais, comme l'eau manquait, personne ne songea à se nourrir de viande.

« L'animal que vous appelez wombat, dit Max Mayburn, est celui que les naturalistes nomment le phascolomis ursinus, dont la forme est celle d'un ours et d'un cochon, et qui appartient à la famille des marsupiaux.

— J'avoue que la bête est assez laide : un corps énorme sur de petites pattes ; mais la fourrure est superbe. Nous essaierons de la tanner afin d'en faire un matelas pour mon père, dit Hugues. Après tout, Jenny, prépare-nous des grillades de wombat ; ce sera meilleur que ces galettes desséchées. Nous devons prendre des forces pour aller en avant et sortir de ce désert. »

En effet, les steaks de phascolome étaient excellents et furent trouvés tels par toute la petite troupe : le jus des melons suppléa autant que possible à l'eau, et quand le repas eut été achevé, les jeunes gens s'en allèrent à la recherche du précieux liquide, tandis que la caravane avançait dans la direction convenue. Le pays que l'on parcourait était sablonneux, et les seuls arbustes qui y poussaient ressemblaient à la bruyère des montagnes de l'Écosse. La traction du traîneau sur ces racines fleuries devenait fort difficile, et, qui plus est, Max Mayburn souffrait tellement de la soif, qu'il devint indispensable de le soutenir pour qu'il pût avancer.

— Bon courage, Monsieur, lui disait Wilkins. Et vous, mistress Jenny, préparez vos seaux et vos récipients ; nous aurons de la pluie avant peu. Voyons, Messieurs, tâchons de découvrir un abri pour que nous puissions nous y mettre à couvert. »

En effet, le ciel s'était obscurci, et des éclats de tonnerre grondaient à l'horizon. Mais les jeunes gens n'apercevaient pas trace d'arbre autour d'eux ; il leur fallut se contenter d'un buisson de plante à thé accroché le long d'une colline. Ils creusèrent en avant une sorte de niche, au-dessus de laquelle ils étendirent la peau du wombat pour abriter Marguerite et son père.

A peine ce travail était-il terminé, que la pluie tomba par torrents, et l'on eut bien vite rempli les vaisseaux destinés à contenir le liquide bienfaisant.

Pendant ce temps-là, les jeunes gens se creusaient des gîtes pour échapper à l'averse continue, ce qui n'empêchait pas que, de temps à autre, chacun tendît la main pour la remplir et se désaltérer. Quoique le liquide fût chaud, tous déclaraient que c'était chose excellente que de boire à sa soif. La faim se fit bientôt sentir, et l'on eût bien désiré croquer un steak de wombat ; mais comment faire du feu ? on ne pouvait y songer.

Enfin, le jour se leva, et l'on se disposait à allumer un brasier dans l'intérieur d'une niche creusée à cet usage, quand les oreilles des voyageurs furent frappées d'un bruit de pas précipités qui approchait à chaque instant, et bientôt ils entendirent des voix s'exprimant dans un langage inconnu.

« Les sauvages ! les sauvages ! murmura Hugues. Il me semble entendre Black Peter.

— Écartez ce buisson, et mettez en sûreté les seaux et récipients à eau. Marguerite, mon père, cachez-vous sous les fourrures, que l'on ne vous voie pas ! Et vous, mes amis, abritez-vous où vous pourrez. Pas un mot ! »

Les ordres d'Arthur avaient été exactement suivis, et rien ne pouvait trahir la présence des voyageurs. Les voix retentissaient à leurs oreilles comme si ceux qui parlaient étaient à côté d'eux.

Black Peter, — c'était bien lui, — qui parlait avec lenteur, prononçait des mots voulant dire : « montagnes » et « beaucoup d'eau. »

La bande des sauvages ne s'arrêta pas ; elle continua sa route, ayant toujours Black Peter en tête. C'étaient les mêmes hommes qui avaient incendié la forêt sombre ; ils étaient tous peints en blanc et en rouge sur la poitrine et sur le dos ; quelques-uns seulement portaient des manteaux de peaux d'opossum.

La tribu des sauvages se dirigeait vers l'est, où, à une grande distance, on apercevait une chaîne de montagnes : celles indiquées par Black Peter.

Les voyageurs sortirent alors les uns après les autres de leurs cachettes. On interrogea Baldabella pour savoir d'elle ce que les indigènes avaient dit

en passant à cet endroit ; elle répondit :

« Visages blancs » se rendent aux montagnes pour trouver de l'eau : « visages noirs » y vont aussi. Il y a là-bas des « visages blancs », beaucoup ; des fusils, des couteaux. « Visages blancs » tués ; Wilkins tué aussi.

— C'est bien cela : je suis certain qu'elle ne se trompe pas, répliqua le convict. Black Peter sait qu'il rencontrera là-bas des « coureurs des bois », et il va les rejoindre. Nous ferons bien de nous éloigner de ces parages, car nous ne pourrions pas résister à ces coquins sans foi ni loi, armés de fusils et munis de poudre et de balles. Ils ne reculeraient devant aucune violence.

— Où nous diriger alors ? demanda Max Mayburn les larmes aux yeux. Voyons, Marguerite, Arthur ; vous, mon brave Wilkins, vous qui êtes déjà venu en ces lieux, soyez notre guide, secourez-nous.

— Ah ! mon cher père, ajouta Marguerite, ayez courage, Dieu nous assistera. »

Tandis que les voyageurs regardaient les noirs et Black Peter disparaître à l'horizon, la pluie avait cessé. Jenny, profitant de ce moment de répit, prépara du thé, dans lequel chacun trempa un morceau de galette ; triste moyen de reprendre des forces afin de continuer une marche sans but certain.

« Il faut absolument nous diriger vers le sud, à travers les déserts, observa Arthur ; car l'essentiel est d'éviter les ennemis acharnés qui nous poursuivent. Je voudrais bien traverser les montagnes, mais je crains, Wilkins, de ne pas être en sûreté, même en nous tenant sur les derrières des misérables qui viennent de passer par ici.

— Vous avez raison, monsieur Arthur, éloignons-nous des parages où ils se trouvent. Baldabella vous a dit que les sauvages et Black Peter se rendaient près des coureurs des bois ; il ne faut donc pas risquer de nous trouver sur leur passage.

— En ce cas, mes amis, en route vers le sud, fit le jeune chef. Transportons avec le plus grand soin l'eau que nous avons recueillie ; car je crains fort de ne pas avoir de sitôt l'occasion de trouver un ruisseau dans les déserts qui sont devant nous. En route, et que Dieu nous conduise ! »

CHAPITRE XXIV

La sécheresse du désert. — Désespoir. — L'eau arrive à la rivière. — Défaite des sauvages. — La faim et la soif. — Les pas imprimés dans la fange. — La mare. — Le télégalle et son nid. — La vallée fertile. — Le fleuve se dirigeant vers le sud.

Les pauvres voyageurs erraient véritablement dans le désert, une sorte de Sahara, couvert de buissons desséchés. Aussi loin que les yeux pouvaient s'étendre, on ne voyait pas même un arbre, deci, delà, pour varier la monotonie du paysage.

De temps à autre, tout en traînant le véhicule d'écorce qui contenait les paquets, ils apercevaient dans le lointain un rideau de roseaux qui semblait border les rives d'un ruisseau ; mais quand ils s'étaient approchés, ils se trouvaient en présence, ou d'un lit desséché, ou d'un fossé dont les terres n'étaient humectées que par les pluies des jours précédents.

Les seuls êtres animés qui se trouvaient dans ces endroits étaient quelques émeus. Ils couraient si vite qu'on ne pouvait les atteindre ; car la fatigue, l'épuisement, accablaient chacun des malheureux voyageurs.

Deux jours de suite ils s'avancèrent sur ces plaines couvertes de bruyères ; leur provision d'eau était épuisée, et les galettes, les pommes de terre, leur paraissaient impossibles à avaler.

Pauvres égarés ! ils marchaient lentement, perdant presque l'espérance, et le jour suivant ressembla à celui qui l'avait précédé.

Lorsque le soir de ce troisième jour arriva, Max Mayburn se laissa choir par terre.

« Dieu, dans sa sagesse, dit-il à ses enfants, a voulu mettre fin à nos maux dans ce lieu désert ; préparons-nous à mourir et prions.

— Vous vous trompez, mon père, répondit le courageux Arthur. Dieu nous dit de ne pas nous abandonner au désespoir, car jusqu'ici il ne nous a point délaissés. Ma bonne Marguerite, toi qui es croyante et forte, encourage notre père.

— Hélas ! mon cher frère, je me sens mourir ; laisse-moi ici, mais emporte notre père, sauve-le ! sauve-le !

— Je t'en supplie, ma bien-aimée, reprends tes forces. Relève-toi, continua le frère en prenant les mains de sa sœur. Je suis certain que la pluie tombée hier a dû rester dans quelques creux de la terre ou des rochers. Nous devons marcher pour éviter les ennemis qui sont à notre recherche et fuir la mort qui nous environne. Avant toutes choses, il faut passer de l'autre côté de cette rivière boueuse et la mettre entre nous et les sauvages. Je considère comme un bonheur qu'elle ne soit pas remplie, car nous eussions été forcés de rester de ce côté. »

Marguerite était trop faible pour résister, et Arthur dut lui donner le bras et la prendre autour de la taille pour l'aider à franchir le lit du torrent, dans lequel leurs pas s'incrustaient comme dans de la terre glaise. Wilkins et Jack transportèrent Max Mayburn dans leurs bras, et les autres se traînèrent comme ils purent jusque-là.

On s'arrêta sous un grand acacia pour se concerter et reprendre quelque force.

« Je pense, dit Arthur à Wilkins, que cette chaîne élevée de montagnes que nous voyons du côté de l'est, à une grande distance, doit fournir à ces plaines de l'eau et des sources. Je suis certain qu'il doit y avoir quelque réceptacle du précieux liquide à peu de distance d'ici. Vous et moi, mon pauvre garçon, nous sommes plus forts que les autres ; je propose donc que nous allions à la découverte pour leur apporter des secours dont ils ont un besoin absolu.

— Regardez, monsieur Arthur, là-bas, entre les montagnes de cet endroit-ci, et dites-moi, fit Wilkins, si vous croyez le moment opportun pour abandonner nos camarades d'infortune, même pour un instant. »

Le lils aîné de Max Mayburn, en jetant les yeux à un demi-mille en avant, vit très-distinctement une masse vivante qui s'avavançait dans leur direction à travers la plaine. Les sauvages revenaient attaquer la petite troupe, et il n'y avait pas d'arbres pour se mettre à l'abri des flèches et des zagaies.

Revenu de sa première stupeur, Arthur dit à son frère :

« Ils doivent être plus près que nous ne le pensons, car je les entends très-distinctement. Ne dirait-on pas le bruit de la chute des arbres ?

— Ou plutôt celui de l'eau qui court dans le lit d'un torrent, » observa Wilkins.

Tandis que les voyageurs échangeaient ensemble ces paroles, les noirs continuaient leur marche ; mais il était impossible que le bruit entendu par

l'aîné des Mayburn fût produit par les pas de ces hommes. Ce bruit ressemblait à celui d'un corps d'artillerie qui s'avance, d'une troupe d'éléphants qui trépigne dans la jungle, d'un tonnerre lointain au milieu de montagnes boisées.

Tous ceux qui entouraient Max Mayburn ne savaient comment expliquer ce phénomène, et les femmes se mirent à genoux afin de recourir à la prière, extrême ressource et consolation des affligés.

« Mon père, disait Marguerite, le vent m'apporte l'odeur de l'eau. Oh ! donnez-moi à boire, ou je meurs.

— Mais c'est très-vrai, ce que vous dites là ! L'eau arrive dans le lit du torrent. Je la vois bouillonner ! Elle avance... Viens, Hugues ! allons en prendre à notre soif. »

Et, tout en parlant ainsi, il sauta dans le lit rempli de boue.

« Vous êtes fou, jeune homme, s'écria Wilkins en le prenant par le bras pour le ramener au bord. Attendez ! nous aurons bientôt plus de liquide que nous n'en voudrons. Donnez-moi un seau, je vais en puiser sans m'exposer comme vous alliez le faire. »

En effet, l'on apercevait un filet d'eau serpenter comme une anguille dans le fossé profond, puis, derrière, une masse énorme entraînant avec elle des arbres, des buissons, des lianes, et remplissant la tranchée naturelle, débordant même dans la plaine.

A peine le convict eut-il le temps de puiser un seau d'eau avant le passage de cette cataracte, de ce « mascaret » inattendu.

Dix minutes après cet incident, l'eau coulait calme et unie dans le lit naturel qui serpentait à travers le désert australien.

Les pauvres voyageurs, mourant de soif, purent se désaltérer à leur convenance et remercier Dieu, qui était doublement venu à leur secours, en leur apportant ce rafraîchissement inespéré et en plaçant ainsi un obstacle infranchissable entre eux et leurs cruels ennemis.

Black Peter, — car c'était encore lui, — ordonna bien aux plus adroits de sa bande de jeter une grêle de flèches et de zagaies sur les naufragés du Golden-Fairy ; mais comme le lit de la rivière avait environ trente mètres de largeur, et que le vent soufflait assez violemment, les armes des indigènes n'atteignirent pas leur but.

Les voyageurs, réconfortés et soulagés au delà de leurs espérances, ne perdirent pas un moment pour s'éloigner, et quelques heures après ils

disparaissaient aux yeux des noirs et de leur indomptable chef le maudit convict.

« Je suis certain qu'il leur est impossible de traverser le courant d'eau ; mais je me demande, dit Arthur, quelle raison a engagé ces moricauds à descendre des montagnes jusqu'ici.

— Peut-être n'ont-ils pas trouvé les « coureurs des bois » qu'ils cherchaient, répliqua Wilkins, ou bien, nous ayant aperçus de loin, ont-ils cru pouvoir nous surprendre, sans deviner quel secours sans pareil nous serait apporté par la crue subite de la rivière. Nul d'entre ces mal blanchis ne sait nager, sauf Peter, et il n'a pas osé se jeter seul à l'eau, surtout avec son bras cassé. Allons ! quoi qu'il en soit, les voilà arrêtés pour longtemps.

— Grâce à Dieu ! fit Max Mayburn ; et c'est lui qui, comme à la mer Rouge, a fait un miracle en notre faveur. Que son nom soit loué !

— Reprenons courage pour affronter encore les difficultés que nous aurons à surmonter. Je crois que maintenant nous pouvons sans crainte prendre notre repas et nous coucher de notre mieux, afin de retrouver nos forces. »

Les plus forts de la petite troupe avaient fait ample provision d'eau, et tous les récipients étaient pleins ; on alluma rapidement du feu, sur lequel Jenny prépara du thé et des pommes de terre ; puis, le souper terminé, chacun s'étendit pour se livrer au sommeil.

Au lever du soleil, les voyageurs reprirent leur marche avec une ardeur nouvelle : ce qui les tourmentait seulement, c'était de ne pouvoir se servir du traîneau, eu égard aux difficultés du terrain ; mais, lorsqu'à la halte du soir Jenny Wilson apprit aux jeunes gens et à Max Mayburn que la provision de solanées et d'avoine était épuisée, le désespoir entra dans tous les cœurs, et Jack suggéra la pensée d'attenter à la vie des poules de sa sœur pour suffire à la nourriture de tous.

Ruth avait non-seulement trois superbes volailles dans son panier, mais encore six poulets d'assez belle venue et bons à manger. On décida donc que deux de ces excellents oiseaux seraient immolés, ce qui allégerait la charge de la pauvre fille et augmenterait la part de grain des autres.

La sœur de Jack se lamenta comme si on lui avait coupé un bras ou une jambe, ce qui n'empêcha pas les voyageurs d'accomplir le sacrifice, sacrifice qui se renouvela deux fois encore, pendant les deux jours suivants. Il ne restait plus que les trois poules ; mais la provision d'eau, de pommes de terre et d'avoine était épuisée.

La famine était dans le camp, et quand on reprit la marche, chacun avait le désespoir au fond du cœur.

De temps à autre on apercevait un émeu bondir dans le lointain ; mais nul parmi les jeunes gens ne se sentait la force de se mettre à sa poursuite. Arthur essayait inutilement de rendre le courage à ces âmes abattues.

« Luttons encore contre notre mauvaise fortune, disait-il ; voyez là-bas cette haie de roseaux ; je pense qu'il y a de l'eau en cet endroit. Viens, ami Jack, allons en avant, et si nous trouvons ce qui est indispensable à nos parents, à nos amis, nous retournerons bien vite pour leur rapporter des secours. »

Emportant avec eux tous les récipients vides, sans oublier des armes en cas de besoin, les deux jeunes gens se dirigèrent vers les grands roseaux, derrière lesquels, après s'être taillé une route, ils ne trouvèrent que le lit d'un courant d'eau, plein de boue humide, mais sans aucune cavité remplie du précieux liquide.

« Remontons le long de cette tranchée, dit Arthur à Jack, peut-être rencontrerons-nous ce que nous cherchons. Mais que vois-je ? des pas d'homme. On a déjà passé par ici.

— C'est vrai, répliqua le frère de Ruth. Ceux qui ont laissé les traces de leurs pieds sur cette terre molle portaient des bottes : ce ne sont pas des sauvages ; plaise à Dieu que ce ne soit pas pis encore ! Voyez, monsieur Arthur, les pas se dirigent en remontant. Allons-nous les suivre ?

— Certainement, car il nous faut de l'eau à tout prix ; sinon, c'est la mort. D'ailleurs, mieux vaut suivre des prétendus ennemis que d'être suivis par eux. Ah ! j'aperçois de l'eau ! Dieu soit loué ! Buvons vite, et hâtons-nous de rapporter à ceux que nous aimons la vie et le soulagement à leurs maux. »

Les deux jeunes gens burent à plein gosier et baignèrent leurs visages brûlants dans l'eau salubre ; cela fait, ils remplirent leurs vases et rejoignirent au plus vite Max Mayburn, Marguerite et les autres. Lorsque tout le monde eut éteint sa soif, on parla des traces que l'on avait découvertes dans la fange du torrent.

« Il faut que je voie cela de mes propres yeux, répliqua Wilkins ; si ces pas sont ceux des « coureurs des bois », je vous le dirai bien vite. Voulez-vous que nous allions jusque-là ? »

Toute la petite caravane continua donc sa marche jusqu'au lit du courant d'eau.

« Ce sont là les empreintes des semelles de convicts évadés, s'écria Wilkins, dès qu'il eut inspecté les traces. Ils sont au nombre de quatre et ont avec eux des chevaux. Sans aucun doute, ils ont fait une prise quelque part, et je ne serais pas éloigné de croire qu'ils ont établi leur résidence là-haut, vers le nord. Je crois maintenant que Black Peter allait rejoindre ces gens-là. »

Tandis que Wilkins s'expliquait avec Arthur, O'Brien et Hugues, s'aventurant en remontant la rivière, étaient parvenus devant une mare couverte d'oiseaux d'eau. Ils eurent la chance d'abattre deux paires de canards, et reprirent bien vite la route qu'ils avaient suivie pour rapporter ces excellents vivres au campement. Le feu fut allumé pendant qu'on plumait les palmipèdes, qui furent embrochés, rôtis et mangés avec la voracité de la faim.

Les voyageurs eussent bien voulu continuer leur chemin dans le lit du torrent, où ils eussent trouvé de l'eau et du gibier ; mais ils ne jugèrent pas prudent de suivre la même route que les bandits évadés de Melbourne, et, tout en soupirant, chacun rentra dans le désert en suivant la direction du sud. Ils emportaient de l'eau pour deux jours, ce qui leur donnait bon courage, et, peu à peu, l'aspect sévère de ces plaines désertes ne leur parut pas si terrible qu'auparavant.

Et pourtant ce pays aride n'était pas aussi inhabité qu'on eût pu le croire. Pendant la seconde journée de marche, Gérald se mit à crier tout à coup :

« Un dindon ! un dindon ! »

Une volée de flèches, de javelots et le boomerang de Baldabella, furent lancés contre l'oiseau, qui fuyait de buissons en buissons, et qui finit par s'élancer sur les branches d'un grand arbre. Ce poste était dangereux pour la pauvre bête, qui ne tarda pas à être perforée par une flèche et tomba aux pieds des chasseurs.

La bête nommée dindon par O'Brien était bien plus grosse que cet oiseau des basses-cours de l'Europe. Ruth manifesta sa joie en voyant ce gallinacée, qui lui donnait l'espoir d'un renouvellement de volailles.

« Je ne me trompe pas, observa Max Mayburn, c'est là une méliagride, c'est un télégalle, ainsi nommé par le célèbre naturaliste Gould. Regardez les pattes, dont les doigts servent à l'oiseau pour courir sur terre, et pour grimper sur les arbres quand il s'agit de fuir les dingos, autrement dit les chiens sauvages de l'Australie. Cherchons maintenant le nid du télégalle, qui, à l'exemple de l'autruche, laisse au soleil le soin de faire éclore les

œufs qu'il y pond. On assure que ces œufs sont délicieux à manger. Du reste, je serais bien heureux d'examiner cette construction, que l'on dit très-curieuse. »

Sans aller bien loin, les voyageurs découvrirent une sorte de bûcher assez élevé, qui semblait avoir été fait par la main des hommes, tant il était régulier et artistement façonné. Tout autour de son nid, l'oiseau avait déblayé le terrain, et les buissons qui s'y trouvaient servaient à élever cette construction fragile. Si la partie inférieure du nid paraissait dégradée et affaissée, le sommet était garni de branches nouvelles et parfaitement élaguées.

« Tout porte à croire que cette pyramide de fagots date de quelques années, observa Max Mayburn. Les télégalles du canton se sont associés pour fabriquer ce monument destiné à l'incubation de leurs œufs. J'hésite à déranger un travail qui a coûté tant de soins à ces êtres emplumés. Essayons toutefois de découvrir une partie de ce nid, pour mieux voir la façon dont il est fait au centre. »

Les jeunes gens gravirent au sommet du bûcher, élevé d'environ cinq pieds, et après avoir découvert le haut du nid, ils virent, au fond de la cavité, un grand nombre d'œufs blancs, d'une forme ovale allongée, tous rangés la pointe en bas et séparés de trois lignes les uns des autres. Un des œufs était ouvert, et l'on apercevait grelottant à l'intérieur un petit oisillon couvert de plumes et avec peu de duvet.

A la vue de ce « nouveau-né », Ruth éprouva un sentiment de dégoût, et ne demanda plus qu'on le lui confiât pour l'élever.

Malgré le désir que les voyageurs auraient eu de faire une omelette avec les œufs du télégalle, ils abandonnèrent cette idée, car ces œufs étaient près d'éclore. Le télégalle rôti fut trouvé exquis, et, d'ailleurs, l'excellent appétit de tous les jeunes gens et des autres eût fait manger des semelles de bettes, à plus forte raison un oiseau rare et de la famille des dindons.

« Demain matin, observa Arthur, nous nous dirigerons vers les montagnes verdoyantes que nous voyons là-bas, et tout me fait espérer que nous arriverons dans un pays plus agréable que celui-ci. Ah ! si nous rencontrions un courant d'eau se dirigeant du côté du sud, nous pourrions continuer notre voyage en canot. Je commence à croire que nous avons dépassé la zone du nord de l'Australie, et que nous nous trouvons dans celle du midi.

— Je voudrais bien qu'il en fût comme vous le désirez, observa Wilkins ; mon avis est que nous arrivons en plein dans la région occupée par les coureurs des bois, et, en suivant cette route, nous tomberons infailliblement sur un de leurs campements. »

L'aspect des montagnes verdoyantes réjouit tellement le cœur des voyageurs, qu'ils s'offrirent du thé à leur repas, quoique la provision d'eau fût presque épuisée. Ils s'avancèrent alors gaiement sous des bosquets de *stenochylus*, couverts de fleurs rubescentes ; sous des touffes de *boronias*, au feuillage éclatant strié de fleurs lilas. Les oiseaux chantaient dans les arbres et charmaient la solitude, et leur brillant plumage illustrait le paysage pittoresque de ces parages.

Les voyageurs parvinrent au sommet d'une montagne qui offrait de grandes difficultés d'ascension : le vent qui soufflait, leur apportant des senteurs balsamiques, leur promettait un séjour fort agréable dans ce nouveau territoire. Le coup d'œil était féérique, car des deux côtés de la montagne s'ouvraient des vallées bordées de forêts superbes, étagées sur des collines à la cime desquelles on apercevait des roches dénudées ressemblant à des ruines de châteaux.

Du côté du sud-ouest, une grande ligne noire à l'horizon indiquait la bordure d'un fleuve : c'était là que se portaient toutes les impatiences des voyageurs. Aussi, après un temps de repos fort court, la petite troupe s'avança à travers une plaine couverte de plantes rares, dont l'aspect était nouveau pour les voyageurs. Ils y retrouvèrent avec joie l'avoine aux épis mûrs, dont ils remplirent d'énormes sacs sans cesser de marcher.

Max Mayburn pleurait de joie, et remerciait la Providence, qui leur prouvait qu'elle n'abandonne jamais ses enfants. La petite Nakina, qui se trouvait près du vieillard, murmura les premiers mots de la prière : « Notre Père, qui êtes aux cieux, » et les voyageurs achevèrent l'oraison commencée par l'enfant.

Enfin, l'on atteignit les berges d'un fleuve coulant à pleins bords, et Arthur, de concert avec Jack, déclara qu'on allait couper des écorces d'arbres afin de construire deux canots. On s'occupa aussitôt de ce soin, car la dépouille des arbres devait sécher pendant la nuit.

Tandis que les jeunes gens aidaient le constructeur et préparaient des cordes, Baldabella s'en alla harponner deux superbes poissons de l'espèce « mulot », et rapporta une masse de moules qui servirent au souper.

Et chacun se coucha sur des lits de bruyère en se couvrant de fourrures, car les nuits devenaient très-fraîches.

CHAPITRE XXV

Nouvelle construction de canots. — Sottises de Ruth. — Le feu dans les bois. — Dangers sur la terre et sur l'eau. — La jeune fille blessée. — Une demeure au milieu des montagnes. — L'arbre-bouteille. — Chasse aux abeilles. — La gousse à café. — Les chasseurs égarés.

Les cris de l'oiseau moqueur, qui annonçaient le lever du jour d'une façon aussi régulière que les croassements du corbeau en Angleterre, réveillèrent les travailleurs, et dans l'espace de cinq heures les deux canots furent achevés. Pendant ce temps-là, les femmes s'occupaient à cueillir des plantes sèches pour servir de litière, lorsque Marguerite entendit Ruth, qui s'était écartée dans les bois, crier d'une façon terrifiante.

« Ils m'ont vue ! ils m'ont vue !

— Maladroite ! répliqua la fille de Max Mayburn, où donc es-tu allée ? qui donc t'a vue ?

— Les noirs, les sauvages, répondit la jeune fille. Je coupais de l'avoine pour mes poules, lorsque j'ai entendu leur coo-ee ; j'ai alors levé la tête, et j'ai aperçu ces horribles visages là-bas ! Ils criaient comme des sourds, et je me suis sauvée. Je crains bien qu'ils n'aient entendu ma voix. »

Marguerite, très-effrayée de ce qu'elle venait d'apprendre, se hâta d'en faire part à ses frères, et Arthur se dirigea vers les bois pour aller en reconnaissance. Caché dans un buisson, il vit venir dans la direction du camp une troupe d'hommes, qui, dans le lointain, semblaient suivre une piste, les yeux baissés, examinant le sol, ce qui lui fit croire que ces gens-là n'avaient pas entendu la voix de Ruth.

Il retourna donc en toute hâte vers son père et ses amis pour leur rendre compte de ce qui se passait.

« Ils sont sur nos traces, indubitablement, fit Wilkins. Hâtons-nous de partir ; nous pouvons encore, en ramant ferme, avoir de l'avance sur eux, emportés comme nous le sommes par le courant, qui va très-vite.

— Je vais faire sentinelle pendant que vous arrimez les bagages dans le bateau, dit Marguerite. Où faut-il me cacher, Wilkins ?

— Là, derrière ce gros buisson, répondit le convict. Tenez, il y a précisément un trou dans la terre : quand vous les verrez près d'ici, appelez-nous. »

Lorsque Marguerite poussa le cri d'alarme, on entendit ces mots :

« Arthur ! Wilkins ! Dieu nous protège ! Où fuir ? ces misérables viennent de mettre le feu à la jungle. »

En effet, les naturels, profitant d'un vent du nord qui venait de se lever, avaient incendié les herbes desséchées, moyen de détruire qu'ils emploient très-souvent. Les flammes s'élevaient avec force et s'avançaient rapidement du côté du campement.

Par bonheur, les jeunes gens avaient arraché toutes les herbes à l'endroit où ils avaient passé la nuit et sur le bord de la rivière où ils achevaient la construction des canots ; ils se hâtèrent de couper les buissons encore trop rapprochés et de les jeter à l'eau ; mais, hélas ! il restait encore quelques grands arbres qui, prenant feu et s'abattant par terre, devaient infailliblement les atteindre.

Les essences résineuses craquaient et petillaient dans la forêt ; il n'y avait pas un instant à perdre si l'on voulait éviter l'atteinte de la conflagration. Des volées de cacatoès, de perroquets et de pigeons, tourbillonnaient dans l'espace ; des troupes d'opossums fuyaient de toute part hors de leurs retraites buissonneuses.

Un canot venait d'être lancé à l'eau, portant les femmes et les bagages. Max Mayburn et Hugues le dirigeaient avec leurs rames. Déjà cette embarcation avait été transportée par le courant à une assez grande distance, et ceux qui s'y trouvaient s'étaient arrêtés pour attendre le reste de la caravane, lorsque le second canot, quoique inachevé, fut mis en mouvement et parvint à l'endroit où était le premier.

On fit halte pendant quelques instants pour examiner les résultats de l'incendie, derrière lequel se montraient les formes hideuses des sauvages, ayant avec eux le bandit Black Peter, qui se démenait comme un démon.

« Ils n'ont pas encore trouvé les coureurs des bois, observa Wilkins. Tant mieux, de toute façon ; car alors, montés sur des chevaux, ils auraient pu nous poursuivre à outrance. »

Le fleuve, grossi par les pluies, avait un courant très-rapide, et avant que la nuit se fit, les voyageurs, qui mouraient de faim et pensaient à atterrir pour prendre leur repas, avaient franchi environ trente milles, dans la direction du sud-ouest, sans faire de trop grands efforts. Leurs yeux avaient

été tout le temps ébloui par l'aspect merveilleux d'un paysage toujours admirable.

Ils débarquèrent alors sur le bord du fleuve, à l'ombre d'un bois épais, remerciant Dieu d'avoir échappé à leurs mortels ennemis. Le souper se composa de moules, d'écrevisses et de morue d'eau douce, que les naufragés de l'Amoor firent cuire comme ils purent, car ils osaient à peine allumer du feu, de peur que la fumée ne trahît leur présence, ou que les flammes ne vinssent renouveler un autre incendie.

Avant de s'embarquer, quand l'aube parut, le second canot fut complètement achevé, et Jack façonna des rames et des palettes qui permirent de diriger convenablement les deux embarcations. Le quatrième jour qui suivit leur départ, les voyageurs se virent forcés d'atterrir pour boucher les fissures de l'un des canots. A peine étaient-ils à l'œuvre, qu'ils entendirent des coo-ee près d'eux et un bruit de pas à travers les arbres.

Sans attendre un moment de plus, on reprit le chemin de la rivière en faisant force de rames. A vingt mètres de distance, les deux canots passèrent devant un terrain découvert que les naturels avaient défriché en y mettant le feu. Là se tenaient un certain nombre de femmes et d'enfants, devant des cabanes ouvertes, et des sauvages armés de flèches et de bâtons, qui, la menace à la bouche, l'air furieux, se disposaient à attaquer les voyageurs.

Baldabella interpréta les paroles des naturels.

« Pourquoi les « visages blancs » sont-ils ici ? Qu'ils s'en aillent, ou malheur à eux ! » répondaient les noirs.

Et ils brandissaient leurs zagaies, bandaient leurs arcs et montraient leurs haches de pierre, de façon à intimider les intrus.

« Croyez-moi, monsieur Arthur, fit Wilkins, vous ferez mieux de ne pas prêter la moindre attention à ces forfanteries. »

Cet avis était excellent à suivre, et l'on fit force de rames, ce qui n'empêcha pas les sauvages de faire bonne garde, comme s'ils se défiaient des projets des « visages blancs ». Ce qui les étonnait le plus, c'est qu'on ne donnât pas la moindre marque d'attention à leurs actes d'intimidation.

Ruth, que Jenny Wilson avait cherché à calmer, ne put retenir ses cris de terreur, et les sauvages, croyant l'instant propice, envoyèrent une volée de flèches dans la direction des canots.

Un détour opéré par les rameurs empêcha les projectiles d'atteindre les voyageurs. Seule, Ruth fut frappée assez dangereusement au bras.

Quelques minutes suffirent pour entraîner les embarcations loin de toute atteinte, et le voyage se continua longtemps encore jusqu'à ce qu'Arthur Mayburn et ses amis crurent que l'on pouvait s'arrêter sans risque.

Le vieillard et ses fils avaient pansé la blessure de la pauvre Ruth, qui perdait son sang et souffrait énormément : on avait grand'peine à lui faire comprendre qu'elle n'en mourrait pas. L'infortunée allait même jusqu'à prier Jenny Wilson de ne pas oublier de la faire enterrer dans un cimetière chrétien. Il fallait encore lui faire comprendre qu'il n'y avait pas de lieu de repos pareil dans le pays où l'on se trouvait.

Marguerite ajouta ses consolations aux gronderies de Jenny Wilson. Enfin Ruth se calma.

« Mais, disait-elle, qui soignera mes poules et ramassera de l'avoine ? »

On fut encore obligé de la rassurer sur ce point. La chaleur avait quelque peu envenimé la blessure de la jeune fille, et, le jour suivant, les voyageurs crurent prudent de débarquer pour la faire reposer et la panser plus sérieusement. Les bords du fleuve étaient bordés de rochers ; on crut qu'il serait facile de trouver un abri dans quelque grotte, loin de la vue des ennemis. Une anse sablonneuse parut être un lieu propice pour descendre à terre, et Arthur, avec le concours des jeunes gens, transporta les frêles embarcations dans cet endroit retiré.

Jack avait pris Ruth dans ses bras, car la pauvre enfant pouvait à peine marcher. On parvint de la sorte au milieu des ravins, à travers des ruisseaux bordés de plantes vertes en pleine venue, d'une taille gigantesque, jusqu'au milieu d'un fourré à travers lequel on avait peine à se diriger.

A la fin, O'Brien, qui s'était frayé un chemin dans cette forêt arborescente, appela ses camarades et leur montra sa découverte : une vallée lilliputienne d'une étendue de trois à quatre cents acres, entourée de rochers à pic, et à laquelle on ne pouvait arriver que par le chemin parcouru par eux de la rivière jusque-là.

Le sol était couvert d'une herbe haute et épaisse et de plantations d'avoine. Une source d'eau limpide sourdait à l'un des coins de ce paradis. Le long des parois des rochers croissaient des bosquets, au milieu desquels roucoulaient de très-beaux pigeons de l'espèce de ceux appelés geophaps scripta, qui fourniraient de succulents repas aux voyageurs campés en cet endroit.

Ils découvrirent de nombreuses grottes, et n'eurent qu'à en choisir une aux parois sèches et bien aérée, au fond de laquelle on prépara une bonne

litière pour la malade. Les jeunes gens déblayèrent une seconde grotte, qui devait leur servir spécialement, puis ils en trouvèrent une troisième, dans laquelle ils remisèrent les canots et les munitions. De cette façon, la famille et ses amis occupaient une nouvelle résidence temporaire parfaitement confortable.

La cuisine fut installée dans une quatrième grotte, où l'on construisit un four de pierres plates, sur lesquelles Jenny Wilson fit cuire des galettes d'avoine et une douzaine de pigeons. On n'oublia certainement pas le thé, qui reconforta les personnes débiles de la troupe.

La blessure de Ruth, faite par une flèche barbelée, ne se guérissait pas ; il fut donc décidé que l'on résiderait quelque temps dans cette charmante oasis, afin que la malheureuse enfant pût se rétablir, et pour que chacun pût reprendre des forces.

Mais il était impossible de contenir les jeunes têtes de la caravane, qui s'éloignaient chaque jour, deci, delà, en expédition. Une fois, les explorateurs rapportèrent une très-grande quantité de feuilles de thé ; dans une seconde promenade, ce fut de la gomme, et l'on parla de la trouvaille faite d'un tronc d'arbre creux, qui avait la capacité d'un petit tonneau de trente pieds de circonférence.

« Cet arbre est de l'espèce *sterculia*, dit Max Mayburn, qui alla voir cette curiosité de l'Australie : c'est le *delabectea rupertus*, qui est rempli de gomme, et offre de très-grandes ressources aux indigènes. »

Baldabella manifesta une très-grande joie en voyant cette végétation bizarre. Elle déclarait, en mâchant des feuilles et des branchettes, que c'était un aliment très-bon et extrêmement fin au palais. Les jeunes gens cueillirent donc une certaine quantité de ces feuilles et les firent bouillir. Cette ébullition produisit une excellente gelée, douce au goût, et dont tous les naufragés du *Golden-Fairy* semblèrent prendre leur part avec plaisir.

Ce fut Baldabella qui dirigea la troisième pérégrination hors de la vallée. Elle avait montré à Gérard des abeilles butinant au milieu des fleurs et des buissons, et lui avait dit :

« Nous faire un bon repas ; Baldabella trouvera la ruche. »

Marguerite apprit à la négresse le nom de « miel », qu'elle ignorait, et celle-ci renouvela ses assertions.

Baldabella prit alors entre ses doigts, sans crainte d'être piquée, une abeille qu'elle posa sur un morceau de duvet tombé du ventre d'un oiseau.

Elle avait trempé ce duvet dans un peu de gomme délayée, si bien que l'abeille ne pouvait pas s'en débarrasser.

Elle fit alors signe à ses protecteurs de l'accompagner sur la cime d'un rocher au-dessus de la vallée. Une fois là, elle donna la liberté à l'abeille, qui s'envola entraînant le duvet avec elle. Baldabella suivit l'insecte, grâce à la subtilité de ses yeux perçants, et la vit enfin se poser sur un arbre.

Les jeunes gens se rendirent devant le tronc creux de cet arbre, et Baldabella fit comprendre à Jack qu'il fallait l'abattre.

Le jeune charpentier frappa immédiatement le bois, dont l'écorce se détacha, et l'on découvrit une ruche bondée de miel, installée dans un trou profond.

Les abeilles qui avaient produit cette excellente friandise étaient de petite taille, et, soit qu'elles fussent inoffensives ou qu'elles se souciaient fort peu de leur propriété, elles s'envolèrent sans chercher à piquer ceux qui venaient ainsi les déposséder.

Le miel contenu dans la ruche était fort mélangé de cire : on l'eût pris pour du gâteau au gingembre, dont il avait le goût ; mais, en le mêlant à la farine amère d'avoine, il donna aux galettes de Jenny Wilson une saveur très-agréable au palais.

« En vérité, nous avons ici tout ce dont nous avons besoin, Mademoiselle, dit Jenny un matin à la fille de Max Mayburn. Monsieur votre père semble très-fatigué de son voyage, et nous voilà, je crois, bientôt à l'entrée de l'hiver. Pourquoi ne séjournerions-nous pas ici ?

— Nous entrons, en effet, dans la saison froide de ce pays, répliqua Marguerite à Jenny. Il y a près d'un an que nous avons quitté l'Angleterre, et nous voilà déjà à la fin d'août. La température était fraîche la nuit dernière, et pourtant ce matin l'atmosphère est chaude et embaumée. Les arbres sont toujours couverts de feuilles et de fleurs sous cette zone, et l'on se croirait à la saison du printemps de notre belle Angleterre. Quel ravissant pays !

— Oh ! Mademoiselle, reprit la bonne femme, il y a quelque chose qui nous manque cependant : la variété dans notre nourriture, car toujours manger des pigeons...

— C'est vrai, ma chère Wilson, répliqua O'Brien, qui avait entendu cette réflexion ; aussi je me propose d'aller tuer un kangarou.

— Ce n'est pas chose facile, observa Arthur.

— N'en croyez rien : nous en viendrons à bout, ajouta Wilkins, à l'aide d'un filet que tresse Baldabella à cet usage.

— Non ! je m'oppose à cette façon traîtresse de nous emparer d'un animal. Nous lui ferons une chasse régulière, fit O'Brien. Arthur sera des nôtres.

— Non, remarqua Max Mayburn, mon fils doit rester avec nous pour veiller sur sa sœur et protéger le camp. »

Quelques jours après, tandis que Jack réparait les embarcations, et que Wilkins, suivi de Baldabella, était allé pêcher du poisson dans la rivière, Hugues et O'Brien demandèrent la permission de prendre des arcs et des flèches, — l'usage des fusils étant prohibé de peur que les détonations ne fussent entendues,— afin de faire la chasse aux kangarous dans les bois environnants, qui foisonnaient en gibier.

Max Mayburn consentit à cette demande, à la condition que les jeunes gens ne s'éloigneraient pas trop de la vallée. Marguerite enseignait à lire à Nakina, tandis qu'Arthur et son père se promenaient et cherchaient des nids dans les crevasses des rochers.

Au milieu du jour, Baldabella et Wilkins revinrent au campement avec une abondante provision de superbes poissons, et un sac rempli de légumes ressemblant fort à des petits pois, qu'ils avaient cueillis le long du rivage. Chaque gousse contenait dix à douze grains, et Baldabella paraissait trouver exquis ces pois d'une espèce inconnue en Europe.

« Ces graines sont trop dures, en ce moment de l'année, pour être mangées de la sorte, dit Marguerite ; mais on peut les faire griller, et nous ferons ainsi un excellent café pour rendre des forces à nos chasseurs quand ils reviendront de leur expédition. »

Jenny se chargea de cette préparation : elle mit les grains dans le four et les laissa cuire jusqu'à ce qu'ils eussent pris belle couleur. Quand le « café » fut cuit, on le laissa refroidir et on l'écrasa entre deux pierres plates ; puis, après avoir bouilli, le liquide brunâtre, mélangé avec du miel, fut versé dans des récipients. Il ne manquait qu'un peu de lait pour que la boisson fût « à peu près » pareille à celle d'un moka de troisième qualité. La famille errante déclara ce breuvage exquis, et Wilkins retourna à l'endroit où il avait trouvé ces gousses salutaires, afin d'en faire provision.

Quand le soir fut venu, au moment où chacun, ayant fini son travail de la journée, on se réunit devant la cuisine pour prendre le repas, une grande

anxiété se manifesta sur tous les visages : les deux chasseurs n'étaient pas de retour.

Ni l'un ni l'autre n'avait emporté de provision ; mais là n'était pas le danger, car dans ce pays, où tout se trouvait en abondance, il était impossible de mourir de faim. Mais ce qu'il y avait à redouter, c'était une rencontre avec les « coureurs des bois ».

Comme il faisait encore jour, Wilkins, pour apaiser les appréhensions de Max Mayburn, engagea Arthur à l'accompagner sur les hauteurs d'où l'on commandait le territoire à une très-grande distance ; mais la nuit surprit les explorateurs avant qu'ils eussent atteint la cime des rochers, et Arthur, après quelque hésitation, recourut au seul moyen qui lui restait pour appeler les chasseurs. Il fit feu d'un seul côté de son fusil, et les échos répercutèrent la détonation, qui ressemblait fort à une décharge d'artillerie. Il était impossible que Hugues et Gérard n'eussent pas entendu ce signal.

Après avoir attendu quelque temps, dans l'espoir d'ouïr une réponse, c'est-à-dire des cris de rappel, Arthur et Wilkins revinrent aux grottes, fort tourmentés par l'insuccès de leur tentative. Max Mayburn se lamentait, non-seulement de la disparition de son fils, mais encore de celle d'O'Brien, le dernier rejeton de la famille de son ami.

Arthur s'efforça de représenter à son père qu'il fallait avoir bonne espérance. Sans doute, à son avis, Hugues et Gérard, surpris par la nuit, loin, très-loin de la vallée, avaient cru devoir se réfugier dans une grotte pour y attendre le jour. Du reste, son intention était de partir, dès l'aube, avec Wilkins et Jack, pour retrouver les deux chasseurs imprudents.

« Heureusement, cher père, fit Marguerite, que ce pays n'est pas hanté par des carnassiers et des félins redoutables. Mon frère et Gérard ont dû pénétrer dans une grotte, sans crainte d'y trouver méchante compagnie. Ils n'ont pas été ensevelis sous une avalanche ni entraînés dans les eaux d'un torrent. Voyez-vous, dans ce pays béni de Dieu, rien n'est à redouter que l'homme, et encore..., si l'on savait s'y prendre, les noirs seraient bientôt les amis des blancs.

— Mes pauvres enfants ! où sont-ils ? disait Max Mayburn en versant des larmes amères.

— Nous partirons dès le matin pour les ramener vers vous, dit Wilkins, et ils vous raconteront alors quelle a été leur surprise en entendant ce soir les éclats du tonnerre... du fusil de M. Arthur. Nous serons en route dès que le

crépuscule nous permettra d'y voir. Mais, de grâce, ne vous lamentez point, ayez confiance en Dieu. »

CHAPITRE XXVI

Recherche des égarés. — Le figuier. — Les signaux. — On retrouve les deux chasseurs. — Le blessé. — Souffrance de la soif. — Délivrance et retour. — Une étrange rencontre. — Les coureurs des bois. — Fuite miraculeuse.

Le sommeil avait fui les paupières de toute la famille, et chacun attendit avec impatience l'aube qui devait éclairer le départ des trois amis se mettant à la recherche des égarés.

Ceux-ci se rendirent immédiatement au faîte de la montagne d'où Arthur, la veille au soir, avait fait feu de son fusil. Parvenus en cet endroit, ils élevèrent une croix à l'aide de deux perches de bois dépouillées de leur écorce, et les fixèrent à la cime d'un gommier, d'où on pouvait l'apercevoir de très-loin.

Arthur prit alors à travers bois, dans les méandres de la montagne, en plein nord : Jack s'en allant vers la droite, et Wilkins vers la gauche, à cinquante mètres de distance les uns des autres. Il fut convenu que l'on se retrouverait le soir au même endroit, si l'on n'avait rien trouvé. Arthur avait emporté un des fusils ; l'autre arme avait été laissée à Max Mayburn, de façon à ce qu'il pût s'en servir et donner un signal en cas d'alarme.

Il avait été convenu entre Arthur, Jack et Wilkins, que, s'il découvrait les deux jeunes gens, il rappellerait ses compagnons en faisant feu.

La route que suivait Arthur était la plus difficile. Tantôt il lui fallait se hisser sur des rochers ou se frayer une issue à travers des fissures de pierre, tantôt il descendait dans des creux profonds pour remonter de l'autre côté, et souvent il se trouvait tellement égaré qu'il avait besoin, pour se reconnaître, d'observer la course du soleil et de s'en référer au point de repaire, la croix élevée sur la montagne.

On l'entendait fort souvent appeler à grands cris Hugues et Gérard ; mais rien ne répondait à sa voix.

Le jour s'écoulait, et il s'arrêta pour se reposer un peu sous un figuier couvert de fruits mûrs, à l'ombre duquel des pigeons au plumage bronzé, des cacatoès à huppe jaune, et des perroquets aux ailes roses, picoraient la

récolte tombée par terre. Ces oiseaux n'avaient aucune frayeur de la présence de l'homme, car ils continuaient leur festin sans se déranger ; ils n'avaient qu'une crainte, c'était que l'intrus ne vînt prendre leur part.

En grim pant sur l'arbre, Arthur fit provision de figues, en mangea, et en remplit un sac qu'il portait appendu à ses épaules. Cela fait, il reprit sa marche, en remerciant le Ciel de lui avoir fait découvrir cette manne bienfaisante.

Allons ! crions une fois de plus, se dit-il.

Et sa voix sonore, rendue plus claire par l'absorption des fruits salutaires, retentit au milieu des rochers.

Cinq minutes s'écoulèrent sans aucune réponse ; mais, en regardant au loin, il aperçut une colonne de fumée à l'horizon.

Peut-être, pensa-t-il, ce feu a-t-il été allumé par les indigènes ; mais, n'importe ! les deux pauvres égarés peuvent être prisonniers de ces noirs : il n'y a donc pas de temps à perdre pour les tirer de leurs griffes.

Arthur arma son fusil, et, sans quitter son sac de figues, il se dirigea vers l'endroit où la fumée lui avait apparu.

Atteindre cette place était chose difficile, et le courageux Arthur dut se frayer un chemin à travers des broussailles et des lianes entrelacées de façon à l'empêcher d'avancer sans l'aide d'un coutelas. A la fin, cependant, il arriva près d'une sorte de niche environnée et protégée par des roches ressemblant aux murs d'une forteresse. Un feu brûlait dans ce trou, mais on ne voyait personne.

« Hugues ! Gérald ! » cria Arthur.

A cet appel, le premier des jeunes gens se montra, marchant sur ses mains, vers l'une des fissures du rocher.

« Mon pauvre frère ! es-tu blessé ? demanda Arthur d'une voix émue : où est Gérald ? »

Hugues indiqua la niche d'où il était sorti, et d'une voix brisée répondit à son aîné :

« De l'eau ! de l'eau ! »

Sans bien songer à ce qu'il faisait, Arthur pressa le jus d'une figue sur les lèvres de Hugues.

« Dieu soit loué ! murmura celui-ci. Mais, mon bon Arthur, va vite chercher de l'eau pour ce pauvre Gérald. »

Arthur se glissa sous la roche et arriva dans un coin abrité où Gérald était couché, évanoui, ayant à ses côtés un énorme kangarou mort. Arthur offrit

au brave garçon les seuls soulagements qu'il eût avec lui, des figues juteuses ; mais O'Brien paraissait plus faible que Hugues, et l'aîné des Mayburn découvrit que le sang s'échappait d'une blessure qui avait été bandée avec un mouchoir de poche.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il à son frère. Comment Gérard s'est-il blessé ?

— C'est le kangarou qui l'a mis en cet état, répondit Hugues. Lorsque nous avons eu achevé la bête, O'Brien s'est senti trop souffrant pour la dépecer et nous préparer à souper. Hélas ! nous n'avons rien mangé depuis notre départ.

— Je ne sais que faire, observa Arthur. Il ne me semble pas possible de vous transporter aux grottes ce soir, faibles tous deux comme vous l'êtes. Ah ! que notre pauvre père doit être alarmé en ne me voyant pas revenir !

— Tu vas donc nous laisser ici, mon bon Arthur ? Si ce malheureux Gérard allait mourir !

— Je te quitte, mais pour revenir bientôt, répondit Arthur. Il me faut aller querir Jack et Wilkins, qui iront chercher de l'eau et m'aideront à porter O'Brien jusqu'au campement. »

Hugues se mit à sangloter.

« Ah ! mon cher frère, j'oubliais ! les « coureurs des bois » ! ma tête est si faible ! je les ai vus ; tu peux les rencontrer, toi, et ils te tueront. Avant de t'éloigner, il faut reporter Gérard au fond de la niche. »

Arthur se hâta de faire ce que Hugues désirait, et laissant aux deux malheureux toute sa provision de figues, il se sauva, sans vouloir plus rien ouïr, se dirigeant vers le rendez-vous convenu, tout en regardant à droite et à gauche s'il trouverait quelque source, afin d'en rapporter de l'eau aux infortunés qui attendaient ce secours du ciel.

En approchant de la croix, Arthur déchargea son fusil, et à cet appel les camarades répondirent en poussant des cris. Ils furent bientôt près de lui.

« Où sont-ils ? les avez-vous trouvés ? » demanda Jack.

Arthur, en peu de mots, raconta ce qui s'était passé. Comme l'obscurité se faisait, il fut convenu que Jack allait retourner près de Max Mayburn, afin de calmer les angoisses de la famille. Wilkins, lui, accompagnerait Arthur vers la grotte où les jeunes gens l'attendaient. On passerait la nuit près d'eux, et le jour suivant, dès le matin, on les ramènerait au campement. Wilkins conduisit Arthur près d'une source dont l'eau était excellente, et

l'on remplit deux calebasses, vidées par les soins du convict, qui les avait trouvées dans les bois, afin d'emporter une provision suffisante.

Il était nuit close quand Arthur et Wilkins parvinrent près des deux amis. La joie que ceux-ci éprouvèrent était immense : ils se sentaient sauvés. Gérald avait mangé des figues qui lui avaient rendu quelques forces. Wilkins se hâta de préparer quelques grillades de kangarou, qui furent dévorées par les uns et les autres.

Il eût été curieux de connaître en détail l'histoire des événements qui étaient survenus aux deux chasseurs, mais leur état de faiblesse empêchait de leur demander un récit complet ; on remit à plus tard cette narration, et l'on songea au repos. Arthur et Wilkins préparèrent un lit de bruyère pour Hugues et Gérald, qu'ils couvrirent de la fourrure du kangarou, car la nuit était très-fraîche. Cela fait, chacun songea à dormir pour réparer ses forces.

Les chants du moqueur réveillèrent les quatre amis sous leur toit de pierre.

Wilkins prépara le déjeuner, tandis qu'Arthur examinait la blessure d'O'Brien, toujours bandée avec le mouchoir d'Hugues. Il n'y avait pas moyen d'employer le peu d'eau qui restait pour laver la plaie ; on se contenta de serrer un peu l'enveloppe de toile avec le mouchoir d'Arthur.

Wilkins avait coupé quelques branches d'arbres, à l'aide desquelles il établit un brancard rustique sur lequel il fit placer O'Brien et son kangarou. Il prit les deux extrémités de ce brancard, dont Arthur saisit les autres, et l'on se mit en marche. Hugues se chargeait d'explorer des yeux le pays de tous les côtés, afin d'avertir au cas où les « coureurs des bois » se montreraient.

Au milieu de la route pénible, un halloo ! se fit entendre, poussé par Jack, qui était accouru à la rencontre des égarés. Le brave garçon avait apporté un seau d'eau, et l'on fit halte pour se rafraîchir et reprendre des forces.

Toute fatigue fut oubliée lorsque la caravane arriva dans la vallée, où Max Mayburn et Marguerite pleurèrent de joie. Jenny Wilson n'oublia pas de qualifier les jeunes chasseurs de méchants garçons, ce qui ne l'empêcha pas de les soigner de son mieux et de leur offrir pour nourriture un ragoût de cacatoès, assaisonné avec des plantes qui ressemblaient à du persil et à de la marjolaine, et un plat de ces pois ramassés par Wilkins sur le bord de la rivière.

a Il ne faut pas négliger de placer une sentinelle près de la route qui conduit ici, dit Hugues à son frère. Je suis certain qu'on est sur nos nos

traces, et c'est un miracle que nous soyons rentrés sans être attaqués.

— Qui donc est à nos trousses ? demanda Wilson. Serait-ce ce misérable Black Peter ?

— Pis encore ! ma chère Jenny ; mais une douzaine de coquins du même acabit. Ne vous désolez pas ainsi ! Assieds-toi là, Marguerite. Venez ici, père, je vais vous raconter ce qui nous est arrivé.

« Cet énorme kangarou nous avait entraînés pendant plusieurs heures à sa poursuite, bondissant comme un cheval de course quand nous le tenions à la portée de nos flèches. A la fin, ce manège nous exaspéra. Nous convînmes aussitôt, Gérald et moi, de nous séparer et d'attaquer la bête des deux côtés à la fois, afin de la forcer à s'arrêter. Le plan était excellent, et nous réussit à merveille. Nous acculâmes l'animal jusque dans cette forteresse escarpée où Arthur nous a découverts. Il bondissait entre les rochers, mais nous gardions l'issue de la caverne, et il lui était impossible de nous échapper : aussi tomba-t-il dans un coin, percé par une flèche qui l'avait atteint aux flancs. J'engageai Gérald, qui voulait l'achever, à attendre qu'il eût perdu ses forces ; mais le méchant garçon ne m'écoula pas, et, tirant son couteau de sa gaine, il se jeta sur le kangarou. Je m'apprêtai à lui donner assistance. Il était temps ! La bête mourante se releva, et, se jetant sur moi, me fit choir par terre avec ses pattes de devant. Gérald, au même moment, lui plongeait son couteau dans la poitrine ; mais, d'un coup lancé par son terrible train de derrière, le kangarou déchirait la peau de mon pauvre ami et le meurtrissait cruellement.

« Je me relevai aussitôt, et j'achevai la bête. Je ne recommencerais pas une pareille boucherie pour tout l'or du monde : il me semblait que je tuais un homme. Je me tournai aussitôt du côté de Gérald. Oh ! Marguerite, si tu l'avais vu ! Son sang coulait à flots, et je ne me sentis un peu rassuré que lorsque j'eus pansé sa plaie. Le pauvre garçon mourait de soif. Où trouver de l'eau ? Je courus à la recherche d'une source, regardant, épiant autour de moi partout où je passais. Je me hissai enfin sur un rocher, et me mis à regarder de tous côtés, jusqu'à ce que j'aperçus un vol d'oiseaux rassemblés à la même place, mais à une très-grande distance. C'est à cet endroit que je dois aller, me dis-je ; et je me mis à arpenter le terrain comme un fou, sautant par-dessus les pierres et les buissons, jusqu'au moment où parut à mes yeux le miroir d'un lac superbe couvert de canards et de cygnes, de hérons et de pélicans, tourbillonnant, criant, s'ébattant sans s'occuper de moi.

« Je me laissai aller pendant quelques instants à l'admiration de ce spectacle magique ; mais bientôt je me souvins de la triste situation de Gérard, et je songeai à puiser de l'eau et à revenir près de lui.

« Au moment où j'approchais du bord du lac, quel ne fut pas mon étonnement, en découvrant, sur ma gauche, des animaux qui n'étaient point des kangarous, et qui broutaient paisiblement dans une prairie ! C'étaient des chevaux, et, je l'affirme, je reconnus aussitôt le cheval favori de notre ami Édouard Deverell qui s'avancait vers moi.

— Charly-Grey ! mais c'est un rêve, mon pauvre frère, dit Marguerite d'une voix fiévreuse.

— C'était bien le pauvre animal, répliqua Hugues. Te souviens-tu que nous lui donnions du fourrage pendant notre traversée sur l'Amoor ? Oui ! Eh bien ! j'arrachai une poignée d'épis d'avoine et je me mis à l'appeler : Charly ! Charly ! Pauvre bête, elle eût voulu courir à moi, mais elle se traînait en fléchissant à chaque pas.

— Charly boitait, dites-vous ? mais alors il avait été volé par les « coureurs des bois », fit le convict.

— Hélas ! oui ! mon cher Wilkins, continua Hugues. Il était là, en compagnie de cinq ou six autres quadrupèdes de son espèce, noirs comme de l'encre, mêlés à un troupeau de bœufs et de vaches. Tout ce bétail, tous ces chevaux, avaient été indubitablement dérobés à notre ami Deverell. J'avais, pour ainsi dire, oublié Gérard et l'eau dont il avait besoin. Je songeais à monter sur le dos de Charly, qui avait un licou pendant sur ses épaules. Je me disposais à aller chercher O'Brien et à fuir ainsi en me servant de l'animal si miraculeusement retrouvé, mais il fallait apporter de l'eau à mon pauvre blessé, et je n'avais pour cela aucun récipient. En marchant encore, j'arrivai à un endroit où l'on avait allumé du feu, et je trouvai un amas de coquilles de moules. J'en remplis immédiatement deux des plus grandes et les plaçai dans mon chapeau. Au moyen de mon couteau, je coupai les entraves qui empêchaient Charly de marcher. A ce même instant, des cris perçants arrivèrent jusqu'à moi, et sur les hauteurs j'aperçus un certain nombre de personnages couverts de vêtements jaunes, — ceux des convicts échappés de Botany-Bay, — qui me mettaient en joue. Il n'y avait donc pas de temps à perdre pour délier Charly ; mais je n'eus pas la présence d'esprit suffisante pour arriver à bonne fin : une volée de balles vint s'abattre autour de moi. Aucune ne m'avait atteint : je courus à perdre haleine et ne m'arrêtai que quand j'eus rejoint Gérard. Le pauvre ami

était très-affaibli ; la fièvre le dévorait, et la soif le tourmentait à outrance. Hélas ! l'eau s'était renversée en courant ; il en restait à peine un verre. Je lui racontai mon histoire, et lorsque nous entendîmes un coup de feu, nous nous imaginâmes que cela venait de nos ennemis, ne pouvant pas prévoir que c'était Arthur qui me faisait ce signal. Je tirai comme je pus Gérard au fond de la grotte, puis je traînai le kangarou, de façon à ce que ceux que je pensais être à ma poursuite ne découvrirent rien, et cependant j'avais peu d'espérance de voir mes persécuteurs oublier de visiter cette cachette. Mon pauvre Gérard gémit et se plaignit toute la nuit. Combien je regrettais de n'avoir pas pu lui apporter de l'eau ! et quand vint le matin, je n'osai pas trop m'aventurer au dehors de peur de surprise. Toutefois, je me hasardai à quelques mètres, cherchant inutilement quelques fruits, tout au moins quelques baies pour humecter nos lèvres desséchées. Gérard, tout en souffrant affreusement, était plus vaillant que moi. Je suis même certain que, s'il eût été valide en mon lieu et place, il eût bravé tout danger pour me procurer quelque soulagement.

— Allons ! mon cher ami, interrompit O'Brien, tout cela est exagéré. Je suis sûr, moi, que si tu étais sans courage, c'est que mes lamentations t'avaient causé trop d'émotion. Ne grognais-je pas comme un sanglier domestique jeté hors de sa bauge pendant une nuit pluvieuse ? C'est pour me tenir compagnie que tu te plaignais aussi. Tu peux comprendre, chère Marguerite, quelle jolie vie nous avons menée pendant toute cette journée-là ! Quand la nuit vint, nous éprouvâmes un peu de froid, et Hugues se glissa au dehors pour ramasser quelques fagots afin d'allumer du feu. Avant qu'il fût de retour, j'entendis la détonation d'une arme à feu, répercutée par tous les échos des alentours. Hugues revint aussitôt ; j'essayai de lui parler, mais ce fut en vain : je m'évanouis et ne revins à moi qu'au moment où mes lèvres furent humectées avec le jus d'une figue. Voilà un fruit que j'aimerai toute ma vie. Si jamais je m'établis, je planterai une allée de figuiers dans mon jardin.

— Cela peut se faire, dit Arthur ; mais qu'advint-il après le coup de fusil ?

— Je jetai du bois sur le feu, répondit Hugues, de façon à ce que la fumée fût vue de loin, puis je me glissai au fond du trou. Je craignais que cette détonation d'arme à feu n'eût été produite par une carabine des « coureurs des bois », et je me disais que peut-être j'avais indiqué notre retraite à ces

mécréants. Pensez quelle fut ma joie quand la voix que je n'espérais plus entendre vint frapper mes oreilles. »

Jenny Wilson avait versé d'abondantes larmes en écoutant ce récit intéressant, et elle crut ne pas pouvoir mieux montrer son affection pour les pauvres chasseurs qu'en leur offrant des tasses de café sucré au miel et des galettes fabriquées avec la même substance saccharine. Il fallut l'intervention de Max Mayburn pour empêcher ces pauvres affamés de dévorer tout ce qu'on leur donnait.

« J'ai réfléchi toute la nuit au récit des aventures de mes deux enfants, dit le vieillard le lendemain matin, et je tremble en nous sachant dans le voisinage de ces affreux coquins qui voudront arrêter notre voyage. Nous sommes bien en sûreté dans cet endroit, mais ce lieu enchanteur deviendrait une véritable prison si nous ne pouvions pas en sortir. Qu'en dis-tu, mon cher Arthur ? Et vous, Wilkins, quelle est votre opinion ? Nous croyez-vous en sûreté ici ?

— Je ne pense pas que nos ennemis nous attaquent, à moins qu'ils ne nous rencontrent. Mon avis est que ces fieffés coquins vont s'éloigner vers les colonies du sud, afin de se débarrasser du produit de leurs vols et changer leur bétail pour des barils de liqueur. Laissons-les partir ; mieux vaut aller sur leurs talons que les précéder.

— Wilkins est dans le vrai, répliqua Arthur. Rien ne nous empêche de rester quelque temps dans ce vallon solitaire et isolé où nous sommes si confortablement établis. Nous avons du grain et de l'eau en abondance, les pigeons et les cacatoès semblent nous prier de les mettre à la broche, notre provision de miel est copieuse, notre récolte de thé et de café australien plus que suffisante, nos demeures sont saines et aérées : en agissant avec prudence, nous pourrions nous éloigner à de petites distances, pour varier notre ordinaire avec du gibier, quand cet énorme kangarou aura été tout à fait dévoré. Pourquoi ne ferions-nous pas sécher une partie de la bête au soleil, comme le font les Américains du Sud, pour faire du charqui ?

— C'est là une excellente idée, mon cher Arthur, répliqua Max Mayburn. De cette façon, nous ne serons pas prodiges des bienfaits de la Providence. Autant qu'il m'en souvient, d'après mes lectures, il faut couper la chair en petites tranches minces. Essayons. Tout d'abord, il faut écorcher l'animal...

— C'est déjà fait depuis ce matin, répliqua Hugues. La peau est bien lavée, tendue sur des baguettes de bois et mise à sécher. Nous la frotterons

avec de la graisse afin de la rendre douce et malléable. De cette façon, nous aurons une couverture ou un manteau de grande valeur.

— Parfait ! mon fils. Mais comment allons-nous couper de larges tranches bien minces ? Les os, la forme de l'animal, présentent de grandes difficultés pour cela.

— Laisse faire, mon cher papa, observa Marguerite : voilà Wilkins, qui sait comment s'y prendre ; n'est-il pas vrai ? »

Chacun se mêla de l'opération, à laquelle on donna des soins extraordinaires ; puis on suspendit ces tranches à des épines d'un arbre exposées à un soleil incandescent, même à cette époque de l'année. Quand la chair fut ratatinée et séchée, on la comprima dans des sacs de jonc tressés par Marguerite.

Les jours s'écoulèrent ainsi au travail sans la moindre alerte, et Gérard, grâce aux bons soins qu'on lui prodigua, fut promptement guéri.

Ruth ne se ressentait plus de sa blessure.

CHAPITRE XXVII

L'aire de l'aigle. — Inquiétudes dans la vallée solitaire. — Les prisonniers volontaires. — Le rapport de l'espion. — L'ennemi aux portes. — Un traître dans le camp. — Dispersion des envahisseurs. — L'évasion heureuse. — Un excellent voyage.

Quelques jours s'étaient écoulés, et cette retraite absolue semblait fatigante à tous les habitants de la vallée solitaire. Baldabella, accoutumée à la plus grande liberté d'action, manifesta l'intention d'aller pêcher au clair de lune. Comme il y avait moins de danger pour elle que pour les « visages blancs », on la laissa aller, et quand elle revint, elle rapporta de magnifiques poissons, qui changèrent agréablement l'ordinaire des voyageurs.

Hugues et Gérard demandèrent à leur tour, malgré l'insuccès de leur dernière chasse, l'autorisation de « sortir de leur cage ».

« Je m'y oppose, répliqua Marguerite. Vous avez assez d'espace dans la vallée pour prendre vos ébats ; contentez-vous de ces limites.

— Rien ne nous empêche, je pense, de grimper sur ces hautes roches, dit alors Hugues. Nous voulons trouver les nids de ces oiseaux étranges qui volent dans l'espace. Il ne nous arrivera pas le moindre mal, car nous pouvons monter comme avec une échelle, tant les broussailles sont courtes et dures. Viens, O'Brien ; allons inspecter les merveilles de notre volière. »

Max Mayburn, qui aimait tant à s'occuper d'histoire naturelle, eût bien voulu suivre les jeunes gens dans leur excursion ; aussi ne put-il pas s'opposer à leur départ. Ceux-ci ne se firent pas donner deux fois la permission. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, ils avaient disparu au milieu des rochers, grimpant souvent le long des parois perpendiculaires, à l'aide des branches qui poussaient dans les interstices de la pierre. On vit alors tourbillonner des milliers de pigeons troublés dans leur quiétude, des volées de cacatoès qui piaillaient à étourdir ; et enfin, les hardis explorateurs parvinrent près de l'aire de deux aigles, qui défendaient hardiment l'asile de leurs aiglons.

« Je ne suis pas d'avis d'attaquer les oiseaux de proie : d'ailleurs, nous n'aurions peut-être pas le dessus. Où allons-nous diriger nos pas ? dit

Hugues à Gérald.

— Montons seulement jusqu'au sommet, dit O'Brien. Je voudrais me rendre compte du panorama qui nous entoure. »

En effet, les deux amis grimpèrent encore jusqu'à la cime la plus élevée. Gérald arriva le premier sur un pic pointu comme une colonne, et ressemblant à un dieu reposant sur le point culminant d'une « montagne caressant le ciel ».

« Quelle vue admirable ! cria-t-il à Hugues. Viens vite ici contempler la belle nature qui se déploie sous mes yeux. Des forêts, des vallons, des lacs, des rivières, et là-bas un chaos de rochers superposés. On dirait la fin ou le commencement du monde. Grand Dieu ! ajouta-t-il en se courbant rapidement et en se hâtant de descendre. Quel malheur ! »

Au même instant, la détonation d'armes à feu, répercutée par tous les échos des montagnes, prouva aux deux jeunes gens que leur solitude avait été violée par la présence des hommes.

« Mon bon ami Hugues, hâte-toi de descendre, fit Gérald, qui n'avait pas été atteint. Va-t'en dire à notre troupe de faire provision de charqui, de bois à brûler, et de ramasser tout ce qui traîne et peut trahir le secret de notre campement. Surtout, que Ruth n'oublie pas ses volailles, et qu'elle enferme son coq. Les « coureurs des bois » sont à notre recherche. Je vais faire sentinelle, là, dans ce trou, au milieu des buissons, afin de m'assurer s'ils franchissent les remparts de notre vallée ou s'ils s'en éloignent. Et que l'on ne s'inquiète pas de moi, je suis mieux ici qu'en bas. »

Il n'y avait réellement pas de temps à perdre ; car partout, dans la petite vallée, on apercevait des traces d'habitation temporaire qu'il fallait faire disparaître. Près de la source, les baquets, les seaux, étaient étalés ; le linge lavé séchait sur des buissons ; çà et là se trouvaient des couteaux et des haches ; les poules picoraient, le coq chantait, et les voyageurs humaient l'air pur sous les arbres.

Lorsque Hugues parut auprès d'eux et leur raconta ce qui se passait, quand ils eurent contemplé son visage, qui trahissait la plus vive émotion, ils se hâtèrent de tout remiser dans la plus grande des grottes. On n'oublia pas les poules, qui se laissèrent facilement prendre. Quant au coq, on fut obligé de lui jeter un manteau sur la tête, afin de s'en emparer ; l'oiseau crut alors que la nuit était venue, car il se résigna à ne plus chanter, et monta sur son perchoir pour dormir auprès de ses poules, dans l'intérieur de la grotte qui leur servait de poulailler.

Lorsque tout eut été remis en ordre dans la vallée solitaire, et quand plus rien ne resta dehors, les voyageurs rentrèrent dans la grotte, dont ils bouchèrent l'entrée à l'aide de rochers amoncelés avec un certain désordre ; puis on attendit le retour de Gérald, afin qu'il racontât ce qui se passait, et qu'il exposât les moyens d'éviter le danger.

Plusieurs heures se passèrent sans qu'O'Brien parût, et l'inquiétude se manifesta au milieu de tous les prisonniers. A la fin, Arthur, ne pouvant plus y tenir, se disposait à sortir pour aller à la recherche de son ami, lorsque l'on entendit la voix de Gérald, qui murmurait à travers une des crevasses du rocher :

« Je ne suis ni serpent ni génie, et cependant je me glisse au milieu des fissures de la pierre. Sésame ! ouvre-toi ! »

On se hâta de livrer passage au joyeux garçon, qui s'écria :

« Fermons bien toutes les issues ! dépêchons ! l'ennemi est à nos portes. Surtout, que la clôture de notre retraite ne ressemble en rien à l'œuvre d'un maçon. »

On se mit à l'œuvre, et, grâce aux efforts communs, un énorme quartier de roche fut roulé devant l'ouverture, qui fut presque fermée de cette façon ; car le reste était couvert par des lianes retombant du haut du rocher à mi-partie de l'orifice, ce qui permettait à la lumière de pénétrer, et laissait aux prisonniers la facilité d'observer ce qui se passait au dehors.

« Et maintenant que tout est en ordre, fit Marguerite en s'adressant à Gérald, dis-nous, mon ami, comment tout ceci s'est passé.

— C'est ma faute ; c'est ma mauvaise chance, je l'avoue, répondit-il. J'ai voulu « jouer à la statue » en montant sur la cime la plus élevée des rochers. Une fois là-haut, j'ai aperçu dans une vaste plaine, de l'autre côté de cette vallée, une douzaine d'hommes montés sur des chevaux, qu'à leur costume jaune j'ai immédiatement reconnus pour être des convicts évadés. Au moment où je les ai vus, je me suis laissé glisser au bas du rocher, mais déjà leurs coups de feu avaient été dirigés sur moi, sans qu'aucun d'eux m'ait atteint. Je m'attendais à les voir chercher à s'emparer de moi, dans le cas où ils pourraient gravir la montagne, c'est pour cela que je me glissai dans un trou profond, d'où je pouvais tout inspecter sans être vu. Cette surveillance dura si longtemps, que je finis par fermer les yeux, et je ne les rouvris qu'au moment où j'entendis autour de moi des jurements et des malédictions qui me faisaient frémir. Les hommes qui les proféraient semblaient être dans le paroxysme de la plus grande fureur.

« — C'est le même coquin sur qui j'ai fait feu il y a quelques jours, disait l'un de ces bandits. C'est un espion, il n'y a pas à en douter, un agent de la police de Melbourne, envoyé pour épier nos faits et gestes. S'il tombe entre nos mains, nous le brûlons vif. »

« Cette perspective n'était pas de mon goût, aussi je me pelotonnai dans mon trou comme une souris eût pu le faire.

« — Je prétends que l'homme que nous avons vu était plus gros, plus grand, disait un autre convict.

« — Allons donc ! t'imagines-tu que la police coloniale ait envoyé un troupeau de ses chiens de garde à nos trousses ? Où diable peut-il bien être caché ? disait un autre de ces misérables.

« — Regarde, ajoutait un troisième, là, dans cette niche au milieu du rocher : c'est à cet endroit qu'il doit s'être hissé. Un vrai nid pour un agent de police.

« — Comment aurait-il pu grimper jusque-là ? il n'a pas les ailes d'un oiseau.

« — A propos d'oiseau, en voici un qui veut recevoir une balle, car il a l'air de se moquer de nous. C'est un aigle, ma foi !

« — Laisse-le tranquille, ce n'est pas d'aigles qu'il s'agit. Ah ! que n'avons-nous ici ce damné Black Peter ! il nous guiderait vers quelque bonne prise, et nous pourrions nous établir avec le prix que cela nous rapporterait.

« — Au diable ce maudit « oiseau de rapine » ! ajouta un dernier interlocuteur : il cherche à mourir, bien sûr. »

« Un coup de feu se fit entendre, et l'aigle tomba presque devant mon refuge, se débattant et roulant de rochers en rochers. Je pensais que la pauvre bête allait faire découvrir la passe pour descendre du côté de la « vallée solitaire » ; il n'en fut rien ; c'était du côté opposé qu'elle cherchait à fuir ses agresseurs.

« Quand je me crus seul, je mis le nez hors de mon trou, et je vis les convicts poursuivant toujours l'oiseau blessé dans la partie de la montagne par laquelle ils étaient venus. Je repris alors courage, et me hâtai de descendre de ce côté le plus vite qu'il me fut possible. Voilà l'histoire. Ne penses-tu pas, Arthur, que nous sommes en danger ?

— Parbleu ! répliqua celui-ci. Le mieux que nous puissions faire est de rester enfermés aussi longtemps que ce sera possible. Au cas où nous serions découverts, nous nous battons jusqu'à la mort. Nous possédons des

armes, des fusils, des flèches, des épieux ; nous sommes dans une forteresse inexpugnable. Si ces hommes ne sont pas plus de six, ils ne peuvent rien contre nous.

— Avons-nous des provisions suffisantes, Jenny ? demanda Gérauld à la cuisinière.

— Oui, monsieur O'Brien, reprit celle-ci ; de la viande desséchée, de la farine d'avoine, des seaux pleins d'eau.

— Cela suffira, répondit Wilkins. Voyons ! monsieur Arthur, qui va se servir des fusils ?

— Vous et moi.

— Merci de cette confiance, Monsieur ; je vous montrerai que j'en suis digne.

— N'oubliez pas que c'est moi qui commanderai le feu.

— C'est convenu, fit le convict.

— Il ne faut pas assassiner ces malheureux : on pourrait peut-être les ramener au bien.

— Quelle plaisanterie ! monsieur Mayburn ; vous ne connaissez pas ces bandits. Moi je sais mieux que vous ce qu'ils pensent et ce qu'ils veulent.

— Mais quel est ce bruit ? » dit alors le vieillard.

On entendait des blocs de pierre rouler du haut de la montagne en bas. Arthur recommanda le silence, car il était important de ne point trahir la présence des voyageurs dans ces parages.

L'on entendait les voix des convicts dans la « vallée solitaire ». Ils blasphémaient, suivant leur usage, et Max Mayburn se mit à prier Dieu pour qu'il sauvât ses enfants et ses amis des mains de ces mécréants.

« Bon ! bon ! criait l'un des convicts. Voici des traces irrécusables du passage de ces gens-là ; il y a une femme dans le nombre. J'ai trouvé les marques des talons de ses souliers.

— Ils sont donc plusieurs ? » demandait un second coureur des bois.

Les convicts couraient de tous les côtés, explorant minutieusement la vallée, se glissant au milieu des buissons, entre les rochers ; ils allaient enfin se retirer après une recherche inutile, lorsque le coq de Ruth, reconnaissant l'erreur dans laquelle on l'avait induit, commença à chanter dans la grotte où on l'avait enfermé.

Les bandits poussèrent des hurrahs qui exprimaient la surprise et la joie, tandis que les prisonniers de la grande caverne murmuraient à voix basse :

« Nous sommes trahis ! »

Et Ruth se glissa vers l'ouverture afin de voir, si faire se pouvait, quel serait le sort de ses pauvres volailles.

Ce qui devait arriver arriva. Les convicts se ruèrent sur le poulailler, et tandis que deux des « gélines » de Ruth s'envolaient dans les buissons, un des hommes s'emparait du coq, lui tordait le cou de rage et de fureur.

A ce cruel spectacle, la malheureuse Ruth ne put se contenir : elle poussa un cri déchirant. Jenny s'était précipitée sur la jeune fille pour comprimer ces sons intempestifs, déclarant qu'elle allait l'étrangler.

« C'est fini maintenant, s'écria Wilkins ; allons, il s'agit de nous défendre : armons nos fusils et visons juste.

— Ne tirez pas sur des ennemis qui se montrent à vous et ne vous voient pas, observa Max Mayburn ; ce ne serait pas loyal.

— Voyons, mon père, répliqua Hugues, ces convicts viennent nous attaquer, nous avons le droit de les repousser. Leur intention est de nous mettre à mort ; empêchons-les de nous tuer. »

Le moment suprême était arrivé, car les convicts avaient entendu les cris poussés par la jeune fille.

Ils se ruèrent donc du côté de la grotte, et à coups de pierre et de bâton, s'efforcèrent de pénétrer dans l'intérieur. Une volée de coups de feu et une grêle de flèches les fit reculer, mais quand cette première décharge eut été essuyée, les misérables revinrent à l'attaque. Cette fois, les prisonniers de la caverne visèrent les assaillants, et deux convicts tombèrent morts, ou du moins dangereusement blessés.

Les « coureurs des bois » se retirèrent aussitôt à une certaine distance pour tenir conseil, loin des oreilles des voyageurs. Quelques instants après, un homme à la figure hideuse se mit à crier d'une voix menaçante :

« Lâches que vous êtes ! montrez-vous donc, ou bien nous allons vous forcer à vous rendre à merci. Voyons ! nous vous traiterons bien, et si vous n'avez pas d'argent, nous attendrons que vous vous en soyez procuré pour payer votre rançon. Dans le cas contraire, si vous refusez, nous vous prendrons à la fin, et vous serez tous pendus, l'un après l'autre.

— Malheureux égarés, répliqua Max Mayburn, vous menacez de mort vos semblables ; que dis-je ? par bonheur, nous sommes des gens qui n'avons commis aucun crime, ni contre Dieu ni contre la société. Prenez garde ! Dieu nous protège.

— Allons ! exclama le convict, il y a un missionnaire dans la cachette de ces gentlemen. N'importe ! ses bons discours ne nous touchent guère.

— Nous ne vous voulons pas de mal, fit Arthur, mais nous ne sommes pas des lâches, et nul d'entre nous ne souhaite pactiser avec des convicts. D'autre part, nous n'avons rien à vous donner : car, malheureux naufragés, nous n'avons sauvé que nos fusils, qui nous servent à défendre notre existence et à protéger notre liberté. Laissez-nous tranquilles, et nous ne songerons pas à vous inquiéter. Sachez bien encore que vous n'êtes pas en nombre pour nous soumettre.

— Nous verrons bien, répliqua le convict. Dans quelques heures, nous vous enfumerons comme des renards, ou nous vous ferons mourir de faim. »

Les « coureurs des bois » tinrent encore conseil, et finirent par se retirer, en laissant croire aux assiégés qu'ils allaient querir du renfort.

« Ces coquins sont loin de ressembler aux compagnons de Robin Hood, observa Hugues.

— La désobéissance aux lois conduit toujours au crime, répliqua Max Mayburn, et si les archers de Sherwood se livraient de nos jours à leurs plaisanteries d'autrefois, la police anglaise les empêcherait bientôt de continuer. Robin Hood et ses camarades seraient envoyés à Botany-Bay.

— Bah ! nous n'avons pas le temps de causer de choses oiseuses, ajouta Wilkins. Nos embarcations sont en bon état, je suis d'avis de partir. Nos ennemis ne reviendront pas de sitôt, car ils sont allés sans doute chercher leurs amis les noirs, à qui ils vont compter mille mensonges. Croyez-moi, partons. Une fois sur le fleuve, nous aurons bien vite mis une grande distance entre ces gens-là et nous.

— Mais, fit Max Mayburn, ne sommes-nous pas plus en sûreté ici que dans les défilés des montagnes, où nous pourrions être surpris par ces assassins ?

— Je suis d'avis de nous éloigner, dit Arthur ; mais, avant de quitter notre retraite, il faut dépêcher un de nous pour épier les démarches des convicts. Seulement, ce n'est pas O'Brien que je choisirai, il se ferait prendre à coup sûr.

— Baldabella, ce me semble, fit Wilkins, pourrait, mieux que personne, aller aux informations. Les femmes des noirs ont l'astuce nécessaire pour ce genre d'opération. »

En effet, à peine eut-on expliqué à la mère de Nakina le service qu'on attendait d'elle, qu'elle s'avança et déclara qu'elle était prête à quitter ses amis pour aller en quête de nouvelles. On dégagea l'entrée, et la négresse se

glissa à travers les pierres. Pendant son absence, les voyageurs s'occupèrent à refaire leurs paquets, afin de continuer leur pèlerinage.

Baldabella revint, le visage exprimant une grande joie.

« Les méchants, dit-elle, sont partis là-bas, là-bas ; ils ont allumé un feu afin que les noirs vissent la fumée. « Visages blancs » peuvent partir maintenant, personne ne les verra fuir. »

Rassurés par ces paroles, les voyageurs sortirent de leur souterrain : on alla retirer les canots de leur cachette, et ayant empilé les bagages dans ces deux véhicules, les naufragés errants se mirent en route.

A ce moment-là, les poules de Ruth gloussèrent. Attirées par les appels de la jeune fille, qui leur offrit de l'avoine, les volatiles se groupèrent ; mais on ne put en attraper que deux, et Jack les plaça dans une cage, dont Ruth s'empara aussitôt, sans se plaindre de cette addition à son chargement.

Baldabella servait de guide, car elle avait découvert un chemin très-court conduisant de la « vallée solitaire » à la rivière. On apercevait du haut des rochers le courant d'eau, et quand les deux canots eurent été remis à flot, tous les voyageurs remercièrent la Providence. Les embarcations disparurent bientôt dans la direction du sud.

« Plaise à Dieu que ce chemin nous ramène bientôt près de nos colonies ! fit Max Mayburn. Ah ! si la divine Providence nous conduisait sur la plantation de nos amis les Deverell, quel serait notre bonheur !

— Je le voudrais pour vous tous, fit Wilkins ; mais, pour moi, ce moment-là sera bien pénible, car ce sera l'heure de la séparation.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vos amis ne voudront pas un coquin de mon espèce sur leur domaine. Et l'on me renverra à Botany-Bay avec mes vieux compagnons de chaîne.

— N'en croyez rien, Wilkins, répondit Hugues. Le cas échéant, si on vous repoussait, nous irions coloniser à part, et, comme Robinson Crusoé et son nègre Vendredi, nous bâtirions une hutte et nous ferions la chasse aux kangarous. »

Arthur se prit à rire à cette intention de son frère. Il rassura le convict repentant, et lui promit sa protection constante chez les Deverell ou ailleurs.

L'espérance était rentrée dans tous les cœurs, et les journées s'écoulèrent joyeusement sur les eaux du fleuve, loin des dangers qu'on avait eu à redouter, jusqu'au moment où, les provisions ayant pris fin, on découvrit qu'on était parvenu dans une sorte de désert à l'aspect désolé.

« Il nous faut aller aux provisions, dit Arthur à ses amis. J'aperçois des moissons d'avoine à récolter, et peut-être trouverons-nous là des animaux qui se nourrissent de grain.

— N'oubliez pas le thé, monsieur Arthur, ajouta Jenny Wilson. C'est ce qui nous manque particulièrement.

— Emportez vos haches, mes camarades, nous déblaierons au milieu des roseaux un emplacement pour Marguerite et mon père. Tout d'abord, il faut arrimer nos canots, que l'un de nous gardera, et puis nous partirons pour explorer le pays. »

CHAPITRE XXVIII

La marmite renversée. — La fusée-signal. — Une surprise et la captivité. — Le pillage. — L'essai de la poudre. — Une fatale explosion. — Les inventions de la nécessité. — Le pays de la famine. — Espérances nouvelles. — Une fanfaronnade.

Ces dispositions furent promptement prises. A l'endroit où les voyageurs débarquèrent, on amena les canots sur la plage, au milieu des canniers qui les cachaient à la vue. Un amas de joncs coupés sur le rivage servit de litière à Max Mayburn et à sa fille.

Arthur, Wilkins et Jack s'éloignèrent alors du camp, emportant fusils, arcs et flèches, tandis que Gérald et Hugues se chargèrent de faire bonne garde. Baldabella s'en alla pêcher, et rapporta de très-beaux poissons, que Jenny et Ruth nettoyèrent et firent cuire.

La soupe au poisson commençait à bouillir et répandait une odeur des plus agréables. Déjà Nakina se réjouissait en songeant au repas, lorsque Baldabella, se levant d'un seul bond, prit le bras de Marguerite, à qui elle fit signe de prêter l'oreille.

« Baldabella a l'ouïe fine, Miss, dit-elle ; elle entend venir les noirs ; ils sont nombreux, et mangeront tout le monde, y compris Nakina. »

Tandis que la pauvre négresse saisissait son enfant dans ses bras, les coo-ee des naturels se firent entendre à peu de distance.

Les deux jeunes gens qui se trouvaient à quelques pas, au milieu des bambous, cherchant des nids et des œufs, revinrent en courant et supplièrent Max Mayburn et Marguerite de monter au plus vite dans les embarcations et de pousser au large.

Mais le vieillard déclara qu'il ne voulait pas abandonner les trois chasseurs.

« Dans ce cas, il faut tenter une sortie pour les ramener, fit Gérald, et il n'y a pas de temps à perdre. Arthur et Wilkins ont emporté les deux fusils, mais nous avons nos arcs et nos flèches... »

— J'aime à croire qu'eux aussi ont entendu les coo-ee des indigènes, observa Hugues, et qu'ils sont en route pour revenir. Voyons, Jenny, nous

mangerons le poisson froid. Éteignons vite le feu. »

Ruth s'empara d'un seau d'eau, le remplit, et se hâta d'obéir à cet ordre. La colonne de fumée qui s'éleva aussitôt indiqua d'une façon précise l'emplacement où se trouvaient les voyageurs, et les noirs poussèrent des coo-ee répétés en signe de joie.

« Ah ! ma pauvre Ruth, dit le cadet des Mayburn, tu viens de donner un vrai signal avec cette « fusée ». Vite, mon père, vite, Marguerite, dans les canots : nous serons plus en sûreté sur le rivage.

— Je ne le pense pas, répliqua le vieillard, car l'eau est fort basse en cet endroit, et les noirs arriveront facilement à nous. D'ailleurs, je n'entends pas abandonner mon fils, Jack et Wilkins. »

Des cris stridents et le bruit des roseaux brisés empêchèrent le brave homme de continuer. Les jeunes gens se disposaient à tirer quelques flèches ; mais Marguerite s'y opposa, et Max Mayburn leur enjoignit de rester tranquilles, car il ne voulait pas que l'agression commençât de son côté. Du reste, toute défense eût été inutile, car, quelques minutes après, une bande de naturels, armés d'arcs, entoura complètement les naufragés de l'Amoor.

Un coup d'œil jeté à ces noirs suffit pour les convaincre que les indigènes présents n'étaient point hostiles, comme on pouvait le craindre. Les paroles qu'ils prononçaient ressemblaient plutôt à des marques d'étonnement qu'à des signes de colère.

Un de ces moricauds s'empara du chapeau de paille de Marguerite et le plaça sur sa tête, ce qui fit rire ses camarades, et, à son exemple, ils s'approprièrent les couvre-chefs de tous les « visages blancs », lesquels n'y mirent aucun obstacle. Ruth, seule, noua son bonnet sous son menton et faillit se faire étrangler ; mais Marguerite s'avança et défit le ruban, pour que le noir qui convoitait ce chiffon pût en jouir à son aise.

O'Brien, pour ne pas céder aux injonctions d'un naturel, avait jeté son feutre dans le courant du fleuve, où le noir se précipita à la nage afin de le rattraper ; ce sauvage, ayant alors découvert les canots, appela ses camarades pour examiner ce mode de locomotion aquatique.

Tandis que ceci se passait, d'autres indigènes dévoraient la cuisine de Jenny Wilson. Tout le poisson y passa, même celui qui n'était pas cuit.

Un de ces maraudeurs découvrit le châle de la cuisinière et s'en couvrit les épaules ; tandis qu'un autre, arrachant à Ruth un manteau de fourrure

dont elle s'était revêtue afin de cacher sa cage à poule, aperçut ces deux oiseaux et examina avec la plus grande curiosité ces volatiles inconnus.

« Baldabella, dis-leur de ne pas leur tordre le cou, s'écria la jeune fille : apprends-leur que chaque jour elles pondent un œuf, et que ce sont des bêtes apprivoisées. »

La malheureuse négresse, en proie à la plus vive terreur, se cachait derrière tout le monde : ce fut Marguerite qui se chargea d'expliquer aux noirs la valeur des volailles, en leur montrant les œufs et en caressant les bêtes, qui se laissaient faire.

L'homme qui s'était emparé des poules fit la grimace, comme pour montrer qu'il comprenait l'explication ; il avala le contenu des œufs, et s'éloigna en emportant la corbeille, laissant Ruth désespérée.

Au moment où ceci se passait, Arthur se montra émergeant du milieu des canniers, et ne put réprimer son étonnement à la vue de la troupe de noirs qui entourait son père, sa sœur, son frère et les trois femmes. Avant d'avoir pu se reconnaître, quelques naturels l'entouraient, lui arrachant son fusil, son chapeau, et un sac rempli de pigeons, qu'il avait placé sur ses épaules.

« Baldabella, dit-il à la négresse, demande au chef de la tribu ce qu'il veut et ce qu'il compte faire. Nous allons volontiers lui donner nos oiseaux, des couteaux et des haches ; mais il faut qu'il nous laisse libres, et qu'ils se retirent, lui et les siens, en nous laissant nos canots et nos fusils. »

Ce fut avec appréhension que Baldabella s'avança près du chef et lui traduisit les paroles de l'aîné des Mayburn ; elle parlait avec humilité et soumission. Le chef éleva la voix, et Baldabella tremblait en répétant les paroles de cet homme.

« Le visage noir dit qu'il prendra tout ; il est fort en colère. Les bons visages blancs doivent se retirer et courir bien loin, tout de suite, car beaucoup de noirs vont venir, tous très-irrités contre étrangers qui mangent poissons, oiseaux, animaux, tout, tout. Partez vite, maître, Mademoiselle, bons amis, hâtez-vous. »

Il n'y avait plus à s'y méprendre ; mais en pareille situation il était difficile de s'en aller rapidement. Wilkins et Jack, qui étaient survenus, avaient également été pris par les sauvages, désarmés et maintenus. L'attaque avait été si rapide qu'ils n'avaient pas même songé à se défendre. Jack paraissait abattu, tandis que Wilkins manifestait la plus grande fureur. Il fallut qu'Arthur lui enjoignît de ne pas faire la moindre résistance, de se laisser prendre son chapeau et son gibier.

Cela fait, les voleurs exprimèrent leur admiration au sujet des vêtements compliqués de leurs prisonniers, dont ils désiraient s'emparer. Seulement ils ne savaient pas comment déshabiller les pauvres gens ; ils s'imaginaient peut-être que ces effets étaient partie intégrante du corps des « visages blancs ». Ils voyaient bien que Baldabella et son enfant appartenaient à leur race : aussi le chef, s'avançant vers elle, lui ordonna de le suivre pour faire partie de ses femmes.

L'infortunée, émue de terreur et d'indignation, refusa d'obéir ; mais alors le sauvage saisit Nakina et fit semblant de l'emporter, tandis que la mère, affolée, aidée par Arthur et Hugues, cherchait à reprendre la fillette, qui criait et pleurait. En ce moment-là, le chef, transporté de fureur, jeta l'enfant à l'eau. Hugues s'y précipita aussitôt, et en quelques brasses rattrapa l'innocente créature, qu'il rendit à moitié étouffée à sa mère. Celle-ci s'était aussi précipitée dans le courant d'eau pour sauver Nakina.

Sur ces entrefaites, le chef s'était préoccupé des dépouilles des prisonniers. Les noirs avaient, par son ordre, pris tous les bagages, les couteaux, les haches, les fusils, les effets de toutes sortes, et les malheureux s'attendaient à être massacrés.

Lorsque le pillage des canots fut complet, quatre hommes se disposèrent à les emporter. En ce moment-là, un certain nombre de noirs se réunirent devant un sac de peau contenant la provision de poudre des voyageurs. L'un d'eux, ouvrant un des paquets, en mit une pincée dans sa bouche, et cracha aussitôt cette composition avec des marques de dégoût. En même temps il se disposa à jeter la boîte dans le foyer, rallumé par les sauvages.

Arthur, qui vit ce mouvement, cria à son père, à sa sœur et à ses amis de fuir, et il s'élança, espérant arrêter le bras du noir ; mais il était trop tard. L'explosion, une explosion formidable, eut lieu : le paquet de poudre avait éclaté, et il fut renversé évanoui sur le sol.

La terre éclata autour de lui, et les noirs qui ne furent pas renversés s'enfuirent dans toutes les directions, poussant des cris de terreur. Les éclats enflammés, de toute nature, retombant sur les buissons, y avaient mis le feu.

Tous les naufragés, à l'exception d'Arthur, qui avaient couru du côté de la rivière, avaient bien ressenti la commotion, mais aucun n'était blessé. Arthur revint enfin de son évanouissement lorsque sa sœur et Jenny lui eurent jeté de l'eau à la figure. Il lui resta seulement un tremblement nerveux qui dura plusieurs heures, et il n'eut à regretter que la perte de ses cheveux, brûlés par l'inflammation.

Quoique délivrés de la présence odieuse des sauvages, les voyageurs ne s'en trouvèrent pas moins exposés aux plus grands dangers. Les roseaux qui avaient pris feu dans la savane formaient une muraille enflammée qui s'opposait à leur fuite. Par bonheur, — c'était une chance providentielle, — ils avaient eu la bonne pensée de déblayer un certain espace de terrain, près du courant d'eau.

Le vent entraînait la flamme, avec la rapidité d'un cheval au galop, dans la direction du sud. Il fallut que les voyageurs attendissent qu'un passage leur fût ouvert, pour qu'ils pussent continuer leur route.

Ils gardaient tous le silence, quand un chant lugubre exprimé à mi-voix vint frapper les oreilles de toute la famille. En cherchant d'où venait la voix qui s'exprimait ainsi, on aperçut Baldabella, qui, prosternée devant le cadavre du sauvage cause de l'explosion, se lamentait sur la fin malheureuse de son compatriote.

Nakina, à genoux près de sa mère, semblait comprendre la solennité de cette triste « veillée du mort », et sa voix enfantine se joignait à celle de sa mère.

Max Mayburn, très-affecté de ce spectacle, s'avança près de ces deux individus de la race noire, et fit comprendre à Baldabella que c'était Dieu qui avait voulu donner une leçon à ses frères ; il ajouta qu'il fallait recourir à la prière, afin d'obtenir le pardon de Celui qui est le maître de la vie humaine.

« Allons ! relevez-vous maintenant, ma chère sœur, dit-il en s'adressant à la mère ; prenez votre enfant par la main, et songeons à nous éloigner de cet endroit fatal.

— Comment faire ? où porter nos pas ? Mon avis est de ne point nous éloigner du fleuve, observa Arthur ; mais ici nous n'avons plus de chance de trouver la moindre nourriture. »

Baldabella désigna l'autre côté du courant d'eau.

« Allons là-bas, dit-elle : il y a des racines, des noix et pas d'hommes noirs. Les amis du frère mort vont revenir bientôt, peints en guerre, pour reprendre leur camarade. Ils tueront tous les « visages blancs », mangeront Nakina et emmèneront Baldabella. »

Traverser la rivière paraissait être, en effet, le plan le meilleur à suivre, mais c'était chose difficile à accomplir. Le courant d'eau était large et profond. Les jeunes gens eussent pu se jeter à la nage, mais ni les femmes ni Max Mayburn ne pouvaient suivre cet exemple.

Jack regardait de tous côtés et semblait désespéré. Il n'y avait pas un arbre, et, en admettant qu'il y en eût eu, les sauvages leur avaient volé leurs haches. Tous les voyageurs examinèrent avec soin l'endroit où le pillage avait eu lieu, avec l'espoir d'y retrouver quelque instrument qui eût échappé aux voleurs ; mais, à l'exception des arcs des indigènes et de l'épieu servant pour pêcher à Baldabella, tout avait disparu. Par bonheur, Wilkins possédait encore un couteau de bonne dimension, qu'il portait d'habitude sous sa blouse, et qui avait échappé à l'investigation des sauvages.

« Allons ! tout n'est pas perdu, observa Jack : nous allons couper ces grands bambous, et nous en ferons un radeau pour les autres. Qu'en pensez-vous, monsieur Arthur ? Il me reste encore quelques clous dans la poche, et voici une pierre trouée, qui, emmanchée dans un bout de roseau, servira de marteau pour joindre les traverses. »

Sans plus tarder, Jack abattit un tas de bambous, qu'il aligna côte à côte par terre et sur lesquels il plaça des barres transversales. Les clous et le marteau improvisé firent le reste. Une demi-heure suffit pour achever ce travail.

Pendant que les jeunes gens s'occupaient de la sorte, l'incendie, ne trouvant plus d'aliment, s'était éteint, et Wilkins, qui explorait les bords du fleuve, découvrit trois autres cadavres calcinés. Hugues et Gérard avaient ramassé plusieurs oiseaux rôtis sur leurs nids, ces pauvres bêtes ayant été surprises par l'explosion. Ils les écorchèrent, et leur chair fournit un repas suffisant pour toute la famille.

« Plût à Dieu que nous eussions sauvé les cordes ! » s'écria Jack.

Mais, hélas ! ces auxiliaires de la navigation étaient perdus, et rien ne pouvait les remplacer sur ce sol calciné ; il fallut recourir à deux nageurs pour diriger le radeau. Marguerite tenta la première le passage, conduite par Jack d'un côté, et de l'autre par Wilkins. Ils avaient pied en certains endroits, ou bien ils se mettaient à la nage. Cette frêle construction toucha enfin l'autre rivage, lequel, comme celui qui avait brûlé, était couvert de bambous et de roseaux.

Max Mayburn, Jenny Wilson et Ruth traversèrent à leur tour. Quant à Baldabella, tenant son enfant sur ses épaules et n'oubliant pas son épieu de chasse, elle se jeta hardiment à la nage. Arthur la suivit, et insista pour qu'elle acceptât sa main, dans les passages difficiles, aux endroits où le courant était rapide.

Hugues et Gérard avaient inutilement poursuivi leurs recherches sur les lieux du désastre, et, n'ayant rien trouvé, ils étaient allés rejoindre leurs compagnons d'infortune.

Une fois réunis ensemble, les courageux voyageurs traversèrent la baie de bambous et de roseaux qui obstruait la rive. Quelle ne fut pas leur terreur en apercevant le paysage désolé qui s'offrit à leurs yeux !

« Hélas ! murmura Max Mayburn, Dieu nous a jetés au milieu de cette contrée perdue, sans forces, sans moyens de vivre ; lui seul peut avoir pitié de nous. Déjà sa providence nous a tendu une main secourable en nous délivrant de la mort dont les sauvages ont été frappés à nos côtés ; le Seigneur nous sauvera de la famine. Ayons confiance en lui. Prions tous, mes enfants, mes amis, et nous serons sauvés. »

Tous à la fois, le convict, la pauvre Baldabella et son enfant, joignirent les mains et se mirent à genoux.

« Essayons de suivre le cours de la rivière, dit Marguerite ; de cette façon nous ne serons point menacés de mourir de faim ou de soif. J'ajouterai même qu'une intuition secrète m'engage à suivre cette route.

— Et d'ailleurs nous aurons toujours du poisson, fit Wilkins. On se lasse de tout, c'est possible, mais non pas lorsqu'on a faim. »

Au moment où ces paroles étaient prononcées, deux magnifiques pigeons au plumage de couleur bronze qui revenaient de boire à la rivière passèrent en volant au-dessus de la tête des malheureux. Ni les uns ni les autres n'avaient de moyen de les atteindre ; mais ils furent joyeux de voir ces oiseaux, cela leur prouvait que ce pays était habité par des animaux.

« Ne pourrions-nous pas fabriquer des arcs et des flèches avec ces bambous ? nous n'aurions plus qu'à nous procurer des cordes, fit Hugues.

— Essayons tout au moins d'appointer des roseaux pour nous servir de lances et nous défendre au besoin, ajouta Arthur. Et dans le cas où nous rencontrerions un kangarou, des wombats ou autres animaux...

— Excellente idée ! observa Marguerite ; mais qu'est devenu notre radeau ? il était fait avec des bambous tout coupés.

— Et mes clous que j'avais employés à fixer les traverses ! s'écria Jack. Hélas ! le radeau aura été emporté par le courant. »

Rien n'était plus vrai, la frêle embarcation avait disparu en aval du fleuve. Il fallut que les voyageurs se résignassent à marcher à travers les buissons souvent inextricables, ou parmi les canniers aux feuilles tranchantes.

De l'autre côté de l'eau l'incendie continuait, propagé par le vent, laissant derrière lui un terrain noirci et fumant.

A la fin, la fatigue et le besoin de manger forcèrent les voyageurs à s'arrêter au milieu d'un hallier de bambous, et tous se regardèrent avec une expression de tristesse indéfinissable. Baldabella fut la première à relever le courage de ses compagnons. Elle se rendit sur la rive du fleuve, et revint bientôt avec un énorme poisson et une grande quantité de moules d'eau douce.

On se hâta d'allumer du feu, et sur les charbons ardents on grilla la « morue de rivière », par tranches, de façon à ce que chacun eût sa part. Le souper fut aussi confortable que possible, et l'on se coucha sous un abri de bambous. Chacun dormit malgré la fraîcheur de la nuit.

Plusieurs jours se passèrent, pendant lesquels les naufragés du Golden-Fairy longèrent les rives du fleuve et se contentèrent de leur nourriture de poissons. Enfin l'on trouva des rochers qui encaissaient le courant d'eau de telle façon qu'il était souvent difficile de se procurer la provende indispensable aux repas.

On rencontra plus loin de grands arbres et des plaines verdoyantes, qui, même à cette époque hivernale de l'année, étaient couvertes de fleurs. Les jeunes gens rencontrèrent des traces de kangarous, et aperçurent souvent des oiseaux qui leur pronostiquaient une diversion dans la nourriture. Il ne s'agissait plus que de façonner les engins indispensables pour atteindre les animaux et les habitants de l'air.

Jack fut le premier à indiquer un arbre à écorce textile dont chacun s'empressa de prendre sa part, afin de fabriquer des cordes avec ces excellentes fibres.

Hugues, ayant achevé le premier l'arrangement de son arc, visa deux pigeons et eut l'heureuse chance de les abattre. Il passa ensuite à l'attaque des cacatoès, si bien que, quand l'approvisionnement fut complet, on pluma les bêtes, on les flamba et on les confia à Jenny Wilson, qui les fit cuire, coupées en morceaux, dans des écailles de moules ; ce qui offrit un ragoût assez appétissant aux pauvres affamés.

Le repas achevé, chacun se mit à fabriquer des arcs et des flèches ; Baldabella elle-même, excellant dans l'art du cordier, prépara toutes les ficelles destinées aux armes de ses protecteurs. Lorsqu'on se remit en route, ce fut avec une entière confiance dans l'avenir, car chacun pouvait à la fois se défendre et subvenir à ses besoins.

Le jour suivant, les voyageurs découvrirent une récolte d'avoine sauvage et, — au grand plaisir des dames, — on ramassa une provision de thé.

Les figuiers ne donnaient plus de fruits, mais dans leur feuillage hospitalier se cachaient des volées de pigeons, de cacatoès et d'oiseaux satinés, ainsi nommés par leur radieux plumage et leurs yeux brillants. De temps à autre on cueillait quelques concombres-melons et des racines que Baldabella assurait être excellentes, et qui l'étaient en effet.

La petite caravane ne quittait pas les bords du courant d'eau, et Marguerite disait à son père et à ses compagnons :

« Je suis assurée que nous avançons du côté des établissements des colons. Ah ! que nous serions heureux si enfin il nous était donné de reposer nos têtes sous un toit protecteur, et d'échanger des paroles avec des hommes civilisés !

— Je crains bien qu'il ne nous faille encore cheminer fort longtemps avant d'arriver à la dernière colonie, fit Wilkins, car les « défricheurs » n'ont certainement pas l'audace de s'aventurer trop près de la gueule des loups ». Ce que je crains bien de rencontrer auparavant, ce sont des noirs et des « coureurs des bois ».

— C'est aussi ce que je redoute, répliqua Arthur ; car le voisinage des troupeaux de kangarous indique que ces gens-là sont, comme nous, avides de tuer ces animaux, afin de s'en nourrir.

— Plût à Dieu que nous vissions ce succulent gibier bondir devant nous ! observa Gérard. Quelle adresse je mettrais à lui décocher une ou deux flèches bien affilées ! Rappelez-vous, amis qui m'écoutez, que j'entends porter bas le premier museau pointu qui s'offrira à ma vue. »

A peine ces mots étaient-ils prononcés, qu'un énorme animal de l'espèce des marsupiaux s'élança du milieu d'un buisson, et se montra au milieu des voyageurs.

Avant que Gérard et les autres chasseurs eussent pu s'emparer d'une flèche, bander leur arc et viser, la bête légère bondissait et disparaissait hors de la portée voulue.

Un éclat de rire général réveilla O'Brien de la surprise qu'il éprouvait ; mais il ne se laissa pas démonter aussi facilement qu'on eût pu le croire.

« C'est bien, moquez-vous aujourd'hui, mais demain vous applaudirez, » dit-il d'un air de confiance absolue.

CHAPITRE XXIX

Une excellente provision. — Visiteurs pendant la nuit. — Captivité. — Une vieille connaissance. — Le camp des « coureurs des bois ». — Une ambassade à la ferme des Marguerites. — Jack dans un nouvel emploi. — Reconnaissance de la femme indigène. — Repentir du convict. — La vie des « coureurs des bois ».

Le lendemain matin, au moment du déjeuner, on s'aperçut que Gérard et Hugues manquaient à l'appel. Une heure s'écoula dans une grande anxiété, lorsque tout à coup on entendit des cris annonçant l'approche des jeunes gens. Arthur et Jack allèrent à leur rencontre et les aidèrent à rapporter un énorme kangarou.

« C'est la même insolente bête qui est venue me défier hier, disait O'Brien. Je l'ai poursuivie jusqu'au milieu d'une forêt à environ trois milles d'ici.

— Hugues et moi, à force de faire du bruit, nous l'avons enfin fait partir, en lui décochant une volée de flèches. Il en a fallu un bon nombre pour y arriver. Nous avons bien couru, et ce n'est pas petite affaire, par cette belle journée d'hiver du mois de juin, quand le soleil est plus chaud qu'il ne l'est en Angleterre. Allons, Wilkins, aide-nous à dépouiller l'animal : sa peau nous servira à raccommoder nos chaussures.

— Il faut te raconter, mon cher Arthur, dit Hugues à son frère, que, tandis que nous étions dans la forêt, nous avons vu dans le lointain, vers le sud-ouest, une grande colonne de fumée. Serait-ce une habitation de colons ? Gérard eût bien voulu aller se rendre compte de ce qui se passait là-bas, mais je lui ai conseillé de revenir, dans la crainte que notre absence ne vous inquiétât. Croyez-vous, Wilkins, que nous soyons si près des colons ?

— Non ! ce n'est pas mon avis, répliqua le convict. Nous nous trouvons encore à une fort grande distance ; mais je pense plutôt au voisinage de ces fainéants de moricauds. Ils se rassemblent dans le voisinage des colons, avec l'espoir incessant de les voler.

— Wilkins doit avoir raison, remarqua Max Mayburn. Ce doit être un camp d'indigènes, toujours prêts à attaquer, pour voler le bien qui ne leur

appartient pas.

— Allons ! ne nous attardons pas ici. Le kangarou est « déplumé ». La viande est cuite, et nous pouvons l'emporter ainsi, afin de prendre notre second repas lorsque nous aurons faim. »

Et la petite caravane reprit sa marche en traversant des plaines plantureuses, au milieu desquelles ils saluaient les eucalyptus ; l'arbre à crin, avec ses longues lianes souples et pendantes ; le pandanus au feuillage palmé, et le figuier aux racines sortant de la terre.

Ce fut sous un de ces arbres que l'on fit halte pour prendre part aux steaks de kangarou, et Wilkins, à l'aide de bandes de la peau de l'animal et des os de poisson, se mit à réparer les chaussures en mauvais état. Marguerite et Baldabella nattaient des corbeilles et des sacs d'écorce, tandis que Ruth et Jenny écrasaient des grains d'avoine, produit de la récolte de tous les voyageurs pendant la marche du jour.

« Je compte fabriquer un sac avec le reste de la peau du kangarou, objecta Jack ; car il faut emporter une grande quantité de cette avoine sauvage, dans la prévision de nous trouver un de ces jours en un endroit où il n'y en aurait pas. »

Max Mayburn se plaisait à voir ainsi toutes les mains occupées. Il ne regrettait que ses livres, devenus la proie des sauvages illettrés. Par bonheur, sa mémoire suppléait à cette perte, et il pouvait répondre à ses enfants et aux autres compagnons sur toutes les questions qui lui étaient adressées.

Quand la nuit fut venue, on songea à demander au repos l'oubli de la fatigue de la journée. Les pauvres voyageurs, ensevelis dans un profond sommeil, furent réveillés par un bruit insolite, et, aux lueurs du crépuscule, ils purent apercevoir les hideux visages d'une troupe de sauvages, armés de zagaies, qui ordonnèrent à leurs prisonniers de se lever et de les suivre.

Hugues et Gérard voulurent saisir leurs arcs et leurs flèches, mais Arthur leur enjoignit de ne faire aucune démonstration hostile.

« Nous sommes au pouvoir de ces hommes, leur dit-il ; ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ne pas résister et d'entrer en pourparlers. Laissez-moi agir seul. »

Et se tournant du côté du sauvage qui se tenait près de lui, il lui fit comprendre, à l'aide de quelques mots que Baldabella lui avait enseignés, que ses amis et lui étaient pacifiques, et ne demandaient qu'à continuer tranquillement leur route.

Le noir, ainsi interpellé, fit volte-face, comme s'il eût voulu céder sa place à un autre pour répondre aux paroles d'Arthur ; en effet, au grand étonnement de ce dernier, ce fut une personne qui parlait anglais qui s'avança au milieu du cercle.

« Nous écouterons volontiers un projet d'accommodement. Payez-nous, et vous serez libres. »

Ce n'était pas la première fois que les Mayburn entendaient la voix de cet homme. Hugues fut le premier à mettre un nom sur son visage.

« Mais c'est Bill ! s'écria-t-il. Comment se fait-il que vous soyez ici, vous ? M. Deverell se trouve-t-il dans ces parages ? »

L'individu, qui portait encore des haillons de son costume de convict, regarda effrontément le jeune homme et lui dit :

« Vous vous trompez ! je ne vous connais pas.

— Pourquoi feindre ? pourquoi mentir ? répliqua Arthur, nous savons que vous êtes un convict ayant fini son temps, engagé par M. Deverell à Melbourne. Je suis peiné de vous retrouver en mauvaise compagnie, et je vous engage à vous joindre à nous, afin de nous conduire jusqu'à la demeure de votre maître. Là, nous serons à même de vous récompenser libéralement

— Merci, répliqua le convict, qui ricanait d'un air sinistre. Mais nous ne nous sommes pas quittés bons amis, mon maître et moi, et je n'ai pas la moindre fantaisie de retourner près de lui. M. Deverell se croit trop gentilhomme pour soigner les bestiaux lui-même. Or, comme nous voulions qu'on nous aidât et qu'il s'y refusait, mon frère et moi nous l'avons quittés pour nous établir à notre compte.

— Voilà ce que c'est, dit Davy, qui se montra à son tour.

— Eh quoi ! vous aussi, Davy ! s'écria Max Mayburn.

— Mais oui ! me voilà, dit ce dernier en baissant les yeux. Je vais vous dire comment nous nous sommes enfuis dans les bois. Bill s'était abouché avec une tribu de noirs qui se tenaient sur les confins de la colonie ; moi je ne voulais pas m'en aller ; mais, profitant d'une absence de notre maître, Bill amena les sauvages et me força à leur livrer les bestiaux de M. Deverell. Je fus obligé de m'en aller aussi. Je connais bien tout ce monde-là maintenant, et je vous engage, si vous avez de l'argent, à le leur offrir, car autrement il pourrait vous arriver malheur. Ce sont des bandits, je vous l'affirme, et je m'y connais.

— Mais, mon pauvre garçon, ajouta Max Mayburn, à quoi sert l'argent à ces hommes-là, dans le désert qu'ils habitent ?

— Ça, c'est notre affaire, répliqua Bill. Allons ! ouvrez vos bourses, mes braves gens, et permettez à d'honnêtes coquins comme nous de transformer votre or en flacons remplis d'eau-de-vie.

— Mais c'est une attaque sur les grands chemins, malheureux ! observa Arthur en s'adressant au convict, et vous savez quelle est la loi. Voyons ! je vous en conjure, revenez à de meilleurs sentiments. En somme, nous n'avons pas un centime dans nos poches. Mais nous avons des lettres de crédit sur Calcutta et sur Melbourne. Si nous arrivons dans cette dernière ville, il nous serait possible de faire accepter notre signature contre des sommes en or. Il y a quinze jours, une tribu de sauvages nous a dépouillés de tous nos bagages et de nos armes à feu. Nous ne possédons, hélas ! plus rien. C'est l'exacte vérité. Le plan le plus sage serait de nous laisser aller sans nous faire du mal. Vous ou votre frère nous accompagneriez chez notre ami Deverell, et je suis sûr que, par notre influence, il vous pardonnerait à tous deux.

— Pas si bête ! répliqua le convict Bill. Allons ! tous vos discours n'aboutissent à rien de bon. Si vous n'avez pas d'argent, vous valez de l'argent. Vous allez nous suivre jusqu'à notre campement. Là, vous écrirez sous ma dictée, car j'ai toujours avec moi du papier, des plumes et de l'encre : c'est mon habitude. Un des noirs, qui baragouine l'anglais, ira porter la lettre à M. Deverell, qui lui remettra ou des marchandises ou de l'argent pour votre rançon. Lorsque j'aurai dans les mains de l'alcool et des cigares, je vous rendrai la liberté. »

Il était inutile de vouloir faire la moindre objection aux projets des « coureurs des bois ». Les malheureux prisonniers suivirent donc les deux frères, entourés par une troupe de sauvages si nombreuse, que toute tentative de fuite était impossible. D'ailleurs, on leur avait enlevé leurs flèches et leurs arcs. Wilkins, seul, était parvenu à garder son couteau caché sous son gilet. Au milieu de la route à parcourir, quelques femmes noires se joignirent au cortège, toutes plus horribles les unes que les autres, qui cherchaient à dépouiller les femmes de la caravane Mayburn de leurs vêtements, quelque usés qu'ils fussent.

Marguerite chercha alors des yeux Baldabella, et s'aperçut qu'elle avait disparu, elle et son enfant. Elle se rappela alors que, la nuit précédente, la mère de Nakina s'était couchée plus loin du campement que d'habitude, et

elle conclut que la peur de ses compatriotes avait été plus forte chez la sauvagesse que l'amitié qu'elle portait à ses bienfaiteurs. Du reste, aux yeux de la fille de Max Mayburn, il valait mieux que Baldabella se fût échappée ; de cette façon, il n'y avait pas d'inquiétude à concevoir à son sujet : elle savait comment échapper à la faim, et elle rejoindrait sans doute ses amis quand ils seraient hors des mains des bandits.

On conduisit les prisonniers à une distance d'environ trois milles, au milieu d'une ravissante vallée où s'élevait un amas de huttes, sur le bord d'un ruisseau limpide. Un troupeau de bœufs paissait dans un gras pâturage, et l'on voyait en compagnie de ces ruminants quelques chevaux entravés de façon à ne pouvoir pas fuir.

Des enfants nus s'ébattaient sur le gazon, criant et riant ; des femmes s'occupaient à casser des noix ou à fabriquer des filets ; enfin quelques vieilles mégères, assises par terre, la tête appuyée sur les genoux, humaient l'air et se chauffaient au soleil.

Ce spectacle de la vie pastorale était le premier que les naufragés eussent été à même de contempler depuis leur arrivée en Australie. Il eût flatté particulièrement leur goût s'ils n'avaient pas été prisonniers ; mais la situation de Max Mayburn et des siens était navrante ; car les façons d'agir menaçantes des coquins qui les entouraient et les conduisaient brutalement, comme ils avaient dû le faire du bétail qu'ils avaient volé, les remplissaient de terreur. On conduisit les otages dans une cabane d'écorce située à l'extrémité du village, laquelle était ouverte sur le devant, et effroyablement malpropre à l'intérieur.

N'importe ! cet abri les séparait de leurs geôliers : c'était l'essentiel. Tous se laissèrent retomber sur le sol et se mirent à réfléchir sur leur triste situation. Pendant ce temps-là, les noirs et les deux convicts tenaient conseil, afin de savoir quel serait le meilleur parti à tirer de leur capture.

Quelques instants après, le convict Bill se présenta devant les prisonniers.

« Nous avons décidé que l'un de vous se rendrait chez les Deverell avec notre « ambassadeur ». Nous demandons cent livres sterling pour votre rançon en monnaie ayant cours ; mais si, au lieu d'argent, on ne nous donne que des marchandises et de l'eau-de-vie, nous exigeons la valeur de deux cents livres. Rien n'est plus difficile que de se débarrasser des marchandises dans les bois de ce pays. Je conseillerai à tous ceux qui m'écoutent de ne pas s'écarter de la hutte, car mes compagnons sont méchants, particulièrement lorsqu'ils ont bu. »

Max Mayburn déclara qu'il se refusait à laisser partir un de ses enfants avec un des coquins de la bande.

« Eh bien ! moi je veux vous rendre ce service, fit O'Brien. Quelle surprise pour nos amis de la « ferme des Marguerites » quand ils verront mon visage hâlé ! Miss Emma, les larmes aux yeux, se hâtera de me demander des nouvelles d'Arthur et de son père, tandis que Deverell s'inquiétera de ne pas voir Marguerite avec moi. »

Arthur sourit, mais il refusa de laisser Gérald, — qu'il jugeait trop léger pour entreprendre pareille mission, — s'en aller avec le messager des « coureurs des bois ».

« Dans ce cas, envoyez Wilkins, observa Hugues.

— Je ne puis vous rendre ce service, répliqua celui-ci. Je n'aurais qu'à être rencontré par quelques-uns de ces damnés hommes de la police, armés de fusils et surveillant les frontières. Ils me prendraient pour un « marron » et tireraient sur moi comme sur un chien. Adieu ma mission, alors ; je ne pourrais plus vous être de la moindre utilité.

— Wilkins peut vous rendre ici quelques services, dit Jack : je vous prie de me laisser aller. Ces gens-là ne me craignent pas, et je pourrai donner à M. Deverell quelques bons conseils pour tomber sur le dos de ces vagabonds et rentrer en possession de son bétail. D'autre part, monsieur Mayburn, vous connaissez mon industrie : je peux rapidement construire un véhicule pour vous ramener, vous, miss Marguerite et les autres. Voyons ! est-ce dit ?

— Jack a raison, mon père, fit Arthur : c'est lui qui va partir en mission ; mais je redoute la rapacité de l'homme qui l'accompagnera, lorsque notre excellent camarade reviendra avec la somme demandée.

— Ne crains rien, mon cher Arthur, répliqua Marguerite. M. Deverell donnera à Jack des armes pour se défendre. Je suis désolée de me séparer de cet ami dévoué, mais j'ai grande confiance en lui, et je suis convaincue qu'il agira au mieux de nos intérêts. Nous prions Dieu pour qu'il le protège pendant son voyage.

— Dis-moi, Jack, ajouta Wilkins, si tu rencontres là-bas, à la ferme des Marguerites, une brave fille qu'on nomme Susanne Raine, présente-lui mes bons souvenirs, assure-la que je l'aime toujours, et que je suis devenu meilleur, avec l'espoir d'être un jour un homme respectable. »

On appela alors Bill, pour lui indiquer le choix fait par les prisonniers ; et, le jour suivant, Jack s'éloigna, après avoir reçu une accolade générale de

tous ses amis, qui pleuraient en silence.

Le courageux jeune homme se dirigea vers le sud, en compagnie d'un grand sauvage qui paraissait au fait du trafic avec les colons, car il savait assez d'anglais pour se faire comprendre.

Les pauvres prisonniers étaient privés du secours d'un de leurs meilleurs défenseurs. Confinés dans leur hutte, on leur donnait à manger, comme à des chiens, les restes de la nourriture peu ragoûtante des noirs. Si Davy ne leur était venu en aide, tous seraient morts de soif : chaque nuit le convict « malgré lui » leur apportait un grand seau d'eau qui leur était indispensable.

Max Mayburn et Marguerite, qui ne pouvaient se décider à goûter au poisson pourri et aux viandes sanglantes qu'on leur donnait pour se nourrir, tombèrent bientôt dans un état de faiblesse qui alarma tous leurs autres compagnons de captivité. Quatre jours s'étaient écoulés depuis le départ de Jack ; et Marguerite, malade et languissante, ne pouvait trouver le sommeil, quand, après minuit, elle entendit gratter derrière la cabane, sur l'écorce qui en composait la muraille. Très-alarmée de ce fait, mais pouvant à peine remuer, elle réveilla Jenny, qui dormait à ses côtés. Au même instant, la voix sympathique de Baldabella se fit entendre à travers une fissure de la paroi.

« Miss, bonne Miss ! disait l'excellente créature, Baldabella a parcouru le camp ; ils dorment tous : elle apporte du pain, du poisson pour bon maître et sa fille. »

En effet, à travers l'ouverture que la mère de Nakina avait élargie, elle fit passer aux prisonniers des galettes préparées comme celles de Jenny Wilson, du poisson grillé et un vase contenant du thé chaud, ce qui formait un repas abondant et salubre.

Quand la bienfaisante négresse eut donné tout ce qu'elle avait apporté, elle murmura encore ces mots :

« Baldabella va fabriquer encore du pain ; elle reviendra la nuit prochaine. Elle prie Dieu de protéger les « visages blancs », ses amis. »

Les infortunés se réjouirent d'avoir secouru la brave femme, qui, cette nuit-là, leur donnait de telles marques de reconnaissance, et exprimait des sentiments si chrétiens et si dignes d'éloges. Les vivres qu'elle avait préparés rendirent des forces à Max Mayburn et à Marguerite ; ils reprirent courage, et songèrent de nouveau à l'heure de la délivrance et à leur réunion à leurs bons amis les Deverell.

Pendant trois nuits consécutives, Baldabella revint avec des provisions qui ravivèrent les naufragés prisonniers : sans elle ils seraient morts de faim, car les sauvages ne se souciaient pas d'autre chose que de toucher la rançon promise. Davy seul apportait aussi, à la faveur de l'ombre, l'eau indispensable aux malheureux, et se plaisait à écouter ceux-ci lorsqu'ils récitaient leurs prières d'actions de grâces.

Le convict se repentait de la vie misérable qu'il avait menée jusqu' alors. Sans la pression de son frère Bill, jamais il n'eût volé, jamais il n'eût été condamné à la déportation, et il n'eût point quitté M. Deverell.

Mais cet esprit faible subissait l'influence fatale de son aîné. Il raconta aux Mayburn la façon dont ils avaient dérobé au maître de la « ferme des Marguerites » un troupeau, un cheval et deux fusils, qu'ils avaient vendus à un voleur pour avoir de l'eau-de-vie. Cela fait, Bill avait entraîné son frère dans les bois, de crainte de la police, et tous deux s'étaient réfugiés au milieu des sauvages.

« Je suis perdu, disait Bill, je le sais bien ; car si jamais les gens du gouvernement s'emparent de moi, je connais le sort qui m'est réservé : une corde au cou et une gigue ³ en haut de la potence. »

CHAPITRE XXX

Une proposition de mariage. — Bill est repoussé. — Ses moyens de vengeance. — Vols au fond des poches. — Retour de Jack. — Encore Black Peter. — La fête des « coureurs des bois ». — Fuite dans la nuit. — Chasse à l'émeu. — Les chasseurs déçus. — La poursuite. — Le stratagème.

Le pauvre Davy n'était point incorrigible, et tous les prisonniers employèrent les meilleures paroles pour lui faire reconnaître ses fautes et lui indiquer les moyens de les réparer. Le seul obstacle était le frère de ce malheureux, qui ne cessait de venir visiter les Mayburn, et avait osé prétendre à la main de Marguerite.

« Je sais bien, disait ce bandit, que celle qui deviendrait ma femme se refuserait à habiter, comme je le fais, avec ces sauvages errants ; mais mon intention est de m'établir, de construire une maison et d'y ouvrir une taverne au milieu des bois. Mme Bill se prélasserait comme une reine, en compagnie de son père et de ses frères. »

Hugues et Gérard eussent volontiers pris le coquin par les épaules, afin de le jeter à la porte ; mais Arthur arrêta son frère et son ami, et intervint auprès de son père.

« Bill, dit-il au convict, épargnez dorénavant à ma sœur un discours aussi absurde qu'insultant. D'autre part, elle est trop jeune pour penser à s'établir ; et enfin, son éducation, ses principes religieux s'opposent à une union contractée avec un « coureur des bois ».

— C'est à voir, répliqua Bill, qui regarda méchamment son interlocuteur. Vous auriez dû laisser parler mademoiselle : elle est d'âge à s'expliquer sans interprète. Lorsque j'aurai touché votre rançon, nous verrons ce qu'il restera à faire. Il n'a pas été question de votre sœur dans le marché, et vous jugerez alors du pouvoir que j'exerce en ces lieux. »

Marguerite éprouva une terreur indicible à ces paroles : elle regrettait l'absence de Jack, qui était toujours d'un bon conseil dans ces affaires difficiles. On pouvait fuir avec l'aide de Baldabella, qui se montrait chaque

nuits, et de Davy, qui, honteux de la proposition de son frère, avait enfin ouvert les yeux et comprenait qu'il suivait un chemin très-périlleux.

La hutte d'écorces qui se trouvait à l'extrémité du campement, tout près d'un bois touffu, avait été séparée en deux au moyen d'écorces nouvelles fournies par le convict repentant. Grâce à cette espèce de paravent, qui cachait les dames à la vue des nègres gardiens des prisonniers, on pouvait ouvrir un trou par derrière, afin de se sauver pendant l'obscurité.

Toutefois, à moins d'être réduits aux dernières extrémités, les captifs ne voulaient rien entreprendre avant le retour de Jack. Ils espéraient que celui-ci amènerait des auxiliaires qui les tireraient des mains des audacieux « coureurs des bois ». Ce qui n'empêcha pas que l'on fit part à Baldabella des projets de fuite, et qu'on la pria de se tenir prête. On comptait sur Davy pour servir de guide.

Plusieurs jours s'écoulèrent encore au milieu de ces angoisses. Les prisonniers étaient plus sévèrement gardés que jamais. Si l'un d'eux s'aventurait au dehors, pour respirer autre chose que l'air fétide de la hutte, il était aussitôt rudement repoussé, soit par les noirs, soit par les « coureurs des bois ». Jenny et Ruth, s'étant éloignées de quelques pas afin de couper de l'herbe qu'elles désiraient employer en guise de litière dans l'endroit où elles reposaient, furent saisies par les femmes ; elles eurent leurs vêtements déchirés, les cheveux arrachés, et, qui pis est, furent dépouillées de tout ce que contenaient leurs poches.

« Me voilà plus pauvre que Job, disait la vieille Jenny Wilson. A quoi servira mon nécessaire à coudre, à ces drôlesses qui ne portent ni vêtements ni chapeaux ? Il ne me reste plus maintenant ni fil, ni aiguilles, ni ciseaux. Oh ! miss Marguerite ! elles m'ont volé le dé d'argent que vous m'aviez acheté à Londres, mon petit livre de prières et mes lunettes, un présent de M. Mayburn. Enfin ! qu'importent mes lunettes, puisque je n'ai plus de livre à lire ni de couture à faire ? »

Ruth versait d'abondantes larmes.

« Ma pauvre bourse ! disait-elle. Bon Dieu ! il y avait deux schellings et une pièce de six pences, mon porte-bonheur ! Elles m'ont volé mes rubans du dimanche, mes gants de coton et mon livre de messe. »

Max Mayburn consola les deux femmes en leur montrant son paroissien de poche qu'il avait conservé, et dans lequel il puisait chaque jour la force et l'espérance. Marguerite assura à Jenny Wilson que quand ils seraient tous arrivés à la « ferme des Marguerites », M^{me} Deverell lui offrirait un

assortiment de fil, d'aiguilles, de ciseaux, et remplacerait les lunettes indispensables.

Certain soir, Gérald fut tenté de quitter la hutte pour prêter l'oreille à des bruits inusités qui avaient lieu au dehors. Arthur, qui s'était aperçu de son absence, craignait déjà qu'il ne lui fût arrivé malheur, lorsque le jeune écervelé revint en criant :

« Jack est de retour ! il est là-bas ! Mais j'ai vu en même temps trois ou quatre nouveaux coquins, et dans le nombre Black Peter. »

C'était là une très-mauvaise nouvelle, et Max Mayburn adressa à son fils un regard des plus tristes.

« Il faut que Marguerite se sauve, dit-il enfin ; elle ne peut pas demeurer davantage au milieu de ces bandits. Et ce pauvre diable de Wilkins ! le réprouvé Black Peter l'a pris en haine, il n'est donc pas en sûreté au milieu de nous ; il partira également. N'est-ce pas ton avis, mon cher enfant ?

— Je saurai quel parti nous devons prendre lorsque Jack m'aura appris la cause de son retour. Il faut que je le voie. »

On entendait dans le lointain des rumeurs qui prouvaient que tout n'allait pas bien dans le village australien. Les prisonniers en conclurent que l'on avait reçu de l'eau-de-vie, et que les noirs et leurs femmes ressentaient déjà les fatals effets de la boisson corrosive. L'ivresse était devenue furieuse : d'horribles blasphèmes proférés par les convicts, et répétés par leurs hideux camarades les sauvages, parvenaient aux oreilles des voyageurs prisonniers.

Au milieu de ce désordre, Jack put s'échapper et revenir près de ses amis. Il était harassé de fatigue et rempli des plus terribles appréhensions ; car il comprenait que l'ivresse épouvantable dans laquelle tous les bandits étaient tombés pouvait d'un moment à l'autre les pousser au meurtre.

« Monsieur Arthur, dit-il d'une voix brève, je me suis emparé d'un fusil et de quelques munitions ; Davy va venir nous rejoindre avec une autre arme à feu dès que les coquins seront complètement ivres et dans l'impossibilité de se mouvoir. Il s'agit donc de nous évader sans délai, ou nous sommes perdus. Black Peter a déclaré qu'il agirait à sa guise, et vous savez ce qu'il veut faire. S'il n'était pas ivre, il serait déjà ici, la menace à la bouche.

— Hélas ! hélas ! fit Max Mayburn, comment es-tu tombé dans les mains de cet homme sans foi ni loi ?

— Nous l'avons rencontré en chemin, répliqua Jack, monté sur un superbe cheval qu'il avait sans doute volé dans quelque ferme. Il était

habillé comme un gentleman et accompagné de trois « coureurs des bois » de son espèce, tous parfaitement montés et équipés. Ils conduisaient un chariot rempli de barils de liqueur, destiné à opérer des échanges pour du bétail qu'ils voulaient aller revendre dans l'intérieur des terres. Peter me reconnut dès qu'il eut jeté les yeux sur moi, et il me demanda ce que vous étiez tous devenus. Le compagnon de route qui m'avait été donné se chargea de répondre à cette question. Vous auriez frémi, monsieur Mayburn, d'entendre sacrer et pester Black Peter contre Bill, qu'il accusait de niaiserie puisqu'il sacrifiait une pareille prise, — la vôtre, — pour une misérable somme de cent livres sterling. « C'est dix fois ce chiffre-là que j'aurais obtenu ! disait-il. « Allons ! je vais me rendre près des sauvages, et leur démontrer que « Bill les a trompés. »

« En disant cela, Black Peter avait rejoint ses collègues et leur disait : « Nous allons ramener au campement ces deux hommes, — il « parlait du guide et de moi, — et voir ce qu'il y a à faire. » En effet, nous revînmes ; et Black Peter, en se montrant à Bill, déconcerta celui qui vous a fait prisonnier. J'ai bien vu que demain matin Bill céderait le commandement à Black Peter. Il ne nous restera donc plus de chances de fuir si nous ne partons pas dès ce soir. Eh bien ! Davy, dit-il au convict qui arrivait avec précaution, que se passe-t-il là-bas ?

— Ils sont à la veille de se battre. Cela va commencer entre Bill et Black Peter, qui se sont déjà pris à bras-le-corps et ont été séparés par les trois amis du dernier. Je les ai vus adresser un coup d'œil significatif à Peter, en lui disant que l'on arrangerait les affaires le lendemain matin. Je ne pense pas qu'il soit sage d'attendre jusque-là. Ainsi donc, si vous êtes prêts et que cela vous convienne, profitons de l'obscurité et partons.

— Merci, mon brave homme, dit Arthur ; nous sommes décidés, et nous désirons fuir : merci de vouloir bien nous servir de guide. Je vous promets solennellement d'obtenir votre pardon de M. Deverell si nous avons le bonheur d'arriver à la « ferme des Marguerites ». Je me demande seulement comment mon cher père et ma pauvre sœur pourront aller jusque-là.

— J'y ai songé, répliqua le convict. C'est moi qui soigne les chevaux du campement : je me suis emparé des deux qui nous appartiennent à mon frère et à moi, et des quatre que montaient Black Peter et ses trois amis. Ils sont là derrière dans le bois, tout sellés et harnachés. A minuit je reviendrai, et j'espère que vous serez tout prêts à me suivre. Baldabella est prévenue ; elle sera des nôtres et nous accompagnera. Avant qu'il fasse jour nous

serons loin d'ici. Les méchants camarades n'ont pas d'autres chevaux pour nous poursuivre ; et, d'ailleurs, leur ivresse ne sera pas de sitôt dissipée. »

On entendait vociférer de plus en plus les noirs et les « coureurs des bois » ; aussi Marguerite et les deux femmes se pressaient-elles les unes contre les autres dans la hutte séparée, au fond de laquelle une issue avait été pratiquée par Gérard et Hugues pour fuir quand l'instant serait venu. On n'attendait plus que l'occasion favorable et le signal que Davy devait donner.

Peu à peu les hurlements et les blasphèmes s'éteignirent, et le silence se rétablit. Les captifs sentaient leur courage renaître, et ils se levèrent quand la voix de Davy se fit entendre, laquelle murmurait à travers l'ouverture :

« En route, et surtout ne faites pas de bruit. Il y a un certain nombre de noirs couchés devant la hutte. Ne passez pas devant eux, de peur de les réveiller. Baldabella est là avec moi ; elle vous guidera ; moi je passe devant pour vous attendre à l'endroit où sont les chevaux. »

Les prisonniers sortirent l'un après l'autre de la hutte, et, conduits par Baldabella, se frayèrent un chemin à travers bois, sans s'occuper des épines et des broussailles qui déchiraient leurs mains et leurs vêtements. Un rayon de lune leur montra enfin Davy, tenant les chevaux par la bride, sur la lisière de la forêt.

« Arrangez-vous comme bon vous semblera, dit-il ; nous sommes douze, c'est-à-dire deux pour un cheval. Divisez les poids sur chaque bête. »

Baldabella refusa de monter un des chevaux : elle confia Nakina à Wilkins, et préféra marcher ; mais elle allait d'un pas si léger qu'elle tenait pied aux chevaux, quelque chargée qu'elle fût, malgré la rapidité de leur amble, à travers les plaines gazonnées.

Pendant six heures les fugitifs s'avancèrent dans la direction du sud, sans prononcer une parole et sans être poursuivis. Ce fut seulement quand vint le matin qu'ils célébrèrent leur liberté en remerciant le Ciel d'avoir veillé sur eux. Davy lui-même joignit son humble prière à celle des Mayburn et de leurs amis.

Tous les voyageurs éprouvaient le besoin de prendre des forces par un repas substantiel : Baldabella exhiba alors un sac rempli de galettes et de noix dont il fallut se contenter. L'espoir de retrouver de l'eau pour boire fit remonter les fugitifs à cheval ; mais ils ne tardèrent pas à se désespérer, car, tout en avançant au milieu d'un pays verdoyant, ils ne rencontraient ni source, ni ruisseau, ni lac. Dans les trous qui avaient été remplis par les

pluies il n'y avait plus que de la boue humide. Les figuiers étaient nombreux sur le passage des cavaliers, mais ils ne portaient plus de fruits. Par contre, leurs branches étaient couvertes de cacatoès et de pigeons, dont les jeunes chasseurs, pourvus d'arcs et de flèches, firent ample provision.

Le quatrième jour, Baldabella, qui marchait en tête, se mit à crier : Yarray ! yarray ! ce qui voulait dire : de l'eau ! de l'eau ! et les voyageurs aperçurent devant eux, se dirigeant vers le sud-ouest, une petite rivière qui n'était pas sur la voie indiquée par Davy ; mais on résolut cependant de suivre le cours de ce torrent impétueux, non-seulement pour abréger le supplice de la soif, mais encore pour donner de la force aux chevaux, qui commençaient à faiblir.

On fit halte sur les bords de l'eau, et d'autres moments de repos se succédèrent chaque jour dans la même position. Une après-midi, à l'une de ces stations nécessaires, les jeunes chasseurs s'étaient mis à la poursuite de quelques oiseaux, quand Gérard s'écria tout à coup : « A cheval ! à cheval ! j'ai vu des émeus. »

En effet, sur la lisière d'un bois, les fugitifs purent voir un troupeau de ces oiseaux géants qui paissait avec calme, comme l'eussent fait des moutons.

« Nous n'avons pas besoin de ce gibier-là, observa Max Mayburn. Pourquoi troubler ces oiseaux ?

— Bah ! un d'eux ne sera pas désagréable pour notre provision, dit Jenny Wilson, et ces messieurs sont fatigués de toujours manger des pigeons et des cacatoès. »

Max Mayburn soupira en songeant qu'on allait troubler la quiétude de ces bêtes inoffensives ; il se contenta de recommander qu'on se bornât à tuer un seul oiseau. Les jeunes gens, ardents à la chasse, sautèrent sur leurs chevaux, et, armés de zagaies et d'arcs, se lancèrent au galop, voulant tout d'abord séparer les animaux les uns des autres. Un émeu plus gros que ses congénères, et déjà atteint par quelques flèches, les entraîna à sa poursuite. Il tournait autour des chevaux et finit par atteindre l'animal monté par Gérard, qui se cabra et tomba sur le sol.

Les autres cavaliers, alarmés à la vue de cet accident, accoururent au secours de Gérard, et l'oiseau blessé, profitant de l'opportunité qui lui était offerte, regagna le troupeau de ses congénères, au grand déplaisir des chasseurs.

Le cheval de Gérard ne tarda pas à se relever ; son cavalier n'était nullement blessé, mais le coursier avait reçu de l'émeu un coup de patte si terrible, qu'Arthur vit avec désespoir qu'il faudrait retarder le départ de la caravane pour donner à la bête le temps de se rétablir, en admettant que cela fût possible.

Max Mayburn profita de l'occasion pour adresser une leçon à ses enfants et aux autres chasseurs. Non-seulement ils étaient restés « bredouille », mais encore ils étaient cause des souffrances d'une bête utile, indispensable en ce moment-là.

« Il faut au moins un jour de repos à votre cheval, dit Wilkins à Gérard. Voyons ! il s'agit de sonder l'horizon et de savoir si nous ne sommes pas poursuivis. »

Hugues et Gérard allèrent à la découverte, et montèrent au sommet d'un figuier, placé en vedette à l'entrée d'un bois.

« J'aperçois le ruisseau que nous avons suivi, serpentant à travers la plaine, dans la direction du sud-ouest, observa Hugues, et mes yeux s'arrêtent à l'horizon sur une masse verdoyante.

— Arthur, cria Gérard à son ami, viens donc voir un point noir qui se trouve derrière nous, vers le nord. Il me semble que ce nuage s'avance de ce côté. »

L'ainé des Mayburn ne se le fit pas dire deux fois, et quand, parvenu près d'O'Brien, il eut regardé à son tour, il murmura :

« Tu ne t'es pas trompé, Gérard ; ce point noir s'agite : nous sommes poursuivis, et nous ne pouvons pas continuer notre route. Reste ici à surveiller, moi je descends de l'arbre pour tenir conseil avec nos amis.

— Donne-nous les fusils, répliqua O'Brien, nous garderons le passage, et aucun de ces bandits, je le jure, ne pourra franchir le chemin.

— Ce plan est impraticable, mon cher ami, fit Arthur ; contente-toi de veiller, et laisse-moi savoir, le plus tôt possible, quel est le nombre des hommes qui s'avancent. »

Le brave garçon se hâta de descendre du figuier pour annoncer la fâcheuse nouvelle aux amis, qui ignoraient ce qui se passait. La désolation fut extrême.

« Il faut faire partir en avant M. Mayburn et Mademoiselle, dit Jack. Qu'en pensez-vous, monsieur Arthur ? Nous tiendrons ici de façon à ce que ces bandits aient une grande avance, et puis nous nous lancerons au galop pour aller les rejoindre.

— Que dis-tu de ce projet ? demanda Max Mayburn à Marguerite. Davy vous conduirait, les trois femmes, Nakina et toi, vers nos amis les Deverell.

— Mon cher père, répliqua la jeune fille, nous vivrons ou nous mourrons ensemble. Il nous serait impossible de vous laisser ici exposés au danger. Ne pourrions-nous pas nous cacher dans l'épaisseur de ces fourrés ? Peut-être nos persécuteurs ne nous y découvriraient point.

— Hélas ! ils suivent notre piste, répondit Arthur. Ne vois-tu pas d'autre moyen, Wilkins ?

— Peut-être. A trompeur, trompeur et demi. Il me paraît possible de les mettre sur une fausse voie. »

La forêt qui s'étendait derrière les fugitifs longeait le courant d'eau, dont elle se trouvait éloignée d'environ cinquante mètres, et de l'autre côté de ce ruisseau des massifs de roseaux s'élevaient comme un paravent de verdure.

« Il faut essayer de les envoyer de l'autre côté, continua Wilkins : dépêchons-nous d'amener les chevaux par ici. »

Par les conseils du brave homme, les jeunes gens montèrent sur les cinq bêtes valides, après avoir conduit Marguerite, son père et les femmes au milieu du plus épais du fourré, où l'on força le cheval blessé de pénétrer à son tour. Cela fait, les cavaliers se lancèrent au galop et traversèrent la petite rivière, brisant, sur l'autre rive, les bambous, de façon à indiquer leur passage jusqu'au marais qui se trouvait devant eux. Il était dès lors inutile de procéder plus loin, car la piste devait être infailliblement perdue.

On fit entrer les chevaux dans le lit du courant d'eau, que l'on suivit ainsi pendant environ cent mètres ; puis on sortit, un à un, et l'on regagna le bois en effaçant toutes les traces au fur et à mesure qu'on les imprimait à terre.

Au milieu de la forêt se trouvait un espace couvert par une herbe haute, au centre de laquelle on plaça les bêtes au vert, avec des entraves aux pieds.

Cela fait, on attendit en silence les événements. Seuls, Arthur, Gérard et Hugues retournèrent aux figuiers, dans le feuillage desquels ils se blottirent, afin de mieux surveiller les ennemis. Ils se tenaient aussi prêts à défendre leur forteresse, car ils étaient armés de fusils.

On distingua bientôt la troupe qui s'avancait et se composait des « coureurs des bois », poussant devant eux un troupeau de bœufs, et d'un grand nombre de noirs.

Par bonheur, ce corps d'armée, relativement considérable, marchait à pied, fort lentement, eu égard aux bestiaux, et Arthur vit tout de suite que, si

les six chevaux avaient été tous bien portants, rien n'eût été plus facile que d'éviter ces coquins, acharnés à la poursuite de la petite troupe.

Combien cette chasse de l'émeu était donc regrettable !

Il parut important au jeune chef de laisser passer les bandits, afin de les suivre de loin.

CHAPITRE XXXI

Les sentinelles au haut des arbres. — La mort du convict Bill. — Les « coureurs des bois » trompés.—Un animal bizarre. — Un conflit désespéré. — Une passe dans les montagnes. — Le fruit de l'acacia. — Les voyageurs gardés à vue. — La cour de justice.

Chaque instant qui s'écoulait augmentait l'anxiété des jeunes sentinelles, qui n'osaient pas prononcer la moindre parole.

« Il est heureux, dit enfin Hugues à Arthur, que le troupeau soit poussé en avant par les « coureurs des bois ». De cette façon, les pas des animaux effaceront nos traces. »

Cette circonstance était certainement favorable aux fugitifs, car ils remarquaient que le troupeau suivait précisément la direction qu'ils avaient prise.

Ils aperçurent enfin la hideuse figure de Black Peter, qui était accompagné par les trois convicts inconnus que Jack avait rencontrés lors de son excursion, et par environ cinquante sauvages faisant partie de ceux de la compagnie de Bill. Tous ces noirs étaient badigeonnés de blanc comme lorsqu'ils se rendent à la guerre, et leurs armes consistaient en boomerangs, en zagaies et en arcs et flèches. Bill ne se trouvait pas avec eux, ce qui causa une grande satisfaction à Arthur, à cause de Davy.

Tout ce petit corps d'armée passa sous les figuiers mêmes dans les branches desquels se tenaient cachés les trois amis ; et tandis que les bœufs se vautraient dans la rivière, Black Peter examinait la piste qui avait été préparée dans l'intention de le décevoir. Il montra enfin à ses hommes les bambous brisés de l'autre côté du courant d'eau et se mit à proférer d'horribles blasphèmes.

« C'est en cet endroit qu'ils ont passé, fit-il, et il n'y a pas longtemps de cela, je vous l'affirme ; nous les tenons, mais ne perdons pas un moment. Toi, Jem, ne donne pas une goutte d'eau-de-vie à ces maudits noirs, car les canailles d'honnêtes gens ont volé nos fusils, et il ne nous reste plus que des armes inégales ; encore faut-il que les noirs puissent s'en servir. Dieu me torde ! si je rattrape jamais mon « minton », je les tuerai tous les uns après

les autres, y compris le vieux récitateur de patenôtres. Je ne fais exception que pour la jeune fille ; elle deviendra ma compagne au milieu des bois, car elle m'appartient de droit, maintenant que j'ai mis fin aux exigences de maître Bill.

— N'importe ! dit celui qu'on appelait Jem, ces moricauds n'ont pas précisément trouvé de leur goût la façon dont tu as planté ton couteau dans l'estomac de leur chef. Là-bas, du côté de Melbourne, cette façon d'agir s'appelle un assassinat.

— Bah ! j'ai épargné une corde de chanvre aux hommes du gouvernement : Bill devait s'attendre à être pendu, répliqua Black Peter. Le gredin était encore plus coupable que moi, ce qui n'est pas peu dire. »

Tout en parlant ainsi, les interlocuteurs juraient et sacraient à faire peur aux honnêtes garçons qui les écoutaient. Ceux-ci éprouvèrent un vrai soulagement lorsque ces misérables, ayant avalé un dernier verre d'eau-de-vie, se levèrent pour continuer leur chemin.

« Allons ! en route, fit Peter. Ne perdons pas de temps, les amis des lois et du gouvernement seront bientôt forcés de s'arrêter, car les chevaux qu'ils nous ont volés doivent être harassés de fatigue. Ils sont perdus ! Lorsque nous aurons repris nos armes et nos montures, dès que nous aurons mis une balle dans la tête de ces maudits voleurs, nous irons chercher à trafiquer avec les nouveaux colons. »

Après quelques minutes de réflexion, Black Peter s'adressa aux sauvages dans leur idiome et leur dit des choses qui parurent les réjouir, car ils dansèrent et frappèrent leurs armes les unes contre les autres, comme pour manifester leur joie. Puis tous ces bandits se remirent en route.

Les sentinelles virent enfin ces gens-là traverser la rivière, et continuer à avancer, tombant ainsi dans le piège qui leur avait été tendu. Toutefois, ni Arthur ni ses deux compagnons ne se décidèrent à descendre avant qu'une demi-heure se fût écoulée, c'est-à-dire lorsqu'ils eurent perdu de vue les « coureurs des bois ».

« Quelles canailles ! s'écria Gérard. Rien ne m'eût empêché de faire feu sur ce misérable, si j'avais eu un fusil. Oui, certainement, j'aurais vengé l'assassinat de Bill. J'étais dans mon droit.

— Je ne le crois pas, mon ami, riposta Hugues. La justice de notre pays ne pense pas de la même façon. C'est le jury qui doit condamner un criminel ; n'est-il pas vrai, Arthur ?

— Il serait assez difficile de rassembler ici un jury, répliqua celui-ci ; aussi, je me serais volontiers chargé de débarrasser la société de ce bandit ; par malheur, en faisant feu sur cet homme, nous aurions attiré sur nous cette troupe de scélérats, plus nombreuse que nous ne le sommes. Ayons confiance ! Dieu saura bien livrer ce meurtrier à la justice de ses semblables. »

Tout en parlant ainsi, les jeunes gens traversèrent le bois et parvinrent près de leurs parents et amis, qui les attendaient avec anxiété.

« Tout va bien ! s'écria Gérald. Ils ont passé, et c'est nous qui allons les suivre, mais sans courir, n'est-ce pas, Arthur ? car nous n'avons pas le moindre désir de rejoindre ces misérables-là.

— Crois-tu, mon cher enfant, dit Max Mayburn à son fils, qu'il soit prudent de nous aventurer hors de cette retraite assurée ? Qui nous dit que ces convicts ne reviendront pas sur leurs pas, quand ils s'apercevront qu'ils ont perdu la trace ? Dans ce cas, ils n'hésiteraient pas à nous massacrer.

— Bill se trouvait-il en leur compagnie ? » demanda Davy avec un sentiment de honte.

Arthur dut alors apprendre avec toutes les précautions possibles la fin déplorable du malheureux convict, et le pauvre Davy pleura amèrement sur le sort de son frère infortuné.

« C'est lui qui avait fait de moi ce que je suis, disait-il. Je lui pardonne. Mais je l'aimais, et je reconnais que Dieu l'a puni comme il le méritait, car il l'avait terriblement offensé. Que le Seigneur ait pitié de lui dans l'autre monde ! »

Marguerite profita de l'occasion pour expliquer à ce coupable repentant qu'il avait un moyen de racheter ses fautes : il fallait pour cela qu'il eût une grande confiance en Celui qui sait tout et voit tout, en Celui qui pardonne à qui se repent.

Wilkins éprouva également une grande émotion à la nouvelle de la mort de Bill, et pourtant il murmura aux oreilles de Jenny :

« J'aime autant savoir qu'il ne se trouvera plus sur notre chemin ; Bill était encore un plus grand gredin que Black Peter, ce qui n'est pas peu dire. »

Comme le cheval blessé par l'émeu ne pouvait pas encore reprendre son service, Arthur déclara qu'il marcherait après les autres sans être monté.

L'aîné des Mayburn se porta à l'avant-garde avec Davy, à qui il prodigua à son tour des consolations et de bons conseils. On continua à s'avancer le

long de la rive droite de la rivière, où le sol était plus fertile, et sur laquelle les chevaux marchaient bien mieux qu'au milieu des buissons.

Pendant trois jours, aucun incident fâcheux ne vint troubler les voyageurs, qui renaissaient à l'espérance. Ils pénétrèrent enfin dans une contrée plantureuse, couverte d'arbres élancés, sur lesquels les bourgeons se montraient prêts à s'ouvrir. Sur ces arbres se tenaient perchés des milliers d'oiseaux qui chantaient et égayaient la solitude de la forêt.

A mesure que les fugitifs avançaient, ils apercevaient devant eux une chaîne de montagnes, qui, lorsqu'ils s'en approchèrent, leur parut couverte de broussailles et sillonnée de gorges profondes, qu'on eût dites placées là pour obstruer le passage.

« Nous ferons bien d'avancer avec précaution de ce côté-ci, observa Arthur. Il me paraît probable que nous voici sur la piste de nos ennemis, et nous aurions très-bien pu les devancer.

— Qu'importe ! après tout. Nous avons deux fusils, répliqua Gérard, et rien ne serait plus facile que de défendre un de ces passages contre tous nos ennemis réunis. Ainsi, avec les armes à feu et les archers par derrière pour nous aider, nous viendrions bien vite à bout de nos ennemis.

— Dieu nous préserve d'être jamais obligés d'ensanglanter ce pays ! dit Max Mayburn.

— Marchez à l'arrière, mon père, dit Arthur ; nous allons partir en reconnaissance avant de nous aventurer dans ces montagnes.

— Choisis un défilé étroit, mon ami, fit Gérard au chef de la caravane. Ce sera un endroit excellent pour nous défendre au besoin. Mais qu'entends-je ? Quel est l'animal qui fait un pareil bruit ? C'est la première fois que ces sons frappent mes oreilles depuis que nous sommes en Australie.

— Mon bon frère Jack, disait Ruth, montée en croupe avec celui-ci, arrête : c'est un ours pareil à ceux qui dansent dans les foires.

— Un ours grogne ; mais ce que j'entends est un beuglement ou un rugissement : celui d'un lion, répondit Hugues ; marchons, nous allons avoir au moins quelque sensation agréable. Attention ! aux armes ! »

Jack et Ruth se trouvaient un peu en avant des autres, lorsque tout à coup, du milieu d'un buisson placé devant eux, ils virent s'élancer un taureau sauvage, — ou plutôt échappé de quelque colonie, — qui, baissant la tête, s'élança contre ceux qui venaient le troubler dans ses méditations. La bête était énorme, couverte d'un poil roux et noir, et le front armé de deux

cornes courtes et très-pointues. L'œil en feu, soufflant comme un phoque, on devait le prendre pour un animal dangereux, et il l'était en effet.

Le taureau s'arrêta pourtant quelques instants, faisant voler la terre avec ses pieds de derrière, et poussant des beuglements faits pour inspirer la terreur.

Jack allait faire volte-face pour laisser le passage libre à l'animal ; mais avant qu'il eût pu empêcher Ruth de lui ôter la force d'agir, — car celle-ci serrait son frère à l'étouffer, — le courageux garçon fut lancé hors de sa selle par un bond de sa monture, à qui le taureau avait appliqué un coup de corne en plein poitrail.

Ruth était également tombée au milieu des buissons.

Jack, quoique meurtri par sa chute, se releva aussitôt et courut à sa sœur pour lui porter secours. Il la releva et la plaça derrière un gros arbre ; puis, armé d'un épieu, il se retourna vers la bête furibonde. Le cheval qu'il montait avait été jeté les quatre fers en l'air, et la bête enragée le piétinait de toutes ses forces, quoique Wilkins, arrivé sur ces entrefaites, la frappât à coups de zagaies, aidé par Hugues, qui ne se lassait pas un seul instant.

A un moment donné, le taureau se tourna du côté de Jack, qui l'attendait de pied ferme ; mais, avant qu'il se fût élancé, on entendit une détonation : Arthur, pour mettre fin à cette bataille inégale, venait d'étendre le taureau par terre en lui adressant un coup de feu.

La bête, un instant inerte, se releva de nouveau furieuse, et Arthur se vit forcé de redoubler, dans la crainte de voir Wilkins terrassé par les cornes de cet ennemi à quatre pattes. Enfin, le taureau s'étendit sur le sol en râlant et en se tordant dans des convulsions.

Wilkins prit dans ses bras la petite Nakina, à qui il fit voir le monstre qui ne remuait plus. Le convict regrettait fort qu'on abandonnât aux oiseaux de proie un gibier d'une telle valeur ; mais il fut facile de se convaincre que la chair était de mauvaise qualité, et les fugitifs décidèrent qu'on laisserait là le taureau.

On se demanda alors d'où pouvait venir cette bête, qui n'appartenait certainement pas à la faune australienne. Dans le cas où elle aurait fui loin de quelque colonie, on devait se réjouir d'être près des pays civilisés ; mais n'y avait-il pas d'autres taureaux devenus sauvages, dans les montagnes au milieu desquelles les voyageurs allaient s'aventurer ?

Une ouverture étroite s'offrait aux yeux des fugitifs, passage très-convenable pour organiser une défense en cas de besoin. Arthur prit les

devants en compagnie de Gérard ; il voulait s'assurer que l'on pourrait facilement s'avancer dans ce défilé.

Tout à coup Gérard s'adressa à Arthur à mi-voix.

« Il me semble entendre là-haut un bruit de pas au milieu des buissons. Arrêtons-nous. Je vais décocher une flèche dans cette direction.

— N'en fais rien, mon ami ; si c'était un second taureau, ta flèche, en l'atteignant, ne ferait que l'irriter. Je n'entends plus rien, avançons. »

Au moment où ces paroles s'échangeaient, une pierre détachée de la roche supérieure vint tomber à leurs pieds. Gérard descendit aussitôt de cheval et se mit à grimper le long des parois de la roche, tandis qu'Arthur lui criait :

« Descends ! descends donc ! te dis-je.

— Je n'en ferai rien avant d'avoir découvert d'où vient le caillou qui a failli détériorer mon pauvre nez. »

Un moment après, Arthur entendait O'Brien dire à quelqu'un qu'il ne pouvait voir :

« Holà ! mon ami ! qui donc espionnez-vous ainsi ? »

L'ainé des Mayburn éprouva un sentiment de stupéfaction à ces paroles inattendues, et, attachant aussitôt sa monture à un arbre, il s'assura de la charge de son fusil, et parvint en quelques bonds sur la plate-forme des rochers, assez à temps pour empêcher Gérard de frapper de son épieu un grand diable, à la figure assez désagréable, avec qui il se débattait depuis quelques instants.

Cet inconnu, apercevant Arthur, s'écria :

« Combien êtes-vous ? nous n'avons pas peur, et nous allons vous le prouver.

— Mon brave garçon, il paraît que nous faisons erreur l'un et l'autre. Vous nous prenez pour des « coureurs des bois », et nous avons la même opinion sur votre compte. Hélas ! nous ne sommes que de pauvres naufragés, qui avons été volés par les bandits de tout ce que nous avons pu arracher à la mer. Nous sommes en route pour retrouver des colons nos amis.

— Allons ! assez de mensonges comme cela, mon jeune voyageur. Je ne crois pas à ces inventions, puisque vous êtes monté sur un cheval qui nous appartient.

— C'est possible ; mais il est facile d'expliquer cette circonstance. Nous avons dérobé les chevaux que vous avez vus aux coquins qui nous

retenaient prisonniers, et nous nous sommes enfuis.

— Bah ! c'est encore une histoire inventée à plaisir, répliqua l'inconnu. Mais, n'importe ! suivez-moi près de mon maître, à qui vous raconterez tout cela. Je ne pense pas qu'il ajoute foi à ces griefs.

— Rien ne nous sera plus agréable que de faire connaissance avec votre maître, fit Arthur, surtout s'il habite près d'ici. Qui est-il ? comment se nomme-t-il ?

— C'est un colon, murmura l'homme aux manières rudes, qui cherche en ce moment un chemin pour pénétrer au milieu de ces montagnes.

— Rien de mieux ! Voulez-vous nous montrer la route la plus facile pour aller à lui ? Non-seulement nous n'aurons aucune objection pour vous suivre, mais encore nous lui amènerons nos compagnons et les chevaux qui lui ont été volés. »

L'inconnu examina avec une certaine anxiété les étrangers qui causaient ainsi avec lui. Il laissa O'Brien s'en aller pour ramener le reste de la petite troupe des fugitifs, en gardant Arthur comme otage. Mais quel ne fut pas son étonnement quand il vit revenir avec le jeune homme Max Mayburn, sa fille et les autres !

A la vue de ce vieillard respectable, l'inconnu porta la main à son chapeau, et, sans mot dire, prit la tête de la caravane, pour être le premier à annoncer à son maître la rencontre extraordinaire qu'il venait de faire.

Les voyageurs, ne perdant pas de vue leur guide, pénétrèrent à travers des ravines étroites et buissonneuses, — un vrai labyrinthe, — qui allaient toujours en montant. Ils parvinrent enfin sur un plateau couvert de pâturages et encaissé au milieu de rochers élevés. Un troupeau de chevaux paissait dans l'herbe, et l'on voyait à la base d'une sorte de falaise géante un groupe d'hommes prenant leur repas sur un gazon verdoyant.

L'aîné des Mayburn, qui examinait les inconnus, poussa tout à coup un cri de joie :

« Charles Deverell !

— Arthur ! Arthur ! s'écria celui-ci, — car c'était bien Charles Deverell, — monsieur Mayburn ! miss Marguerite ! par quel miracle arrivez-vous au milieu de ces montagnes ?

— Nous venons près de vous accusés de vol, répondit Arthur en riant. Votre employé nous conduit devant votre tribunal comme coupables d'avoir dérobé des chevaux qui vous appartiennent.

— Je suis heureux de trouver mes bêtes entre vos mains, répliqua Deverell. Mais racontez-moi de quelle façon mon berger vous a rencontrés.

— Je vais vous le dire, répondit celui-ci. Un coup de feu ayant attiré mon attention, j'avais voulu savoir qui l'avait tiré. Je m'avançai dans la direction de l'endroit où la détonation devait avoir eu lieu. Et quel ne fût pas mon étonnement en voyant un jeune homme monté sur Sally, votre monture favorite ! Voilà les gens qui ont volé mon maître, me dis-je ; et je les interpellai vigoureusement. Nous en vîmes aux mains, et l'on finit par s'expliquer. Cela fait, les deux gentlemen sont allés chercher leurs amis, et nous sommes venus jusqu'ici. Voilà toute l'histoire. »

Tandis que Deverell écoutait ce récit, les voyageurs avaient mis pied à terre, et chacun à son tour avait serré les mains au colon, dont les yeux étaient remplis de larmes.

Celui-ci expliqua à son tour dans quelles circonstances il se trouvait loin de sa maison : il était venu en cet endroit pour attaquer les « coureurs des bois », qui avaient si audacieusement volé son bien et celui de son frère Édouard.

« J'ai amené, ajouta-t-il, trois de nos gardiens pour rallier le bétail volé ; quant aux autres personnes, elles appartiennent à la police des frontières, une institution indispensable dans ce pays privé de toute force armée. »

Ces attachés du gouvernement colonial avaient l'aspect rude et menaçant, avec leurs habits blancs étriqués, leurs pieds nus et leurs cheveux longs. Ils étaient armés de sabres et de pistolets.

Leurs yeux s'arrêtèrent plutôt sur Wilkins et Davy que sur les autres voyageurs. Davy semblait honteux de se présenter de nouveau devant le frère de son maître, qui paraissait, lui aussi, très-étonné de le retrouver en compagnie des Mayburn. Toutefois Charles Deverell ne dit rien, et remit à plus tard une question à ce sujet.

« Ne vous souvient-il pas, Charles, dit Hugues au colon, que Gérard et moi nous préférons rester avec votre famille, au lieu d'aller courir jusqu'aux grandes Indes pour nous faire conduire en palanquin ? Arthur et Marguerite n'en disaient rien, mais ils pensaient comme nous. Seul mon père avait mis dans sa tête de visiter le Gange et ses rivages. En somme, ce n'est point par le fait de notre volonté, mais par la puissance de la Providence, que nous voilà de nouveau réunis. A cette heure, nous sommes tous d'avis que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous établir comme colons dans la belle Australie.

— Ce qui ne sera pas une tâche sans difficulté, observa Max Mayburn, puisque voici notre ami Charles Deverell qui, malgré son expérience, ne peut éviter d'être pillé par les « voleurs des bois » et les sauvages réunis. J'avoue que je vivrais dans de continuelles angoisses si nous nous établissions dans le voisinage du désert.

— Bah ! mon cher protecteur, remarqua Gérard, n'y a-t-il pas des voleurs même au beau milieu de l'Angleterre ?

— Sans doute, mon ami, sans doute, ajouta Charles Deverell ; aucun pays civilisé n'a encore pu déraciner les mauvais instincts d'une partie de ceux qui l'habitent : Dieu seul pourrait y réussir, s'il le voulait. Mais, cher monsieur Mayburn, rassurez-vous : quand vous et miss Marguerite aurez visité notre habitation, vous conviendrez que nous y sommes et devons y être en sûreté. Qui plus est, le poste de police, qui est installé dans notre voisinage, est très-bien organisé. Nous avons des domestiques sur qui l'on peut compter, des palissades solides, et nous nous croyons parfaitement protégés. Allons ! remettez les rênes de vos montures à mes domestiques, puis asseyez-vous pour prendre votre part du repas. Cela fait, vous me conterez votre histoire et votre odyssée. »

CHAPITRE XXXII

Étonnement des voyageurs. — La troupe des agents de la police. — Une embûche pour attraper les « coureurs des bois ». — L'escarmouche et la victoire. — Les marguerites en Australie. — Constance de Susanne Rayne. — Le jugement et l'exécution des indigènes. — Black Peter et ses amis.

Arthur se chargea de raconter les événements connus de nos lecteurs, lesquels remplirent d'étonnement ses auditeurs et excitèrent la sympathie générale. Marguerite demanda et obtint la grâce de Davy, qui fut réinstallé dans sa place de gardien de bestiaux ; et M. Charles Deverell promit de faire ses efforts et d'employer son crédit et celui de son frère pour faire émanciper Wilkins.

« Je vous garde avec moi, dit-il aux jeunes gens de la petite troupe de Max Mayburn, pour augmenter le nombre de mes hommes d'armes ; car mon intention formelle est de rattraper les animaux qui m'ont été volés et de punir les bandits qui infestent nos frontières. Messieurs de la police sont d'avis que les « coureurs des bois » et les noirs qui les accompagnent chercheront à vendre le produit de leur rapine à ces marchands sans vergogne qui parcourent ces frontières afin de profiter de quelque bon marché de bestiaux, et d'aller les revendre aux chercheurs d'or de la Moquarie. Ceux-là ne s'enquièrent jamais de la provenance de ce qu'on leur offre à acheter. Ils ne peuvent donc faire autrement que de passer, eux et leurs bêtes volées, dans les défilés de ces montagnes, et nous voici campés et embusqués pour les surprendre. D'après ce que vous m'avez raconté, j'augure que le corps d'armée de ces brigands est plus nombreux que nous ne le supposons ; mais les noirs qui les accompagnent, avec l'espoir de recevoir leur part d'eau-de-vie lors de la vente, sont généralement lâches : mon avis est donc, mon cher Hugues, que nous pourrions venir facilement à bout de tout ce monde-là.

— Il n'y a aucun doute à avoir, répliqua celui-ci. Nous ne vous quitterons pas, capitaine Deverell : nous voici à votre solde tous, excepté mon père et

ces dames toutefois. Le premier sera l'aumônier de la troupe, les autres les sœurs de Charité, pour soulager et soigner les blessés s'il y en a.

— Ce qui n'est pas à dédaigner vraiment, dans le cas où nous en viendrions aux mains. Et, il ne faut pas en douter, il y aura du sang répandu.

— Vous auriez tort d'éviter le combat, observa Wilkins ; car, si ces voleurs restaient impunis, vous en verriez bien d'autres arriver après eux. Un chien enragé qu'on laisse se sauver, quand on peut le tuer, mord les autres animaux de son espèce et les hommes aussi : il faut donc l'abattre dès qu'on le rencontre.

— La comparaison est un peu exagérée, mon brave garçon, répliqua Max Mayburn, et ces pauvres diables...

— Vous les traitez fort doucement, cher Monsieur, répliqua Deverell. Ces pauvres diables sont d'affreux coquins incorrigibles, qui, d'après les lois des colonies, doivent être sévèrement punis. Je commencerai par m'emparer de mes bestiaux, et je traiterai ces misérables comme ils le méritent. S'ils veulent se défendre, tant pis pour eux ! ils supporteront les conséquences du combat. »

La conversation se prolongea fort longtemps, et il était bien tard lorsqu'on songea à aller se reposer. Les gens de la police faisaient, chacun à leur tour, bonne garde, afin d'empêcher les « coureurs des bois » de passer sans qu'on s'aperçût de leur présence.

Quand le jour se fit, ces hommes infatigables allèrent se placer sur des points culminants des montagnes, afin de surveiller l'horizon. La journée se passa sans alarme : ce fut seulement au coucher du soleil qu'on avertit M. Deverell de la marche d'un corps assez nombreux. Immédiatement on fit les préparatifs nécessaires. Les hommes armés de fusils s'espacèrent le long du défilé ; ils étaient dix, ainsi divisés : Arthur, Gérard, Hugues, Charles Deverell et six agents de la police. Marguerite et Max Mayburn demeurèrent dans la petite vallée où s'élevait le campement, en compagnie de Jenny et de Ruth ; Wilkins, Davy et Jack gardaient l'issue du défilé, avec ordre d'arrêter tout homme qui parviendrait jusque-là.

« Je crois que les « coureurs des bois », qui connaissent parfaitement cette partie du pays, dit Charles Deverell, vont chasser le bétail devant eux. Nous nous emparerons des animaux dès qu'ils auront franchi le passage encaissé entre les rochers : les gardiens se chargeront de les conduire en lieu sûr. Quant à nous, notre tâche sera de faire prisonniers les voleurs. Maintenant, Davy, je vais de nouveau mettre ta fidélité à l'épreuve : tu

prendras un fouet et tu te chargeras d'entraîner les bêtes à cornes jusqu'à notre établissement colonial.

— J'y ferai de mon mieux, maître, répliqua le frère de Bill ; mais je vous demande la permission, avant de partir, de tirer un coup de feu sur ces infâmes. Je veux rendre à Black Peter ce qu'il a fait à mon cher Bill.

— Non, Davy. Je m'oppose à ce projet : c'est nous qui punirons l'assassin. Je te promets de lui faire payer cher tous ses crimes. Ton devoir est de t'occuper seulement du bétail. Quand cela sera fait, nous te suivrons tous à la « ferme des Marguerites ».

Un quart d'heure suffit pour mener à bonne fin tous les arrangements, et les courageux défenseurs se tinrent chacun à leur poste.

Les bandits s'approchaient toujours, précédés par les bestiaux qu'ils poussaient devant eux. Black Peter marchait en tête, suivi par les noirs ; et le convict, le corps nu comme celui des naturels, bariolé de rouge sur toutes les côtes, de façon à ressembler à un squelette, prenait à tâche de plaire aux sauvages, qui étaient tous peints en guerre.

Ce qui avait été prévu arriva : le troupeau fut entouré ; et quand un des « coureurs des bois », qui servait de garde, parut à l'extrémité de la gorge profonde, on l'appréhenda sans difficulté. Mais il poussa des cris qui furent entendus par Black Peter.

L'audacieux coquin comprit immédiatement ce qui se passait, et, ordonnant aux noirs de bander leurs arcs et de mettre leurs zagaies en garde, il s'élança avec eux en avant jusqu'à l'endroit où le conflit avait eu lieu.

Les gens de la police, perchés sur les hauteurs, le laissèrent avancer lui et quelques-uns de ses compagnons, puis ils déchargèrent leurs fusils au milieu des sauvages, qui, surpris, épouvantés et terrifiés par les résultats des armes à feu, firent volte-face et prirent la fuite.

Black Peter essaya inutilement de rallier ses camarades de vol et d'assassinat. Il se battit en désespéré, avec les quelques hommes restés autour de lui. Bientôt on put s'emparer d'eux tous, et on les enchaîna sans répandre une goutte de sang.

« Hourrah ! s'écria Gérald. Voilà ce qui peut s'appeler une victoire éclatante !

— Marguerite va nous proclamer des héros ! ajouta Hugues. Allons vite la tirer d'inquiétude ! Capitaine Deverell, que ferons-nous des prisonniers ?

— Notre devoir est de les envoyer à Sydney, où les tribunaux décideront de leur sort, répliqua le colon. En attendant le retour des gens de la police,

qui se sont mis à la poursuite des noirs, — que je désire voir échapper, car ils ne sont que les instruments de ces infâmes convicts,— nous allons enfermer les captifs dans une grotte dont nous murerons l'entrée.

— Nous agirions prudemment en séparant les « coureurs des bois » des autres prisonniers, dit Wilkins, sans quoi nous trouverions la cage vide demain matin. J'insiste pour qu'on loge à part Black Peter ; car je mets en fait que si on enfermait une seule nuit ce coquin avec un enfant, il endoctrinerait si bien l'innocent, qu'au point du jour celui-ci serait perversi. »

Cet avis parut bon aux chefs de la troupe victorieuse ; et comme il y avait un grand nombre de grottes dans les rochers du campement, on y casa séparément tous les prisonniers, qui furent sérieusement surveillés.

Un des bergers avait reçu une blessure grave, occasionnée par un coup d'épieu dans le bras ; et un des sauvages était mort atteint par une balle. Là se bornèrent les désastres de l'escarmouche.

Lorsque les agents de la police revinrent de leur chasse aux noirs, qui s'étaient réfugiés dans un bois épais et avaient perdu assez de monde, M. Deverell les pria de borner là leurs poursuites. N'avait-il pas retrouvé son troupeau, et les voleurs n'étaient-ils pas prisonniers ?

Max Mayburn et sa fille prodiguèrent leurs soins au blessé, et chacun songea seulement alors à prendre du repos.

« Eh bien ! M. Deverell, dit Hugues au colon, votre maison est-elle bâtie, ou bien vivez-vous encore sous la tente ? En quel endroit se trouve la « ferme des Marguerites » ?

— Nous habitons une demeure très-confortable, qui va devenir pour moi un véritable paradis lorsque nous serons tous réunis là-bas, dans quelques jours, j'espère.

— Et les marguerites, ont-elles poussé ?

— Tout d'abord, la graine semblait ne pas valoir grand'chose ; mais bientôt les plantes se sont développées, et aujourd'hui notre gazon, devant le logis, est couvert de ces fleurs chéries, qui justifient le nom que j'ai donné à ma colonie.

— Et votre bonne sœur Emma, que fait-elle au milieu de ce pays sauvage ? demanda ensuite Hugues.

— Elle cultive son jardin, répondit Deverell, et veille aux soins de la garde-robe commune et de la lingerie ; elle lit, elle chante, et ne rougit pas d'aider sa mère et Susanne, la bonne fille, à battre le beurre dans la laiterie.

— Vous parlez sans doute de Susanne Rayne, demanda Marguerite, qui avait remarqué l'agitation du pauvre Wilkins ; de cette honnête et modeste fille qui vous accompagnait à bord de l'Amoor ?

— Parfaitement, répliqua Deverell. La chère créature, vous en souvenez-vous ? s'était jointe à notre expédition pour retrouver à Botany-Bay son fiancé, un malheureux qui s'était rendu coupable d'un crime qui pouvait être pardonné ; mais quand, arrivés à Melbourne, nous prîmes des renseignements sur cet homme, nous apprîmes qu'il s'était sauvé à bord d'un navire se rendant aux grandes Indes, en compagnie d'un certain nombre de convicts évadés. Je crains bien qu'il ne soit plus digne de s'unir à cette infortunée, qui se désole de l'avoir perdu.

— Celui dont vous parlez est réellement un grand coupable, dit Wilkins d'une voix émue, et Susanne Rayne a bien fait d'en épouser un autre, selon toute probabilité.

— Je lui conseillais de le faire, répondit M. Deverell, mais elle n'a pas voulu m'écouter : elle songe toujours à l'homme qui a été son ami d'enfance. Je voulais la marier à un de mes bergers, un fort honnête garçon ; mais, bah ! elle a repoussé cette union, qui eût fait son bonheur et celui de mon serviteur.

— Je la reconnais bien là, cette amie dévouée ! s'écria Wilkins. Gredin que je suis d'avoir forfait à l'honneur, et d'avoir si peu mérité l'affection de cette créature du bon Dieu ! Oh ! miss Marguerite ! vous la prierez de me pardonner, n'est-ce pas ? Veuillez assurer à M. Deverell que je suis revenu au bien, et que je souhaite qu'il ne me repousse pas. »

Marguerite expliqua à Édouard Deverell la position de Wilkins ; et celui-ci, en écoutant parler la fille de Max Mayburn, pleurait à chaudes larmes.

Le colon promit d'intercéder Susanne en faveur de celui qui l'aimait toujours ; et quand le convict repentant l'eut remercié avec effusion des marques de sa bonté, on songea à s'éloigner pour regagner la « ferme des Marguerites ».

« Avant de nous éloigner, dit le colon, nous ferons bien de nous occuper des indigènes prisonniers. Nous allons tenir une cour de justice d'une façon aussi imposante que le permettent les circonstances ; nous chercherons à leur faire peur afin de les empêcher de recommencer.

— Voici un quartier de roche qui va vous servir de tribunal, observa Hugues. Prenez place, M. Deverell : mon père sera votre assesseur et vous soufflera des idées de clémence. Il est inutile, je pense, d'organiser un jury,

car vous êtes d'avance disposé à pardonner. Les policemen vont amener les prisonniers quand vous le jugerez à propos.

— De grâce, ne plaisantez pas, mon ami, ajouta le colon. Je ne veux pas me montrer sévère, car mon avis est qu'il faut amener les indigènes à accepter les bienfaits de la civilisation en se montrant bon avec eux. Nous avons déjà commencé à élever des enfants, et nous atteindrons tôt ou tard notre but. »

Les bergers s'étant éloignés avec les troupeaux, les agents de la police amenèrent, un à un, les naturels qui avaient passé la nuit dans les grottes.

Ces malheureux, voyant devant leurs yeux des hommes armés et d'un aspect sévère, s'attendaient à mourir ; mais Charles Deverell, qui parlait assez couramment le langage du pays, leur adressa un long discours, dans lequel il leur reprochait leur ingratitude envers lui, qui n'avait jamais refusé de leur porter secours dans les jours de famine, et qui n'avait d'autre désir que celui de les voir heureux.

Le colon les avertit du danger qu'il y avait pour eux d'écouter les mauvais conseils des convicts évadés, de s'enivrer brutalement comme ils le faisaient ; car cette funeste passion, l'ivrognerie, serait un jour la cause de la disparition de leur race. Il les menaça enfin de la mort, s'ils retombaient jamais en ses mains.

Satisfait d'avoir ainsi jeté l'anxiété et la terreur dans l'âme de ces gens mal conseillés, Charles Deverell leur donna la liberté, dont ils se hâtèrent de profiter en se sauvant à toutes jambes, franchissant les rochers et les buissons, et se cachant au milieu des bois.

Il ne resta plus que les quatre convicts. Leur punition ne regardait pas Charles Deverell, qui les remit à la garde des gens de la police, lesquels déclarèrent qu'on les emmènerait à Sydney, pour les livrer aux autorités compétentes.

On fit donc sortir de leur geôle de pierre ces quatre bandits, que l'on enchaîna deux par deux, après les avoir fouillés, dans la crainte qu'ils n'eussent sur eux des armes cachées. Black Peter, lui, se refusa à toute visite de ce genre.

Avant le départ de ces bandits, on leur donna à manger ; puis Deverell et Arthur les recommandèrent aux agents, en les priant d'être sévères, mais humains avec eux.

En ce moment-là on entendit Ruth pousser un cri. En se retournant, le colon et l'aîné des Mayburn aperçurent l'homme qui avait été couplé avec

Black Peter, monté sur un cheval, et fuyant à bride abattue.

Les agents s'élancèrent sur les trois montures qui restaient encore, tandis que Deverell et Arthur les remplaçaient pour garder les autres prisonniers. Quel ne fut pas leur étonnement en découvrant que Black Peter avait aussi disparu !

« J'ai vu ce qui s'est passé, dit alors la sœur de Jack. Tandis que vous causiez avec la police, l'ami de Peter et lui se concertaient. Il m'a semblé que ce dernier tirait quelque chose de sa poche et qu'il levait les mains. Ils étaient libres l'un et l'autre. »

Le premier convict avait déjà pris les rênes du cheval sur lequel Black Peter cherchait à s'élancer, lorsque son camarade le repoussa vivement de l'autre côté de la selle, et, sautant en croupe, talonna vivement la bête, sans s'occuper de son ami, qui jurait et pestait. Se voyant abandonné de la sorte, Black Peter prit le parti de fuir. C'est alors que j'ai crié au moment où, passant à mes côtés, je l'ai vu disparaître dans cette direction.

Et Ruth montrait aux deux jeunes gens une crevasse toute couverte de broussailles, au milieu des rochers.

CHAPITRE XXXIII

Une chasse de l'autre côté des montagnes. — Terrible mort du « coureur des bois ». — Manière de penser de Ruth. — Le céréopsis. — Description de la colonie. — Le dingo. — Le troupeau au bercail. — Le parc. — Arrivée à la ferme des Marguerites.

On n'avait pas le temps de tenir conseil. Wilkins s'écria tout à coup : « Eh ! le coquin est là-haut ! » et tous ceux qui entendirent ces mots purent apercevoir à travers les arbres le corps du convict, badigeonné de couleur. Black Peter se tenait sur une élévation telle qu'on ne pouvait comprendre comment il avait pu parvenir jusque-là, car cette partie de la montagne passait pour inaccessible.

« Ne laissons pas à cet assassin le temps de nous échapper, s'écria Jack à son tour, car il ferait d'autres victimes. Venez avec moi ! »

Et, sans écouter aucune remontrance, se hissant sur la branche d'un arbre, il saisit une forte broussaille qui croissait dans la paroi du rocher, et parvint lui-même sur la déclivité de la colline.

Si Black Peter avait découvert un des nombreux défilés de la chaîne de montagnes où se passait la scène que nous décrivons, il eût pu fuir sans être vu ; mais, lancé sur la cime où il avait été conduit par le hasard, il restait là, exposé à la vue de tous.

Wilkins et un des bergers de Charles Deverell avaient rejoint Jack, et tous les trois avaient juré de prendre le misérable, mort ou vif. Ruth, du bas de la montagne, encourageait son frère par ses cris.

Toujours courant et hors d'haleine, Black Peter gagnait la partie la plus élevée du rocher, poursuivi par les trois vengeurs de la société. Cette chasse à l'homme dura vingt minutes. Tout à coup Jack se trouva en face d'un abîme très-profond, le long duquel une sorte de parapet, à peine large de cinquante centimètres, descendait en diminuant de largeur.

Quel ne fut pas l'étonnement des trois hommes lorsqu'ils virent le misérable Black Peter, se hasardant sur cet étroit passage, et se retenant d'une main aux broussailles qui poussaient, deci, delà, le long des parois de la roche ! La position était terrible ; un faux pas suffisait pour entraîner le

convict au fond de l'abîme. Il avançait toujours avec précaution, lorsque, à un moment donné, le rocher sur lequel il posait les pieds céda sous le poids de son corps, et l'écho du précipice répercuta un son terrifiant, celui du dernier blasphème de l'assassin, qui roulait au fond de ce gouffre, et se brisait en morceaux.

A ces éclats de voix, une volée de cacatoès s'enlevait dans les airs, coassant, comme pour se moquer de la menace du bandit, de cet ange déchu, terrassé par le Tout-Puissant.

« Que Dieu ait pitié de son âme ! » s'écria Jack, qui ferma les yeux avec un sentiment de terreur.

Pendant que ce drame arrivait à son épouvantable dénoûment, les gens de la police ramenaient le second fugitif, dont ils s'étaient facilement emparés. On le réunit aux deux autres, et tous trois, solidement garrottés, partirent pour Sydney, au grand plaisir de Charles Deverell et de ses amis, pour qui la vue de ces coquins était insupportable et odieuse.

Le lendemain de ce jour-là, la caravane, dirigée par le colon, se mit en route, dans la direction de cette habitation bénie, où les attendaient la paix et le repos, le bonheur peut-être.

Plusieurs jours s'écoulèrent, pendant lesquels les voyageurs durent traverser un désert, des montagnes couvertes de bois touffus, des rivières rapides, et se défendre même contre des tribus de sauvages leur barrant le passage.

A la fin, cependant, les voyageurs se trouvèrent, un matin, sur les rives d'un grand fleuve, que Charles Deverell leur montra avec une joie inexprimable.

« Mon cher monsieur Mayburn, dit-il au vieillard, voici le moment de remercier Dieu du fond du cœur, pour vous avoir conduits jusqu'ici, sains et saufs, à travers les déserts impénétrables de l'Australie. C'est un miracle que d'être ainsi arrivés en ces lieux, du point où vous avez fait naufrage, sans être tous morts en route. Voici le fleuve qui passe devant notre habitation, et dont les eaux baignent le jardin de la « ferme des Marguerites ». Désormais nous ne rencontrerons plus d'obstacles sur notre route. D'ici à la colonie, nous trouverons des vivres en abondance, poissons, gibier, fruits de toutes sortes, et des buissons de fleurs pour miss Marguerite.

— Tenez, Monsieur, fit Jenny Wilson à l'ami de ses maîtres, voici un troupeau d'oies qui pourrait nous fournir un excellent rôti.

— Dites plutôt deux ou trois rôtis, ma brave femme. Venez, mes amis, en chasse ! M. Mayburn ne sera pas fâché d'examiner de près ces oiseaux. »

Sans se faire prier, les jeunes gens s'alignèrent sur les bords du courant d'eau, afin d'avoir la chance de tirer sur la volée de palmipèdes, et l'on entendit bientôt quelques coups de feu, suivis du vol d'une partie des « oies » de mistress Wilson.

Quatre oiseaux étaient restés sur place, et les chasseurs ne tardèrent pas à les rapporter à l'endroit où la famille se reposait en les attendant.

ce Quels magnifiques oiseaux ! déclara Max Mayburn. Mais je les reconnais : ce sont des ceréopsis. Que ne puis-je en conserver un intact !

— Rien ne sera plus facile, déclara Charles Deverell. Mon frère Édouard vous aidera à naturaliser autant d'oiseaux que bon vous semblera. Ma sœur Emma a trouvé le moyen d'apprivoiser un certain nombre de ces volatiles, que l'on connaît, dans ce pays, sous la dénomination « d'oies à bec court ». Leur chair est fort délicate, et n'a pas le goût de poisson, comme celle de certains palmipèdes qui se nourrissent de poisson.

— Quel plaisir j'éprouve, cher monsieur Deverell, en voyant que, comme moi, vous admirez l'ouvrage de la création, que mes enfants ont également appris à aimer à mon exemple !

— Vous ne trouverez pas dans notre basse-cour des émeus, des ornithorhynques, mais des cygnes noirs, des télégalles, des aptéris, ajouta Charles Deverell.

— Et Ruth que voici, fit Max Mayburn, sera, si vous le voulez bien, chargée de donner à manger à toute cette gent empennée. Qu'en dis-tu, ma brave fille ?

— J'en serais bien heureuse, mais à la condition que miss Marguerite ne nous quittera pas, répondit la sœur de Jack, et que les vilains noirs que vous savez ne me tourmenteront plus.

— Oh ! n'aie pas de pareilles appréhensions, ma pauvre créature. Les indigènes qui sont près de ma ferme, ajouta le colon, sont presque civilisés. Ils travaillent aux champs ; quand ils le veulent, nous habillons leurs femmes et leurs enfants, nous les instruisons de notre mieux, et, quand ils sont malades, nous les soignons comme des frères. Je ne pense pas, à moins d'un cas exceptionnel, qu'aucun d'eux songe jamais à s'emparer de ce qui nous appartient.

— Mais ne craignez-vous pas les « coureurs des bois » ? demanda Marguerite.

— Je crois que nous ferons bien d'avoir les yeux ouverts pendant le reste de notre voyage, répliqua le colon ; néanmoins, grâce à la vigilance de nos agents de police, le nombre de ces bandits est bien diminué. Enfin nous sommes trop bien armés pour qu'ils songent à nous attaquer. Nous serons forcés de passer devant les tavernes mal famées où ces échappés de Botany-Bay ont établi leur repaire, pour échanger le produit de leur vol contre de l'eau-de-vie et du tabac ; mais les policemen sont toujours aux aguets dans ce voisinage. Du reste, nous sommes là, miss Marguerite, tous, pleins de courage et d'énergie, et malheur à qui se présenterait pour nous barrer le passage !

— Vos serviteurs sont-ils répandus en divers endroits de vos propriétés ? demanda Hugues. Je croyais que votre intention et celle de votre frère était de bâtir un village.

— Nous avons dû élever, dans différents parages de notre concession, des cabanes où mes gens surveillent les bestiaux. Mais si vous consentez tous à résider à la « ferme des Marguerites », oh ! alors nous fonderons véritablement une colonie, et, au lieu de louer le territoire que nous occupons, nous l'achèterons au gouvernement. Nous le diviserons et le cultiverons, ce que mon frère et moi n'aurions jamais pu faire tout seuls. Qui sait si, un jour ou l'autre, il n'y aura pas dans cette partie de l'Australie deux bourgs, dont l'un se nommerait Mayburn, et l'autre Deverell ?

— Pardon, Monsieur, demanda Jack, avez-vous beaucoup d'arbres à construction sur votre domaine ?

— Tu en jugeras par toi-même, mon garçon, répondit le colon : je te dirai que j'ai aussi découvert des carrières intarissables dans les montagnes, et que parmi les hommes que nous avons amenés il se trouve des tailleurs de pierre très-habiles. Nous pourrons donc construire et bâtir un véritable village anglais, au milieu duquel nous laisserons un espace destiné à servir de prairie pour les jeux. Les cottages s'élèveront tout autour, et l'église sera placée au centre de ces constructions. »

Les voyageurs s'avancèrent encore pendant plusieurs jours à travers des prairies verdoyantes ; ils traversèrent plus tard des halliers, et parvinrent enfin à l'entrée d'une forêt touffue. Là ils firent halte pour passer la nuit et se reposer.

Les bestiaux des Deverell, qui précédaient la caravane, avaient été mis aux entraves en cet endroit, et l'on s'aperçut bientôt, à leurs mugissements et à leur impatience, qu'il se passait quelque chose d'insolite autour d'eux.

Hugues s'avança de ce côté, afin de s'assurer de la cause de cette inquiétude, tandis que les gardiens souriaient et se frottaient les mains.

« Patrick, dit Charles Deverell à l'un des hommes du troupeau, qu'est-ce qui vous amuse tant ?

— Parbleu ! Monsieur, nous nous réjouissons en voyant nos bêtes qui sentent le voisinage de leurs étables.

— Est-il possible ! s'écria Marguerite ; comment ! nous serions si près de la ferme des Marguerites ?

— Encore un jour, et nous arriverons au terme de notre voyage, Miss, répliqua le colon : nous nous trouvons, en effet, sur la frontière de notre concession. Nous avons choisi cette forêt touffue, remplie d'arbustes grimpants et épineux, pour servir de « haie » à nos limites. J'ajouterai qu'une grande partie de notre territoire est non-seulement inculte, mais encore inconnue de ses propriétaires. Nous avons eu soin, toutefois, de placer les stations de nos troupeaux dans l'intérieur du terrain qui avoisine la ferme.

— Allons ! nous pourrons bientôt chanter :

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille ?

fit Hugues en riant de plaisir à la pensée de se retrouver avec ses amis de l'Amoor.

— Quelle joie ! dit Marguerite, de revoir votre bonne mère, Charles Deverell, mon amie votre sœur, de nous reposer dans des lits, et de prendre un repas... comme en Angleterre !

— Et d'avalier une bonne tasse de thé, ajouta Jenny Wilson.

— Car nous avons du vrai souchong à la ferme, ma brave femme, observa Deverell. Voyons ! mes amis, fit-il en s'adressant aux jeunes gens, voulez-vous que nous allions faire taire ces méchants dingos qui braconnent sur mes terres ?

— Des dingos ? demanda Arthur.

— Oui, répliqua Max Mayburn. Ce sont les renards de l'Australie.

— Va donc pour une chasse aux dingos, ajouta Hugues. Je ne serais pas fâché de voir de près un de ces animaux.

— Je vous préviens que ces quadrupèdes sont immangeables ; mais ils font un tel ravage dans nos troupeaux de moutons, que nous donnons des primes à nos bergers toutes les fois qu'ils apportent la peau d'un warogle, comme les sauvages appellent cet animal. Allons ! qui m'aime me suive ! »

Hugues eut la satisfaction de tuer un dingo, que Baldabella rapporta au campement. La bête sentait horriblement mauvais, et Marguerite s'éloigna au plus vite, tant elle se trouvait incommodée par cette odeur nauséabonde.

« J'aurais cru l'animal plus fort de taille, observa Max Mayburn. Vous savez que le dingo appartient à l'espèce canine, dont il a la forme et la denture. N'importe ! j'aime mieux, dans la création, le bon chien de Terre-Neuve ou toute autre espèce servant à l'homme pour le défendre ou lui tenir compagnie. Mes enfants, débarrassez-vous au plus vite de votre gibier. »

Avant que la lune eût disparu à l'horizon, les voyageurs se levèrent pour partir et traverser le bois. Il fallait deux heures, aux cavaliers et aux piétons, pour se frayer un passage à travers ces buissons emmêlés de lianes. Enfin, des mugissements poussés par un troupeau invisible, auxquels répondirent les bestiaux ramenés de si loin par Charles Deverell, vinrent frapper les oreilles de la petite troupe.

On entra sur les domaines du jeune colon, qui annonça cette nouvelle à ses amis.

Sur le seuil d'une cabane élevée vers la lisière de la forêt, parut un berger qui poussa des cris de joie en apercevant le frère de son maître.

« Salut, Monsieur, fit-il. Ah ! les coquins ! ah ! les voleurs de convicts, ils avaient eu la main heureuse, je vois, et vous avaient dérobé vos plus belles têtes de bétail ! Je pense que vous les avez châtiés de telle façon qu'ils n'y reviendront plus. Ah ! que je suis heureux de vous revoir vous et ceux qui vous accompagnent ! »

Le brave homme proposa à son maître d'envoyer un de ses aides en avant, pour annoncer la bonne nouvelle de son succès et de son retour ; mais, de l'avis des voyageurs, il fut convenu qu'ils surprendraient eux-mêmes les habitants de la « ferme des Marguerites ».

On continua donc à avancer à travers des haies de très-beaux arbres, au pied desquels s'épanouissaient des fleurs admirables, et sur les branches desquels s'ébattaient et gazouillaient des oiseaux sans nombre. Les

voyageurs ne s'arrêtèrent qu'au milieu du jour, afin de laisser passer la chaleur pendant quelques heures.

En remontant à cheval, on ne tarda pas à arriver dans la partie cultivée de la concession, divisée par des barrières en champs et en terres pour l'élevage des brebis et des vaches à lait. Ce spectacle était enchanteur ; on se serait cru transporté dans les plus belles parties du Royaume-Uni.

« Que Dieu soit loué ! s'écria Max Mayburn, nous voici vraiment dans la terre promise. »

Tous les voyageurs gardaient le silence ; la joie remplissait leur âme ; de douces larmes coulaient de leurs yeux.

Charles Deverell éprouvait cependant une certaine anxiété, et il cherchait des yeux quelqu'un qu'il ne voyait pas à l'endroit où l'on était parvenu. A la fin, cependant, un homme, à l'aspect respectable, parut au détour d'un sentier, et s'avança en s'écriant :

« Bonjour, Monsieur et la compagnie !

— Bonjour, Harris ! bonjour ! répliqua Deverell. Tout le monde va-t-il bien à la ferme ?

— Sans aucune exception, maître, répondit le serviteur. J'ai vu madame votre mère, mademoiselle votre sœur et M. Édouard, ce matin même. Et tenez, voici votre frère lui-même qui vient à votre rencontre.

— Quelle bonne pensée, cher ami ! s'écria le colon en éperonnant sa monture pour rejoindre celui-ci.

— Qu'est-ce à dire ? observa le fils aîné. Tu as donc fait des prisonniers ?
» ajouta-t-il en regardant toute la troupe couverte de haillons, dont les chefs se voilaient la figure pour ne pas être reconnus.

A la fin, cependant, Marguerite se tourna vers le maître de la ferme, et Édouard la reconnut.

« Ma chère Marguerite ! Mes bons amis ! Quelle joie ! quel bonheur ! Enfin je vous revois ! J'ai si souvent pensé à vous ! Dieu m'a écouté. Que je vous embrasse ! Oh ! je n'ai pas peur de vos haillons. Emma réparera vos toilettes. Nous avons des aiguilles et du fil à la maison.

— Quelle chance ! s'écria Jenny Wilson.

— Oh ! vous aurez tout ce que vous voudrez ! mes amis, ajouta Édouard Deverell. Les provisions de toutes sortes ne manquent pas au logis. Il y en a pour le goût de chacun. »

Après avoir échangé toutes ces paroles amicales, le chef de la colonie se plaça à côté de Max Mayburn et de sa fille, et il reprit le chemin de la

ferme, sous l'ombrage des arbres géants, des eucalyptus, des palmiers hilyscus, des figuiers, qui croissaient les uns près des autres dans un désordre vraiment artistique.

A un certain endroit, Charles se détacha en avant pour aller préparer sa famille à la nouvelle étourdissante du retour des naufragés du Golden-Fairy.

Bientôt les voyageurs purent apercevoir, du haut d'une colline, la ferme des Deverell, bâtie sur la déclivité d'une montagne boisée. Une allée d'arbres ressemblant à des cèdres aboutissait à la pelouse verdoyante étalant son gazon devant le logis, et, dans les champs qui s'étendaient des deux côtés, on distinguait des essences inconnues qu'Edouard appelait « le bois de rose », le méliacée, l'exocarpus et tant d'autres.

« Je propose de mettre pied à terre, dit à la fin le colon. Mes hommes vont prendre soin des chevaux, qui traînent les jambes, et nous irons en nous promenant jusqu'au château. »

C'était, en effet, un vrai manoir, construit avec goût et élégance, entouré d'allées sablées, de parterres remplis de fleurs, au milieu desquelles les « marguerites » poussaient en abondance.

Quelle joie n'éprouvaient-ils pas tous en se trouvant devant une maison hospitalière, après avoir été si longtemps obligés de reposer sur la terre humide, privés des objets indispensables à l'homme civilisé !

L'habitation des Deverell, quoique toute construite en bois, était agréable aux yeux et fort spacieuse. Derrière le logis des maîtres on apercevait les dépendances, les écuries, les étables et les hangars.

En avant du perron, une vaste véranda, supportée par des colonnes autour desquelles s'enroulaient des rosiers, des chèvrefeuilles, rappelait la vue des demeures des fermiers de la vieille Angleterre.

Ce qui intéressait davantage les voyageurs, c'était l'aspect de la grande porte ouverte, sur le seuil de laquelle se tenaient Mme Deverell mère, et la souriante Emma, tendant les bras aux chers voyageurs.

CHAPITRE XXXIV

Le confortable de la civilisation. — Susanne Rayne.— Le hameau et l'église. — Projets d'avenir. — M. Édouard Deverell. — Les beautés de la « ferme des Marguerites ».

Je laisse à penser quelle réception fut faite aux amis que la Providence ramenait ainsi vers ceux qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Que de pleurs furent versés au récit des souffrances et des périls qu'ils avaient endurés !

On songea immédiatement à procurer à ces pauvres voyageurs les douceurs de la vie civilisée dont ils avaient été si longtemps privés, à leur offrir les rafraîchissements et les mets dont ils avaient oublié le goût depuis tant de mois.

Ce fut seulement par bribes, par récits entrecoupés, que les habitants de la colonie apprirent les aventures des naufragés du Golden-Fairy, leurs souffrances et leurs privations, et les domestiques de la ferme rivalisèrent de soins avec leurs maîtres pour leur faire oublier les mauvais jours passés dans le désert australien.

« Dis-moi, chère Emma, fit Marguerite à son amie, tout en peignant sa chevelure et en revêtant une des robes de mousseline que celle-ci avait mises à sa disposition, as-tu toujours à ton service une brave fille qui s'appelait Susanne Rayne et qui t'avait accompagnée à bord de l'Amoor ? Nous avons amené avec nous un pauvre homme qui aurait le cœur brisé s'il ne la trouvait pas ici.

— Ce pauvre homme n'est-il pas un convict du nom de Wilkins ? répliqua la sœur d'Édouard Deverell. La malheureuse Rayne a été cruellement désappointée lorsque, en arrivant à Melbourne, elle a appris que celui pour qui elle avait tout quitté dans son pays s'était sauvé dans les bois avant son arrivée.

— Lorsque je t'aurai raconté les aventures de Wilkins, ajouta Marguerite, je suis sûre, chère amie, que tu seras la première à demander pour mon protégé le pardon que mérite son repentir. »

Tout en descendant de la chambre d'Emma pour aller rejoindre M^{me} Deverell, Marguerite fit un récit exact des aventures du convict, et quand la

vieille mère eut appris à son tour les détails de cette affaire, elle envoya prévenir Susanne, avec toutes les précautions voulues, à la laiterie où elle était employée.

Quand tous les naufragés, revêtus de vêtements qu'on leur avait offerts, se réunirent dans le salon de la ferme, c'est à peine s'ils purent se reconnaître. On passa aussitôt dans la salle à manger, où la table était couverte de toutes les bonnes choses de la cuisine anglaise. Là se trouvaient du bœuf et du mouton provenant des animaux de la ferme ; des volailles de la basse-cour, des pâtisseries fabriquées par Emma, des fruits récoltés au jardin et de la crème, ainsi que du lait tiré de la vacherie. Toutes ces gâteries étaient accompagnées de pots d'ale mousseuse, brassée à la ferme, en attendant le vin que produiraient les vignes lorsqu'elles auraient donné du raisin.

Tandis que les maîtres dînaient ensemble, Jenny, Ruth, Baldabella et son enfant étaient bien choyées par les gens de la maison. Ces deux dernières, surtout, restaient ébahies à la vue de tant d'objets nouveaux pour elles.

Wilkins était demeuré dans un coin, le cœur oppressé. Il fallut que Hugues vînt lui parler et lui enjoindre de se raser et de changer de vêtements. Lorsqu'il fut ainsi approprié, le jeune Mayburn l'emmena vers la laiterie, où il lui montra Susanne, prête à lui pardonner et à lui tendre les bras. La joie de ces deux excellents cœurs débordait en paroles saccadées, entremêlées de larmes et de sanglots.

La fin de la journée et la soirée s'écoulèrent tandis que les voyageurs racontaient leurs aventures. Enfin, on alla se coucher. Qu'il fut doux le contact de lits moelleux, pour ces infortunés accoutumés depuis longtemps à se reposer en plein air, sur la terre dure !

Le lendemain matin, après une nuit embellie par les rêves les plus heureux, les amis, réunis après tant d'épreuves, allèrent visiter les maisons qui devaient plus tard s'appeler le village Deverell. Ces habitations étaient situées à un demi-mille de la ferme. Il y avait là, groupées ensemble, sur une seule ligne, près de soixante cabanes, au toit recouvert d'écorce et aux volets peints en vert. Chaque cabane était placée au centre d'un jardinet, et, sur le derrière, celui qui l'occupait avait un acre de terre à cultiver pour son usage, une vache, et quelquefois une paire de moutons. Toutes ces habitations étaient propres, bien entretenues et très-confortables. Trois cents pas environ séparaient ces demeures simples du bord du fleuve. Là, sur une

éminence, s'élevait une chapelle très-élégante, dont la tour contenait une cloche pour appeler le dimanche les chrétiens à la prière.

Max Mayburn s'agenouilla sur le seuil, et offrit à Dieu une fervente prière. Au même instant la porte du temple s'ouvrait, et un prêtre, à l'air respectable, se présentait pour faire les honneurs de la maison du Seigneur.

« M. Talbot, que je vous présente, fit Deverell à ses amis, est venu tout exprès de Melbourne pour répandre les lumières de la foi parmi les sauvages de ce pays.

— Que je suis heureux, répliqua le père d'Arthur, de me trouver avec un aussi digne ecclésiastique ! Plaise à Dieu de me laisser longtemps vivre au milieu de mes enfants et de mes amis ! C'est ici l'antichambre du paradis.

— Nous allons nous construire un grand cottage, avec votre permission toutefois, demanda Hugues au maître de la « ferme des Marguerites ».

— Je permets tout ce que vous voudrez ; mais en attendant, mes amis, voici quelle est ma volonté : Vous demeurerez avec nous, dans notre habitation, jusqu'à nouvel ordre ; Jack se chargera d'élever une belle demeure pour M. Mayburn et sa famille, et l'on n'oubliera pas dans cette construction une galerie pour y placer tous les spécimens de la faune de l'Australie.

— C'est charmant ! s'écria Marguerite.

— Wilkins, à votre recommandation, s'écria le colon, prendra les fonctions de garde-magasin, et habitera à la laiterie dès qu'il aura épousé Susanne Rayne. Je leur donnerai en dot un assortiment de bêtes à cornes et d'oiseaux de basse-cour pour les encourager au travail. Jenny Wilson et Ruth trouveront leur place dans le ménage de notre maison jusqu'au jour où, votre maison étant bâtie, monsieur Mayburn, vous les reprendrez pour vous servir.

— Je me propose, moi, ajouta Marguerite, pour avoir une école dans le village et y apprendre à lire aux jeunes enfants. Nakina partagera ces leçons et deviendra bientôt une petite anglaise, à la couleur près.

— Je m'attendais à cette proposition, remarqua Édouard Deverell. Emma vous tiendra compagnie et vous aidera dans ce pieux devoir. Nous construirons donc une école près de l'église et de la maison de M. Talbot. Charles y exercera la médecine comme il le fait depuis que nous sommes établis ici, et je dois avouer qu'il a peu de malades à visiter. Je lui ai entendu dire que, quand il se serait fait bâtir sa future demeure, il se rendrait

à Sydney pour y épouser une charmante orpheline et la ramener ici avec ses deux sœurs, ce qui formera une addition fort agréable à notre colonie.

— Voilà qui est bien pensé, répondit Max Mayburn. Et vous, cher monsieur Édouard, ne songez-vous pas également à prendre femme ? Vous ne pouvez vivre en garçon dans ce pays enchanté.

— C'est là votre avis, cher Monsieur et ami ? fit Deverell. Dans ce cas, je me fie à vous pour me trouver une fiancée.

— A moi !

— Mais certainement... à vous.

— Mais je ne connais personne.

— Peut-être, mon père, dit Arthur. Si Édouard voulait de ma sœur pour femme ?

— C'est vrai ! je n'y pensais pas, » fit le vieillard.

Marguerite rougissait en entendant ces paroles ; mais ses joues devinrent pourpres, lorsque Deverell répondit que depuis sa présentation à la fille de son ami à bord de l'Amoor, il avait fait un rêve prêt à se réaliser,

Le père demanda alors à sa fille si elle consentait à devenir l'épouse du maître de la « ferme des Marguerites », pour y résider avec sa bonne mère et son aimable sœur Emma ?

La réponse fut affirmative, et le jeune colon, au comble de la joie, raconta alors à ses amis tous les détails de son voyage de Melbourne jusqu'au canton où il s'était établi ; il leur expliqua les moyens qu'il avait pris pour défricher le pays inculte et arriver en peu de temps à cette situation prospère et à cette richesse inespérée.

« Je n'ai épargné ni mon travail, ni mes forces, ni mon énergie, pour civiliser et cultiver ce pays jusqu'alors sauvage. Voyez ! tout se trouve réuni dans ces serres, où j'ai mêlé la flore européenne à la flore australienne ; notre verger est rempli des arbres fruitiers du vieux et du nouveau monde : pommiers, poiriers, abricotiers, cerisiers, brugnons, pêchers, framboisiers, fraisiers, etc. ; nous avons tous ces délicieux présents de la nature ; les ananas forment des haies au lieu et place d'aubépines. »

Marguerite écoutait et regardait, ébahie en présence d'aussi nombreuses richesses.

Le courageux colon conduisit ses amis vers un champ planté de vignes qui poussaient à merveille, et où des grappes en fleur promettaient une ample récolte.

« J'espère, dit-il, faire ici du vin de première qualité. Vous m'en direz de bonnes nouvelles. »

Il fallut des courses quotidiennes dans différents cantons du domaine pour inspecter tout ce qui avait été fait, et comprendre tout ce que l'on voulait faire.

Un jour, on traça les fondations de la maison destinée à être occupée par la famille Mayburn, et l'on mesura le terrain destiné au jardin et au verger. Jack se trouvait là dans son élément, faisant abattre des arbres, les équarriant, les travaillant pour en fabriquer tables, chaises et meubles de toutes sortes.

« Quel bonheur ! disait le brave garçon à Arthur Mayburn, d'avoir d'excellents outils ! et je suis sûr que Black Peter ne me les volera plus. D'autre part, le résultat de mon travail ne sera pas perdu, comme l'étaient mes canots, mes cabanes, mes arcs et mes flèches.

— Et nous ne verrons plus devant nous ces tribus farouches de noirs, ajouta Hugues.

— Il y a bien assez de ceux que M. Deverell a gardés près de lui pour leur inculquer les principes de la civilisation. Les as-tu vus, Hugues ? lui demanda son frère aîné. Ils sont vêtus comme des Européens, parlent un anglais compréhensible et croient en Dieu. Baldabella paraît fort heureuse d'avoir retrouvé des compatriotes qui lui font mille amitiés à elle et à Nakina. Tout est pour le mieux ! et je suis sûr que dans peu de temps le bien-être général augmentera de toutes façons.

— Me permettez-vous, cher Monsieur, de vous demander ce que vous comptez faire dorénavant ? insinua Jack en s'adressant à Hugues.

— Moi, mon ami, je compte étudier la médecine, et, une fois reçu docteur, servir d'aide à mon ami Charles Deverell. Arthur épousera Emma, et Gérald O'Brien se fera fermier et chasseur, afin de pourvoir aux nécessités du cabinet d'histoire naturelle de notre père.

— Tu as si bien combiné toutes choses, mon bon ami, répondit Arthur, qu'il serait mal de déranger tes plans. Voilà qui est dit : je me marierai, — si Emma consent à m'accepter pour mari, — le même jour que ma sœur avec Édouard Deverell. Je pense, mon cher Jack, que ni les uns ni les autres nous n'aurons envie de retourner au milieu des bois.

— Malheur à ceux qui sont réduits à cette vie par suite de leurs crimes envers la société ! dit O'Brien. Moi, je ne veux désormais quitter ces parages que pour vous guider à la chasse aux kangarous. »

FIN

COLLECTION FORMAT GRAND IN-8°. - 2^e SÉRIE

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ DE DEUX GRAVURES

AGNÈS DE LAUVENS, ou MÉMOIRES DE SOEUR SAINT-LOUIS, par L. Veuillot.

BERTRAND DU GUESCLIN (HISTOIRE DE), Comte de Longueville, Connétable de France ; d'après Guyard de Berville.

CHATELAINES DE ROUSSILLON (LES), ou LE QUERCY AU XVI^e SIÈCLE, par Mme la comtesse de la Rochère.

DAHOMÉ (LE), SOUVENIRS DE VOYAGE ET DE MISSION, par M. l'abbé Laffitte, ancien missionnaire du Dahomé, prêtre du diocèse d'Aire. Carte de la côte des Esclaves et notice par M. Borghero, supérieur de la Mission.

ÉTATS-UNIS ET LE CANADA (LES), par M. Xavier Marmier, de l'Académie française.

ILLUSTRATIONS D'AFRIQUE, par M. le comte de Lambel.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS D'UN VOYAGEUR CHRÉTIEN, par M. Xavier Marmier, de l'Académie française.

NAUFRAGÉS AU SPITZBERG (LES), OU LES SALUTAIRES EFFETS DE LA CONFIANCE EN DIEU, par L. F.

ORPHELINE DE MOSCOU (L'), OU LA JEUNE INSTITUTRICE, par M^{me} Woillez.

PAÏENS ET CHRÉTIENS, Récits des premiers temps du christianisme, par le comte Anatole de Ségur.

PAYS DES NÈGRES (LE ET LA CÔTE DES ESCLAVES, par M. l'abbé Laffitte, prêtre du diocèse d'Aire, auteur du Dahomé.

PROMENADES ET ESCALADES DANS LES PYRÉNÉES : LOURDES. —LUZ,—BARÈGES,—PIC DU MIDI,— CIRQUE DE GAVARNIE,—CAUTERETS. —LAC DE GAUBE,—MONT PERDU,—MONT CANIGOU, par M. Jules Leclercq.

SAINTE MAISON DE LORETTE (LA. par M. l'abbé A. Grillot.

SANCTUAIRES DES PYRÉNÉES (LES). PÈLERINAGES D'UN CATHOLIQUE IRLANDAIS, traduit de l'anglais de Lawlor, esq.,

par M^{me} la C^{ssse} L. de L'Écuyer.

VIE DES BOIS ET DU DÉSERT (LA), Récits de chasse et de pêche,
par Bénédic-Henry Révoil, avec deux histoires inédites, par
Alexandre Dumas père.

VOYAGE AU PAYS DES KANGAROUS, adapté de l'anglais, par
Bénédic-Henry Révoil.

1 La fée d'or.

2 Espèce de radeau très-fréquemment employé dans les mers indiennes.

3 Sorte de danse écossaise.

*Voyage au pays des Kangarous, adapté de
l'anglais, par Bénédict-Henry Révoil*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64682690>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

grâce à ses efforts et à ceux du jeune Mayburn, tout se passa de la plus

Retour